



HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE

PAR MM. ST.-THOMAS ET JAUFFRET.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1819.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le grand prince ANDRÉ.

1169—1174.

États d'André. — Incursion des Polovtsi. — Retour de Mstislaf à Kief. — Mort de ce prince. — Guerre d'André avec Novgorod. — Paix. — Nouvelle incursion des Polovtsi. — Mort de Gleb. — Mort du perfide Vladimir. — Kief cédée au prince de Smolensk. — Trophées des Polovtsi. — Le fils d'André à Novgorod. — Guerre avec les Bulgares. — Différent d'André avec les fils de Rostislaf. — Événemens de Galitch. — Caractère de Mstislaf-le-Brave. — Siége de Vouychégorod. — Artifice du prince de Tchernigof. — Assassinat d'André. — Révolte dans le pays de Souzdal. — Haine contre André. — Son caractère. — Première hérésie. — Scélératesse d'un évêque. — Fondation de Viatka.

ANDRÉ régnait alors dans les quatre gouvernemens actuels d'Yaroslaf, de Kostroma, de Vladimir et de Moscou ; dans *une partie* de ceux de Nov- L'an 1169. États d'André.

gorod, de Tver, de Nijni-Novgorod, de Toula et de Kalouga ; il disposait de la principauté de Kief, et commandait aux princes de Rezan, de Mourom, de Smolensk, de Polotsk, à ceux même de Volhynie ; mais les princes de Tchernigof et de Galitch avaient, ainsi que Novgorod, conservé leur indépendance.

Aussitôt que Mstislaf, fils d'André, eut affermi son oncle sur le trône de Kief, il se hâta d'aller le féliciter d'une conquête aussi importante. Abandonné par ses alliés, Gleb apprit avec chagrin qu'une multitude de Polovtsi était entrée dans les provinces du Dniéper. « Nous ne voulons, » lui dirent leurs ambassadeurs, avec l'apparence de la modération, ni vous épouvanter, » ni vous craindre ; faisons le serment réciproque de rester amis, et de vivre en bonne intelligence. » Mais, pendant que sur la rive gauche du Dniéper, Gleb prodiguait ses présens aux Polovtsi, afin d'éloigner au plus vite le danger qui menaçait son fils Vladimir, prince de Péréiaslavle, âgé de douze ans, d'autres troupes de ces barbares, cantonnées près de Korsoun, brûlaient et pillaient les villages appartenant à l'église de Notre-Dame de la Dîme. Gleb, sans avoir d'armée à sa disposition, voulait, avec un petit nombre de braves, poursuivre

Incursion des Polovtsi.

les brigands qui déjà fuyaient vers leurs déserts ; les Bérendéens s'y opposèrent. « Les princes de Kief, lui dirent-ils, ne se mettent » jamais en campagne sans une nombreuse » armée et sans alliés. Vous avez pour appui » votre frère et nous, dont la fidélité vous » est connue. » Le prince Michel Georgiévitch, à la tête de cent soldats de Péréiaslavle, de quinze cents Bérendéens, atteint les Polovtsi, égorge leurs postes avancés, et engage le combat. Cette action fournit encore aux Bérendéens une occasion de signaler leur zèle. Ils saisirent par la bride le cheval de Michel, et dirent à ce digne frère d'André, qu'ils allaient en avant, qu'ils le laissaient derrière eux pour les soutenir. Selon les annalistes, « les ennemis » l'emportaient par le nombre, et les nôtres les » surpassaient en courage : il y avait dix Polovtsi » contre un Russe. » Le porte-drapeau de Michel tombe dans les rangs, et les ennemis arrachent son étendard de la lance à laquelle il était fixé. Un des voïévodes du prince met à l'instant son casque à la place, se précipite dans la mêlée, et tue le porte-étendard ennemi. Michel reçoit deux blessures à la hanche et une à la main ; mais ce valeureux prince, sans songer à lui-même, remporte la victoire et amène à Kief quinze cents

prisonniers, suivis d'un grand nombre de Russes arrachés à l'esclavage.

Retour de Mstislaf à Kief.

Cependant Gleb n'était pas encore paisible possesseur du trône. Le fier Mstislaf, chassé de Kief, et guerrier comme son père, ne voyait dans son exil qu'un revers passager; il croyait en agir avec le fils de Dolgorouky, ainsi qu'Ysiaslaf II l'avait fait avec leur père. Allié du prince de Galitch, il entra avec ses troupes dans la province de Dorogobouge, afin de punir Vladimir Andréiévitch qui l'avait trahi. Celui-ci était au lit de la mort : ses villes étaient en flammes, et leurs malheureux habitans entraînés par milliers en captivité. Au nombre de ces prisonniers, se trouvait aussi le célèbre instituteur du prince, le boyard Pouk. Vladimir attendit en vain les secours que Gleb lui avait promis. Il mourut, et sa province désolée échut en partage à Vladimir Mstislavitch, si connu par sa perfidie. Cet indigne petit-fils de Monomaque, célèbre par l'opprobre et le mépris dont il était couvert, le rebut des princes et des peuples, avait erré long-temps de pays en pays, à Galitch, en Hongrie, à Rezan, dans les déserts des Polovtsi; enfin il avait eu recours à la générosité de Mstislaf son persécuteur, avait imploré
1170. son pardon, et obtenu de lui la permission d'en-

trer à Dorogobouge, à condition qu'il ferait serment à la veuve du prince défunt, ainsi qu'aux boyards de cette province, de respecter leurs propriétés. Dès le lendemain, il avait violé ses promesses, tout était au pillage, et il avait eu l'infamie de chasser cette princesse infortunée, à laquelle il ne laissa pour tout bien, que le corps de son époux, et la liberté de le conduire à Kief. Mstislaf, renforcé par les gardes des princes de Grodno, de Tourof et de Dorogobouge, se rendit également dans cette ville; de telle sorte que l'indolent Gleb apprit en même temps et la mort de Vladimir, et l'approche de Mstislaf. Il envoya l'abbé Polycarpe au-devant du corps du premier, et, comme il soupçonnait la fidélité des Kièviens, il se retira à Pérĕiaslavle. Cependant David veillait à tout dans Vouychégorod; on lui amena le corps du prince de Dorogobouge, abandonné par les boyards qui tremblaient de paraître dans Kief, où, réunis aux Souzdaliens, ils venaient tout récemment de commettre des actes de violence. Polycarpe, abbé de Petchersky, demanda des soldats à David, pour conduire les chevaux du défunt à la suite du convoi, et tenir un drapeau au-dessus du cercueil. « Les » morts n'ont besoin ni d'honneurs, ni de dra- » peaux, répondit le prince; l'ennemi s'avance,

» et ma garde se prépare au combat : il doit » vous suffire que je vous donne des abbés et » des prêtres. » Certain que Mstislaf n'était pas éloigné, que le peuple de Kief était en insurrection, David retint auprès de lui l'épouse de Vladimir : pour la sécurité de cette princesse, il incendia lui-même les environs de sa ville, et attendit l'ennemi de pied ferme.

Mstislaf entra sans résistance dans Kief. Les habitans de la capitale et les Bérendéens allèrent à sa rencontre, et le reçurent en ami. L'accueil des premiers était sincère, tandis que les autres, dévoués à Gleb, ne faisaient que céder à l'empire des circonstances. Sans perdre de temps Mstislaf s'approche de Vouychégorod ; il se place dans des jardins, vis-à-vis de la porte d'or, et se bat pendant tout le jour avec le plus grand acharnement, car il voulait, à tout prix, s'emparer de la forteresse. Mais il fut trahi par ses alliés. Le voïévode des princes de Galitch montra un ordre supposé, par lequel son souverain lui recommandait d'épargner les hommes, et de ne pas rester long-temps sous les murs de Vouychégorod. Le zèle des autres alliés commença également à se refroidir ; enfin les Bérendéens et les Torques ne firent plus un secret de leur perfidie. Voyant le nombre de ses troupes diminuer cha-

que jour devant les forces trop supérieures de l'ennemi, instruit que Gleb marchait sur Kief avec les Polovtsi, Mstislaf leva le siége, et se retira accablé de chagrin, en Volhynie, sans renoncer d'ailleurs à l'espérance d'un plus heureux avenir. En effet il ne tarda pas à reprendre les armes, ayant appris que son neveu Vassilko Yaropolkovitch avait été battu par les Polovtsi; que, resserré dans Mikhaïlof, près de Kief, il avait été forcé de demander la paix et de se retirer à Tchernigof: on lui dit encore que Gleb, David, et leurs autres frères, avaient détruit de fond en comble la petite ville de Mikhaïlof, et qu'ils tâchaient d'anéantir toutes les traces, tous les monumens de son règne, dans les contrées du Dniéper. Cependant une maladie subite et dangereuse le força de renoncer à son entreprise: sentant sa fin approcher, il confia ses fils à son frère Yaroslaf; il lui fit jurer de ne point toucher à leurs apanages, et mourut à Vladimir, avec la réputation d'un prince sage et vaillant. Les annalistes russes et polonais disent que l'épouse de Mstislaf était fille de Boleslas *à la bouche de travers*.

Mort de Mstislaf.

La Russie septentrionale fut, à la même époque, le théâtre d'un événement important. Le puissant André, qui venait de soumettre l'an-

Guerre d'André avec les Novgorodiens.

cienne capitale de l'Empire, voulut aussi subjuguer les Novgorodiens : à cet effet il commença par inquiéter les fonctionnaires publics, chargés de lever les impôts au-delà de l'Onéga, au nom de Novgorod. Le commencement des hostilités ne servit qu'à exciter encore l'orgueil de ces fiers amis de la liberté. Avec un petit nombre de troupes ils battirent, sur le Biélo-Ozéro, un détachement considérable de Souzdaliens, et levèrent des contributions dans les provinces d'André. Le grand prince résolut alors de rabattre leur audace d'un seul coup ; les princes de Smolensk, de Rezan, de Mourom et de Polotsk, reçurent de nouveau l'ordre de réunir leurs gardes à ses nombreuses légions. L'âme d'André, glacée par l'âge, ne brûlait plus de la gloire des combats : il ne voulut pas lui-même marcher à la tête de ses troupes, et il en confia une seconde fois le commandement à son fils Mstislaf, sur le bonheur ou le courage duquel il avait fondé ses espérances. Toute la Russie attendait avec impatience l'issue de cette entreprise foudroyante, basée sur la justice, selon l'opinion même des contemporains impartiaux. « Il est vrai, disaient-
» ils, qu'en témoignage de son éternelle recon-
» naissance pour le zèle qu'ils lui avaient montré,
» Yaroslaf voulut bien accorder aux Novgoro-

» diens le droit de se choisir des princes parmi
» les plus dignes de ses descendans; mais ce
» prince immortel avait-il pu prévoir tous les
» abus de la liberté? Pouvait-il penser que ce
» peuple, enivré de son pouvoir, oserait insulter
» à la dignité sacrée des souverains, petits-fils,
» et arrière-petits-fils d'un bienfaiteur qu'il
» n'aurait jamais dû oublier? Qu'il prêterait
» des sermens avec la ferme intention de les
» enfreindre; qu'il jetterait ses princes dans des
» cachots, et les chasserait avec ignominie? Les
» abus anéantissent les droits, et le grand prince
» André fut choisi par la Providence pour châtier
» ces perfides. » Nous pouvons, d'après ces jugemens rapportés dans les annales, conclure que les contemporains faisaient des vœux pour les succès d'André, les uns par respect et par amour pour le rang des princes russes, alors humiliés par les Novgorodiens; les autres, peut-être par envie des richesses et du bien-être que ce peuple avait su se procurer par son commerce. La chute de Kief semblait présager la perte de la liberté novgorodienne : c'était la même armée, c'était le même prince qui la commandait; mais les Kiéviens, accoutumés à changer de maîtres, à sacrifier les vaincus aux vainqueurs, combattaient uniquement pour l'honneur de leurs prin-

ces, tandis que les Novgorodiens allaient verser leur sang pour la défense de leurs droits et des institutions établies par leurs ancêtres; institutions qui quelquefois ne sont pas à l'abri du reproche, cependant toujours sacrées pour un peuple.

Si Mstislaf Andréiévitch avait réfléchi que dans aucune circonstance une nation entière n'agit jamais de sa propre impulsion, il se serait borné à menacer les principaux moteurs de la dernière sédition, ou les ennemis les plus acharnés de Sviatoslaf, dont le grand prince prenait la défense. Au lieu de ce parti prudent, Mstislaf mit à feu et à sang tous les villages de la province de Novgorod, jeta dans les fers les malheureux habitans des campagnes, de tout âge et de tout sexe. Le bruit de tant de forfaits, les gémissemens, le désespoir de tant d'innocentes victimes allumèrent le courroux des Novgorodiens; ils firent naître dans tous les cœurs une haine profonde, et la soif de la vengeance. Roman Mstislavitch, jeune prince de Novgorod, et le possadnik Yakoun, prirent les mesures les plus vigoureuses pour se défendre : ils entourèrent la ville d'une palissade; mille bras s'armèrent aussitôt pour la mettre à l'abri d'un coup de main. Les ennemis, qui n'avaient plus derrière eux qu'un désert de

trois cents verstes, parsemé de ruines, couvert de cendres, et jonché de cadavres, cernèrent Novgorod, et sommèrent les rebelles de se rendre. Plusieurs fois des députés furent envoyés de part et d'autre, pour entamer les négociations; mais il leur fut impossible de concilier les intérêts, et le quatrième jour vint éclairer le combat le plus horrible et le plus sanglant. Pour stimuler leur courage, les Novgorodiens se rappelaient, les uns aux autres, le sort cruel de Kief dévastée par l'armée alliée, la spoliation des églises, le pillage des choses saintes, et des antiquités sacrées. A ces tristes souvenirs, ils jurèrent tous de mourir pour la liberté, pour le temple de Sainte-Sophie, et de se battre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. L'archevêque Jean, accompagné de tout le clergé, prit l'image de la sainte Vierge, et la porta sur les fortifications extérieures. Aux cris des combattans se mêlait le chant des hymnes saintes; le peuple priait en versant des larmes, et s'écriait : *Seigneur, ayez pitié de nous!* des nuées de flèches traversaient les airs. On raconte qu'une de ces flèches, lancée par un soldat souzdalien, ayant frappé l'image de la Vierge, sa face se tourna du côté de la ville; qu'elle inonda de larmes les habits de l'archevêque, et qu'aussitôt une terreur panique

25 février.

s'empara de l'armée des assiégeans. Les Novgorodiens remportèrent la plus brillante victoire; et comme ils attribuaient leurs succès à l'intercession miraculeuse de Marie, ils instituèrent, pour témoignage de leur reconnaissance, une fête qui dut être solennellement célébrée tous les ans, en son honneur, le 27 de novembre. On peut penser que le vif enthousiasme, excité par l'attendrissement général, par les cérémonies sacrées de la religion, et la coopération zélée du clergé, put tout naturellement produire ce miracle, c'est-à-dire, enflammer le courage au point d'étonner l'ennemi, et de paralyser ses forces. Les Novgorodiens voyaient dans les soldats d'André, non-seulement leurs ennemis personnels, mais aussi les sacriléges ennemis de Dieu. L'idée que le ciel combat pour lui, redouble le courage du brave. Les vainqueurs passèrent au fil de l'épée une immense quantité de soldats, et firent tant de prisonniers, que, selon la chronique de Novgorod, *on donnait dix Souzdaliens pour une grivna;* plutôt par mépris que par besoin d'argent. Mstislaf trouva dans sa fuite le châtiment réservé à sa cruauté, car ses soldats ne rencontrant plus sur la route que les champs qu'ils avaient ravagés, mouraient de faim et de maladies. Un ancien annaliste répète avec horreur,

que *dans le grand carême* où ils se trouvaient alors, *ils mangeaient la chair de leurs chevaux!* Après de semblables événemens, il semblait que les Novgorodiens dussent rester à jamais les ennemis d'André; cependant les contemporains virent avec étonnement qu'ils chassèrent, au bout de quelques mois, leur prince Roman, et firent alliance avec André, afin de se procurer du blé, et des denrées de première nécessité, dont ils éprouvaient le pressant besoin, et qu'ordinairement ils tiraient des provinces russes limitrophes. Une mesure de seigle coûtait alors, à Novgorod, environ un rouble et quarante-trois kopeks de notre monnaie d'argent actuelle. Satisfaits de la gloire dont l'armée de Novgorod venait de se couvrir, mais fatigués des horreurs de la guerre, et jaloux de ménager le sang du peuple, les magistrats, l'archevèque, les hommes de distinction, proposèrent la paix à André, en se servant de l'expression usitée alors, *de notre plein gré*, c'est-à-dire, en ne cédant aucun des droits de Novgorod. Le grand prince l'accepta, à condition qu'à la place de Sviatoslaf, qui venait de mourir, ils prendraient pour prince son frère Rurik Rostislavitch, qui dominait à Obroutch. Celui-ci ne désirait point changer de situation; il ne quitta Obroutch que par obéissance pour

Paix.

André, et il donna cet apanage de Volhynie, à son frère David.

8 août. Incursion des Polovtsi.

A peine les provinces septentrionales avaient retrouvé la tranquillité, que le midi se vit de nouveau la proie des Polovtsi, qui, cette fois, étaient accourus de par-delà le Boug, des bords de la mer Noire. Gleb de Kief, accablé de maladies, était incapable de protéger les misérables laboureurs contre la fureur de ces barbares; mais le brave Michel, et son jeune frère Vsevolod Georgiévitch, se réunirent aux Torques, aux Bérendéens, et parvinrent à défaire ces brigands. Volodislaf, voïévode de Michel, donna à ce prince le conseil de faire périr les prisonniers, car ils avaient encore à faire face à d'autres troupes d'ennemis qui s'avançaient contre eux; barbarie qui parut alors commandée par l'impérieuse nécessité de songer à sa propre conservation! Après cette victoire les fils de Georges, suivis de quatre cents Russes qu'il avaient délivrés, revinrent à Kief pleurer la mort de Gleb, qui, d'après le rapport des annalistes, fut un prince sage, fidèle à sa parole, et compatissant.

Mort de Gleb.

André n'avait pas eu encore le temps de nommer le successeur de Gleb, que déjà les Rostislavitchs, David et Mstislaf, avaient fait partir des envoyés pour la Volhynie, à l'effet de

supplier leur oncle, Vladimir de Dorogobouge, en sa qualité de membre le plus ancien de la famille des Monomaques, de venir régner à Kief. Au reste, leur véritable désir était qu'il ne régnât que de nom, et qu'il servît d'instrument à leur ambition. Allié d'Yaroslaf, prince de Loutsk et des fils de son frère, Vladimir sortit de Dorogobouge, sans leur dire un mot de ce qui s'était passé, et fut élevé par ses neveux sur le trône de Kief; disposition qui excita le mécontentement général des citoyens, et qu'André lui-même vit de mauvais œil; car, bien qu'il eût humilié cette capitale, il croyait cependant qu'un prince qui n'avait à la célébrité, d'autre titre que de nombreuses perfidies, était indigne de devenir l'héritier de ses antiques souverains. Irrité d'autre part contre les fils de Rostislaf qui avaient appelé leur oncle de leur autorité privée, André ordonna à Vladimir de sortir de Kief; mais ce prince mourut après un règne de moins de trois mois, ne laissant que le souvenir de ses parjures et du mépris dont il avait été l'objet, car il n'avait pas les qualités brillantes, la hardiesse et le courage dont d'autres princes, aussi perfides que lui, ont su colorer leurs crimes. Pour concilier alors son ambition avec un noble désintéressement, et

Le 15 février 11[illegible].

Le 10 mai. Mort du perfide Vladimir.

pour faire, en quelque sorte, rougir, à force de générosité, les fils de Rostislaf de leur conduite inconsidérée, André leur déclara que s'ils prêtaient serment de lui obéir comme à un second père, ils auraient des droits à ses bontés, et qu'il céderait Kief à leur frère, Roman, prince de Smolensk. Charmé de cette faveur toute particulière du grand prince, Roman confia Smolensk à son fils Yaropolk, et entra dans Kief au milieu des témoignages les plus éclatans de la joie des citoyens, qui chérissaient en lui les vertus de son père, la justice, et l'oubli des injures. Il célébra à la fois et son avénement au trône et une victoire qu'Igor Sviatoslavitch de Séversky venait de remporter près de l'Oltava, et de la Vorskla, sur Boniak et Kontchak, khans des Polovtsi. Le jeune Igor lui-même lui remit, en signe de respect, les trophées enlevés à l'ennemi; il reçut à son tour des présens des Rostislavitchs, qui lui donnèrent un repas splendide à Vouychégorod, le jour de S. Boris et de S. Gleb.

Kief est cédée au prince de Smolensk. Juillet.

Trophées des Polovtsi.

André, qui n'attachait plus de prix à la possession de Kief, s'efforça de soumettre Novgorod à sa puissance; mais ce n'était plus par la voie des armes; il espérait y réussir par son équité et par ses bons procédés envers cette ville.

Rurik n'en avait pas été long-temps prince. Après avoir chassé le possadnik Yaroslaf qui s'était réfugié chez André, et forcé les citoyens à en choisir un autre, il n'avait pu vivre en paix avec eux, et s'était vu obligé de se retirer chez ses frères. André se fit un plaisir de donner, à sa place, aux Novgorodiens, son jeune fils Georges; il s'engagea lui-même à décider leurs affaires civiles les plus importantes, au sujet desquelles l'archevêque Jean allait le consulter à Vladimir. Par complaisance pour le grand prince, le peuple reconnut de nouveau Ysiaslaf pour son premier magistrat, et afin de complaire à son tour au peuple, le grand prince consentit à ce qu'on en élût un autre l'année suivante.

Le fils d'André à Novgorod

A cette époque André recommença la guerre contre les Bulgares d'orient, soit qu'il eût quelques injures à venger sur eux, ou qu'il fût entraîné par le désir de s'enrichir du butin qu'il espérait faire dans ce pays commerçant. Les habitans de Rezan et de Mourom se réunirent à son fils Mstislaf, à l'embouchure de l'Oka, et, pendant la saison la plus rigoureuse, ils arrivèrent en petit nombre sur les bords de la Kama; car beaucoup d'entre eux n'avaient pu résister aux fatigues d'une campagne d'hiver, pendant laquelle ils avaient trouvé des pays déserts,

Guerre avec les Bulgares

couverts en grande partie d'une neige épaisse, et s'étaient vus exposés souvent aux fureurs des tempêtes. Boris, premier voïévode d'André, s'empara de six villages et d'un bourg bulgare ; il en égorgea les habitans, fit esclaves les femmes, les enfans, et conseilla ensuite aux princes de se retirer. Six mille Bulgares qui se mirent à leur poursuite, furent sur le point d'atteindre Mstislaf, près des frontières, à vingt verstes (a) de l'embouchure de l'Oka. De retour dans sa capitale, le prince termina sa carrière à la fleur de ses ans. Il avait joui de la confiance de son père, dans la conduite des affaires de l'armée, d'où l'on peut supposer qu'il avait fait preuve d'une rare valeur.

Différent d'André avec les fils de Rostislaf.

Malgré la tristesse profonde que lui causait la mort de ce fils chéri, André n'abandonna aucun de ses ambitieux projets, et ne perdit rien de sa vigilance dans les affaires politiques. Rurik, forcé d'abandonner Novgorod, se doutait bien que son expulsion n'avait pas pour unique cause l'humeur séditieuse des habitans de cette ville ; il avait su y démêler aussi une ruse du grand prince, qui cherchait avec tant d'ardeur à do-

(a) La verste de Russie est de 104 au degré, ce qui fait 4 verstes et un quart pour la lieue commune de France.
Note des Traducteurs.

miner sur elle. Il est probable que celui-ci, qui connaissait tout l'orgueil des fils de Rostislaf, épiait une occasion favorable pour le rabaisser, sans avoir l'air de blesser ouvertement la justice. Du moins l'heureux accord qui les unissait ne fut pas de longue durée. Soit qu'il crût ou fît semblant d'ajouter foi à un faux bruit qui circulait alors, André annonça aux Rostislavitchs, que Gleb n'était pas mort à Kief de sa mort naturelle, mais qu'il avait été secrètement assassiné par le voïévode Grégoire. Il demandait qu'on lui envoyât le meurtrier à Vladimir, avec ses complices, afin de leur faire subir la peine due à leur crime. Roman, ému de pitié pour des hommes innocens et calomniés d'une manière aussi outrageante, refusa d'obéir; alors André courroucé ordonna aux Rostislavitchs de quitter les provinces méridionales; il donna Kief au brave Michel qui régnait à Tortchesk. Roman, trop ami de la paix pour s'engager dans une pareille querelle, retourna à Smolensk; il n'en fut pas de même de ses frères, Rurik, David et Mstislaf. Ils se plaignirent de cette injustice, et certains que le grand prince méprisait leurs réclamations, ils entrèrent de nuit dans Kief, où ils saisirent Vsevolod Georgiévitch, 1173.
ainsi qu'Yaropolk, neveu d'André: ils firent plus;

ils assiégèrent Michel dans Tortchesk, et conclurent avec ce prince un traité particulier, par lequel ils lui cédaient Péréiaslavle, et gardaient pour eux Kief, où Rurik, porté sur le trône par ses frères, résolut de s'affranchir de la domination d'André. Michel avait alors auprès de lui le jeune prince de Galitch, fils de sa sœur Olga; Yaroslaf son père, qui était en liaison avec une méchante femme nommée Anastasie, n'aimait pas son épouse; il eut pour elle de si mauvais procédés, qu'elle résolut de s'enfuir en Pologne avec son fils. Un grand nombre de boyards de Galitch, qui leur étaient dévoués, osèrent lever l'étendard de la révolte : ils égorgèrent plusieurs favoris du prince, brûlèrent Anastasie toute vive, envoyèrent son fils en exil, et forcèrent Yaroslaf à faire la paix avec son épouse. Cette réconciliation forcée, fruit d'un acte de scélératesse, ne pouvait être sincère ni durable. Aussitôt qu'il eut pris des mesures pour réprimer les boyards séditieux, Yaroslaf manifesta de nouveau sa haine contre la princesse Olga et Vladimir, qui pour la seconde fois furent obligés de s'enfuir de Galitch. Ce prince courut implorer la protection d'Yaroslaf, prince de Loutsk, et celle de ses neveux; il promettait de leur rendre, par la suite, Boujsk et d'autres

Événemens de Galitch.

villes de Volhynie ; mais le prince de Galitch exigea d'eux qu'ils lui livrassent l'infortuné fugitif, les menaçant, en cas de refus, de livrer aux flammes toute la principauté de Loutsk (1). Vladimir eut alors recours à son oncle Michel, qui, pour complaire aux Rostislavitchs, lui ordonna de retourner chez son père, prêt à lui pardonner. Les fils de Rostislaf qui prévoyaient une guerre inévitable avec André, retinrent Yaropolk prisonnier à Kief, comme otage, et rendirent la liberté à Vsevolod, frère de Michel. Sviatoslaf de Tchernigof, et tous les petits-fils d'Oleg, triomphaient en voyant les descendans de Monomaque, livrés à toutes les horreurs des guerres civiles, s'entre-déchirer de leurs propres mains. Pour attiser le flambeau de la discorde, leurs ambassadeurs dirent au grand prince : « Eh » quoi ! laissez-vous ainsi outrager votre hon» neur. Vos ennemis sont les nôtres, et nous » sommes prêts à la guerre. » André excité par ces paroles insidieuses, dépêcha un de ses hérauts d'armes, pour dire aux Rostislavitchs : « Vous êtes des rebelles. La principauté de Kief » m'appartient. J'ordonne à Rurik d'aller re» trouver son frère à Smolensk, et à David de » se retirer à Berlad. Je ne puis supporter plus » long-temps en Russie, ni sa présence ni

» celle de Mstislaf, le plus coupable de vous. »

Caractère de Mstislaf-le-Brave.

Ce dernier, à ce qu'écrivent les contemporains, avait été accoutumé dès sa jeunesse à ne craindre que Dieu seul (2). Enflammé de colère à cet orgueilleux discours, il fit raser les cheveux et la barbe à l'ambassadeur d'André, et lui dit : « Va » maintenant retrouver ton prince, et répète-lui » ces paroles : *Jusqu'ici nous avons bien voulu* » *te respecter comme un père ; mais puisque tu* » *ne rougis pas de nous traiter comme tes vas-* » *saux et des gens du commun ; puisque tu as* » *oublié que tu parlais à des princes, nous rions* » *de tes menaces ; exécute-les ; nous en appe-* » *lons au jugement de Dieu !* » A la nouvelle du sanglant affront fait à son ambassadeur, André fut transporté de courroux ; il rassembla cinquante mille soldats de Souzdal, Bélozersk, Novgorod, Mourom et Rezan ; il en confia le commandement à Georges de Novgorod, le seul fils qui lui restait, et au voïévode Boris. Il leur ordonna de chasser Rurik et David, et de lui amener mort ou vif, à Vladimir, l'audacieux Mstislaf. Cette nombreuse armée fut bientôt augmentée des gardes particulières de tous les autres princes sous la dépendance d'André, comme ceux de Polotsk, de Tourof, de Grodno, de Pinsk, et de Smolensk même ; car Roman,

malgré son attachement pour ses frères, n'avait pas osé désobéir au grand prince. Toutes ces troupes se réunirent dans la province de Tchernigof, et Sviatoslaf, petit-fils d'Oleg, le plus âgé des princes alliés, fut choisi pour les commander. Michel et Vsevolod Georgiévitch avec leurs trois neveux, les rencontrèrent sur les bords du Dniéper. Ils entrèrent dans Kief sans résistance, car Rurik en était parti pour aller à Bielgorod, et Mstislaf, avec les troupes de David, s'était renfermé dans Vouychégorod. David lui-même était allé à Galitch, demander des secours à Yaroslaf. Après avoir grossi son armée d'une foule de Kiéviens, de Bérendéens et de Torques, Sviatoslaf de Tchernigof, et plus de vingt princes, vinrent mettre le siége devant Vouychégorod. Cette réunion de tant de souverains, ce camp immense et tumultueux, causaient l'étonnement des habitans des rives du Dniéper. Une petite forteresse, défendue par une poignée d'hommes, leur paraissait un objet indigne d'une armée assez puissante pour ébranler un empire; mais cette petite forteresse renfermait un héros, tandis qu'il n'y avait dans le camp des assiégeans, ni ardeur ni harmonie. Plusieurs de ces princes n'aimaient point André à cause de son ambition; d'autres détestaient le caractère artificieux de

Siége de Vouychegorod.

Sviatoslaf; plusieurs enfin penchaient secrètement pour les fils de Rostislaf. Ils restèrent sous les murs de la ville pendant plus de deux mois, depuis le 8 septembre jusqu'à l'arrière-saison; et tous les jours d'inutiles combats coûtaient la vie à un grand nombre de guerriers. Toup à coup l'on voit paraître des drapeaux qui s'avançaient vers la place : Mstislaf attendait les Galliciens; mais c'était le prince de Loutsk, allié d'André, dont l'arrivée décida du sort de la ville. Occupé de son intérêt personnel, il ambitionnait la possession de Kief, et comme il avait appris que le dessein des Olgovitchs était de garder cette capitale pour eux, il était secrètement entré en pourparler avec Rurik et Mstislaf, qui avaient accepté toutes ses conditions. Aussitôt qu'Yaroslaf eut pris ouvertement leur parti, et que ses troupes se furent avancées vers Bielgorod, pour se joindre à celles de Rurik, l'alarme se répandit dans le camp des assiégeans, qui présenta bientôt le spectacle du désordre et d'une déroute complète. Sourds à la voix de leurs voïévodes et de leurs princes, ces lâches soldats s'écriaient : « C'en est fait, nous sommes tous perdus; nous » sommes trahis par Yaroslaf et les Bérendéens; » les Galliciens s'avancent; nous allons être en» tourés et massacrés. » Pendant la nuit ils se

jetèrent en foule dans le fleuve. Le brave Mstislaf était sur ses murailles : aux premiers rayons du jour, il aperçoit la fuite de cette innombrable armée, qui semblait poursuivie par une force surnaturelle; il pouvait à peine en croire ses yeux : il leva les mains au ciel, et rendit de vives actions de grâces à Boris et à Gleb, protecteurs de Vouychégorod. Aussitôt il s'élance sur son cheval, sort de la forteresse, et se hâte de completter la victoire. Les ennemis glacés de terreur périssent dans les eaux ; d'autres tombent entre ses mains. Il s'empara de leur camp, de leurs bagages, et depuis cette époque il fut renommé comme le plus brave de tous les princes russes. Les annalistes qui blâment l'orgueil d'André et son alliance avec les fils d'Oleg, ennemis du sang de Monomaque, donnent les plus grands éloges à Mstislaf, miraculeusement protégé par le ciel, dans la lutte qu'il eut à soutenir contre ses puissans adversaires.

Yaroslaf, prince de Loutsk, entra dans Kief, et le fils d'André, couvert de honte, retourna à Souzdal, près de son père, dont l'orgueil dut être humilié par sa défaite. Cependant maître des mouvemens de son âme, André ne témoigna ni chagrin, ni colère; il supporta avec une résignation chrétienne un revers qu'il attri-

buait, ainsi que le malheureux siége de Novgorod, au courroux du ciel qui ne pouvait pardonner aux Souzdaliens la spoliation des églises de Kief, en 1169. Cette idée enchaîna sans doute son ressentiment, car il cessa de poursuivre les fils de Rostislaf; il ne voulut point se venger du traître Yaroslaf, et lui permit de régner tranquillement à Kief, malgré le dépit de Sviatoslaf de Tchernigof, dont tout le talent politique consistait à exciter des troubles dans la famille de Monomaque. Ce prince, ayant perdu l'espoir de faire prendre les armes à André, adressa des réclamations à Yaroslaf, à l'effet d'obtenir un apanage. « Vous m'avez, disait-il, » promis, sous les murs de Vouychégorod, » de me donner une province, dès que vous se» riez assis sur le trône de S. Vladimir; main» tenant que vous l'occupez, sans me mêler de » la validité de vos droits, je vous somme de » tenir votre promesse. Nos ancêtres sont les » mêmes, et je ne suis ni un Polonais ni un » Hongrois. » Yaroslaf répondit sèchement que ce n'était point la protection des Olgovitchs qui lui avait procuré le sceptre de Kief, et que leur famille ne devait chercher des apanages que sur la rive gauche du Dniéper. Le prince de Tchernigof garda le silence; mais il rassemble

1174. Caractère artificieux du prince de Tchernigof.

secrètement une armée, marche tout à coup sur Kief dont il chasse Yaroslaf, emmène captifs l'épouse, le fils et les boyards de ce prince, pille le palais, et fait sa retraite. Les Kiéviens restèrent spectateurs indifférens de ce brigandage, attendant que quelqu'un voulût bien venir les gouverner. Yaroslaf revint, et persuadé qu'ils avaient eux-mêmes appelé Sviatoslaf, il imposa un tribut sur tous les citoyens, sans en excepter les prêtres, les moines, les marchands étrangers et les catholiques. *Il me faut de l'argent*, dit le prince irrité, *il m'en faut pour racheter ma femme et mon fils !* Après avoir ainsi puni les Kiéviens qui n'étaient coupables que de froideur à son égard, il conclut la paix avec Sviatoslaf qui incendiait alors la province de son frère Oleg de Séversky.

Cette paix, ce tribut imposé aux Kiéviens, parurent aux yeux des fils de Rostislaf, une œuvre de lâcheté et d'injustice. Offensés par André, mais respectant en lui le plus ancien de leurs princes, le seul digne d'être leur chef, ils lui témoignèrent le désir d'oublier le passé, et de pacifier entièrement le midi de la Russie par un accord mutuel. Ils lui proposèrent, en sa qualité de protecteur légitime de Kief, de céder de nouveau cette ville à Roman, prince

de Smolensk, se chargeant, quant à eux, d'en chasser Yaroslaf, haï du peuple et incapable de régner sur l'ancienne capitale de l'Empire. André, content de cet hommage, leur promit de consulter à ce sujet ses frères, Michel et Vsevolod, auxquels il en écrivit à Tortchesk; mais avant d'avoir reçu leur réponse, il tomba sous les coups de ses propres favoris.

Assassinat d'André.

Le grand prince, dont l'épouse était, selon les chroniques modernes, fille du boyard Koutchka, mort assassiné, avait comblé de bienfaits les frères de sa femme. L'un d'entre eux, complice d'un crime, avait mérité la mort; l'autre, nommé Joachim, détestait le souverain à cause de cet acte de justice; il fit sentir à ses amis qu'avec le temps, le même sort les attendait tous. Il leur dit qu'il fallait mourir ou se défaire d'un prince dont la vieillesse avait endurci le cœur; que la sûreté personnelle était la première des lois, et la vengeance un devoir (3). Il se présenta vingt conspirateurs: aucun n'avait personnellement reçu d'outrages du prince; beaucoup même d'entre eux jouissaient de sa confiance: tels que le boyard Pierre, beau-fils de Joachim (dont la maison était le lieu de rassemblement des conjurés), l'intendant du palais, Anbal, le magistrat Ephraïm. Au milieu de

Le 29 juin.

la nuit, ils arrivent au palais de Bogolubof (village qui se trouve actuellement à onze verstes de Vladimir); ils s'animent en buvant du vin et de l'hydromel très-fort, dans la cave du prince, font main basse sur la garde, se précipitent dans l'antichambre, et appellent à grands cris André, qui était alors avec un des officiers de sa cour. Les scélérats, ayant entendu la voix du grand prince, enfoncent la porte de la chambre à coucher. André veut en vain courir à son épée; cette arme qui avait appartenu à S. Boris, avait été secrètement enlevée par l'intendant Anbal. Deux hommes se jettent sur le souverain : d'un coup vigoureux il en renverse un par terre, et comme ils étaient dans l'obscurité, ses compagnons le prenant pour le prince, le poignardent aussitôt. André lutte long-temps contre ces monstres : « Pourquoi versez-vous mon sang, leur dit-il ; » la main du Très-Haut punira les meurtriers et » les ingrats ! » Enfin il tombe percé de coups. Dans la frayeur dont ils étaient saisis, dans la confusion de cet horrible moment, les meurtriers enlèvent le corps de leur complice, et se hâtent de s'éloigner. André revenu de son évanouissement se relève; il court après eux en poussant de profonds gémissemens. Les assassins reviennent sur leurs pas; ils allument une lumière, et

conduits par la trace du sang d'André, ils arrivent dans le vestibule jusqu'à une colonne de l'escalier, derrière laquelle le malheureux prince était assis, baigné dans son sang. Pierre lui coupa la main droite; les autres lui percèrent le cœur, et André expira en prononçant ces paroles : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains!*

Après avoir également égorgé Procope, premier favori du prince, les conjurés s'emparèrent de la caisse de l'État, de l'or et des pierres précieuses : ils armèrent ensuite beaucoup de gentilshommes (4), d'amis, de domestiques, et envoyèrent annoncer la mort du grand prince aux boyards de Vladimir, en leur donnant le nom de frères. « Non, répondirent les Vladimiriens, jamais » nous n'avons été et nous ne serons jamais les » complices de vos forfaits. » Cependant les citoyens de Bogolubof prirent le parti des assassins; ils pillèrent le palais, dont ils enlevèrent tout l'argent, toutes les étoffes, et les habillemens de prix. Le corps d'André était déposé dans un jardin potager; un kiévien nommé Côme, serviteur zélé du malheureux prince, l'arrosait de ses larmes. Ayant aperçu l'intendant Anbal, il lui demanda un tapis pour couvrir le cadavre qui était nu : « Il servira de pâture aux chiens, » répondit Anbal. « Monstre, s'écria ce généreux

» serviteur, ton souverain t'a pris couvert des » haillons de la misère, et maintenant que tu » es habillé de velours, tu laisses sans couverture » le corps de ton bienfaiteur. » Troublé malgré lui par ces reproches, l'intendant lui jeta un tapis et un manteau. Côme porta le corps à l'église, dont les gardiens refusèrent long-temps d'ouvrir les portes. Le troisième jour, on récita pour lui les prières des morts, et on le mit dans le cercueil. Six jours après Théodoul, abbé de Vladimir, le fit transporter dans cette ville, et l'enterra dans l'église de Notre-Dame.

Les États de Souzdal étaient alors en proie au désordre et aux séditions; ivre de joie, pour ainsi dire, de la mort sanglante de son prince, le peuple se mit à piller de tous côtés les maisons des possadniks, des juges, et celles des officiers du souverain; il fit mourir beaucoup de magistrats, et s'abandonna enfin à tant de cruautés que le clergé, pour rétablir le calme, se vit obligé de recourir aux cérémonies sacrées de la religion. Les abbés, les prêtres, revêtus de leurs ornemens sacerdotaux, parcouraient les rues en suppliant le Très-Haut de daigner apaiser la révolte. Les Vladimiriens pleurèrent André, mais ils ne songèrent pas à punir le crime, et les plus infâmes meurtriers jouirent en paix de leur affreux triomphe.

Révolte dans le pays de Souzdal.

En un mot, il semblait que l'État eût été délivré d'un tyran. Cependant André, qui jadis avait été généralement aimé, était pieux et bienfaisant : sa générosité ne s'étendait pas uniquement sur le clergé, il répandait également ses largesses sur les pauvres, les veuves, et les orphelins : ses domestiques avaient la coutume de colporter par les rues et dans les prisons, de l'hydromel, et les débris de la table du prince.

Haine contre André.

Parmi les reproches faits par les annalistes à ce peuple léger et ingrat, nous trouverons l'explication de cette singularité : « Vous n'avez pas réfléchi, disent-ils à leurs contemporains, que » le meilleur et le plus sage des princes n'est » pas en état de déraciner la perversité humaine, » et qu'à côté des lois existent les abus. » Ce qui prouve que le mécontentement provenait de la mauvaise exécution des lois ou de la partialité des juges. Les princes ne sauraient donc trop se pénétrer de cette grande vérité, que la rigoureuse observance des constitutions est la base de l'attachement qu'ils inspirent, et que l'avidité des juges, ou des magistrats, peut faire naître dans le cœur des peuples, des sentimens d'animosité contre le meilleur et le plus généreux des souverains. Les meurtriers d'André connaissaient bien cette disposition de l'esprit public, et ce fut le

motif qui les arma du poignard des assassins. André était courageux et sobre; il mérita, par sa sagesse, le titre de *second Salomon*. Ce fut, sans contredit, un des princes de Russie les plus savans en politique, cette science qui consolide la puissance des Empires. Il ne cacha point le dessein qu'il avait d'établir les principes salutaires de la monarchie, et il lui aurait été plus facile d'atteindre son but, s'il eût fixé sa résidence à Kief: il aurait eu alors la faculté de réprimer les avides brigands du Don, et de rendre le calme à des contrées favorisées de la nature, depuis longtemps enrichies par le commerce, conséquemment beaucoup plus propres à la civilisation. En régnant sur les rives du Dniéper, André aurait eu des moyens plus efficaces, pour soumettre à sa domination les riches apanages circonvoisins de Tchernigof, de Volhynie, et de Galitch; mais aveuglé par son amour pour les pays du nord, il préféra l'honneur d'y fonder un *nouvel* empire; à la gloire de relever la puissance de l'*ancien* au midi de la Russie. Les annalistes louent surtout dans André l'ardeur qu'il mit à convertir à la religion chrétienne beaucoup de Bulgares et de Juifs: ils font aussi un brillant éloge de son zèle envers les églises et les monastères, et de son respect pour le clergé. A l'exemple du

Son caractère.

saint prince, qui fit baptiser les Russes, il affecta à la cathédrale de Notre-Dame du nouvel évêché de Vladimir, fondée par lui, en 1159, des biens et des villages qu'il lui acheta; il lui accorda également la dîme des revenus qu'il retirait de ses troupeaux, et du commerce de ses États; il fit venir, de différens pays, des artistes distingués pour l'enrichir d'ornemens somptueux. Les vases précieux de ce temple, ses portes d'or, son lustre, son estrade en argent, ses peintures, et la richesse des images toutes resplendissantes de pierreries, étaient alors un objet d'admiration pour les Russes, et pour les marchands étrangers. C'était dans cette nouvelle église de la Dîme, que se trouvait le palladium de la paroisse de Souzdal, l'image de la sainte Vierge, avec laquelle, en 1164, André arriva de Vouychégorod, sur les bords de la Kliazma, et remporta une célèbre victoire sur les Bulgares. L'église de Bogolubof n'était pas moins admirable par sa magnificence; elle était toute ornée d'or et d'émail. André avait voulu en construire une semblable à Kief, dans *le palais d'Yaroslaf*, en mémoire, disait-il, de l'antique patrie de ses ancêtres: déjà il y avait envoyé les architectes qui avaient exécuté les portes d'or de Vladimir; mais il n'eut pas le temps d'accomplir ce vœu de sa piété. Quel-

ques chroniques disent que ce grand prince avait dessein d'établir une métropole à Vladimir (5), et que le patriarche de Constantinople refusa d'y consentir, ne voulant pas qu'il y eût, en Russie, d'autre métropolitain que celui de Kief.

Depuis saint Vladimir jusqu'à Georges Dolgorouky, l'Église russe, qui semblait avoir été l'objet des bénédictions du ciel, avait vu régner dans son sein la paix et la tranquillité. Cette paix avait été troublée sous Ysiaslaf II, par la désunion des évêques, au sujet du sacre du métropolitain Clément : sous le règne du grand prince André, parut dans notre patrie la première hérésie, qui, au rapport des chrétiens d'alors, fut d'une grande importance. Léon, évêque de Rostof, chassé par le peuple, en raison de sa cupidité et de ses concussions, avait avancé qu'il n'est pas permis de manger de la viande pendant les grandes fêtes (*a*) qui tomberaient le mercredi ou le vendredi. Théodore, nouvel évêque de Souzdal, réfuta, en présence du grand prince, l'évêque Léon, qui résolut de se rendre en Grèce pour obtenir justice. Les princes de Kief, de Souzdal, de Tchernigof, envoyèrent des députés sur ses traces ; et dans la tente même de l'empereur Manuel, qui se trouvait alors sur le Première hérésie.

(*a*) Les 12 principales fêtes de l'année.

Danube, Léon fut convaincu d'erreur par Adrien, archevêque des Bulgares, en présence d'un nombreux auditoire. L'empereur fut du même avis qu'Adrien ; mais Léon riposta avec tant d'audace, que les seigneurs grecs indignés, saisirent ce fanatique fougueux, et voulurent le précipiter dans le Danube. Son opinion fut cependant soutenue par le métropolitain de Russie, et par Antoine, évêque de Tchernigof, ce qui força le prince Sviatoslaf Vsevolodovitch à chasser Antoine de la ville de Tchernigof. Cette étrange querelle suffit pour jeter le trouble, pendant plusieurs années, dans l'esprit et la conscience des hommes simples.

Scélératesse d'un évêque.

Ce que racontent les annales d'un autre évêque de Rostof est bien plus étonnant encore et d'une toute autre importance. Le grand prince, ayant cru reconnaître, dans le moine Théodore, un homme qui méritait la dignité épiscopale, l'envoya à Kief, pour le faire sacrer (6) ; mais Théodore prit de lui-même le titre d'évêque, et refusa d'aller trouver le métropolitain. Il osa plus encore : cet homme avide et méchant tourmenta de mille manières les fidèles du diocèse qu'il avait usurpé, les moines, les abbés, les prêtres ; il leur faisait raser les cheveux et la barbe, il en faisait crucifier d'autres, leur brûlait les yeux,

leur coupait la langue, sans autre motif, que le désir de s'emparer de leurs biens. Au lieu de sévir contre ce monstre, le prince se contenta de le menacer, et cet infâme pasteur, encouragé par la coupable indulgence du souverain, imagina de fermer toutes les églises de Vladimir, et d'en enlever les clefs. Enfin le peuple indigné se souleva : le grand prince chassa Théodore et le livra au jugement du métropolitain, qui lui fit couper la langue, trancher la main droite, et crever les yeux : « Car, ajoutent les annalistes, cet » hérétique avait blasphémé le nom de la sainte » Vierge! » De tels faits ne peuvent s'expliquer que par l'ignorance des temps, et par la grossièreté qui régnait alors dans les mœurs.

La dernière année du règne d'André est également remarquable par les détails curieux que nous donne l'*annaliste de Viatka*, sur la première colonie fondée par les Russes dans ce pays. En 1174, quelques habitans de la province de Novgorod, fatigués des discordes civiles, et gênés par une surabondance de population, résolurent de s'expatrier. Ils s'embarquent, descendent le Volga jusqu'à la Kama, et fondent une colonie sur les bords de cette rivière. Sachant que plus loin, vers le nord, il y avait des peuples sauvages qui habitaient dans un pays riche en bois Colonie de Viatka.

et en productions de la nature, plusieurs de ces émigrés remontent l'Ossa jusqu'à son embouchure; ils tournent vers l'ouest, arrivent jusqu'à la Tcheptsa, et en suivant son cours, ils soumettent les pauvres Votiacks. Enfin ils entrèrent dans la Viatka; ils aperçurent sur la rive droite de cette rivière, au sommet d'une haute montagne, une jolie petite ville, entourée d'un fossé profond et d'un rempart. Ce site charma les Russes, qui résolurent de s'en emparer pour y fixer leur demeure. Après avoir jeûné pendant quelques jours, et tâché par leurs prières d'obtenir le secours de saint Boris et de saint Gleb, protecteurs de leur patrie, ils s'emparèrent de la ville le 24 juillet, et forcèrent les habitans de se cacher dans les forêts. Cet endroit fortifié s'appelait *Bolvansky* (du nom du temple qui s'y trouvait). Les nouveaux conquérans lui donnèrent celui de Nikoulitzin, et y fondèrent l'église de saint Boris et de saint Gleb. Cependant les compagnons qu'ils avaient laissés sur la Kama, intimidés par le voisinage des Bulgares, prirent le parti de chercher un autre asile. Ils arrivèrent à l'embouchure de la Viatka, remontèrent cette rivière jusqu'à *Kokcharof*, ville des *Tchérémisses*, aujourd'hui Kotelnich, et s'en rendirent maîtres. Une fois fortifiés dans le pays de Viatka, les Russes fon-

dèrent près de l'embouchure de la Khlinovitsa, une nouvelle ville à laquelle ils donnèrent le nom de Khlinof. Ils y admirent avec empressement beaucoup d'habitans des rives de la Dvina, et formèrent une petite république particulière et indépendante, qui subsista pendant deux cent soixante-dix-huit ans, et dans laquelle, conformément aux usages de Novgorod, les citoyens obéissaient à des magistrats élus par le peuple, et à des dignitaires ecclésiatiques. Les Tchoudes, les Votiaks, et les Tchérémisses, premiers habitans du pays de Viatka, inquiétaient souvent les nouveaux colons par leurs incursions; mais ils étaient toujours repoussés avec perte, et le souvenir de ces combats se conserva longtemps dans les cérémonies solennelles de l'église. Deux fois par an l'on transportait du village de Volkof à Viatka, avec l'image de saint Georges, *les flèches de fer* qui avaient servi d'armes aux Tchoudes ou aux Votiaks, et qui rappelaient les victoires des Russes. Les Novgorodiens firent plusieurs entreprises contre la tranquillité des colons de Khlinof, qu'ils traitaient de déserteurs ou d'esclaves, auxquels ils ne pouvaient pardonner d'avoir voulu vivre dans l'indépendance.

CHAPITRE II.

Le grand prince MICHEL *II.*

1174 — 1176.

Assemblée du peuple à Vladimir. — Bonté de Michel. — Orgueil des Rostoviens. — Cupidité des boyards. — Triomphe de Michel. — Sa mort; son caractère. — Guerre civile dans la Russie méridionale.

1174. Assemblée du peuple à Vladimir.

BIENTÔT après la mort du grand prince, les habitans de Rostof, de Souzdal, ceux de Péréiaslavle, et tous les gens de guerre, se rassemblèrent en conseil général à Vladimir, à l'exemple des Novgorodiens, Kiéviens, et autres citoyens des grandes villes de Russie, qui, d'après les annalistes, avaient conservé l'ancien usage de décider les affaires d'État, dans des assemblées publiques, et donnaient des lois aux habitans des petites villes dans leur dépendance. « Personne n'ignore, dirent les boyards dans le » conseil, de quelle manière nous avons perdu » notre prince; il n'a laissé qu'un fils qui règne » à Novgorod; les frères d'André sont au midi

» de la Russie. Qui donc choisirons-nous pour » notre souverain? Qui pourra nous défendre » contre les princes voisins, de Rezan et de » Mourom? Qui nous empêchera de devenir » victimes de leur puissance, ou de leurs ruses? » Jetons-nous dans les bras du beau-père de » Rostislaf, de Gleb de Rezan. Disons-lui : » *Dieu nous a enlevé notre prince : nous appe-* » *lons vos beaux-frères sur le trône; leur père* » *a vécu parmi nous, et il a joui de l'amour* » *du peuple.* » Cette proposition, suggérée aux boyards par les ambassadeurs du prince de Rezan, obtint les suffrages des citoyens; elle fut confirmée par le baisement de la sainte croix, et, du consentement de Gleb, on envoya une députation à Tchernigof, où se trouvaient alors Yaropolk et Mstislaf, neveux d'André. Ces deux princes furent satisfaits autant qu'honorés du choix dont ils étaient l'objet; mais, pour faire preuve de générosité, ils proposèrent à leurs oncles Michel et Vsevolod, de partager le sceptre avec eux. En signe de la sincérité de leur alliance, ils jurèrent mutuellement de reconnaître Michel pour leur aîné, et baisèrent le saint crucifix dans les mains de l'évêque de Tchernigof. Inutile cérémonie! Yaropolk, d'après le conseil des Rostoviens, mécontens de l'arrivée

de Michel, laissa ce prince à Moscou, partit secrètement pour Péréiaslavle Zalessky, rassembla ses boyards et ses guerriers, dont il exigea un serment de fidélité. Les Rostoviens appelèrent, dans Péréiaslavle, onze cent cinquante hommes de Vladimir; et ceux de cette ville qui étaient restés dans leurs foyers, ouvrirent leurs portes à Michel; ils le reconnurent avec joie pour leur prince, car ils se rappelaient que lui et Vsevolod avaient été désignés par Georges Dolgorouky, pour gouverner la province de Souzdal. Cette circonstance devint le signal de la guerre civile; Yaropolk assiégea Vladimir, tandis que ses alliés, les princes de Mourom et de Rezan, en incendiaient les environs. Les habitans de cette ville firent, pendant près de deux mois, la plus vigoureuse résistance, pour soutenir leur nouveau souverain; mais épuisés enfin par la disette des vivres, livrés aux horreurs de la famine, ils signifièrent au prince qu'il eût à leur donner la paix, ou à s'éloigner.

Bonté de Michel.

Le brave et généreux Michel n'essaya point de changer leurs résolutions. *Vous avez raison*, leur dit-il, *je n'aurai point à me reprocher votre infortune*; et sur-le-champ il sortit de la ville. Les habitans l'accompagnèrent en versant des larmes sincères; on entra en négociations avec Yaropolk et Mstislaf: ils suppliaient ces

princes de croire à leur soumission. Cependant ceux-ci ne pouvaient s'empêcher de redouter quelque perfidie de la part des Rostoviens, qui, jaloux de la célébrité de la ville de Vladimir, n'avaient pas de désir plus ardent que d'humilier cette cité nouvelle. A cette époque les villes s'enorgueillissaient de leur ancienneté, ainsi que les familles nobles tirent vanité du nombre de leurs générations. Les Rostoviens prétendaient à la gloire de priorité d'origine sur Vladimir, qu'ils appelaient un faubourg : ses habitans qu'ils traitaient de *maçons*, n'étaient regardés par eux que comme une populace indigne d'avoir un prince, et à laquelle ils voulaient donner un possadnik. Les Vladimiriens au contraire soutenaient que leur ville avait des droits aussi fondés à la célébrité, puisqu'elle avait été bâtie par Vladimir-le-Grand. Assurés que Yaropolk et Mstislaf leur pardonnaient leur résistance, ils allèrent à leur rencontre, avec la croix et les bannières; ils les conduisirent au temple de la sainte Vierge, où le premier fut déclaré prince de Vladimir, et le second, prince de Rostof et de Souzdal : le peuple se calma, mais sa tranquillité ne fut pas de longue durée. Orgueil des Rostoviens.

Mstislaf et Yaropolk, sans aucune expérience des affaires, perdirent bientôt l'affection du peu- Cupidité des boyards.

ple : ils choisirent pour lieutenans, les jeunes guerriers arrivés avec eux de la Russie méridionale : ils accablaient le peuple d'impôts, et songeaient bien plus à leurs intérêts qu'à administrer la justice. Les princes étaient en quelque sorte sous la dépendance des boyards; ils exécutaient toutes leurs volontés; et ceux-ci, qui s'engraissaient de la misère des peuples, conseillaient également aux princes de s'enrichir. Yaropolk enleva à la cathédrale les bailliages, les revenus, que lui avait donnés André: le premier jour de son règne, il s'empara de ce temple si riche, s'en appropria la caisse, l'or et l'argent, et poussa enfin l'audace jusqu'à donner à son beau-frère, Gleb de Rezan, l'image miraculeuse de la Vierge de Vouychégorod (7). Le mécontentement général ne tarda pas à éclater. « Nous ne sommes point des » esclaves, dirent ouvertement les Vladimiriens, » et c'est de notre plein gré que nous les avons » reconnus pour nos princes : cependant aujour- » d'hui, ils nous pillent comme des étrangers; » peu contens de dévaster nos maisons, ils osent » encore spolier les temples sacrés du Seigneur. » Amis, *réfléchissez !* » *mot* bien énergique qui voulait dire : Il faut réprimer ou chasser les ty-
1175. rans. Voyant que tous les boyards s'étaient rangés du parti de ces lâches princes, et que les habitans

de Rostof et de Souzdal, insensibles aux malheurs du peuple, poussaient la patience trop loin, les citoyens de Vladimir appelèrent en secret Michel de Tchernigof. « Vous êtes le petit-
» fils de Monomaque et le plus ancien des prin-
» ces de sa famille, lui dirent les ambassadeurs;
» montez sur le trône d'André. Si Rostof et
» Souzdal ne voulaient point de vous, nous
» sommes tous prêts à vous défendre, et avec
» l'aide de Dieu, à soutenir vigoureusement vos
» droits. » Michel, son frère Vsevolod, et le fils du prince de Tchernigof, étaient déjà arrivés à Moscou, où les attendaient les zélés Vladimiriens, et le fils d'André, forcé, peu de temps après la mort de son père, de sortir de Novgorod. Yaropolk, instruit alors du péril qui le menaçait, voulut aller à la rencontre des fils de Georges; mais ils lui échappèrent dans d'épaisses forêts. Il écrivit alors à son frère Mstislaf de Souzdal: « Michel est malade, on le porte sur
» un brancard; hâte-toi de repousser de Vla-
» dimir ces ennemis peu nombreux. Quant à
» moi, je me charge d'écraser leur arrière-
» garde. » Michel était en effet malade lorsqu'il s'approcha de Vladimir. Les troupes souzdasiennes, couvertes de cuirasses éclatantes, sortirent bientôt de derrière la montagne, enseignes

déployées, et tombèrent, en poussant des cris affreux, sur la garde de Michel rangée en bataille : des nuées de flèches volèrent aussitôt de part et d'autre ; mais les Souzdaliens, étonnés de l'ordre qui régnait parmi les ennemis, prirent sur-le-champ la fuite, en jetant le drapeau du prince. Les annalistes disent qu'aucun des guerriers des deux partis n'avait de signes particuliers, et que cette circonstance sauva la vie à beaucoup de Souzdaliens, car les vainqueurs ne
15 Juin. pouvaient distinguer leurs propres soldats de
Triomphe de Michel. ceux de l'ennemi. Michel entra en triomphe dans la ville de Vladimir, précédé des prisonniers qu'il avait faits. Le clergé et tous les habitans allèrent à sa rencontre avec les démonstrations de la joie la plus vive. Yaropolk se retira chez son beau-frère, à Rezan, et Mstislaf alla à Novgorod, où régnait son jeune fils Sviatoslaf, successeur de Georges Andréïévitch ; la mère et les épouses de ces deux princes restèrent captives à Vladimir.

Bientôt les ambassadeurs de Souzdal et de Rostof parurent dans le palais de Michel ; ils lui dirent, au nom de tous les citoyens de cette ville : « Seigneur, nous vous appartenons de » cœur et d'âme. Vous n'aviez d'ennemis que les » boyards attachés à Mstislaf. Régnez sur nous

» comme un bon père. » C'est ainsi que Michel hérita de la grande principauté d'André. Il parcourut les différentes provinces de ses États, pour rétablir partout le bon ordre, occupé surtout des moyens de rendre aux peuples le repos et le bonheur. Comblé de présens par les habitans de Souzdal et de Rostof; récompensé de tous ses soins par les bénédictions des citoyens heureux de son gouvernement, il retourna à Vladimir, et laissa Vsevolod régner à Péréïaslavle Zalessky.

Cependant le peuple demandait à grands cris que l'on tirât vengeance de Gleb, prince de Rezan, qui avait profité de la faiblesse de ses beaux-frères, pour les rançonner et s'enrichir des objets précieux et sacrés enlevés aux temples de Vladimir. Michel s'avança pour le punir; mais Gleb n'osa pas chercher à se justifier : il implora la clémence du grand prince; il renvoya l'image de Notre-Dame de Vouychégorod, tous les effets précieux, les livres mêmes qu'il avait enlevés, et réussit par ces actes de soumission à désarmer la colère du grand prince de Vladimir. Le peuple, ivre de joie, alla au-devant de l'image de Marie, et l'inaugura de nouveau dans la cathédrale de Vladimir; Michel rendit à cette église les propriétés, les contributions et la dîme dont elle avait joui autrefois.

Rien ne manquait au triomphe des Vladimiriens : leur ville devint de nouveau la capitale de la grande principauté, et le prince qu'ils avaient élu, favorisé par la fortune, sut gagner tous les cœurs. Il leur parut l'objet d'une céleste prédilection. Ils se félicitaient de leur choix, et disaient que Dieu, en humiliant l'orgueil de *l'antique* Rostof, avait illustré *la nouvelle* Vladimir; que ses habitans s'étaient rendus célèbres par leur sagesse dans les conseils et par leur courage dans les batailles; qu'en dépit des boyards, des peuples même de Souzdal et de Rostof, sans autre mobile qu'une intime conviction de la justice de leur cause, ils avaient osé chasser de mauvais princes, et choisir Michel, le bienfaiteur de la Russie. Malheureusement ce prince ne régna qu'une année, et termina ses jours, laissant dans les annales le souvenir de sa valeur et de ses vertus. Dans un siècle de barbarie et de troubles, aucune cruauté, aucune perfidie, ne souillèrent jamais son cœur généreux, et il préféra toujours le repos de son peuple à sa gloire personnelle. Des chroniques modernes assurent que Michel fit périr plusieurs des meurtriers d'André; mais les contemporains n'en parlent pas. Chassé jadis par André, il aurait pu nourrir dans son cœur quelque ressentiment de ce procédé;

1176. Mort et caractère de ce prince.

et s'il est vrai qu'il punit les scélérats, auteurs de la mort de son ennemi, il n'en serait que plus digne d'éloge.

Michel, uniquement occupé du bonheur de la principauté de Souzdal ou de Vladimir, négligea ou plutôt n'eut pas le temps de porter son attention sur la Russie méridionale, théâtre de la guerre civile. Oleg de Séversky, ainsi que les Rostislavitchs, ravageaient la province de Tchernigof, et Kief perdait tous les jours de son antique gloire. Le faible Yaroslaf abandonna cette ville à Roman, prince de Smolensk, qui ne la conserva pas long-temps, et qui perdit cette nouvelle acquisition par suite de la jalousie et des ruses de Sviatoslaf. Celui-ci, habile dans l'art d'agiter les esprits, entretenait de secrètes intelligences avec les Kiéviens et les Klobouks noirs. Une bataille perdue contre les Polovtsi, par les fils de Roman, et dans laquelle les meilleures troupes avaient péri, parut à Sviatoslaf une occasion favorable pour lever le masque. Il commença à se plaindre ouvertement de David : « Je » ne demande rien que de juste, dit-il à Roman : » votre frère a prêté secours à Oleg ; il a incendié mes villes : selon les anciennes institutions, » un boyard doit payer de sa tête la faute qu'il » commet, et un prince est privé de son apa-

Guerre civile au midi de la Russie.

» nage. Chassez donc le séditieux David des pro-
» vinces du Dniéper. » Sviatoslaf n'ayant obtenu aucune satisfaction, eut recours aux armes et à la trahison : son gendre Mstislaf, petit-fils de Monomaque, qui résidait à Tripol, livra cette ville à son beau-père; Roman, également trahi par les Bérendéens, se retira dans la forteresse de Bielgorod pour y attendre ses frères. Le prince de Tchernigof était plus ambitieux que brave; quoique maître de Kief, il avait lâchement fui devant les fils de Rostislaf, et une partie de son armée avait péri dans le Dniéper. Cependant lorsque ces princes eurent appris que Sviatoslaf avait imploré le secours des Polovtsi, ils lui abandonnèrent l'ancienne capitale, qui n'était déjà plus pour eux un objet digne d'envie. « Régnez à Kief, lui dirent-ils,
» mais de notre consentement, et non par la
» violence, par la perfidie : nous ne voulons point
» donner à de barbares étrangers le plaisir de
» nous voir déchirés par la guerre civile. » Roman retourna dans son apanage de Smolensk.

CHAPITRE III.

Le grand prince VSEVOLOD *III, Georgiévitch.*

1176—1212.

Perfidie des Rostoviens.—Guerre avec le prince de Rezan. — On crève les yeux à deux princes.—Noble ambition de Mstislaf.—Caractère de ce prince.—Rupture du grand prince avec celui de Tchernigof. — Perfidie de Sviatoslaf. — Reproches faits à Vsevolod. — Grandeur d'âme des descendans de Monomaque. — Siége de Torgek.— Politique des Novgorodiens. —Mariages.— Guerre avec les Bulgares. — Peuple lithuanien. — Guerre avec les Polovtsi. — Armes à feu. — Malheur d'Igor. — Courage de Vladimir. — Héroïsme de Vsevolod. — Torques et Bérendéens. — Guerre civile à Rezan. —Vertus d'Yaroslaf, prince de Galitch.— Faiblesses et malheurs dn prince Vladimir. — Ambition de Roman. —Parjure du roi de Hongrie. — Sentimens nobles du fils de Berladnik. — Le prince de Vladimir en Allemagne. — Les Hongrois chassés de Galitch. — Mariages. — Indépendance momentanée de Kief. — Vertus de Vladimir Glebovitch. — Troubles à Smolensk et à Novgorod. — Différens avec les Varègues. — Succès militaires. — Malheurs des Tchoudes. — Les Allemands en Livonie. —

Argent de Sibérie. — Mort et caractère de Sviatoslaf. — Mariage de la princesse Euphémie avec le fils de l'empereur de Constantinople. — Festins à Kief. — Caractère pacifique du clergé. — Colère de Roman. — Bataille en Pologne. — Esprit séditieux des Olgovitchs. — Ingratitude de Roman. — Politique de Vsevolod. — Sévérité et fierté d'âme de David. — Guerre avec les Polovtsi. — Vsevolod range Novgorod sous sa domination. — Gloire et tyrannie de Roman. — Dévastation de Kief. — Rurik reçoit la tonsure monacale. — Ambassade du pape à Roman. — Réponse de Roman. — Caractère de ce prince. — Rurik remonte sur le trône. — Événemens de Galitch. — Constantin à Novgorod. — Les princes de Séversky règnent à Galitch. — Fuite de la famille de Roman. — Artifice de Vsevolod-le-Rouge. — Infortunes des princes de Rezan. — Ruse de Vsevolod. — Cruanté du grand prince. — Témérité de Mstislaf. — Paix avec les Olgovitchs. — Troubles à Galitch. — Désobéissance de Constantin. — Mort et caractère de Vsevolod-le-Grand. — Sagesse de la grande princesse. — Tonsures ou coupes de cheveux. — Un prince russe en Géorgie. — Calamités. — Prise de Constantinople. — Les Allemands en Livonie. — Fondation de Riga. — L'ordre des Chevaliers porte-glaives. — Changement d'archevêque à Novgorod.

1176. Les Vladimiriens, les yeux encore humides des pleurs qu'ils venaient de répandre sur le tombeau de leur souverain, se rassemblèrent devant la porte d'Or, et prêtèrent serment de fidélité à son frère Vsevolod. Ils accomplissaient en cela

le vœu de Dolgorouky, qui avait donné la province de Souzdal en apanage à ses plus jeunes fils; mais ce vœu n'était pas celui des boyards et des Rostoviens. Du vivant même de Michel, ils avaient secrètement appelé de Novgorod, Mstislaf, son neveu, et ce prince, qui avait laissé son fils pour le remplacer, se trouvait déjà à Rostof. Il rassembla une garde nombreuse composée de boyards, de jeunes guerriers, et il se porta aussitôt sur Vladimir. Les habitans de cette ville brûlaient du désir de se mesurer avec l'ennemi: cependant le modéré, le prudent Vsevolod fit des propositions de paix. « Vous avez dans votre » parti les Rostoviens et les boyards, dit-il à » Mstislaf. J'ai pour moi Dieu et les Vladimi- » riens. Soyez prince de Rostof, et que les Souz- » daliens désignent celui de nous auquel ils veu- » lent obéir. » Les seigneurs de Rostof, consultés par Mstislaf, lui firent cette réponse, dictée par l'orgueil: « Vous êtes libre de conclure la paix. » Quant à nous, les armes seules nous feront » justice de la vile populace de Vladimir. » Après avoir réuni, à Yourief, sa garde à celle de Péréiaslavle, Vsevolod fit connaître à ses guerriers l'implacable haine de l'ennemi commun; tous lui répondirent: « Prince, vous avez voulu » du bien à Mstislaf, tandis que lui menace votre

Perfidie des Rostoviens.

» vie ; neuf jours sont à peine écoulés depuis la » mort de Michel, et il ne respire que le sang et » le carnage. Marchez contre lui, avec l'aide » de Dieu! Si nous sommes vaincus, que les » Rostoviens enlèvent nos femmes et nos en» fans ! » Vsevolod laissa derrière lui la rivière

27 juin. de Kza, attaqua l'ennemi dans la plaine qui entoure la ville de Yourief, le dispersa, et rentra victorieux dans sa capitale. La garde du prince et les Vladimiriens conduisaient enchaînés les seigneurs de Rostof, causes de cette guerre civile : on voyait à leur suite quantité de chevaux, de bestiaux, enlevés dans les villages des boyards. Souzdal et Rostof se soumirent à Vsevolod.

Mstislaf voulut, mais en vain, redevenir prince de Novgorod. « Non, lui dirent les habi» tans, vous vous êtes rendu coupable envers » Novgorod : loin de nous pour jamais et vous » et votre fils ! » Ils recherchèrent l'amitié du vainqueur, et demandèrent un prince à Vsevolod, qui leur envoya son neveu Yaroslaf. Mstislaf se retira chez son gendre, le prince de Rezan ;

Guerre avec le prince de Rezan.

il l'engagea dans une malheureuse guerre, également désastreuse pour tous les deux, dont le commencement fut signalé par l'embrasement de Moscou, et de tous les villages des environs,

qui furent réduits en cendres par les ordres de Gleb. Pendant l'hiver, Vsevolod vit venir ses alliés, les fils du prince de Tchernigof: mais les Novgorodiens, qui l'appelaient leur père, leur souverain; qui lui avaient également promis des troupes auxiliaires, ne tinrent point parole. Le grand prince était à Kolomna, lorsqu'il apprit que Gleb de Rezan, avec les Polovtsi qu'il avait appelés, était entré, d'un autre côté, dans la province de Souzdal; qu'il avait pris Bogoloubof, pillé l'église de cette ville si richement ornée par André; qu'enfin il nageait dans le sang des citoyens sans défense, et que les barbares emmenaient les femmes et les enfans en esclavage. C'est ainsi que les guerres civiles de nos provinces ouvrirent à ces brigands étrangers, le chemin de la Russie septentrionale..... Vsevolod fut bientôt en présence des ennemis; mais, pendant un mois entier, les deux armées restèrent dans l'inaction, en attendant le froid. Elles n'étaient séparées que par la Kolokscha, qui, glacée à peine, ne leur permettait pas de se joindre. Irrité par les horreurs que Gleb avait commises, le grand prince rejeta toutes les propositions de paix, et voyant enfin la rivière tout-à-fait prise, il la fit traverser à une partie de ses troupes. Mstislaf fut le premier à attaquer ce détache-

1177

ment, et le premier à prendre le fuite; Gleb lui-même, pressé par la garde de Vsevolod, ne fut pas long-temps sans le suivre. Cette troupe d'élite se mit à la poursuite des lâches; Gleb, son fils Roman, Mstislaf, une foule de boyards, furent faits prisonniers, et les Polovtsi battus et dissipés. Au nombre des captifs se trouvait aussi Boris, ancien voïévode d'André, qui avait embrassé le parti de Mstislaf. Tous étaient l'objet de la fureur du peuple, et les citoyens de Vladimir, après deux jours consacrés à la joie publique, voulurent signaler le troisième par une vengeance éclatante. Ils entourèrent le palais du prince, et dirent à Vsevolod : « C'est avec joie » que nous avons exposé nos jours pour toi; » mais il est temps de punir ces scélérats : ordonne » qu'on leur crève les yeux, ou bien livre-les » entre nos mains. » Vsevolod fit tout ce que l'on devait attendre d'un ami de l'humanité pour sauver ces infortunés; cependant, afin de calmer le peuple, il les fit mettre en prison. Gleb avait des protecteurs : son gendre, le brave Mstislaf Rostislavitch, frère de Roman de Smolensk, et son épouse désolée, supplièrent Sviatoslaf de Tchernigof, en sa qualité d'allié de Vsevolod, d'employer son crédit pour arracher les prisonniers au cruel sort qui leur était ré-

servé. Porphyre, évêque de Tchernigof, se rendit à cet effet à Vladimir, et l'on proposa la liberté à Gleb, à condition qu'il renoncerait pour toujours à ses États, et qu'il se retirerait au midi de la Russie. « Jamais, répondit-il avec fierté, Je » mourrai plutôt dans l'esclavage. » Il mourut, en effet, au bout de quelques jours. Les habitans de Rezan, effrayés du malheur de leur prince, s'empressèrent, pour montrer leur soumission à Vsevolod, d'arrêter à Voronège, Yaropolk, frère de Mstislaf, déjà prisonnier du grand prince, et de l'amener dans la ville de Vladimir. Alors la sédition recommence. Les boyards, les marchands se précipitent tout armés dans la cour du prince; ils enfoncent la prison, et ils crèvent les yeux à ces deux captifs, neveux de Vsevolod. D'après la chronique de Vladimir, le grand prince ne fut, en aucune manière, complice de cette barbarie empruntée aux Grecs par les anciens Russes; il ne fit que céder à l'acharnement du peuple; d'autres annalistes l'en accusent, peut-être avec injustice (8). Quoi qu'il en soit, Vsevolod ne punit point les coupables, et laissa, par là, planer sur sa tête un soupçon outrageant pour sa mémoire. Afin de se justifier pleinement aux yeux de toute la Russie, il eut la générosité de rendre la liberté à Roman,

On crève les yeux à deux princes.

fils de Gleb, ainsi qu'aux infortunés princes, à qui l'on avait crevé les yeux. Ces derniers furent envoyés dans la petite Russie, et l'on vit avec une surprise générale, qu'à peine arrivés à
15 septembre. Smolensk, ils recouvrèrent la vue, grâce, disent les annalistes, aux ferventes prières qu'ils avaient adressées à S. Gleb, dans l'église de Smiadinsky (*a*).

Ce miracle fit beaucoup de bruit, et vint appuyer d'une manière puissante l'ambition de ces princes. Les Novgorodiens s'empressèrent de les appeler comme des hommes favorisés de Dieu; ils laissèrent Mstislaf régner à Novgorod, donnèrent Torgek à Yaropolk, et envoyèrent à Volok-Lamski, leur ancien prince Yaroslaf, également
20 avril 1178. neveu de Vsevolod. Mstislaf étant mort au bout de quelques mois, Yaropolk prit sa place: bientôt les Novgorodiens l'en chassèrent eux-mêmes pour complaire au grand prince, qui, indigné de voir son ennemi, chef de la province

(*a*) Il est permis de supposer que ce miracle eut pour cause première la pitié de quelques-uns des exécuteurs de la barbare volonté du peuple, ou même le zèle de quelques amis des princes, et que pour les soustraire à la fureur d'une populace effrénée, ils se contentèrent de leur percer les paupières, de leur ensanglanter le visage, afin de laisser croire que le crime était consommé.

Note des Traduct.

de Novgorod, retenait captifs beaucoup de leurs marchands. Tant de soumission ne suffit pas pour désarmer Vsevolod; il marcha contre Torgek, dont il exigea un tribut. Les citoyens lui en promirent le paiement; mais les guerriers de Vsevolod lui dirent: « Seigneur, nous ne sommes » pas venus ici pour les embrasser comme nos » frères, et pour entendre de vains sermens. » A ces mots, ils montent à cheval, prennent la ville, la livrent aux flammes, et en font les habitans 8 décembre.
prisonniers. Vsevolod, avec sa garde d'élite, se porta précipitamment sur Volok-Lamsky, dont toute la population avait déjà pris la fuite, et où il ne trouva que son neveu Yaroslaf: toutes les maisons abandonnées, et jusqu'aux maisons des alentours furent incendiées par ordre du grand prince. Ces cruautés irritèrent tellement les Novgorodiens, qu'ils résolurent de rompre avec lui toutes relations d'amitié, et qu'ils appelèrent pour les gouverner Roman de Smolensk. Les descendans de S. Vladimir ne pouvaient s'empêcher de croire aux promesses trompeuses de ce peuple inconstant, et leur ambition était toujours flattée de commander dans la plus ancienne principauté de l'Empire. Si Roman n'y régna pas plus long-temps que beaucoup d'autres de ses prédécesseurs, au moins il sortit de la ville

de bon gré et sans déshonneur. Les Novgorodiens qui désiraient alors avoir un prince connu par ses talens militaires, choisirent unanimement Mstislaf, frère de Roman, si célèbre par son courage, qu'il n'avait dans toute la Russie d'autre nom que celui de *brave*. Il hésita d'abord, et répondit à leurs ambassadeurs qu'il ne pouvait se décider à quitter ni ses frères, ni la Russie méridionale où il avait reçu le jour; mais ses frères et sa garde lui dirent que Novgorod était aussi sa patrie, et ce prince courageux alla chercher la gloire sur un autre théâtre; car au rapport des contemporains son âme n'était occupée que de nobles projets. Tout Novgorod, les magistrats, les boyards, le clergé, vinrent à sa rencontre avec les croix; il reçut la couronne dans l'église de Sainte-Sophie, et jura solennellement de faire tout pour l'honneur et le bien-être de Novgorod; il tint ses promesses.

Noble ambition de Mstislaf.

1er. novembre.

1176. Bientôt il apprend que les Esthoniens avaient osé assiéger Pskof, et qu'ils ne cessaient d'inquiéter les frontières: il rassemble vingt mille hommes dans l'espace de quelques jours, et fier de commander une armée aussi nombreuse, il s'empresse d'aller leur présenter le combat; mais les Esthoniens qui ne cherchaient qu'à épargner leur vie, se cachèrent à l'approche du héros de

Novgorod. Mstislaf ravagea leur pays jusqu'à la mer; il emmena quantité de prisonniers et de bestiaux. A son retour il soumit les séditieux magistrats de Pskof qui refusaient d'obéir à Boris, son neveu. Il se prépara bientôt à d'autres entreprises : dans l'année 1066, le bisaïeul de Vsevolod, prince de Polotsk, avait pillé l'église de Sainte-Sophie, à Novgorod, et s'était emparé d'un des districts dépendans de cette ville. Mstislaf, en zélé chevalier, jaloux de l'honneur de ses nouveaux sujets, résolut de tirer vengeance de cet outrage. Déjà il marchait sur Polotsk, lorsque Roman de Smolensk réussit à le désarmer. Il lui représenta que Vseslaf, époux de leur sœur, ne pouvait être responsable des actions de son bisaïeul, depuis long-temps endormi du sommeil de la mort, et que rappeler des injures aussi anciennes, n'était digne ni d'un chrétien, ni d'un prince sage. Mstislaf eut égard au conseil de son frère, et revint de Véliki-Louki, décidé, ainsi qu'il l'avait promis à sa garde et aux citoyens, de soumettre entièrement la Livonie dans la campagne prochaine; mais au milieu des espérances brillantes que lui donnaient son ardeur et sa bravoure, dans la vigueur de l'âge, il fut attaqué d'une maladie subite. Il reconnut alors la vanité des choses

1180

Sa mort. Le 14 juin.

de ce monde, et ce prince, qui avait vécu en héros, voulut mourir en chrétien. Il se fit transporter à l'église où il entendit la messe : il reçut les saints Sacremens, nomma ses frères tuteurs de ses enfans, et ferma les yeux pour jamais, dans les bras de son inconsolable épouse, et au milieu de ses gardes. Ainsi, dans l'espace de deux ans, les Novgorodiens célébrèrent les funérailles de deux de leurs chefs, ce qui ne s'était pas vu depuis long-temps ; car, habitués à changer sans cesse de princes, ils ne leur laissaient pas le temps de mourir sur le trône. Les boyards et les citoyens témoignèrent la sensibilité la plus touchante, dans les témoignages de leur douleur, à la mort de Mstislaf-le-Brave, prince généralement chéri. Ils se plaisaient à parler de sa beauté mâle, de ses victoires ; à se rappeler ses vues généreuses pour la gloire de leur patrie, cette bonté naïve réunie à tout le feu, à tout l'orgueil d'un cœur noble. Ce prince, d'après le témoignage des contemporains, fut l'ornement de son siècle et de la Russie : tandis que les autres faisaient des conquêtes pour satisfaire leur cupidité, lui ne combattit jamais que pour la gloire. Il méprisait l'or plus encore que les dangers, et abandonnait tout le butin aux églises, à ses guerriers, qu'il avait coutume

d'encourager dans les combats par ces paroles. « Dieu et le bon droit sont pour nous. Nous » mourrons aujourd'hui, ou demain; mais nous » mourrons du moins avec honneur. » Il n'y avait point de pays en Russie qui n'eût désiré lui obéir, et où il ne fut sincèrement pleuré. L'amour des peuples pour ce prince était si grand, qu'en 1175, les habitans de Smolensk, en l'absence de Roman, le choisirent unanimement pour leur souverain, après qu'ils eurent chassé Yaroslaf, fils de Roman; mais Mstislaf ne consentit à régner sur eux, que pour les apaiser et restituer le trône à son frère. Les Novgorodiens placèrent Mstislaf dans le cercueil de Vladimir, fils du grand Yaroslaf, fondateur de l'église de Sainte-Sophie; et lorsqu'il fallut lui choisir un successeur, ils appelèrent Vladimir, fils de 17 août.
Sviatoslaf de Tchernigof, plutôt que de recourir à Vsevolod.

Peu de temps auparavant, ce jeune homme avait été accueilli avec bonté à la cour de Vsevolod, où il avait épousé une nièce de ce prince. Sviatoslaf avait eu occasion de rendre des services au grand prince, lorsqu'il était au midi de la Russie, sans apanage et n'osant pas en demander un à sou frère André, qui le persécutait: pendant que Michel et Vsevolod cherchaient, avec

le secours de Sviatoslaf, à monter sur le trône de Vladimir, leurs épouses étaient restées à Tchernigof. Cette amitié qui reposait sur des services reçus, sur les lois de la reconnaissance, et sur des liens de parenté, ne put résister à l'ambition des deux princes. Sviatoslaf, qui s'était empressé d'envoyer son fils pour régner à Novgorod, pouvait prévoir que Vsevolod s'en offenserait, puisqu'il regardait cette principauté comme une possession légitime de la famille de Monomaque. De nouveaux mécontentemens accélérèrent encore l'ouverture des hostilités. Les plus jeunes des fils de Gleb, de son vivant prince de Rezan, portèrent des plaintes à Vsevolod, contre la conduite de Roman, leur aîné, qui usurpait leurs apanages. Le grand prince prit le parti des opprimés. Sviatoslaf de Tchernigof, beau-père de Roman, envoya au secours de ce dernier, son fils Gleb; Vsevolod le fit prisonnier: il s'empara de Gleb, fils de Sviatoslaf, et battit Roman sur les bords de l'Oka: il prit la ville de Borissof, assiégea Rezan, et obligea les rebelles à demander la paix. Roman, ainsi que ses frères, reconnurent Vsevolod pour leur protecteur, et se contentèrent des apanages que, d'après sa volonté suprême, il voulut bien accorder à chacun d'eux.

Rupture entre le grand prince et celui de Tchernigof.

Le prince de Tchernigof, irrité de la captivité de son fils, voulut non-seulement tirer vengeance de cet affront, mais encore satisfaire son ambition par une entreprise audacieuse, et parvenir à occuper la première place parmi les princes de Russie. Les droits de Vsevolod n'étaient pas, ainsi que ceux d'André, sanctionnés par de longues années de gloire; il n'avait pas non plus sa puissance, car Smolensk, Polotsk et Novgorod, ne lui fournissaient aucun secours. Sviatoslaf s'occupa d'abord des moyens d'expulser Rurik et David de la principauté de Kief, afin d'y dominer seul, et la mort de Mstislaf-le-brave, celle d'Oleg de Séversky, lui parut une occasion favorable pour exécuter son projet. Il prit ses mesures, et osa tenter une ruse infâme, persuadé que tous les moyens de nuire à la famille des Monomaques, étaient bons pour servir sa juste vengeance. Sans aucun motif de plainte contre les fils de Rostislaf qui vivaient en paix avec lui, et avec le secours desquels il repoussait les incursions de Kontchak, khan des Polovtsi, Sviatoslaf forma le projet de se saisir de David, dans une partie de chasse aux environs du Dniéper. Sans en parler à personne qu'à sa femme et à un de ses favoris, il rassembla secrètement des troupes, et tomba à l'im-

Perfidie de Sviatoslaf.

proviste sur le camp de David. Ce prince, stupéfait de tant de scélératesse, se jeta dans une barque avec son épouse : il réussit à peine à se sauver, au milieu d'une grêle de traits qui lui furent lancés du rivage. Il se retira à Bielgorod, chez Rurik ; et Sviatoslaf, qui avait ainsi fait connaître maladroitement ses projets, convoqua tous ses parens dans un conseil qui se tint à Tchernigof. « Je reconnais *maintenant*, lui dit » Igor de Séversky, la pénible et indispensable » nécessité de faire la guerre ; mais vous auriez » fort bien pu *auparavant* conserver la paix. » Au reste, nous sommes prêts à vous obéir, » comme à notre père, et nous désirons votre » bien de tout notre cœur. » Cependant Rurik, instruit que Sviatoslaf n'était pas à Kief, prit possession de cette capitale ; il implora le secours des princes de Volhynie, et ordonna à David d'aller trouver Roman à Smolensk, afin de prendre avec lui toutes les mesures nécessaires pour garantir la sûreté de cette principauté : mais David ne trouva plus que les restes inanimés de son frère. Roman avait terminé sa carrière, plus connu par son caractère modeste et pacifique, que par ses qualités militaires. Il avait un extérieur majestueux, un inépuisable fonds de bonté, et tant de grandeur d'âme, qu'il ne se

vengea que par des bienfaits, des citoyens de Smolensk, dont il avait eu beaucoup à se plaindre. Il se distingua surtout par sa fidélité envers les princes ses alliés, par son attachement pour ses frères, par sa piété, et par la fondation de la magnifique église de St.-Jean, qu'il orna d'or et d'émail. David hérita du trône de Smolensk. Dans l'espoir de triompher et des fils de Rostislaf et du grand prince, Sviatoslaf acheta le secours d'un nombre considérable de Polovtsi ; il laissa une partie de son armée à Tchernigof, sous le commandement de son frère Yaroslaf, qui devait
agir contre Rurik et David ; et lui-même, à la 1181.
tête du principal corps, il entra dans la province de Souzdal, se réunit aux Novgorodiens, à l'embouchure de la Tvertsa, et, après avoir ravagé les bords du Volga, il se porta sur Péréiaslavle. Vsevolod était posté à 40 verstes de cette ville, avec les troupes de Souzdal, de Rezan et de Mourom, dans un camp fortifié par la nature, entre les bords escarpés de la Vléna, au milieu de défilés et de montagnes. Les ennemis qui pouvaient se voir, se lançaient d'un bord à l'autre, des nuées de flèches, et les guerriers des deux armées attendaient avec impatience l'heure du combat ; mais le grand prince retenait l'ardeur de ses troupes, tandis que la position inacces-

sible de son camp arrêtait les soldats de Sviatoslaf. Plus de quinze jours se passèrent de la sorte. Pour inquiéter le camp des Tchernigoviens, Vsevolod envoya les princes de Rezan avec l'ordre de les prendre en flanc; cette attaque imprévue n'eut qu'un succès momentané. Le frère d'Igor de Séversky força leurs troupes à prendre la fuite, et à laisser entre ses mains un grand nombre de prisonniers. Sviatoslaf, qui avait vainement attendu une seconde attaque, députa au grand prince, son confesseur, chargé de lui adresser ces paroles : « Mon frère et mon fils, » pouvais-je m'attendre à une ingratitude aussi » cruelle, moi, dont le plaisir le plus sincère » était de vous servir de mes conseils et de mon » bras? Pour me récompenser de mon dévoue- » ment, vous n'avez pas rougi de prendre mon » fils. Qui peut vous arrêter? je suis près de » vous; décidons notre querelle devant Dieu. » Entrons en campagne, et combattons de tel » côté de la rivière qu'il vous plaira choisir. » Vsevolod, sans faire de réponse, retint les ambassadeurs, et les envoya à Vladimir, afin d'exciter le courroux du prince de Tchernigof, de le décider à quitter ses positions et à livrer bataille. Sviatoslaf ne fit aucun mouvement; mais comme le printemps approchait et qu'il craignait

Reproches faits à Vsevolod.

le dégel, il abandonna une partie de ses bagages et de son camp à l'ennemi, qui ne voulut point se mettre à sa poursuite. Il brûla Dmitrof, où Vsevolod avait reçu le jour, et alla passer le printemps à Novgorod, dont tous les habitans vinrent à sa rencontre comme à celle d'un vainqueur ; ils lui donnèrent le nom de *grand*. Yaropolk, qu'ils avaient d'abord chassé par complaisance pour Vsevolod, se trouvait avec le prince de Tchernigof; ils le reçurent de nouveau parmi eux, et lui donnèrent Torgek en apanage, afin qu'il protégeât leurs provinces à l'orient. Sviatoslaf, qui avait appris à connaître la prudente tactique de Vsevolod, n'essaya plus de renouveler les hostilités dans la grande principauté de Souzdal : il ordonna à son frère Yaroslaf de sortir de Tchernigof, et se joignit à lui dans les provinces de Polotsk, dont les princes, forcés d'embrasser son parti, lui fournirent des troupes. Gleb, prince de Droutsk, resta seul fidèle à David. Sviatoslaf brûla les fortifications extérieures de Droutsk, et, sans perdre de temps, il marcha sur Kief, suivi d'une foule de Polovtsi. Cette funeste habitude contractée dans les guerres civiles, de lier amitié avec ces mercenaires avides, et de les conduire jusque dans le sein de l'Empire, pour exercer leurs affreux brigan-

dages, est ce qui déshonora le plus les princes de Tchernigof, dans notre ancienne histoire. Les descendans de Monomaque, au contraire, qui (à l'exception de Georges Dolgorouky) s'en étaient abstenus *jusqu'alors*, avaient gagné par là le cœur des peuples, et à l'exemple de leur aïeul, ils se distinguaient surtout par leur magnanime patriotisme. C'est ainsi que se conduisit Rurik, lorsqu'il se vit hors d'état de défendre Kief : il se retira à Bielgorod, parvint à surprendre les Polovtsi commandés par Igor de Séversky, et profita de l'effroi de Sviatoslaf pour conclure la paix. Il le reconnut pour son aîné, et lui abandonna Kief, retenant pour lui toutes les autres villes du Dniéper; il jura d'être l'ami sincère des princes de Tchernigof, à condition que, comme lui, ces princes serviraient de bouclier à la Russie méridionale, et qu'ils empêcheraient les barbares d'emmener les chrétiens en esclavage.

Grandeur d'âme des descendans de Monomaque.

Il est probable que Rurik tâcha aussi de réconcilier Sviatoslaf avec le grand prince : Novgorod, cause première de leur inimitié, lui donna le moyen d'y mettre un terme. Yaropolk, qui haïssait Vsevolod, ne put vivre paisiblement à Torgek, et ne cessait d'inquiéter les frontières de Souzdal. Vsevolod alla mettre le siége devant sa

Siége de Torgek.

capitale, dont les habitans, qui prévoyaient leur sort, firent la plus vigoureuse résistance pendant plus d'un mois : à défaut de pain, ils se nourrirent de chair de cheval, et la famine seule les força à se rendre. Yaropolk, qui avait été blessé d'une flèche durant le siége, était dans la cruelle attente d'une nouvelle vengeance de la part de son oncle ; il fut chargé de fers : cette ville fut brûlée pour la seconde fois, et les habitans furent emmenés prisonniers à Vladimir. L'armée novgorodienne qui se trouvait alors avec Sviatoslaf dans le pays de Polotsk, se hâta bien vite de revenir pour défendre le sien propre. Mais les magistrats et les citoyens de cette république changèrent de système, et ils se décidèrent à gagner les bonnes grâces de Vsevolod, dans l'idée que l'amitié d'un prince jeune, puissant, résolu, et leur voisin, devait leur procurer plus d'avantages que celle du prince de Tchernigof, faible, inconstant, et surtout éloigné des frontières de Novgorod ; ils renvoyèrent le fils de ce dernier, et demandèrent un prince à Vsevolod, le priant d'oublier leur ancienne injure. Le monarque de Souzdal combla aussitôt leur désir, rendit la liberté aux habitans de Torgek, et son beau-frère Yaroslaf, petit-fils de Mstislaf-le-Grand, arriva de Souzdal pour être prince

Politique des Novgorodiens.

de Novgorod. Ainsi, ayant atteint le but qu'il s'était proposé et réuni Novgorod aux possessions de la maison de Monomaque, Vsevolod renvoya Gleb à son père Sviatoslaf, avec tous les honneurs dus à son rang ; il consentit à ce que Sviatoslaf régnât dans Kief, et, pour renouveler leur ancienne amitié, il donna en mariage, au plus jeune des fils de ce prince, sa belle-sœur, princesse Yassienne; Gleb épousa une fille de Rurik.

Mariages.

Enfin les dissensions civiles étaient suspendues; mais la guerre s'alluma bientôt au dehors. Ainsi qu'André, Vsevolod regardait d'un œil d'envie la Bulgarie d'orient, où florissait à cette époque le commerce et les arts. Il voulut en faire la conquête, et appela d'autres princes à son secours : une guerre contre les infidèles paraissait alors une entreprise toujours juste. Sviatoslaf envoya aussitôt son fils Vladimir au grand prince, satisfait d'un projet si favorable à l'honneur des armes russes. Les princes de Rezan et de Mourom, ainsi que le fils de David de Smolensk, prirent également part à cette expédition. L'armée alliée descendit le Volga jusqu'au gouvernement de Kazan; là, après avoir laissé ses barques près de l'embouchure de la Tsivile, sous la garde des guerriers bielozériens, elle continua sa marche

1183. Guerre avec les Bulgares.

par terre ; le détachement d'avant-garde aperçut au loin de la cavalerie, et déjà se préparait au combat ; mais ces prétendus ennemis n'étaient autres que des Polovtsi qui faisaient aussi la guerre en Bulgarie, et venaient offrir leurs services à Vsevolod. Avec leur secours, les Russes mirent le siége devant la ville appelée *la grande ville*, dans le pays des Bulgares *d'argent*, comme les appelle la chronique. Le neveu de Vsevolod, le jeune Ysiaslaf, frère du prince de Péréiaslavle, ne voulut point attendre un assaut général, et pendant que les boyards tenaient conseil dans la tente du grand prince, il attaqua seul, avec sa garde, l'infanterie bulgarienne retranchée en avant des murs de la ville ; il se fit jour jusqu'aux portes, mais au même instant il tomba percé d'une flèche qui l'atteignit au cœur ; et ses guerriers le portèrent au camp, presque sans vie. Cet accident sauva la ville ; car Vsevolod, témoin des souffrances de son cher et intrépide neveu, renonça à l'idée de prolonger le siége. Dix jours après, il conclut la paix avec les habitans, et se retira vers ses barques, où il eut la satisfaction d'apprendre que, pendant son absence, les Bielozériens avaient remporté une victoire sur les habitans coalisés de trois villes bulgariennes, qui avaient voulu détruire les bateaux de transport

russes. Ysiaslaf ne put aller plus loin : il termina ses jours, et Vsevolod au désespoir retourna dans sa capitale, après avoir envoyé sa cavalerie à Vladimir, à travers le pays des Mordviens, qui comprenait les gouvernemens actuels de Simbirsk et de Nijni-Novgorod.

Lithuaniens.

Ce fut vers ce temps que la Russie occidentale apprit à connaître de nouveaux ennemis, dangereux et cruels. Soumis depuis cent cinquante ans aux princes russes, le peuple lithuanien, sauvage et pauvre, leur payait un tribut de fourrures, et même de balais et d'écorces de tilleul ; mais nos guerres civiles continuelles, le partage du pays de Polotsk, et la faiblesse de chaque apanage en particulier, avaient non-seulement donné lieu aux Lithuaniens de se déclarer indépendans, mais ils osaient même inquiéter les provinces russes par leurs incursions. Au son de leurs longues trompettes, et montés sur des chevaux sauvages extrêmement agiles, ils se précipitaient comme des animaux féroces sur leur proie ; ils incendiaient les villages dont ils emmenaient les habitans en captivité. S'il leur arrivait d'être atteints par des troupes réglées, ils refusaient de se battre en ligne, se dispersaient de tous côtés, en lançant des milliers de flèches, de javelots, et disparaissaient pour bientôt reparaître encore. Ces bri-

gands, malgré la rigueur de l'hiver, commirent les plus horribles ravages dans la province de Pskof, et les Novgorodiens, qui n'avaient pu la défendre, accusèrent de leur mauvais succès, leur prince Yaroslaf Vladimirovitch, à la place duquel, du consentement de Vsevolod, ils firent venir de Smolensk, Mstislaf, fils de David. 1184.

Guerre avec les Polovtsi.

Au midi de la Russie, tous les princes réunirent leurs forces pour réprimer l'audace des Polovtsi. Ils passèrent tous le Dniéper, et pendant cinq jours ils furent à la recherche des barbares. Le prince Vladimir, qui commandait la garde, les atteignit enfin, et commença le combat. Il faut, » dit-il à Sviatoslaf de Kief, le plus âgé des » princes, il faut que je me venge des ravages » exercés dans ma province de Péréiaslavle. » En même temps il se précipite avec fureur sur les ennemis qui le regardaient déjà, lui et nos boyards, comme leurs prisonniers; mais, épouvantés de l'aspect menaçant de la garde de Vladimir, ils fuient bientôt dans leurs déserts. Les Russes prirent, sur les bords de l'Ougle ou de l'Orel, sept mille hommes (au nombre desquels se trouvaient quatre cent dix-sept petits princes), une énorme quantité de chevaux et d'armes de toutes espèces. Kontchak, khan des Polovtsi, renommé par sa férocité, fut également défait près du Kho- 30 juillet 1185.

rol, malgré ses énormes arcs qui lançaient les flèches d'eux-mêmes, et que cinquante soldats pouvaient bander à peine; malgré l'art d'un *Bessernménien* ou Turc du Khovarezm, qui *lançait du feu*, comme le dit la chronique, laquelle a sans doute voulu parler du *feu grégeois*, ou peut-être même de la poudre à canon. Les Kiéviens s'emparèrent de cet homme étonnant, et le présentèrent à Sviatoslaf avec toutes ses armes, dont vraisemblablement ils ne surent pas se servir.

Arme à feu.

Infortune d'Igor.

Quelques mois après, la joie causée par le triomphe des Russes fit place à l'affliction. Les princes de Séversky, Igor de Novgorod, son frère Vsevolod de Troubtchesk et leur neveu, qui n'avaient point eu part aux victoires de Sviatoslaf, regardaient avec envie les succès des autres princes russes, et formèrent le noble projet d'en obtenir de plus brillans encore. Avec le secours d'Yaroslaf de Tchernigof, ils marchèrent vers le Don. Une éclipse de soleil, qui eut lieu alors, parut à leurs boyards un présage funeste. « Mes amis et mes frères, dit Igor, les » décrets de la Providence ne sont connus de per- » sonne, et nous ne pouvons éviter notre des- » tinée ! » Aussitôt il passa le Donetz. Vsevolod, frère d'Igor, venait de Koursk par un autre chemin, et les deux corps réunis sur les bords

13 avril.

1er. mai.

de l'Oskol, se portèrent au sud, vers le Don et le Sal, théâtre des éclatans triomphes de Monomaque. Les peuples barbares qui erraient dans ces contrées, instruisirent leurs frères de cette nouvelle attaque, et leur représentèrent que les Russes ne s'étaient avancés si loin que pour anéantir entièrement leur race. L'effroi s'empara des Polovtsi, et leurs bandes nombreuses accoururent des bords les plus éloignés du Don, à la rencontre de nos princes téméraires. Des hommes sensés dirent à Igor : « Prince, les ennemis sont » en trop grand nombre, éloignons-nous : cette » heure ne nous est pas favorable. — On se » moquera de nous, répondit Igor, si nous » rétrogradons sans avoir tiré l'épée : la honte » est plus affreuse que la mort. » Le premier combat fut à l'avantage des Russes qui s'emparèrent du camp des ennemis, de leurs familles et de leurs tentes : ils triomphaient, et s'exprimaient ainsi : « Que diront maintenant nos frères » et Sviatoslaf de Kief ? Ils ont combattu les » Polovtsi *à la vue de Péréïaslavle*, et n'ont » point osé pénétrer dans leur pays : nous y » voilà cependant ! bientôt nous serons au-delà » du Don, et plus loin encore, dans ces contrées voisines de la mer, où jamais n'ont pénétré nos aïeux. Nous anéantirons les barbares,

» et nous nous couvrirons d'une gloire immor-
» telle. » L'orgueil de ces héros courageux, mais imprudens et sans expérience, eut pour eux les suites les plus funestes. Les Polovtsi défaits réunirent de nouvelles troupes, et enlevèrent aux Russes les moyens de se procurer de l'eau. Comme ils attendaient de nouveaux secours, ils refusèrent pendant trois jours de se battre avec leurs *piques*, et se bornèrent à lancer des *flèches*. Cependant le nombre des barbares croissant toujours, les Russes voulurent s'ouvrir une route pour arriver à la rivière, et ce fut alors que les Polovtsi les entourèrent de tous côtés. Ils se battirent en braves, et en désespérés; mais les chevaux, épuisés de fatigue, servaient mal leurs cavaliers. Chefs et soldats se battirent à pied. L'intrépide Igor seul, couvert de blessures, resta à cheval : il encourageait ses troupes, et pour soutenir leur ardeur du feu de ses regards, il jeta son casque, et leur montra sa noble figure, rayonnante de courage. Vsevolod, frère d'Igor, déploya la plus grande bravoure; mais enfin, ayant brisé sa lance et son épée, il resta sans armes. Personne ne se sauva; tous restèrent sur le champ de bataille, ou furent emmenés captifs avec les princes. La nouvelle de ce désastre arrivé sur les bords de la Kaïala (aujourd'hui

Kagulnik) fut apportée en Russie par quelques marchands qui en avaient été les témoins. « Annoncez à Kief, leur dirent les Polovtsi, que » maintenant nous pouvons faire un échange de » prisonniers. » Les princes, les seigneurs, le peuple, tous déplorèrent le sort de ces infortunés ; beaucoup avaient perdu leurs frères, leurs pères, ou leurs proches parens. Sviatoslaf de Kief était alors à Karatchef. A son retour, il apprit cette funeste nouvelle, et ne put s'empêcher de verser des larmes : « J'ai gémi, s'écria-t-il, de » l'imprudence d'Igor, mais aujourd'hui je gémis » plus vivement encore de son malheur. » Il rassembla ses princes à Kanef, et les congédia bientôt, parce que les Polovtsi, effrayés de l'approche de cette armée, se retirèrent des frontières de la Russie. Pour n'avoir point voulu marcher sur les traces des princes de Séversky, dans la crainte d'éprouver le même sort, Sviatoslaf fut la cause de nouveaux revers; car les barbares profitèrent de sa timidité, et reparurent bientôt; ils prirent plusieurs villes sur les bords de la Soula, et portèrent l'audace jusqu'à mettre le siége devant Péréiaslavle. Le valeureux Vladimir Glebovitch les attaqua sous les murs de cette ville, et se battit en héros. Le sang coulait à grands flots de ses blessures; déjà sa garde com- Courage de Vladimir.

mençait à plier, lorsque, témoins du péril qui menaçait ce prince chéri, tous les citoyens prirent les armes, et réussirent, avec beaucoup de peine, à sauver Vladimir percé de trois coups de pique. Les Polovtsi prirent la ville de Rome, actuellement Romen, ravagèrent quantité de villages près de Poutivle, et, après avoir ainsi renouvelé parmi les Russes le souvenir des temps malheureux de Vsevolod I[er], ou de Sviatopolk Michel, ils se retirèrent dans leurs déserts, chargés de butin, et avec de nombreux prisonniers; mais bientôt les Sévériens eurent la consolation de revoir Igor parmi eux. Ce prince captif, sous l'inspection du khan Kontchak qui avait de l'affection pour lui, avait des serviteurs, un prêtre, et il lui était permis de chasser aux faucons. Un Polovets, nommé Laver, lui proposa de s'enfuir avec lui en Russie. « J'aurais pu, lui répondit le » prince Igor, prendre la fuite pendant le com- » bat; mais l'honneur m'est plus cher que la » vie, et je ne le compromettrai pas davantage » aujourd'hui. » Cependant, persuadé par les conseils de son fidèle écuyer, Igor profita de l'obscurité de la nuit, et du sommeil des barbares enivrés de koumys (*a*); il monta à cheval, et après

(*a*) Boisson des Tatars et des peuples nomades, composée de lait de jument fermenté.
Note des Traducteurs.

onze jours de marche, il arriva fort heureusement à la ville de Donetz. Son fils Vladimir, qu'il avait laissé prisonnier, se maria avec la fille du khan Kontchak, et revint, deux ans après, retrouver son père avec son oncle Vsevolod, que les annalistes appellent le héros *le plus entreprenant* de tous les descendans d'Oleg : ils le représentent comme un prince d'un extérieur aussi aimable que majestueux. Ce désastre des troupes de Séversky, la captivité des princes, et le retour d'Igor, sont décrits avec beaucoup de détails dans une ancienne nouvelle historique, ornée de toutes les fleurs de l'imagination, et des charmes de la poésie. Le héros Vsevolod.

Pendant le cours des huit années suivantes, les Polovtsi furent tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Russes, ayant tour à tour des revers et des succès ; mais ces insignifiantes escarmouches ne présentent rien d'important au burin de l'histoire. Le seul fils de Rurik, le jeune Rostislaf, se distingua par sa valeur, et fut l'effroi des barbares, à la tête des Torques et des Bérendéens, qui servaient de rempart aux Kiéviens, ou les trahissaient selon leur caprice. Un de leurs chefs ou petits princes, nommé Kountoudveï, ayant reçu une injure de Sviatoslaf, se retira chez les Polovtsi, et long-temps il ravagea avec eux les Torques et Bérendéens.

villages du Dniéper. Afin de désarmer cet ennemi dangereux, Rurik lui donna la petite ville de Dvéren, sur les bords de la Ross. Le peuple bénissait l'union de Rurik et de Sviatoslaf, dont les efforts tendaient à éloigner de lui tout danger extérieur. Rurik, qui avait épousé la sœur des princes de Pinsk ou de Tourof, s'efforça également de protéger ces contrées. Il marcha avec son armée contre les Lithuaniens, prévoyant qu'un jour ils deviendraient plus dangereux encore pour notre patrie, que les Polovtsi.

1186. 1187. Guerre civile de Rezan. La guerre civile entre les princes de Rezan mit un terme à la paix intérieure et au repos dont jouissait la Russie orientale. Roman, Igor et Vladimir, fils de Gleb, conspirèrent contre la vie de leurs plus jeunes frères, Vsevolod et Sviatoslaf, d'abord en secret, puis à découvert, en les assiégeant dans Pronsk. Le grand prince était alors occupé d'une nouvelle guerre contre les Bulgares; mais au retour de ses voïévodes, il résolut de faire cesser l'inimitié de ces méchans frères. En vain ses ambassadeurs leur représentèrent que de bons Russes et de bons parens ne devaient tirer l'épée que contre des ennemis étrangers; Roman, Vladimir et Igor répondirent qu'ils n'avaient pas besoin de conseils, et qu'ils voulaient être indépendans. Sviatoslaf, entraîné par

eux, trahit Vsevolod, son frère cadet, qui était alors auprès du grand prince, et leur livra Pronsk, où il y avait trois cents hommes de la garde de Vladimir. Roman les emmena prisonniers, ainsi que la femme, les enfans, et les boyards de Vsevolod. Ces rebelles insensés apercevant bientôt le péril qui les menaçait, engagèrent Porphyre, évêque de Tchernigof (dont le diocèse comprenait aussi la principauté de Rezan), à vouloir bien être leur médiateur. Les députés de Sviatoslaf de Kief, et de son frère, se trouvaient également à Vladimir, pour traiter cette affaire. Mais Porphyre, loin de remplir le devoir sacré d'un conciliateur, se conduisit en intrigant; bien loin d'apaiser le grand prince, il l'irrita et augmenta le mal par ses insidieuses démarches. Vsevolod 1187.
Georgiévitch mit le pays de Rezan à feu et à sang; car il avait pour principe qu'une guerre *glorieuse* est préférable à une paix *déshonorante*.

Vertus d'Yaroslaf de Galitch.

Cette année est mémorable par la mort d'Yaroslaf, prince de Galitch, et par les suites importantes de cet événement. Maître, ainsi que son père, de tout le pays compris entre les monts Krapacks et l'embouchure du Séret et du Prouth, il possédait les véritables qualités administratives, bien rares à cette époque. Peu jaloux de faire des conquêtes, content de sa puissante principauté,

il ne s'occupait que du bonheur de ses peuples; il mettait tous ses soins à assurer l'état florissant des villes et le repos des laboureurs : ami de la paix, il ne s'armait que contre ses agresseurs, et il confiait le commandement de ses armées aux boyards, dans l'idée que l'administration intéresse plus encore un souverain, que les affaires de la guerre. Prodigue du trésor public, il soudoyait des troupes étrangères, afin de ménager le sang de ses sujets, et en 1173, il loua une armée de Polonais pour la somme de 3000 grivnas en argent : les progrès du commerce et de l'industrie nationale lui fournissaient les moyens d'être généreux dans de pareilles circonstances. Allié de Manuel, empereur d'Orient, protecteur de l'exilé Andronique, Yaroslaf passait pour un des plus grands princes de son temps; et les chroniques font généralement l'éloge de sa sagesse, ainsi que de l'éloquence forte et persuasive qu'il déployait dans les conseils, et qui lui a mérité, parmi les Russes, le surnom *du sage*. Ce prince débonnaire ne trouva que désunion au sein de sa famille, et il ne put jamais vivre en bonne harmonie avec son épouse ni avec son fils. Enfin, en 1181, la première résolut de se séparer à jamais de lui; elle mourut religieuse à Vladimir de Souzdal, chez Vsevolod son frère. Son fils, qu'il avait

chassé trois fois, chercha vainement un asile chez les princes de Volhynie, de Smolensk, et même près du grand prince. Il demeura pendant deux ans à Poutivle, chez son beau-père Igor de Séversky, qui réussit enfin à le réconcilier avec Yaroslaf; mais, né avec des inclinations perverses, il ne cessait d'outrager son père. Une si mauvaise conduite doublait l'amour d'Yaroslaf pour Oleg, fils naturel qu'il avait eu de l'infortunée Anastasie. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il consacra trois jours à faire ses adieux à tout le monde. Les boyards, le clergé, les citoyens, les mendians même se portaient en foule au palais, vers le lit du prince expirant. Après avoir témoigné tous les sentimens d'une piété vraiment chrétienne, après s'être réconcilié avec Dieu et avec les hommes, avoir assigné de riches revenus aux églises et aux monastères, et ordonné de distribuer aux pauvres une partie de son trésor, Yaroslaf désigna Oleg pour son successeur. Quant à Vladimir, il ne lui donna que Pérémysle, exigeant de lui et de ses boyards, le serment d'exécuter ses dernières volontés. Mais à peine le corps du souverain eut-il été déposé dans le sein de la terre, que les boyards placèrent Vladimir sur le trône, et chassèrent Oleg, qui se retira chez Rurik, à Obroutch.

1188. Faiblesse et malheurs du prince Vladimir.

Ils ne furent pas long-temps sans se repentir de leur choix : car le nouveau prince, qui avait une répugnance invincible pour les affaires, s'enivrait jour et nuit. Au mépris de toutes les institutions ecclésiastiques et morales, il épousa en secondes noces la femme d'un prêtre ; ensuite, pour satisfaire ses infâmes voluptés, il déshonorait les filles et les femmes des boyards : le mécontentement devint général ; et les maisons, les rues, les places publiques, retentissaient des plaintes du peuple. Dans une principauté voisine de celle de Vladimir régnait alors un prince célèbre par son courage, son esprit et son activité : c'était Roman Mstislavitch, qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait, sous les murs de Novgorod, rabaissé l'orgueil d'André, et attiré sur lui les regards de toute la Russie. Digne de son aïeul Monomaque par d'éclatantes qualités, il sacrifia

Ambition de Roman.

à son ambition les devoirs sacrés de la vertu. Parent de Vladimir, il se réjouissait de voir ce prince plongé daus la débauche, et en butte à la haine du peuple, parce qu'il espérait en profiter. Secrètement lié avec les seigneurs de Galitch, Roman, qui avait le dessein de monter sur le trône de cette principauté, leur conseillait d'en faire descendre un prince si indigne de l'occuper. Ces instigations ne restèrent pas sans effet, et

enfin le bruit et l'agitation qui régnaient dans la capitale, réveillèrent Vladimir endormi au sein de la mollesse. Le palais du prince fut bientôt rempli de monde; cependant les conspirateurs qui ne pouvaient compter sur le consentement des bons et patiens citoyens, craignirent de porter la main sur leur souverain; mais ils connaissaient toute sa lâcheté, et ils lui envoyèrent dire de choisir une autre épouse plus digne de lui, de leur livrer la femme du prêtre, pour qu'elle fût punie, et qu'enfin il eût à gouverner comme il le devait, ou à se préparer à de fâcheux événemens. Leur désir fut accompli; Vladimir épouvanté s'enfuit en Hongrie avec sa femme, ses deux fils, et les trésors dont il avait hérité; alors les boyards appelèrent Roman pour régner à Galitch.

Ces trames insidieuses et perfides ne procurèrent à ce prince ambitieux qu'un succès momentané. Béla, roi de Hongrie, non moins astucieux que lui, combla Vladimir de caresses, de protestations d'amitié, et s'avança sur-le-champ avec toutes ses forces vers Galitch, afin, disait-il, de soumettre des sujets rebelles, et de rendre la couronne au prince exilé. Depuis long-temps les rois de Hongrie, tantôt amis, tantôt ennemis des braves et prudens princes de Galitch, depuis Vassilko jusqu'à Yaroslaf, portaient un œil d'envie

sur leur pays fertile, riche en minéraux, et surtout en salines qui fournissaient du sel à la Russie méridionale, et à tous les pays circonvoisins. Béla fut charmé d'un événement qui lui procurait l'occasion de réunir une province aussi importante au royaume de Hongrie. Roman n'était pas encore affermi dans sa nouvelle possession : un grand nombre de boyards et de citoyens le voyaient même de mauvais œil; car ils redoutaient son caractère rude et la fierté de son despotisme. Aussi, à peine eut-il appris que les Hongrois descendaient des monts Krapacks, qu'il s'empara du trésor, et sortit aussitôt de Galitch, avec les boyards qui lui étaient restés fidèles. Le roi entra sans résistance dans la capitale. Déjà Vladimir, ayant témoigné sa reconnaissance à ses bons alliés, leur faisait sentir qu'ils pouvaient s'en retourner, lorsque le perfide Béla proclama tout à coup son fils André, roi de Galitch, du consentement des imprudens boyards, séduits par les protestations qui leur furent faites, qu'André régnerait selon leurs principes et leur volonté. Béla fit plus : il ravit à Vladimir ses trésors et sa liberté, et l'emmena prisonnier en Hongrie.

Perfidie du roi de Hongrie.

Le triomphe de la perfidie de Béla était la juste punition de la conduite rusée de Roman. Dès le

moment où ce prince eut été appelé à régner sur Galitch, il avait cédé sa province de Vladimir à son frère Vsevolod Mstislavitch de Bielz; privé de sa nouvelle couronne, il voulut rentrer dans son héritage; mais Vsevolod lui ferma les portes de la ville, en lui disant: « C'est moi qui » suis prince ici et non pas vous.» Roman, stupéfait de se voir arracher à la fois et la province qu'il avait acquise et la sienne propre, alla implorer le secours de Rurik, son beau-père, et celui du roi de Pologne, Casimir-le-Juste, son oncle maternel. Mstislaf le vieux, frère de Casimir, échoua dans son expédition contre la ville de Vladimir, qu'il voulait rendre à leur neveu bien-aimé. Ce fut également sans aucun succès que Roman entra avec la garde de son beau-père, dans le pays de Galitch: il fut repoussé par les habitans et les Hongrois réunis. Enfin les menaces de Rurik furent plus efficaces, et Vsevolod Mstislavitch consentit à restituer à son frère aîné, la principauté de Vladimir.

Nos princes ne songèrent pas à s'intéresser au sort de l'infortuné Vladimir de Galitch, renfermé dans une tour par le roi de Hongrie; mais ils ne purent voir sans affliction la plus belle province de Russie entre les mains des étrangers. Cependant le perfide Béla entretenait des liai- 1189.

sons d'amitié avec Sviatoslaf de Kief; il tâchait de le convaincre de son désintéressement, et lui promettait même de lui céder Galitch au bout de quelque temps. Contre les conditions formelles de l'alliance intime, conclue avec Rurik, le prince de Kief envoya secrètement un de ses fils pour négocier avec le roi. Rurik fut irrité de cette démarche, et d'après le conseil du métropolitain, il fut prêt à chasser les Hongrois de Galitch. Sviatoslaf, consentant à céder cette principauté à Rurik, demandait pour lui Obrontch, Bielgorod, et toutes les autres villes du Dniéper. Rurik se refusa à cet arrangement, et Galitch resta aux Hongrois pour fort peu de temps.

Le fils du prince Jean Berladnik, mort à Thessalonique, Rostislaf, neveu, au second degré, de Yaroslaf de Galitch, errait, comme son père, de pays en pays, et avait enfin trouvé un refuge à Smolensk. Il avait des amis dans sa patrie, où le peuple obéissait avec chagrin à des étrangers; plusieurs boyards même désiraient le voir sur le trône. De concert avec eux, Rostislaf quitta David de Smolensk, et parut avec un petit nombre de troupes devant les murs de Galitch, dans l'espoir que les citoyens se réuniraient à lui. Mais André s'entoura de ses Hongrois, se fit de gré ou de force prêter

serment de fidélité par les habitans, et prit, en un mot, de telles mesures, qu'au lieu de partisans, le fils de Berladnik n'y rencontra que de nombreux ennemis. Désolé du peu de succès de son entreprise et de la trahison ou de la lâcheté des Galiciens, le courageux Rostislaf ne voulut point devoir son salut à la fuite. « Il vaut mieux, » dit-il à sa garde, périr dans sa patrie que » d'errer sans cesse sur des terres étrangères. » J'abandonne à la justice divine ceux qui m'ont » trahi ! » Il dit, et se précipite au milieu des ennemis. Grièvement blessé, il tomba de cheval, et fut transporté dans la ville, où le peuple, touché de son malheureux sort, voulut lui rendre la liberté. Pour apaiser l'émeute populaire, les Hongrois (à ce que disent les chroniques) appliquèrent une *herbe vénéneuse* sur la blessure de Rostislaf, et ce prince infortuné, digne d'un meilleur destin, mourut au moment où il venait d'être convaincu du tendre intérêt que le peuple lui portait; intérêt qui ne servit qu'à irriter le nouveau roi contre ses sujets. L'administration d'André, qui, jusqu'alors, avait été douce et sage, prit aussitôt le caractère de la violence. Les Hongrois se vengèrent de la manière la plus dure et la plus barbare des Galiciens, qu'ils regardaient comme des traîtres; ils

Sentimens nobles du fils de Berladnik.

enlevaient les femmes à leurs époux, transformaient en écuries les maisons des boyards, et jusqu'aux églises, et s'abandonnaient enfin à tous les excès imaginables. Le peuple gémissait, et attendait avec impatience, pour secouer le joug, une occasion qui se présenta bientôt.

Vladimir de Galitch, prisonnier avec sa femme et ses enfans chez le roi de Hongrie, trouva moyen de briser ses chaînes. Il découpa la toile de la tente dressée pour lui dans la tour où il était renfermé; il en fit une corde, au moyen de laquelle il se glissa le long de la muraille, et chercha un asile auprès de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne. C'est ainsi que jadis le fils d'Yaroslaf-le-Grand avait imploré la protection d'Henri IV; mais il avait apporté des trésors en Allemagne, tandis que Vladimir ne pouvait que faire des promesses : il s'engagea en effet à payer annuellement deux mille grivnas d'argent à Frédéric, à condition que l'empereur l'aiderait à reconquérir Galitch sur les Hongrois. L'empereur connaissait, on ne sait comment, le grand prince de Souzdal; aussi reçut-il fort amicalement Vladimir, dès qu'il lui eut dit qu'il était fils de la sœur de Vsevolod. Occupé alors du projet important de porter la guerre en Palestine, dans les États de Saladin,

Vladimir en Allemagne.

cet illustre héros de l'Orient, Frédéric ne put envoyer d'armée sur les bords du Dniéper, mais il donna à Vladimir une lettre pour Casimir-le-Juste, et cette lettre eut les plus heureux résultats pour le prince exilé; car ce monarque polonais enviait aux Hongrois la conquête du pays de Galitch, et savait combien leur domination était insupportable aux habitans. Il accepta donc volontiers l'honneur de devenir le protecteur d'un peuple opprimé, et d'un malheureux prince, victime du perfide Béla; il comptait sur les bonnes dispositions des Galiciens, et ses espérances ne furent point trompées. Mécontens de l'administration de Vladimir, ils détestaient bien davantage encore celle des Hongrois : aussi, dès qu'ils eurent appris que le prince s'approchait de leurs frontières avec le célèbre Nicolas, voïévode de Kracovie, tous se révoltent; ils chassent André, et courent au-devant de Vladimir avec des transports de joie. Il ne resta à Béla que la honte et le titre *de roi de Galitch*, dont il orna ses ordonnances depuis l'an 1190. Vladimir n'était pas encore à l'abri de tout danger. Peu certain du désintéressement des Polonais, craignant les Hongrois, Roman de Volhynie, et son propre peuple, il eut recours à son oncle le grand prince, dont jusqu'alors il n'avait pas voulu implorer les

1190. Les Hongrois chassés de Galitch.

bontés. Il s'accusa humblement de tout ce qu'il avait fait de mal, promit de se corriger, et lui écrivit en ces termes. « Soyez mon père et mon » souverain : je suis à Dieu et à vous ainsi que tout » le pays de Galitch; je désire vous obéir, mais » je ne veux obéir qu'à vous seul. » Cette protection dont les liens du sang faisaient en quelque sorte une obligation à Vsevolod, flattait aussi son orgueil : il la promit aussitôt, et s'empressa d'annoncer à tous les princes russes et à Casimir, cette nouvelle, qui assura à Vladimir, jusqu'à sa dernière heure, un règne exempt d'alarmes. Respecté au dedans et au dehors de la Russie, Vsevolod voulut s'assurer l'amitié de tous les princes.
1187—1195. Mariages. Il tâcha de la cimenter plus fortement encore, en donnant une de ses filles à un neveu de Sviatoslaf, et une autre, nommée Verkhouslava, au valeureux Rostislaf, fils de Rurik. Il maria même son fils Constantin, qui n'avait encore que dix ans, à la petite fille de feu Roman, prince de Smolensk. Un âge encore si tendre ne fut pas un obstacle à des nœuds qu'exigeait l'intérêt de l'État. Verkhouslava était à peine adolescente, lorsque ses parens l'envoyèrent à son futur époux à Bielgorod. Cette noce fut une des plus brillantes dont il soit fait mention dans nos anciennes annales. Gleb de Tourof, beau-frère de Rurik,

et les boyards les plus distingués, accompagnés de leurs épouses, vinrent à Vladimir pour chercher l'auguste fiancée; Vsevolod les combla de riches présens. Verkhouslava, chérie de ses parens, en reçut quantité d'or et de choses précieuses : ils conduisirent eux-mêmes cette fille adorée, qui n'avait encore que huit ans, jusqu'à la troisième station, et la recommandèrent, les yeux baignés de pleurs, au neveu de Vsevolod, qui, avec les premiers boyards de Souzdal, était chargé de l'accompagner. Ce fut Maxime, évêque de Bielgorod, qui célébra solennellement ce mariage, auquel se trouvaient plus de vingt princes. Suivant l'ancien usage, Rurik donna, en signe de son amitié, la ville de Braguin à sa bru. Ce prince, beau-père du fils d'Igor, vivait en paix avec tous les descendans d'Oleg, et dans les discussions au sujet des limites ou des apanages, il recourait à la médiation du grand prince. En 1190, Sviatoslaf avait voulu s'approprier une portion des provinces de Smolensk; mais Rurik et David se réunirent à Vsevolod pour le désarmer; ils lui représentèrent qu'il avait accepté Kief, sous la promesse de borner là ses prétentions, et d'oublier les différens qui avaient eu lieu du temps du grand prince Rostislaf; qu'en un mot il ne lui restait qu'à exécuter religieuse-

ment le traité ou à commencer la guerre. Sviatoslaf donna sa parole de ne plus troubler la paix à l'avenir, et se fit un devoir de la tenir, satisfait de l'honneur d'être le premier des princes de la Russie méridionale. Comme il avait cédé Tchernigof à son frère Yaroslaf, et à Rurik une portion assez considérable de la principauté de Kief, et qu'il ne possédait ni Péréiaslavle, ni la Volhynie, il lui était impossible de rivaliser de puissance avec les anciens princes de Kief; cependant, à leur exemple, il prenait le titre de grand prince, et rétablit l'indépendance de Kief. Vsevolod respectait dans Sviatoslaf un vieillard expérimenté; car, dans ce temps-là, des cheveux blancs donnaient des droits à la vénération des hommes. Il prévoyait la mort prochaine de ce prince, circonstance qui modéra son ambition. Il souffrit même que la puissante principauté de Souzdal fut quelque temps dépendante de Kief pour les affaires ecclésiastiques. Du consentement du peuple et des principaux citoyens, il choisissait des évêques pour Rostof, Souzdal et Vladimir; mais il les envoyait toujours à Kief pour être sacrés par Nicéphore, successeur de Constantin, en même temps qu'il dépêchait des ambassadeurs à Sviatoslaf pour obtenir son approbation, parce que la puissance ecclésiastique était étroitement

Indépendance momentanée de Kief.

liée avec le pouvoir civil, et le métropolitain n'agissait que d'après les vœux du prince. Nicéphore voulut porter atteinte à cette loi de la Russie, et sacra de sa propre autorité un évêque pour Souzdal; mais Vsevolod ne reçut point cet intrus: le métropolitain fut donc obligé de reconnaître celui désigné par le grand prince, et dont la nomination était approuvée par Sviatoslaf. Comme il désirait se rapprocher de l'ancienne capitale, Vsevolod rebâtit la ville d'Oster, détruite par Ysiaslaf Mstislavitch, et un magistrat de Souzdal y vint gouverner au nom du grand prince. Péréiaslavle du sud dépendait également de Vsevolod, qui, après la mort de Vladimir Glebovitch, la donna à un autre de ses neveux. Toute *l'Ukraine* déplora la mort de ce Vladimir, dont le courage était la terreur des Polovtsi; il était bon, désintéressé, et chéri de sa garde, pour laquelle il avait une vive affection.

Vertus de Vladimir Glebovitch.

Pendant que toute la Russie jouissait d'une profonde tranquillité, les principautés de Smolensk et de Novgorod ne nous offrent que troubles et entreprises de guerre. David Rostislavitch, qui régnait à Smolensk, n'était pas aimé du peuple. Le défaut de réglemens politiques fixes, fondés sur l'expérience des siècles, exposèrent les princes et les sujets à agir souvent, dans

Troubles à Smolensk et à Novgorod.

notre ancienne patrie, sans autre guide que leurs mutuelles passions. Alors la force tenait lieu de la justice : tantôt le souverain, appuyé du dévouement et des armes de sa garde, opprimait le peuple; tantôt celui-ci méprisait à son tour la volonté d'un souverain trop faible. L'incertitude qui existait dans la fixation des droits réciproques, donnait lieu à des troubles fréquens, et les habitans de Smolensk, qui avaient une fois chassé un de leurs princes, firent une seconde tentative pour raffermir le pouvoir du peuple. Mais David avait autant de fermeté que de hardiesse; loin de céder aux citoyens rebelles, il versa leur sang, en fit supplicier plusieurs, et parvint de la sorte à rétablir le bon ordre. Mstislaf, fils de David, régnait tranquillement à Novgorod. Pendant deux ans, il alla avec son père faire la guerre dans le pays de Polotsk, et conclut la paix avec les habitans de cette contrée, venus à sa rencontre avec des présens. Sous ce prince, les Novgorodiens désolèrent la Finlande, d'où ils ramenèrent quantité de prisonniers. Mais l'esprit de parti ne tarda pas à se manifester dans la république. Le peuple condamna à mort plusieurs citoyens distingués, objets de son aversion, et les précipita du haut du pont, dans le Volkhof. Le jeune Mstislaf, coupable de faiblesse

pour n'avoir pas su prévenir le mal, fut également accusé d'avoir été cause de la perte des fonctionnaires chargés d'aller recueillir les tributs *au-delà* de la Dvina, dans le pays de Pelchora et des Yougres, propriétés de Novgorod. Cette ville donnait des lois à ces peuples demi-sauvages, dont les richesses consistaient en fourrures précieuses. Les fonctionnaires et leurs compagnons avaient été massacrés par les habitans, las du joug des Russes. A la suite de ces deux événemens, les Novgorodiens résolurent de chasser Mstislaf, de recourir à Vsevolod, et de lui témoigner de nouveau le désir d'avoir pour prince, son beau-frère Yaroslaf Vladimirovitch. Une liaison plus intime avec le puissant prince de Souzdal, leur promettait des avantages si considérables pour leur commerce intérieur, qu'ils oublièrent tous leurs anciens griefs contre Yaroslaf, et pendant neuf ans entiers ils supportèrent patiemment sa domination dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. La première année du règne d'Yaroslaf, c'est-à-dire l'année 1188, fut remarquable par la cherté excessive des grains, (un quart de seigle se vendait alors deux roubles d'argent de notre monnaie actuelle) et par une querelle importante avec les Varègues, les Gothlandais et autres peuples scandinaves. Les Novgorodiens arrêtaient les marchands de ces

Différent avec les Varègues.

nations, les mettaient en prison, ne permettaient point aux leurs de traverser la mer, et les Varègues ayant envoyé des ambassadeurs pour demander raison de cette conduite, les Novgorodiens congédièrent les députés sans vouloir entendre parler de la paix. Les annales suédoises disent que, cette même annnée, les Russes, réunis aux habitans de l'Esthonie et de la Carélie, débarquèrent aux environs de Stockholm, et mirent à mort l'archevêque d'Upsal; que, le 14 juillet, ils s'emparèrent de Sigtouna, ancienne ville commerçante de Suède, et qu'ils la ravagèrent au point qu'elle perdit pour toujours son éclat florissant. Ces mêmes annales ajoutent qu'outre beaucoup d'autres objets précieux, ils enlevèrent les portes d'argent de l'église, dont ils ornèrent la cathédrale de Novgorod. Il se pourrait que les Novgorodiens, guidés par leur ressentiment contre les Varègues, eussent excité les Esthoniens à dévaster les rivages de la Suède; que même ils leur eussent fourni quelques troupes; mais il faut croire que les Russes eurent une faible part à cette entreprise, puisque nos annalistes contemporains n'en font aucune mention, et qu'ils se contentent de parler de guerres bien moins intéressantes; par exemple, de celle de 1190, où les habitans de Pskof défirent ces

mêmes Esthoniens qui étaient venus sur des barques pour désoler les environs du lac; et d'une autre, arrivée en 1191, dans laquelle les Novgorodiens, unis aux Caréliens, portèrent la guerre dans le misérable pays des Finois, mirent les villages en feu, et y détruisirent les bestiaux. Ce fut à la même époque qu'Yaroslaf Vladimirovitch eut, sur la frontière, une entrevue avec les princes de Polotsk, et qu'il prit la résolution de marcher avec eux, pendant l'hiver, contre les Lithuaniens ou les Livoniens. Comblé de riches présens par ses alliés, il revint à Novgorod, puis, ensuite du traité, il entra en Livonie, et prit Dorpat, d'où il emmena une quantité de prisonniers et un butin immense. Dans l'été de l'année suivante, ce prince resta lui-même à Pskof, tandis que sa garde, avec un détachement de Pskoviens, s'empara de *la tête d'Ours* ou Odenpé, aux environs de laquelle tout fut mis à feu et à sang. La situation du peuple tchoude ou livonien était alors déplorable; les Russes revendiquant leurs anciens droits, en exigeaient un tribut, et les Suédois voulaient changer sa religion. Le pape Alexandre III promit solennellement le bonheur éternel aux catholiques du nord, qui pourraient engager les païens de l'Esthonie à reconnaître enfin le suc-

Exploits militaires.

Malheurs des Tchoudes.

cesseur des apôtres : en conséquence les Suédois, le glaive d'une main, et de l'autre la bible latine, vinrent fondre sur les bords orientaux de la mer Baltique, et punir les habitans de leur attachement opiniâtre aux erreurs du paganisme. Les Russes, les Novgorodiens et les habitans de Polotsk, montrèrent moins de zèle à convertir les infidèles, et ne voulurent point employer *la force* pour éclairer ces hommes; mais comme ils se croyaient des droits de souveraineté sur l'Esthonie et la Livonie, ils en punissaient les habitans comme des rebelles lorsqu'ils voulaient recouvrer leur indépendance. C'est vers cette époque, dit la plus ancienne chronique livonienne, que *Vladimir, prince de Polotsk*, était devenu célèbre par l'étendue de sa puissance : il régnait jusqu'à l'embouchure de la Dvina, et sa domination sur la partie méridionale du pays des Tchoudes, était si généralement reconnue, que Meinhard, vieillard allemand, très-pieux, et catholique fort zélé, arrivé en 1186, dans la Livonie, avec des marchands de son pays, sollicita de lui la permission d'en convertir les habitans à la religion chrétienne, proposition que Vladimir accepta volontiers. Lorsque Meinhard quitta Polotsk, il lui fit même de riches présens, bien éloigné de prévoir les

Les Allemands en Livonie.

résultats funestes que devait bientôt avoir pour les Russes, l'ambition des papes et du clergé romain. Meinhard réussit dans l'importante mission qui lui avait été confiée; il fonda à Iskoul la première église chrétienne, ainsi qu'une petite forteresse, près de la ville actuelle de Riga. Il enseigna aux habitans les préceptes de la religion et assez d'art militaire pour pourvoir à leur sûreté; employa tour à tour la douceur et la force pour leur faire recevoir le baptême; en un mot, il jeta dans le pays les premiers germes de la foi latine.

Les Novgorodiens qui voulaient se venger sur le peuple yougorien, du meurtre des fonctionnaires qu'ils avaient expédiés pour recueillir les tributs, y envoyèrent, en 1193, un voïévode avec un corps de troupes assez nombreux. Malgré leurs mœurs sauvages et leurs coutumes féroces, les Yougoriens avaient déjà des villes. Le voïévode en prit une; mais une autre l'arrêta cinq semaines, pendant lesquelles il éprouva la plus cruelle disette de vivres. Les assiégés lui firent mille protestations d'obéissance, se reconnurent les sujets de Novgorod, et promirent plusieurs fois de lui porter le tribut accoutumé, *en martres et en argent* qu'ils avaient sans doute reçu, en échange, des peuples Sibériens plus éloignés. Argent de Sibérie.

L'imprudent voïévode, d'après leur invitation, entra dans la ville avec douze de ses officiers qui furent, ainsi que lui, coupés par morceaux. Quatre-vingts Russes qui les avaient suivis dans la forteresse subirent le même sort. Le troisième jour, le 6 décembre, les habitans firent une sortie, et exterminèrent presque tous les assiégeans épuisés par la faim. Il ne se sauva, de cette armée, qu'une centaine d'hommes, qui, hors d'état d'informer de leur désastre les Novgorodiens inquiets de leur destinée, errèrent long-temps parmi de vastes solitudes couvertes de neige, et ne revinrent dans leur patrie que huit mois après. Au lieu de courir au temple remercier le ciel qui les avait arrachés au trépas, ces malheureux imaginèrent de s'accuser les uns les autres de trahison, ou de secrète intelligence avec les Yougoriens pendant le siége, et de porter leur cause au tribunal du peuple. Cette affaire se termina par le meurtre de trois citoyens, et par une amende pécuniaire imposée aux prétendus coupables.

Vsevolod de Souzdal et Sviatoslaf de Kief, formaient une sorte d'équilibre politique dans l'empire. Novgorod, Rezan, Mourom, Smolensk, quelques provinces de Volhynie, et celles du Dniéper, soumises à Rurik, reconnaissaient Vsevolod pour leur chef. Les Olgovitchs, et les

princes de Polotsk, obéissaient à Sviatoslaf, qui néanmoins sentait bien que la supériorité des forces était du côté du grand prince, et la prudence, première vertu d'un vieillard expérimenté, lui défendait donc de chercher à lutter de pouvoir avec lui. Ce prince, qui venait d'avoir une 1194.
altercation avec ceux de Rezan, au sujet des 1195.
limites de leurs souverainetés respectives, résolut, avec les autres Olgovitchs, de leur déclarer la guerre : cependant il n'osa pas la commencer sans la permission de Vsevolod; il la lui demanda donc, et, sur son refus, il fut obligé d'abandonner son projet. Sviatoslaf tomba malade sur le chemin de Karatchef à Kief; comme il ressentait une douleur très-vive à la jambe, il se fit, quoiqu'en été, transporter en traîneau jusqu'à la Desna, où il se mit dans une barque : de Kief il se rendit sur-le-champ à Vouychégorod, après avoir imploré les secours des SS. martyrs Boris et Gleb; il voulut aussi visiter le tombeau de son père, mais la porte de la chapelle était fermée, et il s'empressa d'aller rejoindre son épouse. Pendant huit jours, qu'il se soutint encore, il ne put sortir qu'une seule fois du palais pour aller à la messe : sa faiblesse augmentait d'heure en heure : il perdit presque l'usage de la langue, et tomba enfin dans un profond assoupissement.

Mort de Sviatoslaf. Son caractère.

Quelques heures avant sa mort, il se mit tout à coup sur son séant, et demanda à son épouse quand arriverait le jour des Macchabées, anniversaire de la mort de son père. La princesse répondit que ce serait le lundi. « Eh bien, dit » Sviatoslaf, je ne vivrai pas jusque-là. » La princesse crut qu'il avait eu un songe, et désira en avoir l'explication. Le mourant, sans avoir l'air de l'écouter, se mit à réciter *le Crédo* à haute voix; il expédia un courrier à Rurik, et il expira après s'être fait moine.... Inconstant dès sa jeunesse; tour à tour ami et ennemi des Mstislafs, petits-fils de Monomaque; souvent adversaire, quelquefois allié de Dolgorouky, et de ses oncles les princes de Tchernigof; sacrifiant les véritables vertus politiques, la justice et l'honneur, aux avantages de l'égoïsme; peu scrupuleux dans ses relations, non-seulement avec les descendans de Monomaque, mais encore avec ceux d'Oleg, ce prince eut cependant des qualités, un esprit supérieur, des mœurs pures, de la tempérance, tout l'extérieur d'un chrétien zélé, et de la générosité envers les pauvres. Le nom de prince de Kief, en rappelant la célébrité des anciens grands princes, lui attira le respect des monarques ses voisins. Béla, roi de Hongrie, et le puissant Casimir, recherchèrent son amitié.

Il maria son fils Vsevolod le rouge, à Marie, fille de Casimir, qui bientôt après mourut religieuse dans le couvent de S. Cyrille, qu'elle avait fondé à Kief. Il avait également fiancé sa petite-fille Euphémie, fille de Gleb, à un prince impérial grec (Alexis IV, fils d'Isaac); mais il ne vécut pas jusqu'à son mariage, il n'eut que le temps d'envoyer ses boyards à la rencontre des ambassadeurs impériaux qui venaient chercher la princesse. Il est probable que Rurik n'avait cédé Kief à Sviatoslaf que comme possession viagère, en vertu d'un traité confirmé par Vsevolod, et dont les princes, les grands et les citoyens, avaient également connaissance. Généralement aimé pour son affabilité, Rurik fut reçu par le peuple: le métropolitain et le clergé allèrent en procession à sa rencontre, et le grand prince, afin de lui faire sentir sa dépendance des souverains de Sóuzdal, envoya ses boyards pour le faire monter sur le trône de Kief, bien qu'à l'exemple de Sviatoslaf, Rurik portât le titre de *grand prince*, et qu'il disposât à son gré des villes du Dniéper. Il appela auprès de lui son frère David de Smolensk, pour régler, de concert, les apanages de leurs fils et ceux des petits-fils de Mstislaf-le-Grand. A cette occasion, David passa à Kief quelques jours, qui furent consacrés aux

Mariage de la princesse Euphémie avec le fils de l'empereur de Constantinople.

1195.

Festins à Kief. affaires d'état et aux réjouissances; il y fut traité par Rurik, son fils Rostislaf de Bielgorod, et par les Kiéviens. David à son tour leur donna des fêtes : les Bérendéens, les Torques, les moines même, furent admis à la table de ce prince, et tandis que les produits du luxe étaient répandus avec profusion sur les tables du palais, la main consolatrice de la bienfaisance venait au secours des malheureux dans la misère. Louable coutume ! Jamais à cette époque il n'y avait de fêtes chez les grands, sans que l'on ne distribuât d'abondantes aumônes aux pauvres. En général, ces festins publics, ordinaires dans l'ancienne Russie, institués au commencement des liaisons sociales, et maintenus long-temps par la prudence des princes, offraient un tableau ravissant. Le souverain, en qualité de maître, traitait les citoyens; il buvait et mangeait lui-même avec eux; les seigneurs, les magistrats, les voïévodes, les membres les plus distingués du clergé, étaient confondus avec d'innombrables convives de toute condition; l'esprit de fraternité animait tous les cœurs; il y entretenait l'amour pour la patrie et pour le souverain.

Malgré la puissante protection de Vsevolod, qu'il venait de reconnaître pour *son aîné*, et pour chef de la Russie, Rurik chercha encore un autre

appui dans son gendre Roman Mstislavitch, prince de Volhynie : il lui céda Tortchesk, et quatre autres villes de l'apanage de Kief. Vsevolod s'offensa de cette cession. « Je suis l'aîné des » Monomaques, fit-il dire à Rurik : c'est à moi » que vous devez le trône de Kief; pourtant » vous m'oubliez, et vous donnez des villes à des » princes plus jeunes que moi. Je suis loin de » vous disputer vos droits : régnez et partagez » votre pouvoir avec vos amis! nous verrons » s'ils seront en état de vous défendre. » Pour apaiser Vsevolod, Rurik lui proposa un apanage particulier dans la principauté de Kief; mais le grand prince exigea la remise des villes qui avaient été cédées à Roman. Rurik irrésolu demanda conseil au métropolitain Nicéphore; d'un côté, il ne voulait pas manquer de parole à son gendre; de l'autre, il redoutait Vsevolod. « Nous » sommes préposés par Dieu même, répondit » le métropolitain, pour maintenir la concorde » entre les princes de Russie : l'effusion du sang » est tout ce qu'il y a de plus affreux; obéis- » sez au vœu du prince votre aîné. Si le fils » de Mstislaf vous traite de parjure, je prends » ce péché sur moi, et vous pouvez satisfaire votre » gendre en lui donnant d'autres villes. » Roman lui-même déclara qu'il consentait à prendre un

Caractère pacifique du clergé.

autre apanage, ou de l'argent en compensation, ce qui mit fin à tous les débats. Cependant Vsevolod ayant envoyé ses lieutenans dans les villes du Dniéper, et donné Tortchesk au fils de Rurik, son gendre, le prince de Volhynie fut vivement indigné contre son beau-père, dans la persuasion qu'on avait voulu le tromper; il refusa de vivre plus long-temps avec la fille de Rurik, obligea sa malheureuse épouse de se retirer dans un couvent, et se ligua avec le prince de Tchernigof, auquel il conseilla de s'emparer de Kief. Rurik avait alors les moyens de convaincre son gendre de complots hostiles, et lui ayant renvoyé les *traités d'alliance signés au pied de la croix*, il eut recours à Vsevolod. « Notre prince et notre » frère, lui dirent les ambassadeurs, Roman » nous trahit, et contracte alliance avec les » ennemis des Monomaques : prenons les armes » et montons à cheval. » Roman avait prévu que le grand prince embrasserait le parti de Rurik. Il chercha donc des alliés en Pologne, où les jeunes fils de Casimir s'apprêtaient à repousser leur oncle, l'ambitieux Metchislas. Comme ces jeunes princes avaient eux-mêmes besoin de secours, le valeureux fils de Mstislaf leur offrit son bras, en disant à sa garde que rendre un service donnait le droit d'en réclamer

Colère de Roman.

à son tour, et que s'il pouvait triompher de l'oncle, les forces des neveux reconnaissans seraient à sa disposition. Déjà les deux armées étaient en présence, lorsque Metchislas demanda la paix, et proposa à notre prince de servir de médiateur. Les boyards russes voulaient éviter l'effusion du sang; mais, malgré tous leurs conseils, ce prince trop bouillant donna le signal du combat. Les historiens polonais écrivent qu'il ne commandait qu'une aile, et que Nicolas, voïévode de Cracovie, commandait l'autre avec le centre. La bataille dura tout le jour. La victoire resta à Metchislas, et Roman, grièvement blessé, se fit porter vers les frontières de Volhynie. Pendant la nuit, Foulko, célèbre évêque de Cracovie, l'atteignit, et le conjura de revenir, tremblant que l'ennemi ne prît la capitale. « Sans » force, privé de mes guerriers, dont une partie » a été tuée, et l'autre dispersée, comment » pourrais-je vous être utile? lui dit le fils de » Mstislaf. Que faut-il faire en cette circons- » tance, lui demanda l'évêque? Défendre votre » capitale, répondit-il, jusqu'à ce que nous » ayons rassemblé de nouvelles forces. » Roman fit partir de Vladimir des ambassadeurs pour Kief; il désarma son beau-père en s'avouant coupable, et par l'intervention du métropolitain, il reçut de Rurik deux villes pour gratification.

Bataille en Pologne.

Le grand prince, Rurik, et son frère David de Smolensk exigèrent du prince de Tchernigof et de tous ceux de la famille d'Oleg, le serment que ni eux, ni leurs enfans, ne manifesteraient jamais aucune prétention sur Kief ni sur Smolensk, et qu'ils se contenteraient de la rive gauche du Dniéper, cédée à leur bisaïeul Sviatoslaf. Les Olgovitchs n'y voulurent point accéder. « Nous » consentons, dirent leurs ambassadeurs à Vsevolod, nous consentons à voir sans envie Kief » entre vos mains ou entre celles de Rurik ; cependant si votre intention est de nous éloigner » pour toujours de ce trône, nous vous ferons » voir que nous ne sommes ni des Polonais, ni » des Hongrois, mais bien les descendans d'un » même souverain. Régnez tant que vous vivrez; » mais dès qu'une fois vous ne serez plus, cette » ancienne capitale doit, selon la volonté de » Dieu, appartenir au plus digne d'entre nous. » Menacés du ressentiment de Vsevolod, ils acceptèrent enfin toutes les propositions. Rurik licencia les Polovtsi qu'il avait pris à sa solde, et afin de prouver son amour pour la tranquillité publique, il promit à Yaroslaf de Tchernigof de lui procurer Vitebsk, où régnait Vassilko, gendre de David.

Esprit séditieux des Olgovitchs.

1196. Mais les Olgovitchs manquèrent bientôt au

serment qu'ils avaient prêté d'observer la paix. Sans attendre les ambassadeurs de Vsevolod ni ceux de David, avec lesquels ils devaient faire des arrangemens, ils s'avancèrent, à la fin de l'hiver, contre Vitebsk, et se mirent à désoler la province de Smolensk. Mstislaf, neveu de David, parent du grand prince, résolut de les repousser. Les Olgovitchs eurent le temps de se préparer au combat, et de se réunir au prince de Polotsk. Ils choisirent un terrain avantageux; ensuite, afin de faciliter leurs manœuvres, ils *foulèrent la neige* autour d'eux. Mstislaf sortit d'une forêt, à la tête de ses troupes, tomba à l'improviste sur l'ennemi, et fit plier la garde de Tchernigof, commandée par Oleg Sviatoslavitch; mais Mikhalko, voïévode de Smolensk, n'osa pas entamer en même temps le combat avec ceux de Polotsk, qui, témoins de la défaite d'Oleg, vinrent attaquer par derrière les légions de Mstislaf. Ce brave prince s'était mis à la poursuite des Tchernigoviens; il se vit entouré de nouvelles colonnes ennemies, et fut obligé de se rendre. Le jeune prince de Rezan, gendre de David, et Rostislaf, petit-fils de Mstislaf-le-Grand, réussirent à se sauver, et apportèrent au prince de Smolensk la nouvelle de leur désastre. Cependant Yaroslaf de Tchernigof, fier du brillant

succès obtenu par son neveu, et certain que les habitans de Smolensk n'aimaient point David, résolut, avec de nouvelles troupes, de marcher droit sur cette ville ; il fut arrêté par Rurik, qui lui écrivit d'Obroutch : « Vous n'avez point » de conscience : je vous renvoie le traité » conclu entre nous au nom de la sainte croix, » et que vous avez enfreint. Allez à Smolensk, » je marcherai sur Tchernigof ; nous verrons » alors qui de nous sera le plus heureux. » Yaroslaf voulut se justifier ; il se plaignit de David et du prince de Vitebsk ; il promit de renvoyer Mstislaf sans rançon, pourvu seulement que Rurik renonçât à son alliance avec le grand prince. « Nos intérêts sont les mêmes, répondit Rurik : » si vous désirez véritablement la paix, accor- » dez un libre passage par vos États aux ambas- » sadeurs que j'expédie à Vsevolod et à David : » nous sommes tous prêts à nous réconcilier. » Yaroslaf, qui était artificieux, supposait ce caractère à tous les autres hommes ; aussi n'ajouta-t-il pas foi à Rurik ; il fit occuper toutes les routes pour intercepter les communications entre les provinces de Kief, de Smolensk et de Souzdal ; cette disposition fut le signal de la guerre, ou plutôt du pillage dans les provinces du Dniéper. Rejetant loin de lui les principes généreux de

la maison de Monomaque, Rurik ne rougit point de prendre les Polovtsi à sa solde, pour ravager les provinces de Tchernigof, et d'après les expressions de la chronique, *il gorgea ces barbares de butin.*

Les Olgovitchs avaient des alliés dans les princes de Polotsk : les uns et les autres se regardaient comme opprimés, eux qui se croyaient plus anciens que les héritiers de Monomaque. Ils trouvèrent même un ami parmi ces derniers. Roman, ce valeureux prince de Volhynie, qui cherchait tous les moyens de s'élever, qui ne formait d'autre vœu que d'acquérir le droit *du plus fort*, sacrifiait à ce désir tous les liens du sang et de la reconnaissance. Il oublia entièrement les bienfaits dont son beau-père l'avait comblé ; la seule chose dont il se souvint, c'est que Rurik lui avait repris les villes du Dniéper. Après quelque repos à la suite de la bataille désastreuse contre Metchislas-le-Vieux, Roman proposa de nouveau une alliance aux Olgovitchs, tandis qu'il envoyait ses troupes pour conquérir les provinces de Smolensk et de Kief. Cette attaque imprévue diminua pour quelque temps la perplexité d'Yaroslaf, mais elle exposa la propre province de Roman à toutes les horreurs du pillage ; d'un côté Rostislaf, fils de Rurik, de l'autre son neveu

Ingratitude de Roman.

Mstislaf, fils de Mstislaf-le-Brave, réunis à Vladimir de Galitch, firent beaucoup de prisonniers dans les environs de Kamenetz et de Pérémysle. Rurik lui-même resta à Kief, car il apprit que Vsevolod, définitivement résolu à agir contre les Olgovitchs, s'était réuni à David, aux princes de Rezan, de Mourom et aux Polovtsi; qu'il avait conquis la principauté des Viatitches, et qu'il songeait même à entrer dans celle de Tchernigof. Yaroslaf se voyait dans le danger le plus imminent; cependant il sut cacher sa frayeur, et se prépara à faire une vigoureuse résistance: il fortifia les villes, prit à sa solde les Polovtsi des déserts, laissa dans Tchernigof les deux fils de Sviatoslaf, et établit son camp dans le voisinage d'épaisses forêts, après s'y être retranché et avoir rompu tous les ponts. Au reste, il lui était plus facile de triompher de ses ennemis par la ruse que par la force, aussi ce fut le moyen qu'il mit en usage.

En manifestant à la fin un désir sincère de faire la paix, et beaucoup d'intrépidité, Yaroslaf envoya dire à Vsevolod: « Mon cher frère, vous » avez enlevé notre bien et notre patrimoine. » Voulez-vous réparer de bonne grâce tout le » mal que vous nous avez fait? Nous ne désirons » rien plus vivement que de rester amis, et nous

» sommes prêts à conclure une paix conforme à » votre volonté suprême ; mais nous ne reculerons pas si vous voulez combattre. Dieu et le » Sauveur nous jugeront sur le champ de bataille. » Vsevolod voulut connaître l'avis des princes de Smolensk, de Rezan, et des boyards. David s'opposait à la paix. « Vous avez, » dit-il, donné parole à mon frère, de vous » réunir à lui sous les murs de Tchernigof, pour » détruire la puissance des artificieux Olgovitchs, » ou pour conclure une paix générale ; maintenant vous seul parlez d'entamer des négociations. Rurik sera mécontent de vous ; vous lui » avez ordonné de commencer la guerre : c'est » pour vous qu'il a livré sa province aux flammes » et au carnage. Pouvez-vous bien faire la paix » sans son consentement ? » Les princes de Rezan furent du même avis ; mais Vsevolod, peu satisfait de la hardiesse de leurs représentations, fit dire aux Olgovitchs qu'il consentait à oublier leur injustice, à condition que la liberté serait rendue à Mstislaf Romanovitch ; qu'ils renonceraient à leur alliance avec Roman de Volhynie, et qu'ils chasseraient le séditieux *Yaropolk*, cet aveugle si miraculeusement guéri, qui, fait prisonnier par le grand prince, avait rompu ses chaînes, et demeurait alors à Tchernigof. Yaroslaf con-

sentit à tout, excepté à l'article concernant Roman de Volhynie, dont il voulut toujours rester l'ami. Quant aux autres conditions, elles furent approuvées, sanctionnées par les saintes cérémonies d'usage, après quoi la paix fut signée, contre le gré de Rurik. Quoique Vsevold lui eût fait savoir que les Olgovitchs avaient juré de n'inquiéter ni la province de Smolensk, ni celle de Kief, Rurik l'accabla de reproches. « Il n'y a » qu'un perfide qui puisse agir ainsi, répondit » ce prince à Vsevolod : c'est pour vous que j'ai » irrité mon gendre, dont je vous ai cédé les » villes. Vous m'avez forcé à faire la guerre à » Yaroslaf, qui ne m'avait point offensé personnellement, et qui n'avait aucune vue sur » Kief. L'été, l'hiver se sont passés sans que vous » ayez agi de concert avec moi ; et lorsque vous » entrez en campagne, c'est pour faire votre » traité particulier, pour laisser Roman, le plus » coupable de tous, dans l'alliance des Olgovitchs, et maître de l'apanage que je lui ai » donné. » Cédant aux transports de sa colère, Rurik enleva à Vsevolod les villes de la dépendance de Kief, démarche injurieuse pour le chef de la Russie, qui attira sur sa tête les plus grands malheurs, en le privant ainsi de la protection du grand prince. Ce n'est pas que Vsevolod n'eût

agi très-injustement dans cette occasion; mais, pour réaliser les projets qu'il méditait secrètement, il ne voulait pas la ruine totale des souverains de Tchernigof, circonstance qui aurait trop accru la puissance de ceux de Kief et de Smolensk, tous deux contraires à l'unité monarchique, but de ses désirs; il lui parut alors utile à ses intérêts d'établir une sorte d'équilibre entre ces princes. Politique de Vsevolod.

Après avoir de la sorte soumis les Olgovitchs, et protégé en apparence ses alliés, le grand prince rentra solennellement dans sa capitale, 6 octobre en souverain chéri de son peuple, et vainqueur de ses ennemis. Il s'opéra à Smolensk ainsi qu'à Tchernigof d'importans changemens, qui favorisèrent beaucoup ses vues ambitieuses. Le noble et courageux David, sentant que sa fin approchait, céda le trône à son neveu Mstislaf Romanovitch; il se fit religieux, son épouse prit le voile, et Constantin, son plus jeune fils, fut envoyé à Rurik, afin qu'il se chargeât de son éducation. Il se fit transporter ensuite, de son palais, au monastère de Smiadinsky, où il termina ses jours dans la prière, à l'âge de cinquante-sept ans, pleuré de sa garde, des moines, et de tous Le 23 avril 1197. les bons citoyens; car les séditieux ne l'aimaient pas. Les annalistes, qui donnaient la préférence

aux actes de dévotion sur les affaires de l'État, disent qu'aucun des princes de Smolensk ne sut orner les temples avec autant de magnificence que David : que l'église de S. Michel, l'une de ses fondations, était la plus belle *de toutes celles du nord*, et qu'il la visitait tous les jours ; mais le zèle de ce prince pour le christianisme ne l'empêchait pas d'être l'effroi des rebelles et des méchans : sa piété n'affaiblissait point en lui la sévérité de la justice, ni la fierté de sa grande âme, peu favorable aux vues d'André. Ce caractère vigoureux s'opposait également aux projets de Vsevolod, qui aima beaucoup mieux l'héritier de David, d'une humeur fort paisible, et dont le dévouement lui était connu. Yaroslaf, qui suivit fidèlement le système insidieux de ses frères, mourut à Tchernigof. Le grand prince apprit, avec la plus vive satisfaction, que cet illustre trône allait être occupé par Igor de Séversky, le plus ancien de tous les Olgovitchs ; car ce petit-fils d'Oleg n'était pas aussi avancé que ses frères dans l'art de la perfidie.

Sévérité et grandeur d'âme de David.

1198.

Vsevolod qui n'avait plus de compétiteurs dangereux au dedans de la Russie, voulut assurer l'intégrité de ses frontières. Les Polovtsi étaient à sa solde, et cependant ces barbares qui erraient depuis le gouvernement actuel de l'Ukraine jus-

Guerre avec les Polovtsi.

qu'à celui de Saratof, inquiétaient ses possessions du midi, surtout les frontières de Rezan ; il effraya ces peuples brigands par une invasion dans leur pays, à la tête d'une armée formidable ; il pénétra, avec son jeune fils Constantin, dans l'intérieur de leurs déserts ; il livra aux flammes leurs camps d'hiver. Leurs chefs enlevèrent leurs nombreuses tentes, et, des rives du Don, ils s'enfuirent épouvantés jusqu'au bord de la mer. Ce qu'André avait vainement souhaité, l'artificieux Vsevolod le vit s'accomplir : il réussit à soumettre, pour quelques années, la séditieuse et antique capitale de nos premiers princes. Pendant ses différens avec les Olgovitchs, non-seulement les guerriers novgorodiens, mais les marchands eux-mêmes se rendirent, d'après ses ordres, avec Yaroslaf, à Véliki-Louki, afin d'arrêter les souverains de Polotsk, et afin d'empêcher leur jonction avec les Tchernigoviens. Yaroslaf Vladimirovitch avait alors beaucoup d'ennemis à Novogorod. Les possadnik et les magistrats de cette ville allèrent trouver Vsevolod pour le prier de vouloir bien leur donner son fils au lieu de son beau-frère. Le grand prince retint les ambassadeurs ; cette démarche irrita si fort les Novgorodiens, qu'ils chassèrent Yaroslaf ; mesure qui excita les regrets des gens de bien, et

1196—1201. Vsevolod soumet Novgorod à sa puissance.

des hommes tarnquilles, dont le parti est rarement le plus fort. Séduit par les promesses insensées des séditieux, le peuple voulut donner une preuve de son indépendance, et le fils du prince de Tchernigof, élu à la pluralité des voix, arriva à Novgorod, bien moins pour la gouverner, que pour être le jouet du peuple. Cependant, avec la permission des habitans, Yaroslaf était resté à Torgek : il levait des contributions dans les environs de la Msta et au-delà de Volok; on arrêtait les Novgorodiens comme des ennemis que l'on amenait par troupes à Vladimir. Plus prudent qu'André, Vsevolod ne songea pas à assiéger leur capitale, mais il s'appliqua à entraver leur commerce en Russie, et à lever des impôts dans les contrées de la Dvina, sachant bien que chez un peuple marchand, la cupidité l'emporte bientôt sur l'orgueil. En effet, au bout de six mois, le fils du prince de Tchernigof fut obligé d'aller rejoindre son père. Les centeniers Novgorodiens parurent dans le palais de Vsevolod, pour implorer leur pardon; ils prièrent, firent de nombreuses promesses, et Yaroslaf revint bientôt parmi eux, accompagné d'une foule de leurs concitoyens rendus à la liberté. Le peuple qui se reprochait sa première erreur, célébra avec transport le retour de ce prince, comme

celui d'un père et d'un bienfaiteur. Le calme une fois rétabli, Yaroslaf régna avec prudence; l'équité présidait à tous ses arrêts; il prit des mesures convenables pour protéger ses frontières, et sut faire la loi aux habitans de Polotsk, qui, de concert avec les Lithuaniens, avaient osé commettre des excès aux environs de Véliki-Louki; mais Vsevolod, mécontent de son beau-frère, le rappela auprès de lui, et ce qu'il n'avait pas voulu faire d'abord pour plaire au peuple, le peuple le fit pour le grand prince. L'archevèque Martirius et les magistrats de la ville, qui, au lieu de suivre leur volonté, obéissaient déjà aux ordres du souverain, furent forcés de venir à Vladimir demander le fils de Vsevolod pour le faire monter sur le trône de Novgorod. « *Seigneur*, et grand prince, dirent les » ambassadeurs, notre province est votre *pa-* » *trimoine;* nous vous prions de nous accorder, » pour nous gouverner, le propre petit-fils de » Dolgorouky, arrière petit-fils de Monoma- » que. » Vsevolod fit paraître une feinte irrésolution. Il voulut prendre conseil de ses boyards; enfin, comme par complaisance pour les Novgorodiens, il leur accorda son fils Sviatoslaf-Gabriel, encore enfant, en leur prescrivant des conditions analogues à sa dignité de grand prince.

Toutes les fêtes qu'il leur donna, ne purent sans doute leur persuader, que la fameuse *liberté de Novgorod* ne perdait rien de sa force : cependant comme il en observait extérieurement les institutions, il sut cacher son despotisme à ces trop crédules citoyens. Ils s'imaginèrent avoir eux-mêmes *choisi* Sviatoslaf, et ils allèrent à sa rencontre en poussant des cris de joie. D'autres plus clairvoyans s'aperçurent bien de cet acte d'autorité, mais entraînés par l'espérance de jouir d'une plus grande tranquillité, ou retenus par la crainte du puissant Vsevolod, ils gardèrent le silence. D'après un accord fait avec son possadnik, ce prince donna à Novgorod un nouvel archevêque à la place de Martirius, mort à Otschakof, avant d'arriver à Vladimir. Il est vraisemblable que le grand prince entoura Sviatoslaf de boyards expérimentés, au moyen desquels il gouvernait la province de Novgorod, à l'instar de Péréiaslavle du sud, où, après la mort d'Yaroslaf Mstislavitch, il avait placé un de ses fils, nommé Yaroslaf-Trodor, âgé seulement de dix ans.

Gloire et tyrannie de Roman.

Vers cette époque, Roman, prince de Volhynie, attira sur lui l'attention générale, par la conquête d'une grande province, surtout par une coupable tyrannie, s'il en faut croire les

historiens polonais. La célèbre famille de Volodar de Galitch venait de s'éteindre : Vladimir, fils d'Yaroslaf, était mort sans enfans, quelques années après avoir affranchi l'héritage de ses pères du joug des Hongrois. Tout le midi de la Russie s'agita, et chacun de ses princes témoigna l'intention d'envahir cette province riche, renommée par son commerce, par sa population. Mais Roman prévint tous ses compétiteurs. Élevé à la cour de Casimir-le-Juste, attaché par les liens du sang aux jeunes fils de ce prince, et à sa veuve, Hélène, fille de Vsevolod, prince de Belz, qui avait eu part aux affaires les plus importantes de l'Etat, il s'adressa aux Polonais, et ce fut avec leur secours qu'il entra dans le pays de Galitch. Le peuple, qui connaissait déjà ce prince, n'aimait point l'excessive rudesse de son caractère. Les grands, les boyards parurent dans le camp des Polonais, et prièrent le duc Lechko, fils de Casimir, de venir lui-même les gouverner ou de leur envoyer un de ses lieutenans, afin de leur éviter la funeste nécessité de participer aux guerres civiles des princes russes (9). Les boyards lui proposèrent de l'or, de l'argent, des tissus précieux, et tous les citoyens prirent les armes; ces avances furent inutiles : les Polonais prêtèrent leurs forces à

Roman, pour l'asseoir sur le trône de Galitch. Alors ce prince, furieux contre les grands qui lui avaient témoigné tant de haine, commença, comme un autre Busiris, à exercer toute sa férocité dans ses nouvelles possessions. C'est l'expression dont se sert l'évêque Kadloubek, historien contemporain, qui nous raconte que Roman, altéré du sang des boyards de Galitch, les faisait enterrer tout vifs, écarteler, percer de flèches; qu'en un mot il inventait pour eux des supplices jusqu'alors inouis! Plusieurs d'entre eux s'étant réfugiés dans d'autres pays, il s'efforça de les ramener dans leur patrie : il leur promit toute sa faveur, et ne les trompa point d'abord; mais quelque temps après il inventa des calomnies, accusa ces hommes trop crédules, de prétendues conspirations, et finit par les faire périr, pour s'approprier leurs biens, citant ce proverbe : « *Que pour manger tranquille-* » *ment un rayon de miel, il faut écraser les* » *abeilles.* »

Il serait heureux de supposer que la calomnie, la crédulité, ou l'esprit de parti, ont présenté sous des couleurs trop noires le caractère de ce prince, qui n'était peut-être terrible que pour les turbulens et les séditieux : mais s'il se conduisit effectivement d'après cet affreux proverbe que

nous trouvons également cité dans nos annales, c'eût été rendre un service à l'humanité que de détrôner ce tyran. Les Olgovitchs, jusqu'alors ses fidèles amis, et Rurik, désiraient lui ravir la province de Galitch, dont il devait la conquête au secours des étrangers. Ils se réunirent à Kief pour marcher sur le Dniéper; mais l'in- 1202.
fatigable Roman ne perdit pas un instant, et les ennemis n'étaient pas encore en campagne, que déjà les étendards du fils de Mstislaf flottaient sur les rives du Dniéper. Ce prince habile avait eu l'adresse et le temps de faire alliance avec le puissant Vsevolod, avec les Klobouks noirs, avec les gouverneurs de beaucoup de villes du midi. Tous prirent fait et cause pour lui. Les Bérendéens, les Torques venaient le trouver dans son camp; les villes ne voulaient point se défendre; les habitans, avant de combattre, couraient au-devant de Roman, comme au-devant d'un vainqueur, et les Kiéviens eux-mêmes, sans faire la moindre résistance, ouvrirent les portes du Podol. Rurik et les Olgovitchs qui s'étaient cachés, tremblans, derrière la muraille de pierre, dans la partie haute de la ville, reçurent la paix avec empressement et sortirent de Kief. Rurik partit pour Obroutch; les princes de Tchernigof allèrent dans leur apa-

nage héréditaire. D'après une convention faite avec le grand prince, Roman céda Kief à son cousin Ingevar Yaroslavitch, prince de Loutsk, et se hâta, en prenant la défense de l'empire grec, d'illustrer ses armes, d'augmenter la gloire de nos ancêtres, et de délivrer la Thrace des ravages des Polovtsi. Alexis Comnène, le métropolitain russe, le prièrent d'être le sauveur des chrétiens unis par le même culte. Le valeureux Roman pénètre dans le pays des Polovtsi, s'empare de leurs camps, y délivre beaucoup de Russes, et, par cette diversion, ayant forcé les barbares d'abandonner la Thrace, il retourne triomphant à Galitch.

Ce redoutable prince s'était abusé, en pensant que les Olgovitchs et Rurik n'oseraient pas rompre la paix. Prodigues de leurs richesses, plus
1201. prodigues encore du sang des Russes, ils sou-
Le 4 janvier. Ravage de Kief. doyèrent une foule de Polovtsi, et prirent d'assaut la ville de Kief. Les barbares ravagèrent les maisons, le temple de la Dîme, celui de Sainte-Sophie, les monastères; ils égorgèrent les vieillards, les infirmes; chargèrent de fers tous les autres citoyens, les boyards, les jeunes femmes, les prêtres même et les religieuses. Les marchands étrangers seuls se défendirent si courageusement dans les églises de pierre, que les

Polovtsi furent contraints de leur accorder une capitulation. Ils se contentèrent d'une partie de leurs marchandises, et ne leur firent, du reste, aucun autre mal. Cependant la ville était en feu; on n'entendait que les gémissemens des mourans, des cris de fureur, et les sanglots des habitans qu'on emmenait par troupes en captivité. Jamais encore Kief n'avait vu de semblables horreurs au-dedans de ses murailles. Elle avait été prise et pillée, il est vrai, par le fils d'André; mais si les habitans avaient perdu leurs biens, ils étaient du moins restés libres. Tous les bons Russes, ceux même des contrées les plus éloignées, déplorant le sort de notre ancienne capitale, exprimèrent hautement leur indignation contre les auteurs de tant de maux. Kief vit peu à peu reparaître dans son sein beaucoup de citoyens échappés au fer des Polovtsi et à l'esclavage; mais, depuis cette seconde dévastation, cette ville ne put recouvrer son ancienne splendeur. Il ne restait plus dans les églises aucun vase sacré, aucune image dont les ornemens eussent été respectés. Les barbares enlevèrent jusqu'aux précieux habillemens des anciens princes russes, de saint Vladimir, d'Yaroslaf-le-Grand, et autres, qui les avaient fait suspendre dans les temples, comme des souvenirs.

Rurik et les princes de Tchernigof, satisfaits des malheurs qu'ils avaient attirés sur Kief, sor-
16 février. tirent de cette ville infortunée ; mais le sort réservait une punition au premier. Roman se présenta devant Obroutch avec son armée : contre toute espérance, il proposa la paix à son beau-père, n'exigeant de lui qu'une simple renonciation à son alliance avec les Olgovitchs ; il engagea même Vsevolod à oublier ses sujets de plainte contre Rurik ; il lui fit donner Kief, comme pour le récompenser de l'avoir livrée au pillage. Une générosité si extraordinaire couvrait des desseins secrets : le prince de Galitch n'avait d'autre intention que celle d'éloigner son crédule beau-père des princes de Tchernigof, alors engagés avec les Lithuaniens dans une guerre qui leur promettait de grands avantages. Il les réconcilia avec Vsevolod, et, pour preuve de sa sincère amitié, il marcha avec Rurik par l'hiver le plus rigoureux, contre les Polovtsi, auxquels il enleva un grand nombre de prisonniers et de bestiaux. Arrivé à Tripol, il ordonna tout à coup à sa garde, sans aucun motif connu, de saisir le malheureux prince, de l'amener à Kief, et de le mettre dans
Rurik moine. un couvent. Rurik, sa femme et sa fille, furent contraints à prendre l'habit monastique, et son fils, gendre de Vsevolod, fut emmené prisonnier

à Galitch avec son frère cadet; après cet acte de sévérité, Roman retourna dans ses États. Sur l'invitation du grand prince, il rendit la liberté aux fils de Rurik, mais leur infortuné père resta moine. Satisfait de l'élargissement de son gendre, le grand prince le plaça sur le trône de Kief.

L'impétueux et infatigable Roman, ayant cédé de la sorte au grand prince l'honneur de disposer du sort de Kief, tourna ensuite toute son attention vers la Pologne, dont le duc Metchislas avait eu la perfidie de se déclarer maître, après avoir trompé le jeune Lechko. Le prince de Galitch entra au printemps dans la province de Sandomir, où il prit deux villes : à la nouvelle de la mort du vieux duc, son ennemi et son vainqueur, il cessa les hostilités; mais il les renouvela bientôt, lorsqu'il eut appris que le fils de Metchislas s'était assis sur le trône de Cracovie. Les villages sans défense, des environs de Sandomir, furent dévorés par les flammes, et les ambassadeurs de Lechko même, vinrent supplier Roman de rendre la tranquillité à leur pays. Il consentit à faire la paix, mais il exigea une somme d'argent pour indemnité des frais de la guerre et du sang que les Russes avaient versé dans le combat contre Metchislas; il fixa des termes pour les paiemens, demandant pour garantie la province de Lublin.

Ambassade du pape à Roman.

Sur ces entrefaites arriva à la cour du prince de Galitch un ambassadeur de l'ambitieux pape Innocent III. Depuis long-temps déjà de zélés prédicateurs de la communion latine avaient désiré séparer nos ancêtres du giron de l'Église d'Orient, et vers le milieu du douzième siècle, Mathieu, illustre évêque de Cracovie, avait solennellement chargé un missionnaire, nommé Bernard, abbé de Clairvaux, de les tirer de l'erreur où ils étaient plongés. « Les Russes, lui disait-il dans » sa lettre, vivent comme dans un autre monde; » aussi nombreux que les astres, habitant dans » des contrées sombres et glacées, ils ne con- » naissent que le nom du Sauveur; ils attendent » la lumière bienfaisante de la vraie religion, de » la part du successeur des Apôtres; enfin, en » amollissant le cœur de ces peuples barbares, » vous serez un nouvel Orphée, un nouvel Am- » phion (10), etc. » Ces efforts de zèle des fanatiques romains n'avaient eu aucun succès. Le pape, instruit de la puissance du fils de Mstislaf, l'effroi des Hongrois et des Polonais, espéra flatter son ambition. Le légat d'Innocent, dans un discours rempli d'éloquence, tâcha de prouver à notre prince la supériorité de la religion latine; mais réfuté par Roman, qui était fort habile dans les discussions théologiques, il lui dit enfin

que le pape pourrait lui donner un nombre considérable de villes, et faire de lui un grand roi par l'épée de saint Pierre. Roman tirant alors la sienne propre, répondit avec fierté : « Le pape » en a-t-il une semblable ? Tant que je la por» terai à mon côté, je n'aurai besoin de celle » de personne, et à l'exemple de nos aïeux, à » qui nous devons la grandeur de la Russie, c'est » au prix de mon sang que j'ajoute des villes à » mes États. » Ce prince illustre mourut victime de son imprudence. Il venait de déclarer une seconde fois la guerre aux Polonais, et campait sur les bords de la Vistule : s'étant éloigné du gros de son armée, avec un petit nombre de troupes, il rencontra l'ennemi, et se vit contraint d'accepter un combat inégal ; il n'était déjà plus quand les Galiciens accoururent à son secours. Le souvenir des exploits de Roman, connu dans la chronique de Volhynie, sous le nom de *grand* et d'*autocrate de toute la Russie*, se conserva long-temps dans notre patrie, et sa brillante renommée s'étendait depuis Constantinople jusqu'à Rome. Cruel envers les Galiciens, il fut du moins aimé et singulièrement respecté dans son apanage, où le peuple célébrait en lui *l'esprit de prudence, l'audace d'un lion, la rapidité de l'aigle, l'ardeur de Monomaque* pour réprimer

Réponse de Roman.

1205.

Caractère de ce prince.

les barbares : sous l'égide de ce héros, ils ne redoutaient ni les avides Yatviagues, farouches habitans de la Podlachie, ni les féroces Lithuaniens. L'historien de ces derniers raconte que ce prince remporta sur eux de grandes victoires, après lesquelles il faisait atteler les prisonniers à la charrue, pour labourer la terre, et que jusqu'au seizième siècle, on disait proverbialement dans leur patrie : *Les Lithuaniens ne sont que des bœufs pour le terrible Roman.* Les historiens byzantins font l'éloge de ce prince ; ils lui donnent le nom d'*homme fort et actif.* En un mot, il mérite une place distinguée parmi les anciens princes. Daniel et Vassilko, fils de Roman, *nés de son second mariage*, étaient encore enfans, et restèrent sous la tutelle de leur mère. Bien que mal disposés pour cette famille, les Galiciens finirent par prêter serment à Daniel, âgé seulement de quatre ans.

Rurik remonte sur le trône.

Rurik apprend dans son cloître la mort de Roman, son gendre et son ennemi ; son courage se ranime : il jette le froc et remonte sur le trône de Kief ; il voulut également réintégrer son épouse, qui, au lieu de suivre son exemple, l'accusa de frivolité, et resta religieuse. Ayant renouvelé alliance avec les princes de Tchernigof, il marcha aussitôt sur Galitch, dans l'espoir

que le jeune Daniel ne serait pas en état de lui résister, et que les boyards de cette province ne voudraient point verser leur sang pour le fils, après avoir tant souffert de la cruauté du père. Mais la mère de Daniel prit toutes les mesures nécessaires. André, roi de Hongrie, portait toujours le titre de *roi de Galitch;* il n'avait point annoncé de prétentions sur cette province du vivant du brave Roman, dont il prenait même le titre de frère : cependant il ne cessait de déplorer la perte de ce royaume, aux événemens duquel il prenait la part la plus vive. La princesse douairière eut à Sarock une entrevue avec André; elle lui rappela l'ancienne amitié qui l'avait uni à Roman; elle lui présenta Daniel; elle fit enfin sur lui une telle impression, qu'il lui donna sa parole royale de servir de père à ce jeune prince. Les effets répondirent aux promesses; un détachement considérable de Hongrois entoura le palais du prince; d'autres troupes prirent possession de toutes les forteresses. L'armée auxiliaire ordonnait au nom du jeune Daniel, menaçait de la mort les citoyens qui auraient voulu le trahir, et disposa si bien les moyens de défense contre les ennemis extérieurs, que Rurik, entré avec les Olgovitchs dans le pays de Galitch, y rencontra une armée bien organisée; il com-

Événemens à Galitch.

battit contre elle sans succès, ne put s'emparer d'aucune forteresse, et s'en retourna couvert de honte. Le fils de Rurik, gendre du grand prince, chassa seulement de Vouychégorod, Yaroslaf Vladimirovitch, beau-frère de Vsevolod, puis les alliés licencièrent leurs troupes. Rurik céda Bielgorod à ses amis de Tchernigof, qui la remirent eux-mêmes à Gleb Sviatoslavitch.

Cependant Vsevolod régnait paisiblement dans le nord. Des détachemens de son armée inquiétaient les Bulgares; les princes de Rezan repoussaient les brigands du Don, et Novgorod triomphait des Lithuaniens. Les habitans de Véliki-Louki, avec un voïévode, nommé Nezdila, marchèrent sur la Letgalie, ou partie méridionale du gouvernement actuel de Livonie; ils en ramenèrent beaucoup de prisonniers. Une nouvelle querelle des Russes avec les Varègues n'eut aucune suite, et ces derniers furent obligés de consentir à tout, afin de pouvoir exercer librement le commerce dans les provinces nord-ouest de notre empire. Mais, sous le prétexte de protéger Novgorod contre ses ennemis extérieurs, Vsevolod envoya déclarer aux magistrats de cette ville qu'il leur accordait son fils aîné, Constantin, parce que la trop grande jeunesse de Sviatoslaf le mettait hors d'état de les défendre. Il faut

Constantin à Novgorod.

croire que les boyards vladimiriens, gouverneurs du jeune Sviatoslaf, étaient incapables de réprimer l'insubordination du peuple, et que le grand prince voulut, par cette mutation dans le gouvernement, raffermir de plus en plus son autorité à Novgorod. Constantin, âgé de vingt ans, se distinguait déjà par sa sagesse, sa grandeur d'âme, par son zèle dans l'exercice des vertus chrétiennes : les citoyens de Vladimir apprirent avec une douleur profonde que ce jeune homme, qu'ils chérissaient tous comme le bienfaiteur des orphelins et des pauvres, devait les abandonner. Au moment du départ, son père lui remit *une croix et une épée*, en lui adressant ces paroles : « Allez, mon fils, allez gouverner un nouveau » peuple ; soyez son juge et son défenseur. Nov- » gorod *la grande* est la plus ancienne princi- » pauté de notre nation. Dieu, votre souverain et » votre père, vous donnent le droit d'aînesse sur » tous les princes russes. Marchez, précédé de » la paix ; mais souvenez-vous toujours de votre » illustre nom, et rendez-vous-en digne par vos » actions. » Constantin fut conduit par ses frères, 20 mars 1206.
par les seigneurs et les marchands de Vladimir ; la foule du peuple le comblait à haute voix de touchantes bénédictions. Les Novgorodiens vinrent aussi à sa rencontre avec des démonstrations de

zèle ; l'archevêque, accompagné des magistrats, le conduisit dans l'église de Sainte-Sophie, où le peuple lui prêta serment de fidélité. Après un repas donné aux boyards dans son palais, Constantin s'occupa du soin de rendre la justice ; tout en ménageant les intérêts du peuple, il sut faire respecter l'autorité du prince ; il manifesta la volonté de gouverner en maître dans sa province. Les citoyens paisibles se reposaient tranquillement sur son administration, dont les ambitieux et les intrigans n'étaient pas aussi satisfaits.

Vsevolod en paix avec les princes de Tchernigof, ne permettait cependant pas à ses amis de rechercher leur alliance : malgré ses ordres, son parent Mstislaf, prince de Smolensk, cédant au désir de Rurik, se lia très-intimement avec eux ; mais, comme il craignait de perdre les bonnes grâces du grand prince, il lui dépêcha Ignace, évêque de Smolensk, porteur de protestations d'amitié, sans consentir toutefois à rompre avec les princes de Tchernigof. Depuis la mort d'Igor et d'Oleg leur frère aîné, leur chef était Vsevolod-le-Rouge, fils de Sviatoslaf, prince rusé, fier et ambitieux comme son père. Il prend à sa solde les Polovtsi, se coalise avec Rurik, Mstislaf de Smolensk et les Bérendéens,

entreprend pour la seconde fois la conquête du pays de Galitch, et, pour assurer ses succès, il appelle les Polonais à son secours. A cette nouvelle, André, roi de Hongrie, s'empresse de voler à la défense des jeunes fils de Roman : déjà ses légions descendaient des monts Krapacks; mais Daniel et Vassilko n'attendirent pas l'arrivée d'André. Dès qu'ils eurent appris que d'un côté s'avançaient les Russes, de l'autre les Polonais; voyant aussi que tout le pays de Galitch était dans une grande fermentation, la princesse douairière se réfugia, avec ses enfans, à Vladimir de Volhynie, leur patrimoine. André ne donna pas aux Polonais le temps de se réunir aux Olgovitchs. Il se posta entre eux, aux environs de Vladimir; il entama avec les premiers des négociations, dont le résultat fut que les Hongrois, les Polonais et les Russes sortirent de Galitch, et que les habitans envoyèrent à Péréiaslavle, du consentement d'André, pour engager Yaroslaf, fils du grand prince, à venir régner dans leur pays. Il est possible que la veuve de Roman ait supplié elle-même le roi de Hongrie de consentir à ce choix, dans l'espoir que le père d'Yaroslaf, le puissant Vsevolod, respecté de toute la Russie, saurait mettre un frein à l'esprit séditieux du peuple de Ga-

litch; qu'il pourrait avec le temps restituer à Daniel les domaines de son père. Mais les princes de Tchernigof avaient à Galitch des partisans, dont le plus chaud était Vladislas, illustre seigneur, exilé du temps de Roman. Il se réunit aux autres pour représenter à ses concitoyens qu'Yaroslaf était trop jeune, et le grand prince trop éloigné de leur pays; qu'il leur fallait un défenseur plus voisin; que les Olgovitchs ne laisseraient certainement pas Galitch en paix; que le plus sûr pour eux était donc de confier volontairement leur sort à l'un d'eux. Les Galiciens envoyèrent secrètement au camp des Russes, des députés qui proposèrent à Vladimir Igorevitch de Séversky, d'être leur souverain. Enchanté d'une offre aussi flatteuse, Vladimir sut tromper, pendant la nuit, la vigilance de ses amis, de ses parens, de ses alliés, et sans les prévenir, il arriva à Galitch trois jours plus tôt qu'Yaroslaf, qui eut le chagrin de retourner à Péréiaslavle, après un inutile voyage.

Les princes de Séversky règnent à Galitch.

Les malheurs de la famille de Roman n'étaient pas encore à leur terme : Vladimir Igorevitch, d'après le conseil des vindicatifs boyards de Galitch, envoya sommer les citoyens de Vladimir, de lui livrer les jeunes princes Daniel et Vassilko; de recevoir pour maître son frère

Sviatoslaf, sans quoi ils devaient se préparer à voir détruire leur capitale. Dans sa première ardeur, le peuple voulut mettre à mort l'insolent ambassadeur, qui ne dut son salut qu'à l'intervention de quelques boyards. Mais la princesse douairière redoutait la fureur des Galiciens, la trahison des seigneurs eux-mêmes, surtout l'inconstance du peuple. Cédant au conseil que lui donna Miroslaf, gouverneur de Daniel, elle s'éloigna de Vladimir, exemple touchant et terrible des vicissitudes du sort! L'épouse adorée d'un prince puissant, allié des empereurs grecs, estimé du pape et des monarques voisins, sortit pendant la nuit de son palais, comme une criminelle, n'emportant, pour tout trésor, que ses deux fils. Miroslaf conduisait Daniel, le prêtre Youri et la nourrice portaient Vassilko dans leurs bras; les portes de la ville étaient fermées; il fallut passer par une ouverture pratiquée dans les murailles, marcher ensuite dans l'obscurité sans savoir où l'on portait ses pas. Ils gagnèrent enfin les frontières de la Pologne et arrivèrent à Cracovie. Lechko-le-Blanc, touché du malheur de cette illustre famille, ne put retenir ses larmes; il prodigua à la princesse les caresses et les démonstrations de l'attachement le plus sincère, puis il envoya Daniel en Hon-

Fuite de la famille de Roman.

grie, avec un seigneur, chargé de remettre à André la lettre suivante : « Vous avez été l'ami » de son père ; moi, j'ai oublié que Roman fut » jadis mon ennemi. Prenons le parti de ces » intéressans exilés, et replaçons sur leur tête » la couronne qui leur appartient. » André reçut cet enfant avec tous les témoignages d'une vive amitié, mais tout se borna à des protestations. La généreuse protection qu'il voulait lui accorder fut refroidie, sans doute, par les présens de Vladimir Igorevitch, dont les ambassadeurs prodiguaient l'or, les promesses, pour diminuer le zèle des Hongrois et des Polonais. Ce prince, qui d'abord n'avait eu pour tout domaine que l'apanage de Séversky, comblé tout à coup des faveurs de la fortune, pouvait à peine en croire à son élévation, aussi précaire que dangereuse. Il s'empara sans résistance de la province de Vladimir, qu'il céda à son frère Sviatoslaf ; il donna Zvenigorod à un autre de ses frères, nommé Roman. Le rusé Vsevolod-le-Rouge, qui conservait l'espérance de régner sur les fertiles contrées du Dniester et du San, voyait d'un œil d'envie le sort des Igorevitchs ; cependant il sut cacher son mécontentement ; il resta leur ami, et chercha par d'autres moyens à satisfaire son ambition. Tous lui parurent lé-

Démarches artificieuses de Vsevolod-le-Rouge.

gitimes. Allié de Rurik et de Mstislaf, il se déclare leur ennemi, s'empare de Kief, à force ouverte, avec le secours des Polovtsi, chasse Rurik de cette ville, le force de se retirer à Obroutch, et envoie ses lieutenans dans toute la province du Dniéper. Il osa même offenser le grand prince, en faisant dire au jeune Yaroslaf : « Allez rejoindre votre père; Péréias-
» lavle doit être l'apanage de mon fils. Si vous
» refusiez d'obéir à mes ordres; si vous osiez
» manifester quelques prétentions au trône de
» Galitch, occupé maintenant par la famille
» de notre illustre aïeul, apprenez, jeune
» homme, que je saurais punir votre témé-
» rité! » Yaroslaf sortit de Péréiaslavle, et les 1207.
Polovtsi célébrèrent le succès de leur allié par les excès les plus affreux, dans les environs du Dniéper, tandis que le peuple infortuné tendait, en gémissant, les mains vers le grand prince.

Vsevolod prit enfin les armes. « La Russie » est aussi ma patrie, » dit-il, et en même temps il s'avanca vers Moscou, où Constantin l'attendait avec une armée novgorodienne (11). Il fit, sur les bords de l'Oka, sa jonction avec les princes de Mourom et de Rezan. On croyait généralement que Kief était le but de cette expédition; mais il arriva ce à quoi personne ne

Malheurs des princes de Rezan.

pouvait s'attendre. On vint annoncer à Vsevolod que les princes de Rezan étaient des traîtres, entièrement dévoués au parti de ceux de Tchernigof. Trop persuadé de leur perfidie, il prononça ces paroles de David : *Celui qui a mangé mon pain me tend des embûches* (a) ; et il résolut de les punir avec sévérité. Sans se douter en aucune manière des malheurs qui planaient sur leur tête, ils se rassemblent dans la tente de Vsevolod, pour prendre part au joyeux festin qui devait s'y donner. Vsevolod embrasse ces infortunés comme pour leur témoigner son amitié, puis il s'éloigne. Alors un de ses seigneurs et David, prince de Mourom, se présentent pour convaincre de trahison, vraie ou fausse, ces princes, qui prennent vainement le ciel à témoin de leur innocence. Deux autres des princes de Rezan, Oleg et Gleb Vladimirovitch, se joignent aussi aux accusateurs ou *calomniateurs*, comme les appelle la chronique de Novgorod. Vsevolod condamne Roman Glebovitch, Sviatoslaf, son frère, avec deux de leurs fils et deux de leurs neveux, enfans d'Igor, de même que plusieurs boyards ; il les fait conduire à Vladimir, chargés de chaînes ; ensuite il pénètre, avec son armée, dans

Le 22 septembre.

(a) Qui edebat panem meum, magnificavit super me supplantationem.

la province de Rezan. Les habitans de Pronsk, fidèles à leurs princes, rejetèrent toute proposition de paix, et se défendirent vigoureusement. L'ennemi était campé sur le bord de la rivière : comme il n'y avait point de puits dans la place, les assiégés, épuisés par la soif, sortaient secrètement, pendant la nuit, pour aller puiser de l'eau; mais le grand prince mit des gardes aux portes de la ville, pour couper toute communication avec la rivière : pendant trois semaines le sang coulait tous les jours. Enfin l'acharnement des assiégés céda devant l'impérieuse nécessité, car plusieurs d'entre eux avaient déjà succombé à leurs cruelles privations. Pronsk se rendit à Vsevolod, qui la donna à Oleg Vladimirovitch, afin de le récompenser, peut-être, de son infâme calomnie. Les habitans de Rezan s'étant soumis, Arsène, leur évêque, alla à la rencontre du grand prince. « Seigneur, lui dit-il d'une voix suppliante, arrête ton bras vengeur, épargne les » temples du Très-Haut, ces temples où le peu- » ple vient mettre ses offrandes aux pieds du » Sauveur, et où nous lui adressons nos prières, » pour ta conservation. Ta volonté sera pour » nous une loi suprême. » Ayant ainsi réuni la province de Rezan à ses États, le grand prince retourna à Vladimir.

Ruse de Vsevolod.

Vsevolod ne voulut plus se séparer de Constantin : satisfait des Novgorodiens, il leur fit des présens à Colomna, et leur ordonna de retourner en paix dans leur patrie. « J'accomplis, leur » dit-il solennellement, le vœu d'un peuple gé» néreux. Je vous rends tous les droits qui ap» partiennent à des hommes libres; toutes les » institutions de vos anciens princes. Dès au» jourd'hui vous pouvez vous gouverner vous» mêmes : aimez vos bienfaiteurs et punissez les » traîtres. » Ce discours extraordinaire dans la bouche d'un prince ambitieux, n'était qu'une ruse employée pour atténuer le mécontentement des citoyens de Novgorod, qui se plaignaient de son pouvoir arbitraire et des impôts onéreux qu'ils lui payaient. Voici un trait de son despotisme, cité par un annaliste contemporain. Quelque temps avant la campagne de Rezan, Vsevolod, abusé par un faux rapport, envoya à Novgorod un de ses boyards, qui, sans aucune formalité, fit périr solennellement dans la salle du conseil du palais d'Yaroslaf, un des plus illustres citoyens de la république. Cet acte de violence excita l'indignation générale; on déplora le sort de cette innocente victime, et l'on s'aperçut enfin que Constantin n'était que l'instrument de l'ambition de son père; que le véritable sou-

verain de Novgorod était à Vladimir. Pour éviter les suites d'une impression aussi fâcheuse, le grand prince voulut flatter le peuple, feindre de lui rendre son ancienne liberté, ne laisser voir en lui que le protecteur généreux de Novgorod, tandis qu'il en restait effectivement le souverain; il licencia l'armée novgorodienne, mais il retint à Vladimir le possadnik Dmitri, blessé dans un combat, ainsi que sept des citoyens les plus distingués, pour gages de la fidélité de leurs compatriotes. Cependant le peuple s'empresse de profiter de la liberté qu'il croyait avoir recouvrée; dans une bruyante assemblée, il condamne Dmitri et ses frères, comme coupables des exactions dont il avait eu à souffrir. Bientôt les juges deviennent des séditieux; ils pillent, brûlent les maisons des accusés, vendent leurs villages, leurs esclaves, partagent leur argent; chaque citoyen reçut quelques grivnas, et on laissa au prince le droit de se faire payer les créances de Dmitri, d'après les comptes et les obligations écrites, trouvées chez lui. Beaucoup de magistrats s'enrichirent en s'appropriant en secret une portion du bien qu'ils étaient chargés de distribuer. Le calme n'était pas encore rétabli, lorsqu'on apporta à Novgorod le corps du possadnik Dmitri, mort à Vladimir. Le peu-

ple furieux voulait le jeter du haut du pont dans le Volkhof : l'archevêque Métrophane arrêta ces forcenés ; il le fit enterrer dans le monastère de Saint-Georges, auprès de la tombe de son
1202. père. Sviatoslaf, fils du grand prince, revint pour la seconde fois gouverner Novgorod ; il prit la portion du bien des accusés qu'on lui avait destinée, et consentit à compléter la vengeance du peuple, en exilant leurs familles à Souzdal. Comme il n'était encore qu'adolescent, il ne régnait que de nom, et ne put commander l'armée qui combattait alors en Lithuanie, sous les ordres de Vladimir. Ce jeune prince, fils de Mstislaf-le-Brave, régnait à Pskof, du consentement des Novgorodiens ou de leur prince.

Vsevolod, qui d'abord avait confié à ses lieutenans et à ses juges la province de Rezan, y envoya bientôt son fils Yaroslaf-Feodor ; mais le peuple regrettait ses propres princes retenus captifs dans Vladimir ; il se soumit avec peine à sa domination. Un annaliste de Souzdal accuse même les citoyens de Rezan, de s'être ouvertement révoltés, d'avoir arrêté et fait périr en prison beaucoup de boyards de Vladimir. Il ajoute qu'irrité de cette témérité, Vsevolod se présenta devant Rezan avec son armée. Yaroslaf alla à sa rencontre accompagné des députés

du peuple, qui lui exposèrent leurs moyens de justification et leurs désirs, avec si peu de retenue, que le grand prince, plus indigné encore, s'abandonna à la sévérité : il ordonna aux citoyens de sortir de la ville avec leurs enfans; ensuite il y fit mettre le feu. En vain ils essayèrent de toucher, par leurs prières, ce terrible monarque : cette capitale, d'un apanage considérable, ne fut bientôt qu'un monceau de cendres, et ses malheureux habitans, privés de leur patrie, furent dispersés dans les endroits les plus reculés de la principauté de Souzdal. Bielgorod de Rezan subit le même sort. L'évêque Arsène lui-même fut emmené captif à Vladimir. Caractère du grand prince.

A cette époque, le chef d'un apanage de peu d'importance osa se déclarer l'ennemi d'un monarque redoutable aux princes les plus puissans. Mstislaf, fils aîné de Mstislaf-le-Brave, neveu de Rurik, qui avait servi avec distinction sous les drapeaux de son oncle, s'était couvert de gloire par la belle et courageuse défense de Tortchesk; mais il avait été forcé de sortir de cette ville, en échange de laquelle il avait reçu du prince de Smolensk, l'apanage de Toropetz. Il savait combien la mémoire de son père était chérie à Novgorod; il savait que beaucoup de magistrats de cette ville, que le peuple lui-même détestait Audace de Mstislaf.

la tutelle de Vsevolod; il forma en conséquence l'entreprise audacieuse de profiter de leurs secrètes dispositions. Il entre dans Torgek avec sa garde, y fait prisonniers les gentilshommes de Sviatoslaf, charge de fers le lieutenant de ce prince, et s'empare de leurs biens. Un ambassadeur de Mstislaf se présente à Novgorod; il adresse au peuple le discours suivant au nom de son souverain. « Je salue le temple de Ste-Sophie, le tombeau de mon père et tous les bons citoyens. J'ai appris que vos princes vous oppriment, et que leur tyrannie a remplacé votre ancienne liberté. Novgorod est ma patrie : je suis venu pour réintégrer dans ses anciens droits, un peuple que je chéris. » Ce discours porta la joie dans tous les cœurs; les Novgorodiens célébrèrent la générosité de Mstislaf, le déclarèrent unanimement leur prince, et renfermèrent Sviatoslaf, avec les boyards de Vladimir, dans le palais archiépiscopal. Mstislaf, reçu aux vives acclamations de joie de tout le peuple, rassemble aussitôt une armée pour prévenir Vsevolod; mais ce prince craignait que dans leur fureur les Novgorodiens ne fissent périr Sviatoslaf, ou plutôt, connaissant leur inconstance, il espérait s'accommoder avec eux sans effusion de sang. Il refusa donc le combat

et fit des propositions de paix : satisfait de voir son fils hors de danger, il délivre à son tour tous les marchands novgorodiens arrêtés dans les États de Souzdal. Les deux armées s'en retournèrent sans avoir tiré l'épée, et Constantin, qui commandait les troupes vladimiriennes, ramena Sviatoslaf dans les bras de son père. Le grand prince donna en même temps de nouvelles preuves de son amour pour la tranquillité publique, en faisant la paix avec les Olgovitchs. Le métropolitain Mathieu, qui en fut le médiateur, arriva à Vladimir au milieu des transports de joie du peuple; traité et comblé de caresses par toute la maison du prince, il supplia Vsevolod de jeter le voile de l'oubli sur l'exil audacieux et outrageant de son fils, chassé de Péréiaslavle. Cette alliance fut confirmée par de nouveaux sermens. Vsevolod-le-Rouge avait une telle affection pour Kief qu'il crût ne pas l'acheter trop cher en cédant à Rurik, Tchernigof, ancienne capitale de sa province héréditaire. Péréiaslavle du sud, alors théâtre des fureurs des Polovtsi, resta apanage dépendant de la grande principauté. Le métropolitain obtint la liberté des princesses de Rezan, mais leurs époux restèrent prisonniers à Vladimir. Chacun fut satisfait de ces dispositions, et en signe de fidélité, Vsevolod-

1210. Paix avec les Olgovitchs.

10 avril 1211. le-Rouge envoya sa fille à Vladimir, où elle épousa Georges, second fils du grand prince.

Révoltes à Galitch. Pendant ces jours de paix générale, le pays de Galitch était en proie au désordre, victime de la perfidie des étrangers et de ses propres citoyens, ennemis de la tranquillité. Sans songer aux dangers qui les menaçaient au dehors et au dedans, sans calculer les suites de la haine des Hongrois et des Polonais, de l'insubordination du peuple, de l'esprit séditieux des boyards, les insensés Igorevitchs devinrent leurs propres ennemis. Roman de Zvenigorod, irrité par son frère aîné, se retira en Hongrie; ensuite, avec le secours du roi André, il chassa Vladimir Igorevitch, et se plaça sur le trône de Galitch. Cette circonstance causa le plus grand étonnement à la mère de Daniel; elle avait espéré qu'André rendrait cette principauté à son fils, qui fut également trahi par son autre protecteur. La désunion qui régnait parmi les Igorevitchs, décida Lechko-le-Blanc à se coaliser avec Alexandre de Belz, fils de feu Vsevolod Mstislavitch, et à marcher contre la ville de Vladimir, dont les habitans ne voulurent point se défendre; ils ouvrirent leurs portes, disant aux Polonais : « Vous êtes nos amis; » vous avez avec vous le neveu du grand Ro- » man. » Ces prétendus amis pillèrent néanmoins

les maisons et les églises; ils firent prisonnier Sviatoslaf Igorevitch, et donnèrent Vladimir à Alexandre. Lechko épousa Grémislava, fille de ce prince, et afin de ne pas laisser les fils de Roman sans apanage, il accorda Brest au jeune Vassilko; il fut reçu avec joie par les habitans de cette ville. Dans la suite Alexandre lui céda Belz.

C'est ainsi que se découvrit le but des Hongrois et des Polonais, qui, malgré les occasions les plus favorables, ne voulurent point rétablir sur le trône la maison de Roman, dont ils redoutaient la puissance. Le partage de la province de Galitch, et de celle de Vladimir, alors ravagée par les Yatviagues et les Lithuaniens, parut favorable à la politique d'André et de Lechko. Il est vraisemblable aussi que Roman Igorevitch et Alexandre, princes faibles, qui devaient tout aux bontés de ces monarques, ne régnaient qu'avec le titre de leurs vassaux. Le premier, n'ayant pas rempli ses promesses, André envoya à Galitch une armée commandée par le boyard Benoît, qui prit Roman au moment où il était dans le bain, et le fit partir pour la Hongrie. Ce général lui-même, d'après les propres expressions d'un annaliste, commença à exercer les mêmes fureurs que l'*antechrist*; il était uniquement occupé à satisfaire les infâmes désirs de son cœur

corrompu, à opprimer les magistrats et les citoyens. Celui qui était riche, ou qui possédait une belle femme, n'avait plus de repos à espérer; malheur au citoyen qui osait parler de tyrannie! il s'exposait à la mort ou à l'exil. Un des plus courageux boyards, nommé Timothée le savant, Kiévien de naissance, qui eut l'audace de faire des reproches à ce cruel dominateur, ne trouva de salut que dans une prompte fuite. C'est ainsi qu'en avaient agi les Hongrois à Galitch, pendant le règne d'André; mais au moins ce prince avait les droits d'un souverain, tandis que ceux de Benoît étaient illégitimes. Le peuple et les seigneurs cherchèrent enfin les moyens de se délivrer de ce scélérat étranger; leur première tentative fut infructueuse. Mstislaf, surnommé le *muet*, fils du prince de Loutsk qui régnait à Pérésopnitsa, résolu de chasser Benoît, arrive avec ses troupes devant Galitch; mais les Hongrois se tinrent sur leurs gardes: leurs patrouilles établirent aux portes une exacte surveillance, et Mstislaf, voyant que le calme régnait dans la ville, réfléchissant qu'il pourrait bien subir le sort du fils de Berladnik, prit le parti de s'éloigner. L'annaliste ajoute ici que près du Dniéper se trouvait un antique tombeau, nommé *Galitchina*, d'où est venu le nom de *Galicie*; qu'un

seigneur, pour se moquer de Mstislaf, le fit monter sur ce tombeau, et lui dit : « Prince, » vous pouvez maintenant vous retirer sans » honte, vous avez été à *Galitch.* »

Sur ces entrefaites, Roman Igorevitch s'enfuit de la Hongrie, et fit sa paix avec son frère Vladimir. L'infortuné peuple de Galitch eut alors recours à eux, et s'accusa de n'avoir pas su apprécier auparavant la douceur de leur domination. Ils rassemblèrent une armée, et forcèrent Benoît à se retirer dans les monts Krapacks. Le calme rétabli, les princes firent un nouveau partage de leurs villes, et envoyèrent des présens au roi de Hongrie pour l'engager à respecter leur tranquillité.

Le malheur est, dit-on, un grand maître : cependant il n'a cet avantage que pour les esprits solides; les autres, après leur infortune, veulent suivre de nouveaux principes dans leur conduite, et tombent dans de nouvelles erreurs. Afin de se maintenir sur le trône chancelant de Galitch, croyant voir, dans l'humeur séditieuse des seigneurs de cette province, une preuve de leur faiblesse; n'attribuant qu'à la sévérité, l'éclat dont avait brillé le règne de Roman, les Igorevitchs voulurent en imposer au peuple par le supplice des boyards les plus distingués; mais au lieu de

les réprimer ils se perdirent à jamais : sans aucun motif évident d'accusation, sans jugement, sans conviction, les exécuteurs des volontés du prince saisirent les plus notables du pays, les mirent à mort, et inspirèrent ainsi une horreur universelle. Beaucoup de ceux qui avaient été condamnés eurent le temps de se sauver ; de ce nombre se trouvait Vladislas auquel les Igorevitchs étaient redevables du trône de Galitch. Ce seigneur, suivi de plusieurs autres boyards, s'enfuit en Hongrie, et supplia André de lui confier le jeune Daniel, avec une armée, pour chasser les cruels, les ingrats Igorevitchs qui avaient oublié les bontés du roi. André comblait Daniel de caresses ; tantôt il lui promettait de l'adopter, tantôt de lui donner sa fille en mariage ; en résultat il ne lui avait encore fait de véritable bien qu'en paroles. N'ayant pas de fils majeur, il pensa qu'il était beaucoup plur sûr de gouverner Galitch au nom de son souverain légitime, qu'en son propre nom, par l'entremise des barons hongrois, odieux aux Russes. Il réfléchit enfin que le jeune Daniel, qui lui devait en partie son éducation, se reconnaîtrait plus volontiers son vassal que les Igorevitchs, et entraîné par ces motifs, André céda aux vœux des boyards de Galitch. Aussitôt Vladislas, entouré

de légions hongroises, franchit avec le prince, encore adolescent, les frontières de la Russie. Les villes se soumirent sans résistance. « Pour » qui combattez-vous, disait Vladislas, excité » par la vengeance? sera-ce pour des meurtriers » qui, de la manière la plus cruelle, ont égorgé » vos pères et vos frères, ont ravi leurs biens, ont » marié les filles de vos boyards à des esclaves? » Les citoyens de Pérémysle lui livrèrent Sviatoslaf Igorevitch. Roman appela les Polovtsi, et se défendit dans Zvenigorod; mais tous les princes voisins se déclarèrent contre les Igorevitchs : les Polonais eux-mêmes se réunirent aux Hongrois pour prendre part aux avantages que promettait cette expédition. Roman de Zvenigorod fut fait prisonnier au moment où il fuyait, et Vladimir réussit à s'échapper. Le jeune Daniel fut déclaré prince de Galitch; sa mère accourut aussitôt pour le presser dans ses bras; mais, séparé d'elle depuis long-temps, il ne la reconnut point. Sa sensibilité fut d'autant plus expressive lorsqu'il apprit son nom, et qu'il vit des larmes de joie inonder son sein maternel. Au milieu de ses seigneurs et de son peuple, ce noble adolescent avait déjà l'air d'un souverain, et son maintien majestueux semblait présager sa gloire future.

Cependant il était encore trop faible pour

gouverner Galitch. Les Hongrois, les Polonais, les princes voisins, et les fiers boyards espéraient profiter de sa grande jeunesse. On lui céda Galitch, mais Vladimir resta à Alexandre, et Tcherven à Vsevolod, frère de celui-ci. Dans Galitch même, Daniel se trouvait sous la tutelle d'indignes boyards sans subordination; forcé d'être témoin du crime le plus affreux, il ne put sauver le nom russe d'un éternel opprobre. Les voïevodes d'André Pote, grand intendant du palais, et d'autres qui avaient fait les Igorevitchs prisonniers, voulaient les remettre entre les mains du roi de Hongrie, lorsque les boyards de Galitch, poussés par le plus horrible ressentiment, exigèrent hautement la punition solennelle de ces princes infortunés. Les Hongrois hésitèrent long-temps : vaincus enfin par des présens, ils livrèrent les victimes, et la férocité inouie des Galiciens, en cette circonstance, leur mérita, dans notre ancienne patrie, le nom *d'athées*, que leur donne une chronique contemporaine; ils osèrent battre, torturer, pendre, ceux qui avaient été leurs princes. Ce crime de lèze-majesté aurait dû mettre les armes à la main de tous les descendans de St. Vladimir. Malheureusement la mort du grand prince, et de nouvelles guerres civiles détournèrent leur attention de la séditieuse province de Galitch.


1212. Désobéissance de Constantin.

Vsevolod, qui avait rappelé Constantin de Novgorod, lui donna en apanage Rostof avec cinq autres villes; quelque temps avant sa mort, il le nomma héritier du titre de grand prince, à condition qu'il céderait Rostof à son frère Georges : mais animé du désir d'hériter de la principauté de Souzdal toute entière, Constantin refusa de sortir de son apanage. Irrité d'une pareille désobéissance, son père convoque les boyards de toutes les villes, l'évêque Jean, les abbés, les prêtres, les marchands, les gentilshommes, et il déclare dans cette nombreuse assemblée que Georges, son second fils, devait être son successeur; que c'était à lui qu'il confiait la princesse son épouse, avec ses plus jeunes fils. Constantin jouissait de l'estime générale; cependant on garda le silence devant la volonté sacrée d'un père : la désobéissance d'un fils paraissait un crime, et tous, dociles à la volonté du grand prince, prêtèrent serment à l'héritier qu'il venait de désigner. Les annalistes disent que Constantin, indigné de cet affront, *fronça le sourcil contre Georges.* Tous les bons Russes prévirent avec douleur les suites funestes de cette inimitié.

15 avril. Mort de Vsevolod-le-Grand.

Après trente-sept ans de règne, Vsevolod mourut paisiblement à l'âge de cinquante-huit ans.



Son caractère.

Ce prince, surnommé *le grand* dans nos annales, fut généralement regretté, car son règne fut heureux, et dès sa plus tendre jeunesse, la prudence, une justice rigoureuse caractérisèrent toutes ses démarches. Les pauvres, les faibles n'avaient rien à redouter de sa part; l'avidité des grands tremblait seule devant lui. *Loin de fléchir à l'aspect des puissans de la terre*, dit Nestor, *et de porter en vain le glaive qu'il avait reçu de Dieu*, il savait également punir les méchans et récompenser les bons. Élevé en Grèce, Vsevolod avait pu former son caractère à la ruse de ce pays, sans fermer son cœur à l'humanité. Si quelquefois il se montra cruel dans sa vengeance, il voulut toujours paraître juste, car il respectait les anciennes coutumes; il exigeait de la soumission de la part des princes apanagés, mais jamais il ne leur arracha le trône sans de justes griefs; son désir était d'éloigner de son règne toute idée de violence. Devenu maître des Novgorodiens, il sut flatter avec adresse l'amour de ce peuple pour la liberté: courageux dans les combats, toujours couronné par la victoire, il répugnait à répandre, sans raison, le sang de ses sujets. En un mot, il était né pour le trône, éloge que ne méritent pas tous les princes. Sans avoir pris le titre de monarque souverain

de toute la Russie, cependant, à l'exemple d'André, il rappela à sa patrie les jours heureux de la monarchie. Des annalistes plus modernes, en célébrant les vertus de ce prince, disent que pour achever la vengeance commencée par Michel, il punit de mort les meurtriers d'André, qui n'avaient pas encore subi leur peine; que, par son ordre, les principaux auteurs de ce crime furent cousus dans une corbeille et jetés à l'eau. Ce récit est en partie conforme à une ancienne tradition : près de la ville de Vladimir, il existe un lac appelé *Plavoûtchi* (*a*), où l'on dit que furent noyés les Koutchkovitchs. Les superstitieux ajoutent que, jusqu'à présent, leurs corps surnagent dans la corbeille.

Selon l'usage du temps, Vsevelod fit preuve de dévotion en érigeant des églises; mais il laissa encore d'autres monumens de son règne : outre la ville d'Oster qu'il restaura, il bâtit des citadelles à Vladimir, Péréiaslavle-Zalessky et Souzdal.

L'an 1209, Vsevolod épousa en secondes noces la fille de Vassilko, prince de Vitebsk. Il avait eu pour première épouse, Marie, d'origine Yasse, célèbre par sa sagesse et sa piété. Pendant les sept dernières années de sa vie, passées au

(*a*) Du mot *plavat*, nager.

milieu des plus affreuses douleurs, elle montra une patience admirable, se comparant souvent à Job. Dix-huit jours avant sa mort, elle se fit religieuse ; sur le point de mourir, elle appela ses fils près d'elle, les conjura de vivre unis, et leur rappela les paroles mémorables du grand Yaroslaf : *Les guerres civiles sont également funestes aux princes et à la patrie, dont nos vertueux ancêtres ont fondé la grandeur.* Elle conseilla à ses enfans d'être pieux, sobres, toujours affables, et surtout respectueux envers les vieillards, disant d'après la Bible, que *la sagesse ne vient qu'après beaucoup de temps, et que l'expérience est le fruit d'une longue vie.* Les annalistes la louent également d'avoir enrichi les églises de vases d'or et d'argent; ils lui donnent les noms d'Hélène russe, de Théodora, de seconde Olga. Elle fut mère de huit fils, dont deux moururent en bas âge. Un annaliste de Souzdal, en rendant compte de la naissance de chacun d'eux, rapporte qu'à l'âge de trois ou quatre ans *on leur rasait solennellement la tête, et qu'on les mettait à cheval*, en présence de l'évêque, des boyards et des citoyens ; que, dans ces occasions Vsevolod donnait des repas magnifiques aux princes ses alliés; qu'il leur faisait des présens en or, argent, chevaux, habillemens; enfin, que les

Tonsures ou coupes de cheveux.

boyards recevaient des tissus de prix ou des fourrures précieuses. Cette mémorable cérémonie, appelée *tonsure*, qui consistait à couper, pour la première fois, les cheveux des enfans mâles, paraît un reste du paganisme : elle désignait leur entrée dans la vie sociale, dans l'ordre des nobles chevaliers, et s'observait non-seulement en Russie, mais encore dans d'autres pays slaves, par exemple, chez les Polonais, dont le plus ancien historien raconte que deux étrangers, qui avaient été richement régalés par Piast, *coupèrent les cheveux* à son fils encore enfant, et lui *donnèrent le nom* de Sémovit (12).

Un prince russe en Géorgie.

On trouve dans l'histoire de ce temps un fait très-curieux, quoique très-peu authentique. Depuis l'an 1175, nos annales ne font plus mention de Georges, fils d'André ; mais il joue un rôle très-important dans l'histoire de Géorgie. En 1171, la jeune Tamar, fille du roi Georges III, succéda au trône de son père. Le clergé et les boyards s'empressèrent de lui chercher un époux. Un seigneur de Teflis, nommé Haboul-Hassan, proposa alors dans l'assemblée, André, fils du grand prince de Russie, chassé par son oncle Vsevolod, et exilé à Savalta, d'où il était sorti pour se retirer à Svintch, chez le khan de Kaptschak ou des Polovtsi ; il ajouta que ce jeune

homme, d'une naissance illustre, célèbre par son esprit et son courage, était digne de recevoir la main de leur reine. L'idée d'Haboul-Hassan fut approuvée, et l'on envoya chercher le prince, qui épousa la belle Tamar. Il fit pendant quelque temps le bonheur de son épouse : il était l'orgueil de l'État, lorsque tout à coup il changea d'humeur et de conduite. Tamar, selon la volonté du conseil, fut obligée de le renvoyer, mais elle le récompensa de la manière la plus généreuse. Ce prince mena une vie vagabonde dans les provinces de la mer Noire et dans la Grèce : ennuyé bientôt d'une pareille existence, il revint en Géorgie, où il eut le talent de mettre dans son parti beaucoup d'habitans, et forma même le dessein de s'emparer de Teflis ; il fut vaincu par Tamar, assez grande pour lui accorder ensuite la permission de se retirer où bon lui semblerait. Cette princesse s'illustra par ses victoires sur les Perses ainsi que sur les Turcs : elle fit la conquête de beaucoup de villes et de pays ; elle aima les sciences, l'histoire, la poésie, et son siècle passe pour avoir été le siècle d'or de la littérature géorgienne. A la mort de Tamar, son fils Georges Lach régna depuis 1198 jusqu'en 1211.

Nous remarquerons quelques événemens mal-

heureux arrivés sous le règne de Vsevolod. Deux fois il vit Vladimir en feu. L'incendie y dévora 1185. trente-deux églises de pierre et la cathédrale, si richement ornée par André; les lustres d'argent, les vases d'or, les images précieuses, les étoffes, l'argent conservé dans le belvédère, tous les livres enfin de ce temple magnifique devinrent la proie des flammes. Cinq ans après le même malheur détruisit la moitié de cette ville, et on eut les plus grandes peines à sauver le palais du prince. Beaucoup d'habitans de Novgorod, Malheurs divers. effrayés des incendies continuels, abandonnaient leurs maisons pour aller vivre en pleine campagne. Dans un jour, le feu y détruisit quatre mille trois cents maisons; beaucoup d'autres villes, telles que Roussa, Ladoga et Rostof, furent réduites en cendres. En 1187, une maladie épidémique exerça les plus grands ravages dans les villes et dans les campagnes : il n'était point de maison, au rapport des annalistes, où cette cruelle maladie ne pénétrât; dans plusieurs même il n'y avait personne en état de porter de l'eau aux malades. En 1196, toute la province de Kief ressentit un tremblement de terre : les maisons, les églises éprouvèrent des secousses, et les habitans qui n'étaient point accoutumés à ce phénomène si commun dans les climats chauds, *tremblaient et tombaient par terre de frayeur.*

Prise de Constantinople.

Le règne de Vsevolod coïncide également avec la prise de Constantinople par les croisés; événement déplorable, et très-important pour les Russes, qui avaient alors des liaisons si intimes avec les Grecs, sous le rapport de la religion et du commerce! La prise de Constantinople et celle de Kief arrivèrent la même année. Nos superstitieux annalistes disent que pendant l'hiver, d'étranges phénomènes présagèrent tous ces malheurs; que le ciel paraissait tout en feu; que des météores extraordinaires brillaient dans les airs; que la neige était couleur de sang. Les Français et les Vénitiens, après avoir pillé les riches églises de la ville des Césars, après en avoir enlevé les chefs-d'œuvre des arts, les reliques des Saints, se choisirent non-seulement un empereur, mais même un patriarche latin. L'empereur grec leur abandonna tous les trésors de l'église de Sainte-Sophie, et couvert d'une mauvaise tunique, il se sauva en Thrace, monté sur un âne. Le pape Innocent III crut à propos de profiter de cette occasion pour écrire à notre clergé que la vraie religion triomphait; que tout l'empire grec reconnaissait déjà son pouvoir suprême: « Seriez-vous les seuls, lui disait-il, » qui refuseriez d'être admis dans le troupeau » de Jésus-Christ, et de reconnaître l'Église ro-

» maine pour l'arche du salut, hors de laquelle » tout doit périr? » Il ajoutait que le cardinal G....., homme instruit, noble, et légat du successeur des Apôtres, avait reçu de lui plein pouvoir d'éclairer la Russie, et d'y anéantir toutes les erreurs, etc., etc. (15). Cette exhortation pastorale n'eut aucune suite, car nos métropolitains furent dès-lors sacrés à Nicée, nouvelle capitale des patriarches grecs de Constantinople, jusqu'au moment où les croisés furent expulsés de la ville impériale.

Les Allemands en Livonie.

A la même époque, d'autres *croisés* devinrent également dangereux pour le nord-est de la Russie. Nous avons déjà parlé de Meinhard, prédicateur de la religion romaine en Livonie : ses successeurs, confirmés dans la dignité épiscopale par le chef de l'église de Brême, eurent recours aux armes, afin de mieux réussir dans leurs projets. Ils accordaient indulgence plénière à tous ceux qui volaient sous les drapeaux de la croix, pour répandre le sang des opiniâtres payens des bords de la Dvina. Tous les ans l'Allemagne vomissait, dans ces contrées, des torrens de pélerins qui, au lieu du bâton de voyageur, se servaient de l'épée, et cherchaient le salut en égorgeant des hommes. Un troisième évêque livonien, Albert, choisit un lieu favo-

rable pour débarquer, et y fonda, en 1200, la ville de Riga, puis, en 1201, l'ordre *des guerriers du Christ* ou des *chevaliers Porte-Glaives*, auquel le pape Innocent III donna les réglemens des fameux *Templiers*, leur prescrivant la soumission à l'évêque de Riga. La *croix* et le *glaive* étaient le symbole de ces nouveaux frères. Les Russes prenaient cependant le titre de maîtres de la Livonie : ils avaient même sur la Dvina une forteresse appelée Kokenoïs, maintenant Kokenhusen ; ils levaient des impôts sur les habitans de cette province, mais ils n'empêchaient point Albert de baptiser des idolâtres, par voies de douceur ou par force. Cet artificieux évêque faisait, de temps en temps, des présens à Vladimir, prince de Polotsk, et l'assurait que les Allemands n'avaient d'autre but que de propager la vraie religion. Albert, qui parlait en chrétien, agissait en politique : il augmentait le nombre de ses soldats, construisait des forteresses, et voulait, en un mot, s'arroger la puissance spirituelle et temporelle. Les infortunés habitans ne savaient auxquels des Russes ou des Allemands ils devaient obéir : les Lives, de même origine que les Finois, désiraient se voir affranchis par les premiers du joug des chevaliers ; tandis que les Latiches, au contraire,

Fondation de Riga.

Ordre des Porte-Glaives.

montraient du zèle pour les Allemands. En vain le prince Vladimir déclara la guerre à ces dangereux colons. Il assiégea Iskoul, mais il ne put s'emparer de Kirchholm, car les Russes, très-habiles archers, au dire des anciens annalistes, ne savaient point se servir de la fronde : ils avaient emprunté cette arme aux Allemands; mais, peu accoutumés à lancer les pierres, ils faisaient plus de mal à leurs propres soldats, qu'à ceux de l'ennemi. A la nouvelle qu'une flotte étrangère s'approchait des côtes de la Livonie, Vladimir leva le siége et retourna à Polotsk par la Dvina. Cette flotte, qui avait épouvanté les Russes, était danoise : c'était le roi Voldémar qui, pour faire plaisir au pape, allait défendre la nouvelle église de Livonie. Il aborda à Ezel où il voulut bâtir une forteresse; mais, tout à coup changeant d'idée, il s'éloigna : il fit partir pour Riga le célèbre et savant André, archevêque de Lunden, qui devait, en qualité d'ambassadeur du pape, favoriser les progrès de la religion catholique dans ces contrées. Bientôt la majeure partie des habitans fut baptisée, car ils virent bien que leurs idoles, brisées par les chrétiens, avaient trop peu de pouvoir pour les défendre contre la haine de ces derniers. Un annaliste contemporain raconte un

fait très-intéressant : les Latiches tirèrent au sort pour savoir quelle religion ils devaient embrasser, de celle des Allemands ou de celle des Russes, et, d'après la volonté du destin, ils adoptèrent la première. Au reste, ils conservèrent long-temps encore un religieux souvenir de leurs faux dieux : de *Perkoun* ou maître du tonnerre, de *Zimminik* ou dispensateur des biens de la terre, de *Tor* ou Mars du nord, etc. Les Livoniens et les Tchoudes donnèrent même au créateur du monde le nom de *Youmala*, leur principale idole. Déjà soumis à la religion chrétienne, ils allaient encore prier dans leurs bois sacrés; ils offraient des sacrifices aux arbres, et tous les ans ils célébraient la fête des morts, avec les cérémonies payennes; ils mettaient dans la tombe, des armes, de la nourriture, de l'argent, et disaient aux morts : « *Vas, malheu-* » *reux, dans un monde meilleur, où les Alle-* » *mands ne seront plus tes maîtres, mais où,* » *au contraire, ils seront tes esclaves* (14). » Le nombre des siècles n'a pu faire oublier à ce peuple infortuné la cruauté de ses premiers apôtres. Satisfait des services que lui avaient rendus les chevaliers, l'évêque Albert leur céda le tiers de la Livonie qu'il venait de conquérir. Il s'efforça d'y consolider de plus en plus son

pouvoir; il chassa les Russes du château fort de Kokenoïs, et força même Vsevolod, prince apanagé des bords de la Dvina, à payer tribut à l'église de Riga. Ce prince, marié à la fille d'un riche Lithuanien, régnait à Hersik, aujourd'hui Kreutzbourg : il fit beaucoup de mal nonseulement aux Allemands, mais aux Russes même, en accordant un libre passage sur la Dvina aux brigands lithuaniens, ou en leur fournissant des vivres. L'évêque Albert brûla la capitale de Vsevolod, fit prisonniers son épouse ainsi qu'un grand nombre d'habitans, et il ne leur rendit la liberté qu'à condition que ce prince renoncerait à son alliance avec les Lithuaniens, et qu'il accorderait sa province en don perpétuel à la sainte Vierge, c'est-à-dire à l'évêque. Vsevolod jura, sous trois drapeaux, de servir la sainte Vierge avec zèle; il donna solennellement le nom de père à Albert, et se reconnut son lieutenant dans Hersik; mais le nord de la Livonie était encore indépendant des Allemands : le brave Mstislaf de Novgorod voulait en demeurer le maître. Aussitôt qu'il eut pris des mesures pour assurer ses frontières; qu'il eut fondé, au sud de ses Etats, plusieurs villes pour les défendre, et confié la garde de Véliki-Louki à son frère Vladimir, prince de

En 1212. Pskof, il marcha avec son armée sur les bords occidentaux du lac Peipus, pour lever les impôts et punir les rebelles. Il assiégea la forteresse d'Odenpé, ou *tête d'ours*, et exigea des habitans quatre cents grivnas en *nogates* ou *kounes*. Une chronique allemande ajoute que le prince de Novgorod, après avoir donné le baptême à plusieurs idolâtres, leur promit de leur envoyer ses prêtres, mais que les missionnaires d'Albert prévinrent les Russes, et qu'ils s'empressèrent d'introduire la religion latine dans le pays.

Pour terminer la description du règne mémorable de Vsevolod III, nous rapporterons un fait qui appartient également à l'histoire ecclésiastique et profane de notre patrie. En 1212, les Novgorodiens, mécontens de leur prélat Métrophane, chassèrent cet archevêque, sans attendre l'approbation du métropolitain de Kief, chef du clergé : ils élurent, pour le remplacer, un citoyen distingué, nommé Dobrina, qui, peu de temps avant, était allé à Constantinople et s'était fait moine dans le monastère de Khoutinsky, fondé à la fin du XII[e] siècle par saint Varlam, près du Volkhof. C'est ainsi que les Novgorodiens, si terribles pour leurs princes, en agissaient également avec leurs évêques, persuadés que la puissance temporelle et spirituelle dépendait du peuple seul.

Puissance du clergé à Novgorod.

CHAPITRE IV.

GEORGES, prince de Vladimir.
CONSTANTIN, de Rostof.

1212 — 1216.

Guerre civile. — La maison de Monomaque chassée du midi de la Russie. — Tolérance des Russes en matière de religion. — Exploits de Mstislaf. — Sévérité d'Yaroslaf. — Famine à Novgorod. — Célèbre bataille de Lipetsk. — Magnanimité de Mstislaf. — L'évêque Simon.

AUSSITÔT qu'il eut rendu les derniers devoirs à son père, Georges, avec l'assentiment des grands seigneurs, mit en liberté les princes de Rezan, tous leurs sujets, et l'évêque Arsène. Alors la grande principauté de Souzdal fut divisée en deux parties. Georges resta à Vladimir et à Souzdal, Constantin à Rostof et à Yaroslavle; et ces deux princes, qui tous deux ambitionnaient le titre de monarque, se regardaient mutuellement comme des usurpateurs. Leurs frères eux-mêmes prirent part à leur désunion. Yaroslaf Feodor, qui commandait à Péréïaslavle-Zalessky, prit le parti de Georges ainsi que Svia- 1212 — 1215. Guerre civile.

toslaf, qui avait reçu pour apanage Yourief Polsky; Dmitri Vladimir resta fidèle à Constantin. Le prince de Rostof réduisit en cendres la ville de Kostroma, dont il fit les habitans prisonniers : deux fois Georges assiégea Rostof, et après avoir conclu une paix peu sincère avec Constantin, il renvoya Dmitri de Moscou, en lui disant : « Je vous donne Péréiaslavle du sud, » notre patrimoine; allez y régner pour être » le bouclier de la Russie méridionale. » Dmitri, comme par une espèce de pressentiment des malheurs qui l'attendaient, montra de la répugnance à se rendre dans cet apanage, si célèbre jadis, et si cher à son aïeul. Il y épousa la fille de Vsevolod-le-Rouge; les noces étaient à peine célébrées, qu'il fut obligé d'aller s'opposer aux Polovtsi; mais, au lieu de vaincre les barbares, il fut, au contraire, fait prisonnier par eux, et emmené dans leurs camps. Trois ans après, rendu à la liberté, il régna à Starodoub sur la Kliazma.

Rurik venait de mourir : ce prince, sobre et pieux, montra un grand zèle pour construire des églises, mais il ne jouit point, au reste, de la brillante réputation de ses frères : il n'avait ni la douceur de Roman, ni la fermeté de David, ni la réputation militaire de Mstislaf. Vsevolod-le-Rouge, qui voulait régner seul dans

la Russie méridionale, qui ne craignait personne depuis la mort du grand prince, chassa les fils et les neveux de Rurik, des apanages de la province de Kief. Il ajouta même la calomnie à la violence : « *Vous avez voulu*, leur dit Vsevolod, » *vous emparer de Galitch ; vous y avez excité* » *le peuple à la révolte ; vous y avez pendu* » *mes parens comme de vils brigands, et, par* » *ce crime infâme, vous avez couvert la patrie* » *d'opprobre.* » Les exilés se retirèrent dans la province de Smolensk, d'où ils implorèrent la protection de Mstislaf de Novgorod. Ce prince valeureux était alors le défenseur du nord-ouest de la Russie, d'un côté menacée des plus grands dangers par les Allemands, de l'autre inquiétée par les Lithuaniens qui osèrent brûler Pskof, dont ils n'avaient pu s'emparer. Mstislaf désigna son neveu Vsevolod pour gouverner les Pskoviens, et Vladimir, leur ancien prince, se retira à Riga, en qualité de fidèle allié de l'ordre et de beau-père de Dietrich, frère de l'évêque. Reçu par eux en ami et en allié, il eut occasion de rendre à ces Allemands un service très-important. Un annaliste livonien, contemporain, raconte que Vladimir, prince de Polotsk, voulant s'expliquer avec l'évêque Albert, lui désigna un jour pour avoir ensemble une entrevue sur les bords de la

La maison de Monomaque chassée du midi de la Russie.

Dvina près de Kreutzbourg d'aujourd'hui. Albert arriva au lieu du rendez-vous, accompagné de ses chevaliers, des Livoniens les plus notables, des marchands allemands, et de Vladimir Mstislavitch. Le prince de Polotsk dit à Albert qu'il faisait mal d'inquiéter les payens et de les contraindre à recevoir le baptême; que les Allemands devaient imiter les Russes, lesquels se contentaient de la soumission des peuples, les laissant maîtres de croire ou non au Sauveur des hommes. « C'est impossible, répondit l'évêque » avec chaleur, ma conscience m'oblige à baptiser les idolâtres : c'est la volonté de Dieu » et celle du pape. » Le prince menaça de réduire en cendres la ville de Riga, et, dans sa colère, il tira même son épée. Les chevaliers se préparèrent également au combat, mais le prince Vladimir Mstislavitch devint l'arbitre de cette querelle : il obtint, à force de prières et d'exhortations, que le prince de Polotsk rendit justice à l'intrépidité des chevaliers, et qu'il leur cédât, en toute propriété, la Livonie méridionale. Voulant quelques années après réparer cette faute, il entreprit de chasser les Allemands, mais il tomba mort au moment où il allait s'embarquer, et se diriger vers l'embouchure de la Dvina, pour mettre le siége devant Riga. Les chevaliers, déjà

Tolérance des Russes en matière de religion.

maîtres du sud de la Livonie, désiraient également le devenir du nord de cette province, et de l'Esthonie. Instruit que leurs partisans pillaient les habitans de ces contrées, Mstislaf de Novgorod rassemble une armée de quinze mille hommes, et, réuni au prince de Pskof, à David de Toropetz, son frère, il se met en campagne et s'avance jusque vers la mer. Il ne put joindre les Allemands qui avaient eu le temps de se retirer à Riga; mais il exigea un tribut des Tchoudes, assiégea Verpel, imposa les habitans de cette ville à sept cents grivnas en *nogates*, et ravagea beaucoup de villages circonvoisins. Cette partie occidentale du gouvernement actuel d'Esthonie se trouvait alors dans un état florissant. Les laboureurs y vivaient au sein de l'abondance, et les villages y étaient bien bâtis : malheureusement les chevaliers d'Albert mirent bientôt tout à feu et à sang dans cette province.

Exploits de Mstislaf.

Après avoir distribué aux troupes novgorodiennes les deux tiers du tribut qu'il avait imposé, et le troisième à ses gentilshommes, Mstislaf quitta provisoirement les bords de la mer Baltique, pour se rendre sur le Dniéper. Arrivé à Novgorod, il assembla un conseil dans le palais d'Yaroslaf, et proposa au peuple de

venger l'injure faite par Vsevolod-le-Rouge, à la maison de Monomaque.

Les citoyens aimaient Mstislaf qui mettait tous ses soins à leur plaire; aussi lui répondirent-ils d'une voix unanime. *Prince, nous sommes prêts à te suivre partout.* Ce zèle ardent se refroidit bientôt. Les guerriers novgorodiens se querellèrent en chemin avec ceux de Smolensk; un de ces derniers fut tué par eux, et ils déclarèrent solennellement que rien ne pourrait les forcer à marcher en avant. En vain le prince chercha à toucher le cœur de ces ingrats : aucun d'eux ne voulut obéir à ses ordres. *Il faut donc nous séparer!* leur dit Mstislaf, sans autre reproche. Il prit congé d'eux avec beaucoup d'affabilité, et sortit de Smolensk, accompagné de ses frères. Le possadnik Tverdislaf dit alors aux Novgorodiens étonnés, que leurs ancêtres s'étaient toujours enorgueillis de leur zèle pour les bons princes; qu'ils avaient avec joie sacrifié leurs jours pour Yaroslaf-le-Grand; que, dans toutes les circonstances, ils avaient donné l'exemple aux autres Russes. Ces paroles touchèrent les Novgorodiens, car s'ils étaient inconstans, ils n'étaient insensibles ni à l'honneur national, ni à la gloire des actions généreuses: ils rejoignirent le prince, et lui prouvèrent, par l'impatience avec laquelle

ils attendaient le combat, l'ardeur dont ils étaient animés pour son service. La guerre fut bientôt terminée; les villes ouvrirent leurs portes, et deux princes se rendirent prisonniers. Vsevolod Sviatoslavitch sortit de Kief, courut s'enfermer dans Tchernigof, où il mourut de chagrin. Son frère Gleb, dont le pays était ravagé, ne put acheter la paix qu'à force de soumissions et de présens. Les vainqueurs donnèrent Kief à Ingvar de Loutsk, qui en fit la cession volontaire au prince de Smolensk.

Aussitôt qu'il eut rétabli l'ordre dans la province du Dniéper, qu'il venait de conquérir, le valeureux Mstislaf retourna à Novgorod; mais bientôt, dans un conseil public, il déclara aux habitans que des affaires l'appelaient au midi de la Russie; qu'il serait toujours le défenseur des Novgorodiens, et qu'il leur donnait la liberté de se choisir un autre prince. Le peuple témoigna de vifs regrets de sa perte: il délibéra long-temps sur le choix de celui qu'il désignerait pour remplacer un prince aussi généreux: à la fin on envoya une députation à Feodor, fils de Vsevolod, gendre de Mstislaf, pour le prier de venir les gouverner. Ce prince signala le commencement de son règne par une grande sévérité, par des punitions exemplaires: il exila à

1215.

Sévérité d'Yaroslaf Feodor.

Tver plusieurs fonctionnaires, chargés de chaînes; il abandonna au pillage la maison d'un officier supérieur, calomnié par ses ennemis, et fit arrêter la femme et les enfans de ce seigneur. Encouragé par l'exemple du prince, le peuple chercha de nouvelles victimes, de nouveaux coupables, et fit mourir, de sa propre autorité, deux citoyens distingués. Le prince, dépité de ne pouvoir calmer les mutins, se retira à Torgek.

Famine à Novgorod.

Cependant la récolte manqua dans les environs de Novgorod. Yaroslaf irrité s'empara de tous les magasins de blé, et eut soin de ne laisser entrer aucun convoi dans la capitale. En vain des députés allèrent le supplier de revenir : il les retint prisonniers à Torgek, et ordonna à sa femme de quitter Novgorod, déjà en proie aux horreurs de la famine. Le boisseau de seigle coûtait alors à peu près trois roubles de notre monnaie d'argent actuelle. Poussés par la faim, les infortunés Novgorodiens mangeaient l'écorce des sapins, des feuilles de tilleul, de la mousse; ils donnaient leurs enfans à qui voulait les prendre, et mouraient eux-mêmes d'inanition. Les rues étaient jonchées de cadavres abandonnés à la merci des chiens qui les dévoraient, et les hommes fuyaient par troupes nombreuses dans les pays voisins, pour se soustraire à la mort. Les

Novgorodiens envoyèrent, pour la dernière fois, supplier Yaroslaf de venir les consoler par sa présence. « Venez à Ste.-Sophie, lui disaient-ils, » ou dites que vous ne voulez plus être notre » prince. » Ces ambassadeurs furent également arrêtés ainsi que les marchands de Novgorod. Les magistrats étaient plongés dans la plus profonde affliction ; les citoyens remplissaient l'air des cris du désespoir, tandis que le lieutenant d'Yaroslaf, et ses gentilshommes, étaient spectateurs indifférens de la misère publique. On vit bientôt arriver un consolateur. Le généreux Mstislaf accourut, et les Novgorodiens le virent avec transport dans le palais d'Yaroslaf. « Je n'ai » point oublié, leur dit ce prince, la promesse » que je vous ai faite d'être toujours votre ami; » je briserai les chaînes des citoyens innocens, » renfermés dans Torgek, et je périrai, ou bien » je rendrai le bonheur à Novgorod. » Le peuple attendri jura de vivre et de mourir avec le bon Mstislaf, qui fit sur-le-champ arrêter les boyards d'Yaroslaf. Il envoya également à ce prince un sage ecclésiastique, pour lui déclarer que, s'il voulait être encore considéré par lui comme un fils, il fallait qu'il quittât Torgek, qu'il rendît sur-le-champ la liberté à tous les boyards et marchands novgorodiens. Le fier

Le 11 février 1216.

Yaroslaf, rejetant de semblables propositions de paix, se prépara à la guerre ; il fit sur le chemin des abatis d'arbres, des fortifications, et envoya cent Novgorodiens des plus distingués à Novgorod, avec ordre d'en faire sortir son beau-père. Mais cette démarche eut des résultats contraires à ses espérances; car ces hommes, voyant l'accord qui régnait parmi leurs concitoyens, se réunirent à eux avec joie. Yaroslaf, irrité d'une pareille défection, rassembla, dans la campagne, tous les Novgorodiens qui se trouvaient auprès de lui, au nombre de plus de deux mille; il les fit charger de fers, leur enleva leurs chevaux, leur argent, et tout leur bien, et les envoya dans la ville de Péréiaslavlé Zalessky. Il comptait sur le puissant secours de son frère Georges, prince de Vladimir; aussi menaça-t-il son beau-père de le punir, et il donna le signal de la guerre civile. La situation de Novgorod était déplorable; la famine, les maladies avaient emporté une grande partie de ses habitans; d'autres erraient dans des contrées étrangères; ses citoyens les plus distingués gémissaient dans les cachots de Souzdal, et les maisons abandonnées, des rues entièrement désertes offraient le plus douloureux spectacle. Mstislaf assembla un conseil, et tâcha de rendre le courage aux habitans:

« Quoi ! dit-il au peuple, nous laisserions nos » frères livrés à l'opprobre d'un honteux esclavage ? Rendons à notre capitale son ancien » éclat. Que Torgek n'ose point usurper la grandeur de Novgorod. Novgorod est là où se » trouve Ste.-Sophie. Vous avez peu de troupes, » mais Dieu est le protecteur des justes, et par » lui le faible devient puissant. » Tous parurent d'abord réunis d'opinion; ensuite plusieurs des partisans d'Yaroslaf allèrent secrètement le rejoindre à Torgek. Mstislaf sortit de Novgorod, avec le reste des habitans, et son frère Vladimir de Pskof, qui avait, pendant quelque temps, gouverné une petite province dans la Livonie allemande, et qui, pour la seconde fois, régnait alors dans cette ville.

Cette guerre eut des suites importantes. Le prince de Novgorod tenta d'abord les voies de conciliation avec Yaroslaf; mais, contraint de soutenir ses droits par la force, il prit ses mesures en général habile et en bon politique. Il prévit que Georges de Vladimir aiderait son frère de tous ses moyens; il fit en conséquence une allianee secrète avec Constantin, lui donnant sa parole de le placer un jour sur le trône de Vladimir. Les hostilités commencèrent dans la province de Toropetz. Un corps de dix mille

guerriers, envoyé par Georges à Yaroslaf, assiégea Rjeska, dont la garnison n'était que de cent hommes. Le prince de Novgorod, arrivé à temps avec cinq cents chevaux, contraignit les assiégeans de se retirer, et s'empara de la forteresse de Zoubtsof. La garde de Mstislaf voulait aller droit à Torgek; mais le prince, qui avait appelé à son secours Vladimir de Smolensk, se porta tout à coup sur Péréiaslavle Zalessky, afin d'éloigner le théâtre de la guerre de la principauté de Novgorod. Enfin les deux armées se rencontrèrent près d'Yourief. Constantin se trouvait avec ses troupes dans le camp des Novgorodiens. Georges, Yaroslaf, les princes de Mourom, qui tous agissaient de concert, armèrent jusqu'aux habitans de la campagne, et leurs rangs immenses se disposèrent sur les bords de la Kza. Les annalistes disent que le prince Vladimir et son frère avaient trente drapeaux ou régimens, cent quarante trompettes et tambours. Le prudent Mstislaf avait toujours l'espoir d'éviter l'effusion du sang. Des ambassadeurs novgorodiens furent chargés de dire à Georges, qu'ils étaient prêts à faire la paix, même avec Yaroslaf, pourvu que ce prince renvoyât tous leurs concitoyens retenus prisonniers, et leur restituât Torgek avec Volok Lamsky. Georges

répondit que les ennemis de son frère étaient les siens propres; et le vindicatif Yaroslaf, enflé d'orgueil, refusa d'écouter aucune proposition. « Il n'est plus temps de songer à la paix, dit-» il aux ambassadeurs, vous êtes maintenant » comme le poisson sur le sable; vous vous êtes » avancés trop loin, et vous avez rendu votre » perte inévitable. » Mstislaf représenta une autre fois encore à Georges et à Yaroslaf qu'une guerre civile était le plus grand malheur pour l'Etat, qu'il voulait les réconcilier avec son frère aîné, qui leur cédait toute la province de Souzdal, à condition que Georges lui rendrait, comme au plus âgé, la ville de Vladimir. « Si notre » père, dit Georges, n'a pu m'accorder avec » Constantin, est-ce à Mstislaf qu'il appartient » de nous juger? Que Constantin soit victorieux » et tout est à lui. » Les ambassadeurs se retirèrent fort tristes, et le prince de Vladimir, qui faisait un repas dans sa tente avec ses boyards, voulut connaître leur façon de penser. L'un d'entre eux conseilla de ne pas rejeter la paix; de reconnaître Constantin comme souverain de droit de la province de Souzdal, ajoutant que les princes, descendans de Rostislaf, étaient sages, courageux, et les soldats de Novgorod, de Smolensk, audacieux dans les combats; que Mstislaf

n'avait point de rival dans l'art de la guerre ; que quelquefois la supériorité des forces le cédait à celle du talent. Ce discours, dicté par la sincérité, déplut aux princes. D'autres seigneurs leur disaient, au contraire, afin de flatter leur amour-propre, que jamais ennemis ne s'en étaient allés sains et saufs du pays de Souzdal ; que les habitans de cette province étaient assez forts pour lutter contre l'armée coalisée de tous les Russes. Une arrogance aussi déplacée eut l'approbation des princes, qui rassemblèrent leurs généraux, et leur donnèrent l'ordre formel de n'épargner personne dans le combat ; de tuer ceux même qui porteraient des broderies d'or sur l'épaule. « Les cuirasses, les habits et les chevaux des morts sont à vous, leur dirent-ils ; nous ne ferons prisonniers que les princes ; nous réservant de décider plus tard de leur sort. » Alors congédiant ses voïévodes, Georges se renferma dans sa tente avec ses frères, et s'occupa du partage de toute la Russie. Il gardait Rostof pour lui, donnait Novgorod à Yaroslaf, Smolensk à son troisième frère, et Kief aux Olgovitchs : il se réserva la faculté de disposer ultérieurement de Galitch. Après avoir signé un traité, et s'être engagé par serment à en observer les conditions, ces princes envoyèrent dire

aux ennemis qu'ils désiraient combattre dans la vaste plaine de Lipetsk. Mstislaf accepta le défi. Il tint long-temps conseil avec Constantin, et s'étant assuré de sa fidélité par un serment solennel, il sortit de ses positions, pendant la nuit, au son des trompettes, aux cris menaçans des soldats, pour se rendre au lieu du combat. Les troupes de Georges restèrent jusqu'au jour *derrière leurs boucliers*, c'est-à-dire, armées et en ordre de bataille, en attendant l'attaque; elles étaient si intimidées qu'elles faillirent prendre la fuite. Dès l'aurore Mstislaf et Constantin s'avancèrent vers l'ennemi qui avait pris position sur une montagne entourée de palissades, au pied de laquelle se trouvait une vallée profonde. Mstislaf proposa à Georges la paix ou la bataille dans la plaine. « Je n'accepte ni l'une ni l'autre, répon» dit ce prince; et puisque vous n'avez pas craint » de faire un si long chemin, vous pouvez éga» lement essayer de traverser la vallée et de » nous combattre. » Mstislaf, placé sur une autre montagne, ordonna à de jeunes guerriers d'élite d'attaquer les cohortes d'Yaroslaf. On se battit depuis le matin jusqu'au soir, mais faiblement et à contre-cœur, car le temps était froid et pluvieux. Le lendemain Mstislaf voulait marcher sur Vladimir, lorsque Constantin lui con-

Célèbre bataille de Lipetsk.

seilla de ne point laisser l'ennemi derrière lui, et lui fit sentir le danger auquel ils s'exposaient dans le cas où les pacifiques Rostoviens profiteraient de l'occasion pour retourner dans leurs foyers. Cependant les troupes de Georges, voyant du mouvement dans le camp des Novgorodiens, s'imaginèrent que l'intention de Mstislaf était de se retirer : aussitôt ils descendent la montagne pour se mettre à sa poursuite ; mais Georges et Yaroslaf parviennent à les arrêter. Alors le prince de Novgorod dit à ses soldats : « La montagne où » nous sommes est pour nous d'une faible dé» fense, et celle où nous voyons l'ennemi ne » saurait nous empêcher de le vaincre ; mar» chons avec l'aide de Dieu et une conscience » pure. » A ces mots il leur ordonne de se préparer au combat : une des ailes était commandée par Vladimir de Smolensk ; l'autre par Constantin ; le centre par Mstislaf, avec le prince de Pskof, à la tête des Novgorodiens. Tout étant disposé, Mstislaf parcourut les rangs, et encouragea ses soldats par ce discours : « Mes amis et » frères, nous sommes entrés dans un État puis» sant, mais armons-nous de courage et appe» lons Dieu à notre secours. Que personne de » vous ne tourne la tête : ici la fuite ne soustrai» rait pas à la mort. Oublions, pour un moment,

» nos femmes et nos familles ; je vous donne le » choix de combattre à pied ou à cheval. » « Nous combattrons à pied, répondirent les » Novgorodiens, ainsi que l'ont fait jadis nos » pères sous les murs de Souzdal. » Au même instant ils quittent leurs chevaux ; jettent leurs habits, ôtent jusqu'à leurs bottes, et s'avancent en poussant des cris affreux. Ils sont bientôt suivis de Mstislaf et de la garde à cheval. Ni les précipices, ni les retranchemens ne peuvent arrêter leur impétuosité. Les troupes de Smolensk, également à pied, attaquent l'ennemi, sans attendre leur voïévode qui était tombé de cheval dans la vallée. Aussitôt que le prince de Novgorod vit le combat engagé, il dit à Vladimir de Pskof : *Ne trahissons point ces braves gens.* Aussitôt il devance tous les autres. Armé d'une hache, trois fois il se fait jour à travers les colonnes ennemies, abattant les têtes, laissant derrière lui des monceaux de cadavres. Les annalistes représentent, sous les couleurs les plus vives, l'horreur que devait inspirer cette terrible bataille ; ils disent qu'on y voyait le fils armé contre le père, le frère contre le frère, l'esclave contre le maître, car beaucoup de Novgorodiens étaient du parti d'Yaroslaf, et un grand nombre de parens se trouvaient ennemis ; les uns combattaient sous les étendards de

Le 21 avril.

Georges; les autres sous les drapeaux de Constantin. La victoire ne fut pas un instant douteuse. Les guerriers de Novgorod et de Smolensk réussirent, par leurs communs efforts, à renverser l'ennemi : en signe de triomphe, ils montraient dans leurs mains les étendards d'Yaroslaf. Georges tenait encore contre Constantin; mais bientôt il suivit Yaroslaf dans sa fuite. « Mes » amis, dit le prince de Novgorod à ses braves » guerriers, ne songeons point à satisfaire nôtre » cupidité, et complettons la victoire. » Les Novgorodiens, dociles à ses ordres, ne voulurent point toucher au butin : ils poursuivirent avec acharnement les Souzdaliens, dont un grand nombre se noya dans les rivières; ils accablèrent des plus sanglans reproches les soldats de Smolensk, qui s'occupaient à dépouiller les morts, et à piller les bagages de l'ennemi.

La perte fut énorme du côté des vaincus, qui laissèrent neuf mille deux cent trente-trois morts sur le champ de bataille. Dans leur rage, les soldats de Mstislaf n'accordaient point de quartier, et ils ne firent que soixante prisonniers. Les troupes de Smolensk trouvèrent, dans le camp de Georges, le traité par lequel ce prince s'était engagé à partager toute la Russie avec ses frères. Yaroslaf, le principal auteur de cette guerre, se

retira à Péréiaslavle où, dans sa fureur, il ordonna d'étouffer beaucoup de marchands novgorodiens qui gémissaient dans les cachots. Quant à Georges, après avoir crevé trois chevaux sous lui, il arriva sur le quatrième à Vladimir, où il n'était presque resté que des vieillards, des femmes, des enfans, et des ecclésiastiques. Aussitôt qu'ils aperçurent de loin ce cavalier, ils crurent que leur prince avait remporté la victoire, et qu'il leur envoyait un courrier pour annoncer cette nouvelle. Quel fut leur étonnement de reconnaître Georges lui-même dans ce prétendu courrier! Dans sa fuite, il avait jeté ses habits de prince, et il parut en chemise aux portes de la capitale; il fit le tour des murailles en criant qu'il fallait fortifier la ville. Les habitans, saisis d'effroi, virent arriver pendant la nuit un grand nombre de blessés. Le lendemain Georges rassembla les citoyens, et les supplia de lui prouver leur zèle en défendant avec intrépidité la capitale. « Prince, lui répondirent-ils, le zèle ne » nous sauvera pas. Nos frères sont restés sur le » champ de bataille, d'autres sont arrivés sans » armes. Qui donc opposerons-nous à l'enne- » mi ? » Le prince les conjura de tenir au moins pendant quelques jours, afin de pouvoir entamer des négociations.

Généro-sité de Mstislaf.

Le généreux Mstislaf défendit de poursuivre Georges et Yaroslaf ; il resta long-temps sur le champ de bataille, et marcha lentement vers Vladimir : deux jours après la ville fut cernée de tous côtés. Dès la première nuit, il aperçut un violent incendie. Les soldats voulaient profiter de cette circonstauce pour monter à l'assaut, mais Mstislaf les retint, afin d'éviter le carnage. Georges ne songea bientôt plus à se défendre. Le troisième jour il arriva au camp du prince de Novgorod, avec ses deux jeunes fils ; là, s'adressant à Mstislaf et à Vladimir de Smolensk : » *Vous êtes victorieux*, leur dit-il, *disposez de* » *ma vie et de ma fortune ; mon frère Constan-* » *tin obéit à vos ordres.* » Mstislaf et Vladimir acceptèrent les présens qu'il leur avait apportés, et furent médiateurs entre lui et Constantin. Georges, forcé de sortir de la capitale, arrosa de ses larmes le tombeau de son père ; dans sa juste douleur, il se plaignit d'Yaroslaf, cause d'une guerre aussi funeste : il s'embarqua avec sa femme, l'évêque Simon, et partit pour Gorodetz du Volga, ou Radilof. Parmi le petit nombre d'amis qui le suivirent, il faut distinguer l'évêque Simon, célèbre, non-seulement par la Biographie qu'il nous a laissée des saints moines de Kief, mais par ses propres vertus. Redevable à Georges de

la dignité épiscopale, il ne voulut point se séparer de son bienfaiteur au moment de l'infortune. En 1215, ce prince avait formé un diocèse particulier pour la province de Souzdal, et une autre pour celle de Vladimir, afin qu'elles ne dépendissent point de Rostof.

CHAPITRE V.

Constantin, grand prince de Vladimir et de Souzdal.

1216 — 1219.

Bonté de Constantin. — Affaires de Livonie. — Entreprise importante de Mstislaf. — Emportement du jeune Daniel. — Tyrannie des Hongrois à Galitch. — Assassinats à Rezan. — Mort de Constantin.

Lorsque Mstislaf eut fait remonter Constantin sur le trône de la grande principauté, il alla soumettre son gendre, qui, dépouillant sa fierté, renonça aux intentions hostiles qu'il n'avait plus le pouvoir de réaliser, et eut recours à la générosité de son frère aîné. « Soyez mon père, dit-il » à Constantin, je remets mon sort entre vos » mains ; je viens vous demander l'aumône. » Aurez-vous la barbarie de me livrer au prince » de Novgorod et de Smolensk ? » Sur l'invitation de Constantin, Mstislaf consentit à faire la paix, et agréa les présens d'Yaroslaf ; mais il ne voulut point que sa fille continuât de vivre avec

un prince si impérieux : il la reprit auprès de lui, et la ramena en triomphe à Novgorod, après avoir délivré tous les habitans de cette ville, retenus prisonniers dans Péréiaslavle.

Ainsi Constantin, au comble de ses désirs, ne songea qu'à adoucir l'exil de Georges. Il l'appela près de lui, le déclara héritier de la grande principauté, et lui donna Souzdal. Georges sut apprécier tant de générosité; il serra tendrement son frère dans ses bras, et fit le serment d'oublier ce qui s'était passé. Constantin, qui sentait la faiblesse de sa santé, voulait, en cas de mort, que ses jeunes fils retrouvassent un second père dans l'aîné de leurs oncles.

1217. Bonté de Constantin.

Mstislaf, le héros de ce temps, lorsqu'il eut terminé l'entreprise que nous venons de décrire, brûlait de signaler son courage par de nouveaux exploits, plus éclatans encore, et il se retira au midi de la Russie. Profitant de son absence, les Lithuaniens ravagèrent quelques habitations aux environs de la Schelona, et les chevaliers livoniens tâchèrent de fortifier Odenpé, dont ils venaient de s'emparer. Vladimir de Pskof qui se trouvait alors à Novgorod, ayant pris le commandement des troupes, alla assiéger ses anciens amis, les Allemands, dans le château d'Odenpé. Pendant que les habitans faisaient d'insi-

1217—1218.

Affaires de Livonie.

dieuses propositions de paix aux Russes, qui s'étaient éloignés de leur camp, les Allemands tombèrent sur les bagages des Novgorodiens; mais ils perdirent beaucoup d'hommes, au nombre desquels se trouvaient deux voïévodes, et furent obligés de se sauver en désordre dans le château. Volquin, grand maître de l'ordre, fut même sur le point d'être pris avec Diétrich, frère d'Albert, évêque de Riga, et beau-père de Vladimir de Pskof. Pressés enfin par les assiégeans, tourmentés par la faim, et trop faibles pour tenter une seconde fois le sort des combats, ils demandèrent la paix. Diétrich resta en otage entre les mains des Novgorodiens, qui ne permirent aux chevaliers de sortir, qu'après avoir exigé d'eux l'engagement de leur fournir sept cents chevaux allemands. A son retour de Kief, Mstislaf parcourut la province de Novgorod; il y punit quelques magistrats indociles ou négligens; ensuite il rassembla les citoyens de la capitale dans le palais d'Yaroslaf, et leur dit: « Je » salue Ste.-Sophie, le tombeau de mon père, » et vous, braves Novgorodiens. Des étrangers » dominent dans la célèbre principauté de Galitch: j'ai l'intention de les en chasser; mais je » ne vous oublierai pas, et je désire que mes os » reposent dans l'église de Ste.-Sophie, à côté


Entreprise importante de Mstislaf.

» de la place où mon père a été inhumé. » Vainement les citoyens, pénétrés de la douleur la plus vive, le supplièrent de ne point les abandonner. Il fit au peuple les adieux les plus tendres, et se rendit sans délai à Kief, chez ses frères, brûlant d'impatience de rassembler une armée dans la Russie méridionale, afin de la conduire sur les rives du Dniester.

L'honneur et la religion commandaient à Mstislaf cette glorieuse entreprise. Nous avons laissé le jeune Daniel sur le trône de Galitch, mais il n'avait que le nom de prince. Les boyards disposaient de tout; et comme la veuve de Roman était un obstacle à leurs volontés, ils la forcèrent de se retirer à Belz. Daniel versa des larmes; il refusa de se séparer de sa mère; dans son emportement, il frappa de son épée un des seigneurs qui avait osé arrêter son cheval par la bride; cependant il céda aux instances de la princesse, qui le suppliait de rester. Offensé de cette audace des boyards, André, roi de Hongrie, arriva lui-même avec une armée, apaisa les rebelles, et mit dans les fers Vladislas, le plus coupable d'entre eux. Bientôt on vit se renouveler les malheurs de la famille de Roman. Secrètement appelé par les Galiciens, Mstislaf-le-Muet força Daniel à fuir en Hongrie;

Emportement du jeune Daniel.

Lechko-le-Blanc enleva Belz à Vassilko, pour la donner à son beau-père, Alexandre, prince de Vladimir. Vassilko, accompagné d'un grand nombre de boyards, se retira à Kamenets. Déjà André venait défendre Daniel pour la seconde fois; déjà Mstislaf-le-Muet, plus faible qu'ambitieux, cherchait son salut dans la fuite, lorsqu'une horrible sédition éclata dans la Hongrie même. De féroces barons, ennemis de la reine Gertrude, avaient fait périr cette princesse, et réservaient le même sort au roi lui-même. Vladislas, boyard de Galitch (qui avait recouvré la liberté), profita d'une circonstance où André ne pouvait plus penser qu'à sa sûreté personnelle, pour lui représenter que le jeune Daniel, fils d'un prince odieux au peuple, ne serait pas en état de maintenir la paix dans Galitch, ou que, parvenu à l'âge de majorité, il ne voudrait plus être tributaire des Hongrois; qu'en conséquence, André, au lieu de désigner pour le remplacer à Galitch, un prince russe ou un étranger, ferait beaucoup mieux de choisir le plus digne des boyards de la province, dont il exigerait un serment de fidélité, que les liens sacrés de la reconnaissance rendraient à jamais inviolable. Vladislas eut la satisfaction de voir l'accomplissement de ses désirs. Préféré à tous les autres

boyards, il arriva soutenu par une armée hongroise, pour régner dans sa patrie; il prit le titre de prince, et osa marcher l'égal des descendans de saint Vladimir. Daniel et sa mère, frustrés dans leur espérance sur la protection d'André, se jetèrent entre les bras de Lechko-le-Blanc, qui vit avec un œil d'envie la riche province de Galicie devenue province hongroise. Ce souverain prit avec chaleur le parti de Daniel; il remporta une victoire sur Vladislas, et quoiqu'il ne pût conquérir Galitch, il rendit cependant un grand service aux fils de Roman, en forçant son beau-père, Alexandre, à leur céder Tikhomle et Pérémysle, où il leur fut permis de vivre avec leur mère. Ils y passèrent quelque temps dans la tranquillité, jetant de tristes regards sur les tours de Vladimir, capitale de l'apanage de Roman. Ils furent joints par tous les fidèles boyards, compagnons d'armes de leur valeureux père, et prêts à servir avec le même zèle des fils qui, dans l'âge de la jeunesse, promettaient déjà les fruits de la virilité, un esprit peu commun, et la noblesse de l'âme. Les Russes et les étrangers voyaient avec étonnement, dans une petite ville, une cour brillante, composée de chevaliers, de boyards expérimentés, jouissant de l'estime

particulière du roi de Pologne. Pakoslas, voïévode de Sandomir, ami de la famille de Roman, voulut en concilier les intérêts avec ceux des Hongrois et des Polonais, alors brouillés au sujet de Galitch; il alla trouver André, et n'eut point de peine à l'engager à faire la paix. Ils convinrent que Coloman, jeune fils d'André, épouserait Salomé, fille, encore en bas âge, du duc Lechko, et qu'il régnerait dans Galitch : il fut stipulé de plus que le roi céderait Pérémysle aux Polonais; qu'il donnerait Vladimir à Daniel, et que Lubatchef serait accordée à Pakoslas, en sa qualité de pacificateur. Ces conditions furent exécutées. Alexandre fut renvoyé de la province de Vladimir, et Vladislas exilé comme un usurpateur. C'est ainsi, dit l'annaliste, que cet orgueilleux seigneur, guidé par sa folle ambition, se perdit à la fois lui et ses enfans. Offensés de son audacieuse usurpation, aucun des princes russes ne voulut les reconnaître. Pour mettre un terme à tant de révoltes et de mutations, les Galiciens se seraient peut-être contentés du sort dont ils jouissaient alors, si le nouveau gouvernement hongrois eût observé les règles de la modération et de la justice; mais André eut assez peu de raison pour opprimer notre Église. Dès l'année 1214, la première de l'administra-

Tyrannie des Hongrois à Galitch.

tion de Coloman, ce prince écrivit au pape Innocent III, que le peuple et les princes de Galitch, *soumis à la Hongrie*, lui avaient demandé son fils pour souverain, qu'ils désiraient se réunir à l'Eglise latine, mais à une seule condition : c'est que le pape ne changerait point leurs cérémonies religieuses, et leur permettrait de se servir de la langue slavonne dans leur culte. En conséquence, lorsque l'archevêque de Gran, au nom d'Honorius III, successeur d'Innocent, eut mis, dans Galitch, la couronne royale sur le front du fils d'André et sur celui de Salomé, ce nouveau souverain, conformément aux ordres de son père et à ceux du pape, chassa l'évêque russe, ainsi que nos prêtres, et voulut convertir tous les habitans à la religion latine (15). Le peuple fatigué des révoltes, des crimes et des ruses des boyards, se perdant au milieu des contradictions continuelles de son système politique, n'osa point se révolter contre les tyrans de sa conscience ; il se contenta de plaintes inutiles. Par malheur pour les Hongrois, André, par suite d'une dispute avec son gendre, le duc Lechko, lui enleva Pérémysle et Lubatchef : le duc fut tellement irrité d'une pareille conduite, que, malgré les liens du sang, il chercha dans la Russie de puissans ennemis à opposer à son

beau-fils. Mstislaf de Novgorod lui parut digne de servir son ressentiment. « Tu es mon frère, » écrivait Lechko à ce brave prince. Entre dans » la carrière que je t'offre pour signaler ta va- » leur. Galitch, l'apanage de tes ancêtres, gémit » sous le joug des oppresseurs. » Mstislaf, *toujours prêt*, comme son père, *aux grandes entreprises*, ne refusa pas une offre si flatteuse pour son ambition.

Pendant qu'il s'occupait dans Kief des préparatifs de cette guerre, le calme régnait dans la grande principauté de Vladimir. Constantin jouissait du repos de ses sujets et de l'amour de ses frères. Au lieu de suivre l'exemple que lui avaient donné son oncle et son père, il n'exigea aucune soumission des princes apanagés ses voisins, qui, selon lui, ne devaient rendre compte de leur conduite qu'à Dieu seul. Encouragés par ce trop de douceur, deux princes de Rezan osèrent commettre un crime épouvantable.

Assassinats à Rezan.

Le perfide Gleb, qui, sous le grand prince Vsevolod, avait voulu perdre ses parens par de fausses dénonciations, convint, avec son frère Constantin Vladimirovitch, de les faire périr publiquement, afin de régner ensuite sur toute la principauté de Rezan. Ils se rassemblèrent dans la campagne, comme pour un conseil, et Gleb

leur donna un repas magnifique dans sa tente. Les princes, les boyards se livraient à la joie, bien loin de se douter du sort cruel qui les attendait. Le maître caressait et choyait ses paisibles hôtes; ni le visage, ni la voix du scélérat n'étaient altérés par l'affreux secret de son cœur. Tout à coup Gleb et Constantin tirent leurs épées; des domestiques et des Polovtsi en armes se précipitent dans la tente, et le carnage commence. Aucun des six malheureux princes, aucun de leurs fidèles boyards ne put se soustraire au fer des assassins. Fatigués enfin de meurtres, les monstres sortent de la tente, et remettent tranquillement dans le fourreau, leurs épées fumantes encore du sang de ces victimes infortunées, au nombre desquelles se trouvait le bon Ysiaslaf, propre frère de Gleb.

Le crime était horrible, et cependant ce crime resta impuni. Le grand prince Constantin, affaibli par les maladies, se contenta de donner 1218.
des larmes à l'affreuse destinée de ces malheureux princes; au lieu de venger leur mort, il bâtissait des églises, distribuait des aumônes, et baisait avec transport les saintes reliques qu'on lui apportait de la Grèce. Peu de temps avant de mourir, il envoya Vassilko, son fils aîné, à Rostof, et un autre nommé Vsevolod, à

Yaroslavle, leur ordonnant de vivre toujours en bonne intelligence, de l'imiter dans leurs mœurs, d'être les bienfaiteurs des orphelins, des veuves, du clergé, et de respecter Georges comme un second père. Constantin termina ses jours à l'âge de 33 ans, pleuré par ses boyards, par ses domestiques, par les pauvres et les moines. Un annaliste de Souzdal, qui fait un grand éloge de la sagesse et des vertus de ce prince, dit que non-seulement il lisait beaucoup de livres de piété, mais qu'il agissait d'après leurs saints préceptes; rempli de la foi des apôtres, il était si bon qu'il tâchait surtout de n'affliger personne; qu'il aimait à consoler tout le monde, et par ses actions et par ses paroles. L'épouse de Constantin se fit religieuse sur la tombe même de son époux; cette princesse, qui prit le nom d'Agathe, mourut au bout de deux ans dans la retraite d'un monastère.

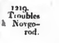
Mort de Constantin. 2 février 1219.

CHAPITRE VI.

Le grand prince GEORGES II, *fils de* VSEVOLOD.

1219 — 1224.

Troubles à Novgorod. — Générosité du possadnik de cette ville. — Affaires ecclésiastiques. — Guerres. — Oustiougue. — Nijni-Novgorod. — Galitch délivrée. — Imprudence de Mstislaf. — Événemens en Livonie. — Le valeureux Viatchko. — Incursion des Lithuaniens. — Bruit vague sur les Tatars.


1219. Troubles à Novgorod.

APRÈS le départ de Mstislaf, les Novgorodiens avaient appelé, chez eux, son neveu Sviatoslaf Mstislavitch de Smolensk; mais ce prince ne put parvenir à réprimer l'humeur séditieuse des magistrats et du peuple. Le possadnik Tverdislaf, homme d'un mérite éminent, irrita les amis et les partisans d'un seigneur arrêté par son ordre : cette voie de fait fut le signal d'une émeute populaire ; les uns prirent le parti de Tverdislaf; les autres celui du boyard prisonnier; d'autres enfin restèrent paisibles spectateurs de cette querelle, qui dégénéra bientôt

en guerre ouverte. Pendant huit jours entiers, il se tint de bruyans conseils au son des cloches ; emportés enfin par la fureur, les citoyens, armés de cuirasses et de casques, tirèrent leurs épées. Tout fut inutile pour les calmer, et les exhortations des vieillards, et les pleurs des femmes ou des enfans : il semblait que les Novgorodiens n'eussent plus ni lois, ni chefs, ni principes d'humanité. Afin d'enflammer encore le cœur de ses amis, Tverdislaf, les yeux fixés sur le temple de Ste.-Sophie, leur adressa un discours, et se dévoua hautement à la mort, dans le cas où sa conscience ne serait pas pure devant Dieu et ses concitoyens : « Je tomberai le premier dans le combat, dit-» il, ou bien Dieu me justifiera en accordant » la victoire à mes frères. » L'exaspération des esprits s'apaisa par la mort de dix citoyens : le peuple reconnut son égarement ; il demanda la paix, et jura, en baisant la sainte croix, qu'il n'aurait plus désormais qu'une même pensée. Le calme se rétablit ; mais le prince, mécontent de Tverdislaf, envoya un de ses officiers au conseil pour déclarer que, d'après les droits que lui donnait son titre de prince, il ordonnait la déposition et le remplacement de ce possadnik. Les citoyens voulurent connaître les

reproches qu'on lui faisait. « Je le veux, » repartit Sviatoslaf avec fierté. « Je suis satisfait, » dit alors Tverdislaf : mon honneur reste sans » tache ; et vous mes frères, mes concitoyens, » vous êtes libres de vous choisir des possadniks » et des princes. » Le peuple se déclara pour cet homme généreux : « Rappelez-vous, prince, » disent les envoyés du conseil à Sviatoslaf, rap» pelez-vous que vous avez fait le serment de » ne point destituer nos magistrats, sans ac» cusation légitime ; si vous l'oubliez, nous » sommes prêts *à vous saluer* et *à vous montrer* » *le chemin* ; mais Tverdislaf restera notre » possadnik. » Sviatoslaf, à cette preuve de l'opiniâtreté du peuple, ne voulut point disputer plus long-temps ; il partit bientôt pour Kief, par ordre de son père, qui l'engagea à céder le trône de Novgorod à son jeune frère Vsevolod. Le règne de ce nouveau prince fut également signalé par des troubles intérieurs : le 1219 — 1221.
peuple vit avec étonnement les préposés, envoyés par les Novgorodiens, pour percevoir les tributs dans la province de la Dvina, rebrousser chemin, disant que le grand prince Georges, et Yaroslaf Vsevolodovitch, n'avaient pas voulu les laisser passer par la province de Biélozersk, à l'instigation, disaient-ils, du

possadnik et du chef militaire de Novgorod. Le peuple se mutina et destitua ses principaux magistrats : cependant, quelque temps après, il réintégra Tverdislaf dans sa charge. Quoique Vsevolod n'eût aucune raison de le haïr, il prit la résolution de faire périr cet homme illustre; il rassembla ses gentilshommes, et beaucoup d'autres citoyens armés, dans le palais d'*Yaroslaf*. Tverdislaf était alors malade : ses fidèles amis le firent sortir en traîneau de sa maison, et le confièrent à la généreuse défense du peuple, qui se précipita en foule vers lui, prêt à mourir pour son magistrat chéri. Les habitans des trois quartiers de la ville, disposés en rangs, attendaient le prince comme un ennemi; mais Vsevolod n'osa point commencer le carnage. L'archevêque réconcilia les partis, et Tverdislaf, pour assurer la tranquillité de sa patrie, renonça volontairement à sa dignité de possadnik : il se retira secrètement dans le monastère de saint Arcade, où il se fit moine.

Générosité d'un possadnik.

Affaires ecclésiastiques.

Tout, jusqu'aux affaires ecclésiastiques, témoigne la légèreté des Novgorodiens; le peuple, qui avait d'abord chassé l'archevêque Métrophane, se repentit de cette violence, et voulut réparer son injustice; il lui permit de revenir, en même temps qu'il envoyait dire à Antoine, nommé à

sa place, et qui alors était occupé à visiter son diocèse, qu'il pouvait aller où bon lui semblerait, mais qu'ils avaient un autre archevêque. Antoine fit peu d'attention à cet avis, et prétendit être le seul pasteur légitime. Les citoyens, extrêmement embarrassés dans cette circonstance, envoyèrent les deux archevêques, pour être jugés par le métropolitain, qui décida en faveur de Métrophane, et nomma Antoine à l'évêché de Pérémysle en Gallicie.

Les Novgorodiens eurent des succès dans leurs guerres contre les Allemands. Vsevolod, qui ne put réussir à s'emparer de Pernau, défit les ennemis au-delà du fleuve Embach. Un ancien annaliste livonien raconte que, dans un combat avec notre avant-garde, les chevaliers eurent l'avantage ; qu'ils s'emparèrent même du drapeau du prince de Novgorod ; mais que les Latiches, leurs alliés, effrayés du nombre des Novgorodiens, prirent aussitôt la fuite. Le même annaliste ajoute, à la gloire de ses compatriotes, qu'ils n'étaient que deux cents contre seize mille Russes ; que les Allemands, séparés des Novgorodiens par un ruisseau profond, combattirent depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil, et qu'après avoir tué une cinquantaine

Guerres.

d'hommes, ils s'en retournèrent en chantant, sans avoir perdu un seul soldat.

La Russie orientale fut également le théâtre de faits militaires. Gleb Vladimirovitch, le meurtrier des princes de Rezan, voulut compléter son horrible forfait. Echappé au fer des assassins, Ingvar, fils d'Igor, qui régnait dans l'ancienne ville de Rezan, pouvait tôt ou tard venger le massacre de ses frères. Gleb prit des Polovtsi à sa solde, et alla mettre le siége devant la capitale de ce prince; mais Ingvar eut le bonheur de triompher des barbares. Haï de tous les bons Russes, objet d'horreur pour lui-même, supplice ordinaire des scélérats, Gleb alla cacher sa honte dans les déserts, comme jadis le fratricide Sviatopolk, et là, poursuivi par la colère céleste, il termina son infâme existence. Ingvar hérita de toute la province de Rezan, et, avec la garde du grand prince, il remporta une seconde victoire sur les Polovtsi.

Oustiougue.

Les Bulgares d'orient, qui sans doute faisaient depuis long-temps le commerce avec les Tchoudes, habitans des gouvernemens de Vologda et d'Archangel, ne purent voir, sans chagrin, les Russes établir leur domination dans ces paisibles contrées; ce motif leur inspira le désir de faire aussi des conquêtes, et, plutôt par ruse que par

force, ils s'emparèrent d'Oustiougue, dont l'origine est inconnue. Cette ville avait eu d'abord ses princes particuliers : elle était, dit-on, bâtie sur une haute montagne, à quatre verstes de la ville actuelle, et s'appelait Gleden. Le nom d'Oustiougue vient de la rivière *Yougue*, qui y confond ses eaux avec celles de la Soukhona. Les habitans de cette province, mélange de Russes et de Tchoudes, dépendaient du grand prince Georges, et en particulier du prince de Rostof. Afin de se maintenir dans cette ville, les Bulgares s'efforcèrent de s'emparer des bords de l'Unja; mais ils furent bientôt obligés d'aller s'opposer eux-mêmes à l'armée russe qui venait de faire irruption dans leur propre pays. Sviatoslaf, frère de Georges, accompagné des fils des princes de Mourom, suivi d'une nombreuse armée, y était arrivé en descendant le Volga : il débarqua au-dessous de l'embouchure de la Kama, et, après avoir laissé ses barques sous la protection d'une garde assez considérable, il marcha sur la ville d'Ochel, fortifiée par une épaisse palissade, en bois de chêne, avec deux murs de clôture au milieu desquels se trouvait un rempart. On fit d'abord marcher des hommes armés de torches et de haches : ensuite des archers et lanciers. Les uns sapèrent les palissades, d'autres

incendièrent les clôtures de bois; mais un vent violent leur soufflait droit au visage. Quoique suffoqués par les tourbillons de fumée, les soldats de Sviatoslaf, encouragés par les discours de leur prince, montèrent à l'assaut de l'autre côté, et mirent le feu à la ville, de manière à ce que le vent étendît l'incendie. Spectacle affreux ! des rues entières embrâsées! partout des tourbillons de feu, animés par l'ouragan! Les infortunés citoyens sortaient de la ville en poussant des cris affreux, et ils n'évitaient les flammes que pour tomber sous le fer des Russes. Le prince des Bulgares, quelques-uns de ses écuyers eurent seuls le bonheur de se sauver. Les autres, au lieu de demander quartier, poignardaient leurs femmes et leurs enfans, se tuaient eux-mêmes, ou bien étaient dévorés par l'incendie. Beaucoup de Russes, occupés du pillage, devinrent également la proie des flammes. Enfin Sviatoslaf ne voyant plus que des monceaux de cendres fumantes, s'éloigna de la ville, accompagné d'une foule de prisonniers, pour la plupart femmes et enfans. Les Bulgares voulurent en vain se venger des maux qu'il leur avait causés; en vain ils accoururent de toutes parts sur les rives du Volga. Les Russes, toujours prêts au combat, s'embarquent, déployent leurs enseignes, et, au son des tam-

bours, des trompettes et des fifres, ils remontent tranquillement ce fleuve, dans le meilleur ordre, à la vue des Bulgares trop faibles pour inquiéter leur retraite. Près de l'embouchure de la Kama, Sviatoslaf rencontra les troupes de Rostof, d'Oustiougue, avec un voïévode de Georges, qui allaient ravager les bords de cette rivière, et qui déjà avaient pris quelques villes bulgares. Ces succès parurent si importans au grand prince, qu'il alla au-devant de son frère à quelques verstes de sa capitale ; il le remercia, le combla de présens, et pendant trois jours il traita toute l'armée de la manière la plus splendide. Dans le courant de l'hiver, on vit arriver à Vladimir les ambassadeurs des Bulgares, qui demandaient la paix. Georges rejeta leurs propositions, et se disposa à marcher de nouveau contre eux. Les Bulgares, qui plus d'une fois avaient éprouvé la supériorité des Russes, firent tous leurs efforts pour éloigner les horreurs de la guerre ; ils réussirent enfin, par de riches présens, à désarmer le courroux du grand prince. Nos ambassadeurs se rendirent dans leur pays, où le peuple s'engagea, par le serment des Mahométans, à observer les conditions de la paix. Georges, qui était alors lui-même sur les bords du Volga, y fit choix d'un emplacement sur lequel, au bout de

Nijni-Novgorod. quelques mois, il jeta les fondemens de Nijni-Novgorod, au confluent de deux célèbres fleuves de notre patrie ; bientôt la nouvelle colonie eut un grand nombre d'habitans, attirés par les avantages du commerce et de la navigation.

Galitch délivrée. A cette époque le prince de Tchernigof, frère de Vsevolod-le-Rouge, défit les Lithuaniens, qui étaient venus piller ses États. Mais le succès le plus important des armes russes, fut l'affranchissement de Galitch du joug des étrangers. Mstislaf, jadis prince de Novgorod, avait su cacher le but des préparatifs de guerre, dont il s'occupait dans Kief ; du moins les seigneurs d'André, qui dominaient sur les rives du Dniester, au nom de Coloman, n'avaient pris aucune mesure de défense, et s'enfuirent en Hongrie, aussitôt que Mstislaf se fut avancé sur Galitch. Un succès aussi facile ne pouvait aveugler ce prince ; il prévoyait encore des dangers et des combats ; il savait qu'André ne lui céderait pas, sans coup férir, le royaume de son fils, et que la victoire devait décider du sort de cet État. Le peuple désirait se retrouver sous la puissance de Daniel ; ce fut donc contre son gré que Mstislaf monta sur le trône de Galitch. Pour s'attirer l'amour de la nation, ce prince donna sa fille, Anne, en mariage à Daniel, promettant de lui

servir de père; il tâcha aussi de conserver l'amitié du duc de Pologne, et ne le troubla point dans la possession de quelques cantons de la Russie occidentale; car Lechko, qui avait rendu Vladimir aux fils de Roman, s'était emparé de Brest ainsi que de plusieurs autres de leurs villes héréditaires, aux environs du Boug. Daniel se plaignit en vain à son beau-père de cette usurpation du duc (16). *Lechko est mon ami*, répondit Mstislaf. L'inflexible Daniel osa recourir aux armes pour se faire rendre justice; il se mit en campagne à la tête de sa propre garde, et enleva aux Polonais tout le pays conquis par les Russes. Le duc offensé crut voir, dans les succès du gendre, la suite des secrets conseils du beau-père, et les accusant l'un et l'autre d'ingratitude, de perfidie, il renouvela alliance avec André, roi de Hongrie. « Je renonce à toutes prétentions sur » Galitch, fit-il dire à ce prince; je consens » à ce que votre fils en devienne souverain. Ta- » chons seulement d'en chasser les Russes. » Rien ne pouvait être plus agréable à André que cette proposition. Les Hongrois et les Polonais entrèrent dans la province de Galitch; où ils furent vainqueurs de Dmitri, voïévode de Mstislaf. Coloman commandait lui-même l'armée coalisée, et ce fut avec satisfaction qu'il vit apporter, à

ses pieds, les têtes de nos boyards, avec leurs chaînes d'or. Mstislaf laissa son gendre dans Galitch, et gagna les frontières de la province de Kief. Les ennemis assiégèrent Daniel : ce jeune homme leur fit beaucoup de mal par ses fréquentes et audacieuses sorties; cependant, d'après les ordres de son beau-père, il fut forcé de quitter la ville : il se fit jour l'épée à la main, et alla rejoindre Mstislaf de l'autre côté du Dniester. Ce prince l'embrassa comme un héros digne de lui : en témoignage d'une amitié particulière, il lui fit présent de son cheval favori, et lui dit : « Valeureux prince, vas maintenant à Vladimir, moi je cours chercher les Polovtsi. Nous » nous vengerons de nos ennemis, et notre » honte retombera sur eux! » L'effet suivit ces paroles.

Les alliés Hongrois et Polonais ne restèrent pas dans l'inaction après la conquête de Galitch : les premiers furent joints par de nouvelles légions hongroises et bohémiennes, envoyées par André, au secours de Coloman, et commandées par le célèbre voïévode Filni. Cet arrogant baron témoignait le plus souverain mépris pour les Russes ; il disait souvent proverbialement : « Une pierre suffit pour casser bien des vases » d'argile : donnez-moi une bonne épée, un cour-

» sier rapide, et les Russes sont à mes pieds. »
Les Polonais ne cessaient d'inquiéter, par leurs incursions, la province de Vladimir : heureusement Daniel fit la paix avec les princes lithuaniens, latiches, avec ceux de Samogitie, et, au moyen des troupes auxiliaires qu'ils mirent à sa disposition, il se vit en état d'inquiéter lui-même les provinces de Lechko. Sur ces entrefaites, l'infatigable Mstislaf, qui avait terminé ses préparatifs, s'avance vers les rives du Dniester avec son armée, grossie par les Polovtsi. Le voïévode d'André, l'orgueilleux Filni, ne voulut point exposer Coloman aux hasards du combat; il le laissa donc dans Galitch, qu'il avait fait fortifier, et attendit les Russes en plein champ. Les Polonais étaient à l'aile droite, les Hongrois et les Galiciens à la gauche; les troupes légères formaient l'avant-garde. Les Russes paraissent enfin, marchant lentement et en bon ordre, suivis par les Polovtsi. Vladimir Rurikovitch était à la tête d'une partie de l'armée; l'autre était commandée par Mstislaf, qui s'éloigne tout à coup de sa garde pour monter sur un tertre élevé, d'où il examine les mouvemens de l'ennemi. Vladimir, inquiet de son absence, lui envoie témoigner son mécontentement; il lui rappelle combien le temps est précieux; que les circonstances exigent

la plus grande célérité. « N'oublie pas, lui fit-il » dire, que tu es notre chef, et non pas un » spectateur : ton inaction peut nous perdre » tous. » Mstislaf descendit de la colline, et se hâta d'animer le courage de ses guerriers, leur promettant la victoire, au nom de la sainte croix. Déjà le combat était engagé : Vladimir ne peut soutenir le choc des Polonais qui poursuivent les Russes, font quantité de prisonniers, enlèvent beaucoup de butin, et célèbrent leur triomphe par les anciens chants de leurs aïeux. Les Hongrois, les Galiciens obtiennent également des succès, et la défaite des Russes paraissait consommée, lorsque Mstislaf se précipite tout à coup sur les derrières de l'ennemi, avec l'élite de sa garde et les Polovtsi. Les Hongois surpris de cette attaque imprévue tombent par milliers sous leurs coups; leur chef lui-même se rend prisonnier, et bientôt les Polonais ont la douleur de voir que la victoire les a trahis : entourés de tous côtés par les Russes, il leur est également impossible d'échapper à la mort par leur courage ou par la fuite; ils restent tous sur le champ de bataille. Les Polovtsi se chargèrent du soin de faire des prisonniers, de prendre les chevaux, de dépouiller les morts; et les Russes, fidèles aux ordres de leur prince, ne

songèrent qu'à détruire entièrement l'ennemi. Beaucoup de Polonais, restés en arrière, ignoraient encore ce revers de fortune. Voyant de loin l'étendard de Pologne, ils s'y précipitent en foule; mais ce drapeau, qui portait l'image d'un aigle blanc, flottait déjà dans les mains des vainqueurs; il fut pour eux le signal de la mort. On en fit un horrible carnage; les cris, les gémissemens de ces victimes infortunées, parvinrent jusqu'à Galitch; des monceaux de cadavres jonchaient l'immense plaine du combat. Les Russes, dans l'ivresse de leur triomphe, comblèrent d'éloges le valeureux Mstislaf; selon la coutume du temps, ils lui donnèrent unanimement le nom de *soleil brillant* de la patrie.

Ce prince mit le siége devant Galitch. Comme les habitans des environs l'avaient reçu avec joie, les Hongrois et les Polonais, qui craignaient d'être trahis par les citoyens, les chassèrent de la forteresse, résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais les Russes pénétrèrent dans la ville, au moyen d'une mine qu'ils avaient pratiquée pendant la nuit. Coloman courut se renfermer alors dans le temple fortifié de Notre-Dame, refusant toujours, avec orgueil, l'entrevue que Mstislaf lui proposait. Au bout de quelques jours, les Hongrois, mourant de faim et de soif,

furent obligés de se rendre au prince russe, qui ferma son cœur à la clémence. On lui présenta l'infortuné Coloman, avec sa jeune épouse en larmes, plongée dans la plus profonde affliction; il les fit conduire, sous bonne escorte, à Tortchesk : quant aux barons hongrois, à leurs femmes, à leurs enfans, il les livra à sa garde et aux Polovtsi, en récompense de la bravoure qu'ils avaient déployée. Le célèbre annaliste Kadloubeck, archevêque de Cracovie, et le chancelier de Pologne, Yvon, qui étaient alors à Galitch, furent les seuls qui trouvèrent moyen de se soustraire, par la fuite, aux horreurs de l'esclavage. Le duc Lechko avait empêché Daniel de se réunir à son beau-père avant la bataille, et ce jeune héros, passionné pour la gloire, n'arriva que pour voir les trophées des Russes sur le champ de bataille. Les annalistes modernes écrivent que le fier et fortuné Mstislaf, pour célébrer sa victoire, prit le titre de Tsar de Galitch, et que les évêques russes ornèrent son front de la couronne d'or de Coloman, qui était restée entre ses mains.

André, roi des Hongrois, envoya, dans son désespoir, un de ses seigneurs pour demander à Mstislaf la liberté de son fils et de tous les prisonniers; pour lui annoncer, qu'en cas de refus,

on verrait bientôt, en Russie, l'armée victorieuse des Hongrois. Mstislaf, peu effrayé de ces menaces, répondit, sans s'émouvoir, que la victoire dépendait du ciel; qu'il attendait le roi, dont, avec l'aide de Dieu, il espérait rabaisser l'orgueil. André, épuisé par une croisade qu'il venait d'entreprendre, n'avait point l'intention de faire la guerre; mais il eut recours à ceux des boyards de Galitch qui lui étaient dévoués. Soudislaf, l'un deux, fait prisonnier avec Coloman, sut gagner la confiance de Mstislaf, et l'engager à faire une paix qui présentait au roi des avantages inespérés. Il fut convenu que le fils cadet d'André, qui portait le nom de son père, épouserait la fille de Mstislaf, à laquelle celui-ci donnerait pour dot la province de Galitch, cause de tant de querelles (17). Conséquemment Mstislaf n'avait affranchi cette province du joug des étrangers, que pour la leur donner de nouveau, n'ayant peut-être pris que les mesures qu'exigeait la sûreté de l'Église grecque. Mstislaf, qui n'aimait point les boyards séditieux de Galitch dont il n'était pas aimé lui-même, voulait d'abord, comme nous l'avons déjà dit, rendre le trône à Daniel appelé par les désirs du peuple; mais les artificieux boyards, secrets partisans des Hongrois, représentèrent que Daniel ne pren-

Imprudence de Mstislaf.

drait la Gallicie que comme l'héritage légitime des enfans de Roman, et que, loin de lui en témoigner de la reconnaissance, il mépriserait son bienfaiteur, dès que son âge et ses forces lui permettraient de donner carrière à son ambition. Que le jeune fils d'André, au contraire, tenant tout de la libéralité de son beau-père, n'oserait lui désobéir en rien, et pourrait aisément être banni de sa principauté, dans le cas où il refuserait de se soumettre à ses volontés. Mstislaf, bien plus guerrier que politique, se rendit à l'opinion des boyards, et consentit avec joie à voir André devenir son parent; ainsi Coloman fut délivré de ses fers. Le mariage fut différé à cause de la trop grande jeunesse des deux futurs; mais il fut solennellement confirmé de part et d'autre par des sermens. Cependant la conscience d'André était dans une grande perplexité; son fils avait déjà été fiancé à la princesse d'Arménie, unique héritière du trône de son père. Dans la crainte d'avoir commis un péché, le roi demanda l'absolution au pape Honorius III. Il faut croire que le duc Lechko avait également écrit à Rome, pour se plaindre au pape des conditions conclues entre les Hongrois et les Russes, car, en 1222, Honorius répondit à André, que la Gallicie appartenait à Coloman, gendre du duc

de Pologne, qui en avait reçu la couronne par le pouvoir apostolique (18); que l'injuste engagement, arraché au roi par le malheur de Coloman, s'anéantissait de lui-même; que la jeunesse des deux prétendus donnait aux pères le temps de réfléchir aux suites avantageuses ou funestes d'une semblable alliance; qu'enfin il fallait attendre. Cependant André ne voulut point rompre le traité, et, quelque temps après, Mstislaf donna à son futur beau-fils la ville de Péréiaslavle. Cette cession excita le mécontentement des habitans, et du duc Lechko, qui, trompé par les Hongrois, fut obligé lui-même de faire la paix avec les Russes. Cette paix eut des suites funestes pour Alexandre, prince de Bielz, qui avait pris le parti des Hongrois et des Polonais, lors de leurs premiers succès. Daniel et Vassilko, irrités de la perfidie d'Alexandre, ternirent leur gloire en exerçant, dans les environs de Bielz, des ravages dont le peuple se souvint long-temps, et auxquels il donna le nom de *nuit désastreuse*; car, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, les soldats des fils de Roman donnèrent un libre champ à leur fureur, et ne laissèrent pas pierre sur pierre. Alexandre eût péri sans la générosité de Mstislaf, et si, à l'intercession de son beau-père, Daniel n'eût arrêté les cruels effets de sa

vengeance, pour retourner vers sa mère. Cette princesse, voyant son fils en état de gouverner lui-même ses États, de réprimer l'ambition des seigneurs, et de s'opposer à ses ennemis, se retira du monde, et s'ensevelit dans la retraite d'un cloître.

Les Olgovitchs, dont la puissance était très-faible alors, prirent part à ces événemens du sud-ouest de la Russie, en qualité d'alliés de Mstislaf. Quant au grand prince Georges, il s'occupait uniquement de l'administration intérieure de son pays, et de la sûreté extérieure des Novgorodiens, auxquels il avait envoyé Vsevolod, un de ses fils, âgé de huit ans, en remplacement du fils de Mstislaf Romanovitch, que le peuple avait chassé. Leurs ennemis les plus dangereux étaient, à cette époque, les chevaliers d'Albert. Les Novgorodiens demandèrent du secours à Georges, avec le frère duquel (Sviatoslaf) ils entrèrent dans la Livonie, et ravagèrent les bords de l'Aa. Un annaliste allemand dit que les Russes, par les cruautés auxquelles ils s'abandonnèrent dans cette expédition, excitèrent le courroux de Notre-Dame de Riga; ils témoignaient la haine la plus implacable contre les nouveaux temples érigés à la mère de Dieu, détruisaient les églises latines, les mo-

1221 — 1222. Événemens en Livonie.

nastères, enchaînaient les femmes, les enfans, et incendiaient les maisons dans les campagnes. Yaroslaf, fils de Vladimir de Pskof, à la tête d'une armée lithuanienne auxiliaire, joignit Sviatoslaf, près de Kess, aujourd'hui Venden, dont les Russes firent le siége. On se battit avec acharnement pendant quatre jours entiers; mais les Allemands, plus habiles dans l'art de manier la fronde, blessèrent grièvement un grand nombre de boyards, qui se trouvaient sous les murs de la forteresse. Le lendemain, ayant appris que Volquin, grand maître de l'ordre, était lui-même entré dans la ville pendant la nuit, que les assiégés attendaient encore de nouveaux secours, Sviatoslaf leva le siége : cependant ce ne fut pas un motif pour cesser les hostilités. Les Latiches, dociles aux ordres des Allemands, ne cessaient d'exercer leurs cruautés dans les environs de Pskof, et ne pouvaient se rassasier du sang des infortunés habitans de ces contrées; peu jaloux de s'occuper des travaux domestiques et champêtres, ils abandonnaient leurs habitations, s'établissaient dans nos forêts, pillaient, massacraient les voyageurs, les laboureurs, et traînaient dans leurs repaires, les femmes, les chevaux et les bestiaux. Afin de punir ces brigands, les citoyens de Pskof en-

trèrent, en automne, dans le pays des Latiches, où ils portèrent le ravage et la destruction. Malgré diverses propositions de paix entamées de part et d'autre, les Allemands et les Russes se harcelaient sans relâche : les premiers, avec une armée de Livoniens et de Latiches, osèrent pénétrer dans nos frontières; ils parurent sous les murs de Pskof, et jusque dans les environs de Novgorod, où, d'après le récit d'un annaliste livonien, ils réduisirent en cendres plusieurs villages. Les Latiches pillèrent même, près du faubourg de la capitale, une église dont ils enlevèrent les images, les cloches et autres effets : satisfaits de cette vengeance, les Allemands se hâtèrent de se retirer, en évitant le combat; et, comme ils craignaient les Russes, ils tâchèrent de se fortifier dans la Livonie orientale. A cet effet, ils construisirent des châteaux, où ils creusèrent des puits pour servir en cas de siége; ils y établirent des arsenaux, des magasins, et, à l'instigation des chevaliers, des troupes de Tchoudes passèrent, deux fois pendant l'hiver, la Narva, et vinrent fondre inopinément sur les terres d'Ingrie, qui appartenaient depuis long-temps aux Novgorodiens; ils firent un grand nombre de prisonniers, et tuèrent tout le bétail qu'ils ne purent emmener avec eux.

Pendant ce temps, le jeune fils de Georges, 1222.
d'après le désir de ses boyards qui ne trouvaient ni avantages ni plaisirs à Novgorod, s'échappa pendant la nuit, et se retira chez son père, avec toute sa cour. Le peuple, affligé de se trouver sans chef, témoigna le désir d'avoir au moins pour prince, un des frères de Georges : il oublia la haine, en quelque sorte légitime, qu'il avait jadis portée à Yaroslaf-Feodor, et le reçut avec toutes les marques de la plus vive satisfaction ; car il espérait voir en lui la terreur des ennemis étrangers. Dès qu'il eût chassé les avides Lithuaniens des contrées méridionales de la province de Novgorod, et de celle de Toropetz, Yaroslaf voulut se distinguer par un exploit plus glorieux ; il se déclara le défenseur des Livoniens septentrionaux, alors opprimés par de nouveaux étrangers.

Valdemar II, *le courageux*, roi de Danemarck, « désirait, à ce que dit un annaliste » contemporain, se laver de ses péchés, et » prouver son zèle pour Notre-Dame de Riga. » Il débarque avec une nombreuse armée sur les côtes de l'Esthonie, fonde Revel, et livre aux habitans une bataille sanglante, dans laquelle il remporte une victoire complète : c'est à cette occasion qu'il institua l'ordre de Danebrog. On

raconte à ce sujet, que, pendant le combat, un drapeau rouge, orné d'une croix blanche, tomba du sein des nuages entre les mains des Danois, et que le ciel se servit de ce miracle pour ranimer leur courage. Le roi retourna en Danemark, laissant à Revel des troupes et des évêques, pour y consolider la religion chrétienne, ainsi que sa puissance, ce qui causa un grand déplaisir aux Allemands de Riga, qui se croyaient les maîtres de l'Esthonie. Les Suédois arrivèrent aussi dans ces contrées infortunées, pour y convertir les idolâtres. Les pauvres habitans ne savaient à qui obéir; car leurs prétendus apôtres se haïssaient mutuellement : les Danois pendirent un magistrat tchoude pour avoir osé recevoir le baptême des Allemands. Dans cette extrémité le peuple d'Esel s'arma, battit les Suédois, et prit d'assaut la citadelle nouvellement bâtie par les Danois. Bientôt la révolte devint générale dans les différentes provinces de la Livonie : les citoyens de Fellin, de Dorpat, d'Odenpé, manifestèrent tous leur haine unanime contre les Allemands; ils immolèrent une foule de chevaliers, de prêtres, de marchands, et leurs glaives, teints du sang de leurs ennemis, furent envoyés en trophées de villages en villages, pour attester leur triomphe. Tous les

habitans de la Livonie septentrionale renoncèrent solennellement au christianisme ; ils lavèrent leurs maisons, comme si elles eussent été souillées par les cérémonies chrétiennes ; ils détruisirent les églises, et envoyèrent dire à l'évêque de Riga, qu'ils retournaient à la religion de leurs pères, qu'ils n'abandonneraient plus, tant qu'ils auraient une goutte de sang dans les veines. Cependant leurs anciens appelèrent les Russes dans leurs villes ; ils leur abandonnèrent une partie des richesses qu'ils avaient enlevées aux Allemands, et envoyèrent des présens au prince de Novgorod, avec prière de venir les protéger.

Yaroslaf entra en Livonie, à la tête d'environ vingt mille hommes. Les habitans coururent avec joie à sa rencontre ; ils lui livrèrent tous les Allemands, faits prisonniers, et les Russes furent reçus en frères, à Dorpat, à Odenpé, et dans les autres villes. Le prince de Novgorod voulait d'abord marcher sur Riga ; cependant, touché des représentations des députés d'Esel, il tourna ses pas vers l'Esthonie, pour affranchir ce pays du joug des Danois. Quel fut son étonnement en approchant de Fellin, de voir les cadavres de beaucoup de Russes que l'on avait pendus ! Les chevaliers l'avaient prévenu dans son expédi-

tion; ils s'étaient de nouveau emparés de cette forteresse, et avaient eu la barbarie de faire périr tous les soldats novgorodiens, qu'ils y avaient trouvés. Yaroslaf, enflammé de fureur, jura de se venger de ce crime de la manière la plus cruelle; mais, au lieu de punir les chevaliers, il s'en prit aux habitans de la province de Fellin, innocens de tout ce qui s'était passé: il versa leur sang, brûla leurs maisons, et mit enfin le comble aux maux de ces infortunés, qui allèrent, au fond de leurs forêts, gémir des cruautés des Allemands et des Russes. Dès qu'il eut, de la sorte, assouvi son courroux, Yaroslaf se réunit aux habitans des côtes de l'Esthonie, et assiégea Revel ou Kolivan. Il resta pendant un mois sous les murs de cette ville, sans obtenir aucun succès marquant; car les Danois s'y défendirent si courageusement, ils savaient d'ailleurs si bien manier la fronde, que, fatigué de tant d'assauts inutiles, le prince leva le siége, et retourna à Novgorod, avec peu de gloire, mais avec beaucoup de prisonniers et de butin: la chronique dit expressément que nos guerriers rapportèrent, de cette expédition, une quantité considérable d'*or*.

Le peuple obéissait avec plaisir à Yaroslaf, mais ce prince manifesta, on ne sait pourquoi,

le désir d'abandonner Novgorod ; alors Georges envoya, pour la seconde fois, dans cette ville, son jeune fils Vsevolod. Il fallait réprimer les Lithuaniens, lutter contre l'ambition des Allemands de Livonie, observer les Danois ; et le prince de Novgorod n'avait que dix ans ! Les magistrats gouvernaient en son nom : afin de conserver Dorpat à la Russie, ils cédèrent cette ville à l'un des princes de Polotsk, au valeureux Viatchko, qui avait jadis commandé dans le château de Kokenois, sur la Dvina. Avec deux cents hommes il sut affermir son pouvoir dans le nord de la Livonie, forcer les habitans à lui payer tribut, punir sévèrement les mutins, inquiéter sans cesse les Allemands, et repousser les attaques qu'ils tentaient contre Dorpat. L'évêque Albert rassembla alors tous les chevaliers, les pèlerins, les marchands, les Latiches, et sortit lui-même de Riga, entouré de moines et de prêtres. Cette armée vint camper aux environs de Yourief ; Viatchko regardait de sang-froid les préparatifs des Allemands. Ils firent une grande tour de bois, de la hauteur des murs de la ville, et l'approchèrent tout près du château, après avoir miné une partie du rempart ; mais le prince russe ne perdait point courage. En vain Albert lui proposa

1224.

Le valeureux Viatchko.

la paix, et la permission de sortir de la forteresse avec tous ses guerriers, leurs biens et leurs chevaux ; Viatchko refusa tout, dans l'espérance que les Novgorodiens viendraient à son secours. Les flèches et les pierres volaient du matin au soir, de la ville dans le camp, et du camp vers la ville, où les Allemands lançaient aussi du fer rouge pour mettre le feu aux édifices de bois. Les assiégés n'avaient pas un moment de relâche ; ils étaient obligés, au milieu de la nuit, de s'opposer aux travaux des assiégeans, qui, à la lueur de grands feux, creusaient la terre en chantant et au son de la musique. Les Latiches agitaient leurs boucliers les uns contre les autres, les Allemands frappaient des timbales, et les Russes, sans cesse sur les murailles, sonnaient de la trompette : harassés enfin par la fatigue et les combats qu'ils étaient contraints de livrer journellement, les Allemands assemblèrent un conseil général. « Ne perdons point de temps, » dit l'un d'entre eux, et prenons la ville d'as- » saut; jusqu'ici nous avons trop épargné nos » ennemis, qu'ils périssent tous aujourd'hui jus- » qu'au dernier ! Honneur et gloire à celui de » nous qui entrera le premier dans la citadelle ; » à lui appartient de droit le meilleur cheval, » et le prisonnier le plus distingué ; mais le dan-

» gereux prince russe sera pendu à un arbre. » Les chevaliers approuvent tous cette proposition, et s'élancent sur la brèche. Les habitans et les Russes se battent avec le plus grand courage; ils embrasent même, avec des roues enflammées, la tour des assiégeans; ils repoussent les Allemands pendant quelques heures; bientôt il fallut céder à la supériorité du nombre. Après les chevaliers, les Latiches se précipitent dans la forteresse; ils immolent indistinctement leurs compatriotes, les femmes et les enfans. Les Russes furent ceux qui tinrent le plus long-temps, mais tous tombèrent sous le fer des vainqueurs, à l'exception d'un boyard de Souzdal, auquel les Allemands donnèrent un cheval, avec l'ordre d'aller à Novgorod annoncer le désastre des Russes. Le valeureux Viatchko se trouvait au nombre des morts.

Les Novgorodiens qui marchaient alors sur Yourief, s'arrêtèrent près de Pskof. Les chevaliers ne jugèrent pas à propos de les attendre : sur des monceaux de cadavres, ils rendirent des actions de grâces au ciel, au son d'une musique guerrière, et s'enfuirent précipitamment, après avoir brûlé la forteresse. Un annaliste livonien ajoute que les Russes, n'ayant plus l'espoir d'obtenir de cette guerre, d'heureux résultats, pro-

posèrent la paix à l'évêque de Riga; qu'Albert la conclut avec leurs ambassadeurs, et leur donna sur son trésor une partie des tributs que Novgorod retirait auparavant du pays des Latiches; car cet évêque avait l'adresse de reconnaître quelquefois la souveraineté des Russes sur la Livonie, afin d'y gouverner lui-même plus tranquillement, par cette ruse.

Une fois la paix conclue avec l'ordre de Riga, les Novgorodiens furent obligés de s'armer, pour défendre la frontière méridionale de leur province. Le possadnik de la ville de Roussa marcha contre les Lithuaniens, auxquels il ne put résister : ces valeureux brigands remportèrent la victoire, prirent une grande quantité de chevaux, et regagnèrent bien vite leur pays; car leur but n'était pas de faire des conquêtes, mais uniquement de nuire aux Russes et de ravager les habitations.

Invasion des Lithuaniens.

Nous avons vu jusqu'ici, pendant l'espace de plus de deux siècles, notre ancienne patrie continuellement déchirée par les guerres civiles, souvent même en proie à l'avidité des étrangers; mais ces temps, qui paraissent si malheureux, furent l'âge d'or en comparaison de ceux qui vont suivre. Nous sommes arrivés à une époque bien plus funeste encore, à des mal-

heurs qui en bouleversant l'État, en anéantissant la prospérité de son existence politique, ravalèrent, dans nos ancêtres, jusqu'à la dignité d'homme, et laissèrent, pour quelques siècles, dans notre patrie, des traces ineffaçables, arrosées du sang et des larmes de plusieurs générations. En 1224, la Russie entendit prononcer le nom des Tatars. Bruit vague sur les Tatars.

Au moment de décrire les désastres inouis du peuple russe, la destruction de ses armées, de ses principautés, l'asservissement de l'empire, la ruine et la dévastation de ses plus belles provinces, nous croyons nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation de la Russie, depuis le règne d'Yaroslaf-le-Grand, jusqu'à l'invasion de ces terribles étrangers.

CHAPITRE VII.

État de la Russie, depuis le XIe. jusqu'au XIIIe. siècle.

Droits des grands princes. — Apanages. — Assemblées des princes. — Droit de succession. — Ennemis extérieurs. — Gouvernement. — Cérémonies et dignités de la cour. — Armée. — Commerce. — Ligue anséatique. Traité avec les Allemands. — Monnaies. — Arts. — Sciences. — Poésie. — Mœnrs. — Le plus ancien voyage en Russie.

Droits des grands princes.

LE puissant Yaroslaf, autocrate comme saint Vladimir, divisa la Russie en principautés; il voulut que son fils aîné, en recevant le titre de grand prince, devînt le chef de la patrie et de ses jeunes frères; que les princes apanagés, qui laissaient à leurs enfans le droit de succession, dépendissent toujours, comme vassaux, du prince de Kief. Il lui laissait une capitale bien peuplée, tout le sud-ouest de la Russie et Novgorod : il devait croire que Ysiaslaf et ses descendans, plus puissans que les autres princes, pourraient les retenir dans les bornes d'une

obéissance nécessaire, ou les punir s'ils refusaient de se soumettre. Yaroslaf ne prévoyait pas que la grande principauté elle-même serait morcelée, affaiblie, et que les souverains apanagés, forts de leurs alliances entre eux, ou de celle des peuples étrangers, iraient quelquefois jusqu'à imposer des lois à leur prétendu souverain. Vsevolod Ier. fut obligé de faire la guerre à un prince particulier de son propre apanage; Sviatopolk II ne put éviter l'humiliation de paraître comme accusé devant le tribunal des princes apanagés. Doués de courage et de prudence, Monomaque et Mstislaf Ier. surent encore gouverner la Russie; mais leurs successeurs perdirent cette puissance fondée sur le mérite personnel, et Kief finit par se trouver sous la dépendance de Souzdal. Si, à l'exemple d'André, Vsevolod III eût aboli le système des apanages dans ses États; si Constantin et Georges II eussent possédé les vertus politiques de leur père et de leur oncle, il leur eût été facile de rétablir la monarchie; au lieu qu'après la mort de Vsevolod Georgiévitch, la Russie n'eut plus de chef; les fils de ce prince ne songèrent même pas à établir l'unité monarchique. Yaroslaf avait divisé l'empire en quatre États, outre la principauté de Polotsk, qu'il laissa en héritage à la

Apanages.

famille de son frère aîné. Avec le temps, chacun de ces États fut sous-divisé en apanages particuliers, et leurs chefs prirent dans la suite le titre de *grands princes*, relativement aux princes particuliers ou *apanagés* qui se trouvaient sous leur dépendance. La Volhynie, la Gallicie, le pays des Drégovitches, se séparèrent de Kief. La principauté de Péréïaslavle, si importante sous Vsevolod Ier. et sous Monomaque, perdit Souzdal, Rostof, Koursk; celle de Tchernigof, Rezan et Mourom, sans compter Tmoutorokan, qui fut conquise par les Polovtsi; Novgorod-Seversky, Starodoub, et quelquefois le pays des Viatitches appartenaient dans le douzième siècle à différens princes, qui tiraient souvent le glaive l'un contre l'autre. La principauté de Smolensk avait aussi ses apanages particuliers de Toropetz et de Krasni. Novgorod elle-même, cette ancienne possession des souverains de Kief, cette ville si célèbre par le courage et les richesses de ses habitans, qui seule s'était arrogé le droit d'élire ses princes, Novgorod enfin ne pouvait pas non plus conserver l'intégrité de son territoire; les Pskoviens agissaient quelquefois comme des citoyens libres et indépendans de leur métropole.

Avant d'être grand prince, Monomaque, af-

fligé du spectacle de l'anarchie et du désordre qui régnaient en Russie, voulut remédier à un mal si funeste en instituant des conseils généraux ou assemblées de princes, qui rallumaient dans les cœurs l'amour de la patrie, amour qui, hélas! s'éteignait trop vite pour arrêter les effets pernicieux de la guerre civile. Ce fut à la suite d'un de ces conseils que l'infortuné Vassilko fut privé de la vue, et que Gleb de Rezan trempa ses mains dans le sang de ses frères.

Assemblées générales des princes.

Le droit de succession était ordinairement la cause de toutes les inimitiés et de toutes les querelles. Nous avons déjà observé plus haut que, d'après l'ancien usage, ce n'était pas le fils, mais le frère du prince défunt, ou le parent le plus âgé de la famille, qui devait lui succéder. Cette coutume fut violée par Monomaque, que le peuple avait supplié de régner dans la capitale, après la mort de Sviatopolk Michel: voilà la source de la haine mortelle que les descendans des souverains de Tchernigof portaient à ceux de Monomaque; car le chef de leur famille était l'aîné de Vsevolod Ier, et ils considéraient ces princes comme des usurpateurs: voilà le motif de leurs longues et sanglantes guerres. Mais les véritables héritiers du trône de Kief, selon la coutume du temps, étaient les descendans d'Ysias-

Droit de succession.

laf Ier, qui, peu jaloux de cet honneur, se contentèrent des apanages de Tourof et de Pinsk. Il était impossible que l'État, ainsi déchiré par des ennemis intérieurs, ne devînt pas la victime de ceux du dehors. Il faut attribuer au plus heureux hasard et à la valeur, ou à la prudence de quelques princes que le ciel faisait naître, de temps en temps, pour la défendre, le bonheur qu'eut la Russie, pendant deux cents ans, de ne point perdre son indépendance. Ainsi que Yaroslaf-le-Grand, qui, par un coup décisif, avait à jamais délivré notre patrie des terribles Petchénègues, de même les brillantes victoires de Monomaque avaient, sous le règne de Sviatopolk, affaibli la puissance des cruels Polovtsi: il est vrai que ces barbares continuaient toujours d'inquiéter les provinces du Dnièper par leurs incursions, mais elles n'étaient plus aussi terribles qu'autrefois: ces hommes sauvages et grossiers reconnaissaient la supériorité des Russes; ils aimaient à prendre des noms slaves, et se faisaient baptiser volontiers. Les Polonais s'emparèrent deux fois de notre ancienne capitale; bientôt victimes de la terrible vengeance des Russes, en proie dans leur patrie aux séditions et aux révoltes, ils respectèrent à la fin notre tranquillité. Les valeureux princes de Galitch, Vladimirko, Yaroslaf,

Ennemis extérieurs.

Roman, furent les boucliers du sud-est de la Russie, et surent en imposer aux Hongrois. Dès l'an 1185, les Bulgares du Danube, qui s'étaient rendus indépendans des Grecs, étaient devenus un peuple puissant : ils battirent, en 1205, Baudouin, empereur des Latins, le firent prisonnier, et arrivèrent jusqu'aux portes de Constantinople : cependant rien n'avait interrompu la bonne harmonie qui régnait entre eux et les Russes. Jean, fils de leur héros Assan, forcé de quitter sa patrie, implora le secours de nos ancêtres ; et c'est à l'aide de ces fidèles amis qu'il remonta, en 1222, sur le trône de son oncle. Les Bulgares d'Orient n'avaient pas l'humeur belliqueuse. Les chevaliers allemands enlevèrent la Livonie aux Novgorodiens et aux princes de Polotsk : ce fut là le terme de leurs conquêtes ; quant aux Lithuaniens, ce n'étaient que des brigands audacieux. La Russie ne connaissait point, à cette époque, d'ennemis plus dangereux, et, malgré la division de ses forces, sa puissance, comparée à celle des Etats voisins, était formidable encore ; elle observait dans son gouvernement ses anciennes lois, et tous les jours elle faisait de nouveaux progrès dans l'art militaire, le commerce et la civilisation.

Quant au gouvernement en particulier, il réunissait alors les avantages et les abus de deux Gouvernement.

principes diamétralement opposés, ceux du despotisme et de la liberté. Lorsque Oleg, Sviatoslaf, Vladimir, entourés de l'éclat des triomphes, de l'illustration des conquérans, commandaient au peuple par la force d'un pouvoir auquel toute la Russie était soumise, le peuple obéissait tranquillement et sans murmurer à leur volonté suprême; mais au moment où on partagea l'Empire, alors que les rayons de la gloire eurent cessé de briller autour du trône de saint Vladimir, et qu'au lieu d'un souverain, la Russie en vit paraître plusieurs, ce même peuple, devenu fort de leur faiblesse, voulut commander à son tour; il songea à restreindre l'autorité de ses maîtres, à en fixer les limites, ou à s'opposer à ses effets. L'autocratie ne peut s'établir que dans de vastes et puissans empires, et l'on trouve rarement des despotes dans de petits Etats. Cependant l'ancienne loi du temps de Rurik subsistait toujours: partout, à Novgorod même, le prince pouvait juger, punir, et communiquer son autorité aux juges nommés par lui; c'était à lui qu'était réservé le droit de déclarer la guerre, celui de faire la paix, de fixer les impôts: mais les citoyens de la capitale profitaient souvent de la liberté qui régnait dans les conseils publics, pour arrêter le prince dans les actes les plus importans du gou-

vernement. Ils lui donnaient leurs avis, lui proposaient leurs prétentions, et décidaient quelquefois de son propre sort en législateurs suprêmes. Les habitans des autres villes soumises à la capitale de la province, ordinairement appelées *faubourgs* ou dépendances, ne jouissaient pas du droit de juger dans ces assemblées législatives; dans les capitales mêmes, il n'était accordé qu'aux plus anciens citoyens, à ceux qui étaient libres, aux boyards, aux militaires et aux marchands. Le haut clergé participait également à l'administration des affaires.

Sviatopolk-Michel et Monomaque sommèrent Oleg de comparaître devant un conseil composé de boyards, de citoyens, d'évêques et d'abbés; le métropolitain de Kief assistait à l'assemblée nationale de Sainte-Sophie, et l'archevêque de Novgorod allait soumettre à André toutes les affaires judiciaires. A l'exemple des princes, des seigneurs, des riches marchands, qui possédaient des terres, les évêques y jouissaient du droit exclusif de rendre la justice sans aucun rapport avec la puissance séculière; ils recevaient du métropolitain, leur chef suprême, l'autorisation de juger les prêtres, les moines, d'examiner toutes les fautes commises contre l'Eglise, et d'infliger les châtimens spirituels.

Dans le treizième siècle, les Russes avaient une traduction du Droit canon grec : on la conservait dans la cathédrale de Novgorod, pour servir de règle dans les cas réservés. C'était aussi aux ecclésiastiques que l'on confiait ordinairement le soin d'entamer les négociations de paix : les conseils de la raison agissaient plus fortement sur les hommes, lorsqu'ils étaient soutenus par la voix puissante de la religion. Mais, à leur tour, ces mêmes évêques, choisis par le prince et par le peuple, pouvaient être chassés par eux, en cas de mécontentement. Pour les affaires temporelles, l'évêque dépendait entièrement du tribunal du prince : c'est ainsi qu'en 1229, Yaroslaf Féodor, intervenu dans une affaire de Cyrille, évêque de Rostof, condamna ce prélat à être privé d'une grande partie de ses biens. Nous dirons à la gloire de cet évêque, célèbre surtout par ses grandes richesses, qu'au lieu de se plaindre, il rendit grâces au ciel de cet événement, distribua le reste de ce qu'il possédait à ses amis et aux pauvres, et que, attaqué alors comme un autre Job, de douleurs physiques très-violentes, il s'enferma, jusqu'à sa mort, dans une obscure cellule.

Cérémonies et dignités de la cour des princes.

L'avénement du souverain au trône était accompagné de cérémonies religieuses : le métropolite donna solennellement la bénédiction à

Dolgorouky, appelé à régner sur la Russie méridionale. Les Kiéviens et les Novgorodiens plaçaient leur prince sur le trône dans le temple de Sainte-Sophie ; à l'église même, pendant le service divin, le prince avait la tête couverte d'un bonnet ou d'une espèce de mître, peut-être d'une couronne; il donnait aux seigneurs de sa cour des chaînes, des croix et des grivnas d'or; il nommait, parmi ses courtisans, des trésoriers, des intendans, des gentilshommes de la chambre, des écuyers, etc. ; à dater du règne d'André, les chroniques donnent le nom de *cour* à ce qui s'était jusqu'alors appelé *garde du prince ;* cette cour était composée de boyards, de jeunes officiers et de porte-glaives du prince.

Ces gentilshommes, les premiers qui parurent en Russie, formaient la plus noble partie de de l'armée. Chaque ville avait ses hommes de guerre, ses officiers et ses porte-glaives, alors désignés sous le nom de garde militaire. Les simples citoyens et les habitans des campagnes ne s'armaient que dans les cas extraordinaires ; mais les derniers étaient obligés de fournir des chevaux pour la cavalerie. Après chaque campagne, ce qui arrivait ordinairement à la fin de l'hiver, le prince prenait les armes des soldats, et les faisait garder jusqu'à une nouvelle entreprise. L'armée se divisait en régimens à pied et à che- Armée.

val, en lanciers et archers; c'était communément ces derniers qui commençaient l'action. Le principal voïévode avait le titre de tissiatchski; les princes avaient les leurs ainsi que les villes. S'il en faut croire au rapport de Nestor, sur le nombre des soldats d'Oleg et de son successeur, les anciennes armées russes étaient alors plus considérables, que dans les XI[e], XII[e] et XIII[e] siècles; car la plus forte armée, dont nous ayons connaissance dans ce temps, ne passait pas cinquante mille combattans. Les soldats n'endossaient la cuirasse qu'au moment du combat; pour soulager les hommes, on faisait porter les armes sur des chariots, et l'ennemi profitait souvent de cette circonstance pour tomber sur des guerriers désarmés. Une armée timide ou peu nombreuse s'entourait, dans la campagne, de pieux ou de palissades, et ces retranchemens de bois servaient encore à défendre les approches des forteresses et des citadelles. Un annaliste allemand, qui fait l'éloge de la justesse du tir de nos archers, dit que les Russes ont pu apprendre des chevaliers livoniens, l'art de soutenir les siéges; mais les machines pour battre les murailles, les catapultes, les béliers, étaient connus depuis long-temps en Russie.

Commerce. Malgré toutes ses guerres civiles et celles

qu'elle eut à soutenir au dehors, rien ne put empêcher notre patrie de jouir des avantages du commerce, si nécessaire à la civilisation des peuples; il était, à cette époque, très-étendu et considérable. Tous les ans il arrivait, de Constantinople à Kief, des flottes marchandes si riches et si importantes pour le bien de l'État, que, des contrées les plus éloignées, les princes envoyaient de nombreuses armées à Kanef, à l'effet de protéger les vaisseaux marchands, contre la rapacité des Polovtsi. Le cours du Dniéper, depuis Kief jusqu'à la mer, s'appelait ordinairement *le chemin de la Grèce.* Nous avons déjà dit quel était l'objet de ce commerce : les Russes qui allaient acheter du sel en Tauride, apportaient, dans la riche et florissante ville de Soudak, des peaux d'hermines et autres fourrures précieuses, qu'ils échangeaient avec les marchands d'Orient, contre des étoffes de coton, de soie et des épices. Les Polovtsi, maîtres de Tmoutorokan et de presque toute la Crimée, trouvaient leur avantage à ne point inquiéter le commerce; ils furent, sans doute, les premiers à permettre aux Génois d'aborder au sud de la Tauride. Du moins, ces avides et rusés Italiens avaient des comptoirs en Arménie, quelques années avant l'invasion des Tatars, et do-

minaient conséquemment sur toute la mer Noire (19). Pendant que les armées russes se battaient contre les Polovtsi, dans leur pays même, les marchands y voyageaient tranquillement; car les barbares eux-mêmes comprennent les avantages du commerce et observent, pour en garantir la sûreté, les lois des peuples éclairés. Grecs, Arméniens, Juifs, Allemands, Moraves, Vénitiens, tous demeuraient à Kief, où les attiraient l'échange avantageux de leurs marchandises, et l'hospitalité des Russes, qui permettaient aux chrétiens de l'Église latine, de pratiquer solennellement et en liberté les devoirs de leur religion; ils défendaient seulement de disputer sur les articles de foi. En 1233, Vladimir Rurikovitch, prince de Kief, chassa un certain Martin, prieur de l'Église latine de sainte Marie, à Kief, ainsi que d'autres moines catholiques, *dans la crainte*, dit un historien polonais, *que ces prédicateurs ne prouvassent combien la religion grecque était éloignée de la vérité* (20).

Ainsi que la mer Noire et le Dniéper, la mer Caspienne et le Volga étaient d'importans débouchés pour le commerce : les Bulgares, qui, en cas de famine, fournissaient du blé à la grande principauté de Souzdal, pouvaient aussi

nous procurer les produits des arts des contrées civilisées de l'Orient. Dans les ruines d'une ville bulgare, à quatre-vingt-dix verstes de Kazan, et à neuf du Volga, on a trouvé des inscriptions arméniennes du XIIe siècle : peut-être que les Arméniens, connus depuis si long-temps dans les fastes du commerce, échangeaient, dans cette ville, des marchandises de Perse ou autres, contre des fourrures et des peaux de Russie. Jusqu'à présent, on désigne en Turquie, sous le nom de *Bulgares*, les Maroquins du Levant, et en Bukharie, on nomme ainsi les cuirs de Russie; d'où l'on conclut qu'autrefois l'Asie recevait cette marchandise des Bulgares. Il n'est pas inutile d'observer que c'est dans leur ancienne patrie, à Kazan même, que se font les meilleurs maroquins de Russie. Dans les ruines dont nous venons de parler, on a découvert également des inscriptions arabes de 1222, jusqu'à 1341 de l'ère chrétienne, gravées, en grande partie, sur des tombeaux d'hommes originaires du *Schirvan* et de *Schamakha*. Les laboureurs trouvent quelquefois, aux environs de cet endroit, de petits objets d'or, des ornemens de femmes, des monnaies arabes en argent, et d'autres sans aucune inscription, marquées de signes arbitraires, de points, d'astériques, et

qui ont appartenu sans doute à un peuple sans connaissance dans l'art d'écrire (vraisemblablement aux Tchoudes). Ces intéressans monumens attestent l'ancien état florissant de la Bulgarie russe.

Novgorod, qui recevait des Yougres un tribut en argent et en fourrures, envoyait des vaisseaux en Danemark, ainsi qu'à Lubeck. Au siége de Schlezwig, en 1157, Svend IV, roi de Danemark, s'empara de beaucoup de vaisseaux russes, et en distribua les marchandises à ses soldats au lieu de solde. Les marchands novgorodiens avaient leur église dans l'île de Gothland, où florissait l'opulente ville de Vyzby, qui avait remplacé Vinette (22), et où, jusqu'au XVIIe siècle, on conservait la tradition que les marchandises de la Perse, de l'Inde, et de l'Arabie, arrivaient jusqu'aux ports de la mer Baltique, par le Volga et nos autres fleuves. Ce fait est probable, et peut seul expliquer comment les anciennes monnaies arabes qu'on a trouvées, en si grande quantité, sur les côtes de cette mer, ont pu y pénétrer. Les Gothlandais et les Allemands habitaient depuis long-temps à Novgorod : ils se divisaient en *négocians d'hiver* et *négocians d'été* (23). Le gouvernement s'engageait, pour un prix déterminé, à envoyer des

bateliers à leur rencontre jusqu'à l'Igéra : car ces marchands, pour éviter les cataractes de la Néva et du Volkhof, déchargeaient leurs marchandises sur des *bateaux* légers; ils payaient au trésor une grivna pour chacun, et une demi-grivna pour celui qui était chargé de blé. On désigna à Novgorod un quartier particulier, où les marchands allemands et gothlandais jouissaient de la plus parfaite indépendance, soumis à leurs propres lois, pour l'exécution desquelles ils choisissaient des anciens parmi eux : l'ambassadeur du prince avait seul le droit d'entrer chez eux. Un étranger, offensé par un russe, se plaignait au prince ou au juge de Novgorod, et *vice versâ*, un Russe, offensé par un étranger, portait ses plaintes aux anciens des étrangers. Ces différens se vidaient dans la cour de Saint-Jean. Les Gothlandais avaient à Novgorod une chapelle consacrée à Saint-Olave, et les Allemands une église dédiée à Saint-Pierre; ils avaient également à Ladoga, l'église de Saint-Nicolas, avec des cimetières, et les prés y attenant. Dans le courant du XIIIe siècle, les villes libres de Germanie, comme Lubeck, Brême, etc., au nombre de soixante-dix, firent cause commune et formèrent cette ligue célèbre, connue dans l'histoire sous le nom d'Anséatique, fondée

Ligue Anséatique.

sur les principes d'une assistance et d'une amitié mutuelles, nécessaires à leur sûreté, à leur liberté réciproque, aux progrès du commerce et de l'industrie. Cette ligue eut de si heureux résultats, que, maîtresse des deux mers, elle se vit en état de faire la loi aux peuples et aux rois : bientôt Riga et la Gothlandie se réunirent à cette société fraternelle, et Novgorod eut dès lors plus d'importance encore dans le système commercial du nord de l'Europe. La ligue anséatique y établit un comptoir principal, qu'elle appelait le *père* de tous les autres; elle tâchait de faire tout ce qui pouvait être agréable aux Russes, et de remédier à tous les abus qui pouvaient faire naître des disputes ; elle recommandait à ses marchands de faire en sorte que leurs marchandises eussent toujours les qualités requises, et de n'acheter jamais rien à Novgorod, qu'*au comptant*, afin d'éviter les procès qui s'élevaient par suite de dettes. Les Allemands nous apportaient des draps fins, surtout des draps de Flandres, du sel, des harengs, du blé même, lorsque nous en manquions, et nous prenaient, en échange, des fourrures, de la cire, du miel, du cuir, du chanvre et du lin : la ligue avait expressément défendu d'importer en Russie, ni or, ni argent; mais les négocians, au lieu de se

conformer à un ordre contraire à leurs intérêts, procurèrent une grande quantité de métaux précieux à Novgorod, où ils étaient attirés par la réputation d'abondance de cette ville, et par les récits, presque fabuleux, qui circulaient sur la magnificence de la cour des princes, sur les richesses étonnantes des seigneurs et des marchands. Pskof participait aussi à ce commerce considérable, et le gouvernement des deux villes, afin d'en faciliter les progrès, se contentait de droits si modiques, que les villes de la ligue ne pouvaient se lasser de louer un désintéressement aussi sage.

L'ancienne Biarmie, depuis long-temps province novgorodienne, était célèbre par son commerce, et les vaisseaux suédois, norvégiens, ne cessèrent, jusqu'au treizième siècle, de naviguer jusqu'à l'embouchure de la Dvina septentrionale. Les annalistes scandinaves disent qu'en 1216, un de leurs négocians les plus distingués, nommé Gelge Bogranson, ayant eu malheureusement une dispute avec un chef biarmien, fut tué dans ces parages avec tous ses compagnons, à l'exception du seul Ogmound qui se réfugia à Novgorod. Cet Ogmound alla ensuite de Russie à Jérusalem, après quoi il revint dans sa patrie, où il raconta la fin déplorable de Bogranson. Afin de se

venger des habitans de la Biarmie, les Norvégiens, montés sur quatre vaisseaux, abordèrent dans ce pays, en 1222, le ravagèreut, et enlevèrent quantité d'argent marqué, de peaux *d'écureuils*, etc.

Traité avec les Allemands.

Smolensk faisait aussi un très-grand commerce avec Riga, la Gothlandie, et les villes allemandes : ce qui est attesté par un traité conclu avec elle, en 1228, par Mstislaf Davidovitch, prince de Smolensk (24). Nous allons en rapporter ici les principaux articles, qui sont curieux sous le rapport des mœurs, et de la législation de la Russie ancienne.

« 1°. Il y aura dès ce moment paix et amitié » entre la principauté de Smolensk, Riga, la » Gothlandie, et tous les Allemands qui abor» dent sur les côtes de la *mer orientale*, pour » l'avantage réciproque des deux partis. Dans » le cas (et nous préserve le ciel de pareil mal» heur) où il se commettrait uu meurtre dans » une dispute, il sera payé, pour la vie de tout » homme libre, dix grivnas en argent, ou qua» rante grivnas en kounes. Celui qui frappera un » valet paiera une grivua en kounes; pour un œil » poché, une main coupée, pour une jambe, ou » autre membre estropié, cinq grivnas d'argent; » pour une dent cassée, trois; pour avoir frappé » un homme jusqu'au sang, une et demie; pour

» toute blessure légère la même somme : sera
» imposé à trois quarts de grivna d'amende
» tout homme qui en frappera un autre avec un
» bâton ou massue, ou qui le prendra par les
» cheveux. Le Russe qui sera surpris chez la
» femme d'un Allemand et *vice versâ*, tout
» Russe ou tout Allemand qui déshonorera une
» fille ou une veuve de bonne conduite, devront
» payer dix grivnas d'argent. L'amende sera
» double si l'offensé est un ambassadeur ou un
» prêtre. Si l'accusé trouve une caution, il ne
» sera ni chargé de fers, ni mis en prison ; on
» ne l'arrêtera pas non plus tant que le deman-
» deur n'aura pas porté sa plainte au plus ancien
» des compatriotes de l'agresseur, qu'on doit
» toujours supposer propre à concilier les par-
» ties. Quant au voleur qui sera surpris dans une
» maison, en flagrant délit, le propriétaire a le
» droit d'agir comme bon lui semblera.

» 2°. Le créancier étranger sera satisfait avant
» tous les autres ; il recevra son argent dans le
» cas même où le débiteur, condamné pour
» crime capital, serait privé de tous ses biens. Si
» le valet d'un prince, ou d'un boyard, meurt
» débiteur d'un Allemand, la dette sera payée
» par l'héritier de ce valet, ou par celui qui aura
» pris son bien.

» 3°. Tout Allemand ou Russe sera tenu, en » cas de procès, de produire plus de deux té» moins parmi ses compatriotes. Les épreuves » judiciaires, au moyen du fer brûlant, ne seront » permises que d'après le consentement des deux » parties ; on ne peut les y forcer. Les duels ne » seront point soufferts, et tout délit sera jugé con» formément aux lois du pays où il se sera com» mis. Le prince seul peut juger les Allemands » à Smolensk ; mais il dépend entièrement de » leur volonté d'avoir recours au tribunal public. » Les Russes jouiront des mêmes avantages dans » le pays des Allemands. Les uns et les autres » ne seront point tenus à payer les frais de jus» tice, à moins que d'honnêtes gens, ou des » citoyens distingués, ne leur conseillent de » payer quelque chose au juge.

» 4°. Dès que le commandant de la frontière » aura été instruit de l'arrivée des marchands » allemands, il le fera savoir sur-le-champ aux » habitans du pays, afin qu'ils fournissent des » moyens de transports, pour amener les mar» chandises de ces étrangers, et qu'ils veillent » à leur sûreté personnelle. Les habitans répon» dent des marchandises allemandes, ou de celles » de Smolensk, qu'ils auraient égarées. De Riga » à Smolensk, et retour, les Allemands ne sont

» soumis à aucune taxe : il en sera de même
» pour les Russes dans les pays allemands. Les
» Allemands tireront au sort à qui marchera le
» premier, et s'il se trouve parmi eux un mar-
» chand russe, celui-ci restera derrière. Dès
» qu'il sera entré dans la ville, tout marchand
» allemand donnera une pièce de toile à la prin-
» cesse, et des gants de Gothlandie au comman-
» dant de la frontière : à lui loisible d'acheter
» des marchandises, et d'aller de Smolensk dans
» d'autres villes. Les marchands russes jouiront
» de la même liberté dans la Gothlandie, d'où
» ils seront libres de se rendre à Lubeck, ou
» autres villes allemandes. Toute marchandise
» achetée et livrée ne peut être rendue au pre-
» mier propriétaire, et le marchand n'a pas le
» droit de redemander son argent. Un Allemand
» donne au peseur public une koune de *Smo-*
» *lensk* pour deux *kap*, ou vingt-quatre pou-
» des (25); une nogate pour une grivna d'or
» *achetée*; deux peaux d'écureuil pour une griv-
» na d'argent ; une koune sur chaque grivna de
» la valeur d'un vase d'argent. S'il vend des mé-
» taux il ne paye rien ; mais s'il change des effets
» contre de l'argent, il donnera une koune de
» Smolensk par grivna. Pour la vérification des
» poids, une *kap* sera déposée dans l'église de

» Notre-Dame, sur la montagne, et une autre
» dans la chapelle allemande (il y avait consé-
» quemment une église catholique à Smolensk);
» et cet étalon servira aux habitans des fron-
» tières pour vérifier le poids qu'ils recevront des
» Allemands.

» 5°. Quand le prince de Smolensk partira
» pour la guerre, il ne pourra emmener d'Alle-
» mands avec lui, que dans le cas où ils désire-
» raient eux-mêmes le suivre; on ne pourra pas
» non plus forcer un Russe à prendre les armes
» dans les contrées allemandes.

» 6°. L'évêque de Riga, le grand-maître Vol-
» quin, et tous les autres souverains de Riga,
» reconnaissent le cours de la Dvina depuis son
» embouchure jusqu'à sa source, libre pour la
» navigation des Russes et des Allemands; s'il
» arrivait, et Dieu éloigne de nous ce malheur!
» qu'une barque russe ou allemande éprouvât
» quelque dommage, le propriétaire de ladite
» barque pourra aborder partout où il lui plaira,
» décharger sa marchandise, et louer, pour
» l'aider, des gens qui ne pourront exiger de lui
» que le prix convenu.

» Ce traité aura la même force à Polotsk et à
» Vitebsk qu'à Smolensk; il est écrit par-devant
» le prêtre Jean, le grand-maître Volquin, et

» un grand nombre de marchands de Riga, qui » y ont apposé leurs sceaux, et qui ont signé en » qualité de témoins. » Suivent les noms de quelques habitans de la Gothlandie, de Lubeck, de Munster et de Riga ; et plus bas il est dit : « Celui » d'entre les Allemands ou les Russes qui enfrein» dra ces conditions sera l'ennemi de Dieu. »

Une chronique allemande contemporaine fait mention de ce traité comme fort avantageux aux marchands livoniens ; cependant, tout en leur accordant des droits en Russie, et une entière liberté, nos ancêtres n'oubliaient par leurs propres intérêts ; car la franchise de tous droits, pour les marchands étrangers qui vendaient de l'or et de l'argent, avait pour but d'augmenter la quantité de métaux précieux importés chez nous. Nous remarquerons que la valeur de l'argent, depuis Yaroslaf jusqu'au treizième siècle, paraît être restée la même relativement à la monnaie courante de cuir, à Smolensk. Yaroslaf, *dans son code*, établit à quarante grivnas, en *kounes*, l'amende pour meurtre, et Mstislaf Davidovitch la fixe, dans son traité, à la même somme ; au contraire les kounes de Novgorod baissèrent de valeur. Argent.

Outre les marchands, les Russes s'efforçaient encore d'attirer dans leur pays tous les étrangers

qui pouvaient leur être utiles par leurs connaissances, ou par les arts et métiers qu'ils exerçaient, comme des architectes, des peintres, des médecins. Depuis Yaroslaf-le-Grand jusqu'à André, nos églises les plus célèbres furent construites et peintes par des étrangers; mais, en 1194, Jean, évêque de Vladimir, pour renouveler l'ancienne basilique de Notre-Dame, à Souzdal, trouva, parmi les serviteurs de sa propre église, des ouvriers et des fondeurs habiles, qui réparèrent parfaitement les dehors de ce temple, et le couvrirent eux-mêmes de plomb, sans avoir été aidés d'aucun ouvrier *allemand*. Kief possédait à cette époque un célèbre architecte, nommé Milonègue-Pierre, qui, au-dessous du monastère de Vouidoubetsky, sur les bords du Dniéper, construisit une muraille en briques, d'un travail si admirable aux yeux des contemporains, qu'ils en parlaient comme d'une merveille. Les peintres grecs, qui avaient orné d'images le couvent de Kief, enseignèrent leur art au laborieux et désintéressé saint Olympius, moine de Petchersky : il peignit des images pour toutes les églises, sans exiger la moindre rétribution, et il remboursait en tableaux, l'argent qu'il empruntait pour acheter les couleurs. Cet Olympius est le plus ancien des peintres russes connus. Outre les images des

Arts.

églises, ces artistes représentaient, sur parchemin, dans les livres sacrés, différentes figures, mal dessinées il est vrai, mais avec des couleurs si bien composées, que, depuis six ou sept cents ans, leur fraicheur et l'éclat de l'or ne sont nullement altérés. Quant aux ouvrages de main, les boyards de nos princes portaient d'habitude sur leurs épaules *des ornemens brodés en or*, et par conséquent l'art de la broderie, qui nous fut sans doute communiqué par les Grecs, était connu en Russie bien avant que beaucoup d'autres pays européens n'en fissent usage.

Nous avons déjà parlé des médecins, car la médecine fait partie des premières sciences, et des plus indispensables pour les hommes. Il y avait à Kief, du temps de Monomaque, de très-célèbres médecins arméniens; l'un d'entre eux, Sciences. dit-on, était si habile qu'il n'avait qu'à regarder un malade pour deviner si sa guérison était possible, ou, dans le cas contraire, pour prédire le jour de sa mort. Le médecin de Sviatocha était Syrien. L'on composait beaucoup de remèdes en Russie; mais les meilleurs et les plus précieux nous venaient toujours d'Alexandrie, par Constantinople. Jaloux d'employer tous les moyens capables d'adoucir les maux de l'humanité souffrante, plusieurs de nos bons moines s'appli-

quèrent à découvrir la vertu des plantes médicinales, pour soulager les malades, et leurs succès étaient souvent si étonnans qu'ils excitaient l'envie des médecins étrangers. *Des simples* et des prières suffirent à Agapet, moine de Petchersky, pour guérir Vladimir II, condamné par un célèbre médecin arménien.

C'est ainsi que les sciences et les arts, introduits dans le nord avec le christianisme, étaient cultivés parmi nous, dans les paisibles asiles du silence et de la prière. Ces respectables religieux furent également les premiers Russes qui observèrent la voûte céleste, et firent d'intéressantes remarques sur l'apparition des comètes, des éclipses de lune ou de soleil; ils voyageaient dans les pays lointains, surtout dans les contrées célèbres par les saints mystères de la rédemption; et munis de connaissances géographiques, ils s'empressaient, à leur retour, de les communiquer à leurs compatriotes : enfin, à l'exemple des Grecs, à la gloire de notre patrie et de leur siècle, ce sont eux qui, dans leurs immortelles annales, ont sauvé de l'oubli la mémoire de nos anciens héros. Les métropolitains, les évêques, zélés prédicateurs des vertus chrétiennes, composaient des ouvrages de morale, guides de conduite pour les laïcs et les ecclésiastiques. Le bien-

heureux Simon, évèque de Souzdal, et son ami Polycarpe, moine du monastère de Kief, ont décrit les faits mémorables qui se sont passés dans cette sainte demeure; ils nous ont transmis, dans un style déjà pur et assez intelligible, la vie de ses premiers solitaires. En général notre clergé était beaucoup plus éclairé que le reste de la nation, dont cependant les personnages les plus marquans cherchaient aussi à s'instruire. Yaroslaf Ier, Constantin, étaient passionnés pour la lecture; Monomaque écrivait avec esprit et même avec éloquence. Sainte Euphrosine, fille du prince de Polotsk, s'occupait, jour et nuit, à copier des livres d'église. Verkhouslava, belle-fille de Rurik, montra beaucoup de zèle à protéger Simon et Polycarpe, les premiers savans de son temps. — Le poëme sur l'expédition d'Igor, écrit dans le douzième siècle, fut sans doute composé par un laïc, car un moine ne se serait pas permis de parler des dieux du paganisme, et de leur attribuer les phénomènes de la nature. Quant au style, aux tournures, aux métaphores, tout porte à croire que cet ouvrage est une imitation des anciens contes russes, sur les exploits des princes et des héros; aussi l'auteur de ce chant guerrier fait l'éloge du *rossignol* de l'ancien temps, du poëte Boïan, *dont les doigts se pro-*

Poésie.

menaient avec légèreté sur les cordes harmonieuses d'un luth, et qui célébrait la gloire de nos preux. Malheureusement les chants de Boïan, ainsi que de beaucoup d'autres poëtes, ont disparu dans l'espace de sept à huit siècles, qui ne sont mémorables que par les infortunes de la patrie; le fer a détruit les hommes; les flammes ont dévoré les édifices et les manuscrits. Le poëme sur les exploits d'Igor est d'autant plus digne de notre attention que c'est le seul ouvrage, en ce genre, que nous possédions aujourd'hui. Nous allons en présenter ici l'analyse, et les passages les plus frappans, afin de donner à nos lecteurs une idée du goût et de la langue poétique de nos ancêtres.

Igor, prince de Séversky, avide de la gloire des héros, conjure sa garde de marcher contre les Polovtsi, et lui dit : « Je veux briser ma » lance dans leurs déserts les plus reculés ; je » veux y laisser mes cendres, ou tremper mon » casque dans le Don, et me désaltérer de ses » ondes. » De nombreux guerriers se rassemblent; les coursiers hennissent de l'autre côté de la Soula; la voix de la gloire se fait entendre dans Kief; le son des trompettes retentit dans Novgorod, et à Poutivle les étendards flottent au gré des vents; Igor attend Vsevolod, son

frère chéri. Vsevolod fait le portrait de ses valeureux guerriers. « Ils ont, dit-il, reçu le jour » au bruit des clairons, et dans leurs premières » années on leur présentait la nourriture sur le » fer d'une lance ; ils connaissent les chemins et » tous les précipices. Leurs arcs sont tendus, » leurs carquois ouverts, leurs glaives aiguisés ; » ils se précipitent dans la campagne comme des » loups affamés de carnage ; ils veulent couvrir » de lauriers leur noble front et celui de leur » prince. » Igor met les pieds *dans des étriers d'or* ; il voit au-devant de lui des ténèbres épaisses ; le ciel le menace de terribles orages ; les bêtes féroces rugissent dans leurs antres ; des troupes d'oiseaux de proie planent au-dessus de l'armée ; les cris des aigles semblent lui présager sa ruine ; et les renards glapissent à l'aspect des boucliers étincelans des Russes. Le combat s'engage ; les légions des barbares sont renversées ; leurs vierges tombent au pouvoir des guerriers d'Igor ; l'or et les étoffes les plus précieuses deviennent leur proie ; les habits, les ornemens des Polovtsi jonchent les marécages, et servent de ponts à l'armée des Russes. Le prince Igor ne garde pour lui qu'un drapeau rouge enlevé aux ennemis, et porté sur une pique garnie d'argent. Mais bientôt le sud vomit d'affreux nuages, ou

de nouvelles masses de Barbares. « Les vents, » fils de Stribog, lancent, du côté de la mer, » des nuées de flèches sur les guerriers d'Igor. » Vsevolod est en avant avec sa garde fidèle. « Les » ennemis sont accablés de ses traits; leurs cas- » ques retentissent sous les coups répétés de son » glaive, et des monceaux de Polovtsi ont mordu » la poussière partout où a brillé le casque » d'or du prince. » Igor vole au secours de son frère; depuis deux jours la bataille la plus terrible, la plus acharnée se prolonge. « La terre » est teinte de sang et jonchée de cadavres. A » la troisième aurore, nos drapeaux s'abaissent » devant l'ennemi *faute de sang à verser* (a); les » généreux russes terminent leur banquet san- » glant, et meurent pour la patrie, après avoir » vendu chèrement leur vie. » Kief, Tchernigof, sont dans l'effroi; les Polovtsi triomphans entraînent Igor en esclavage. « On entend sur les » rivages de la mer azurée, les chants de leurs » vierges qui font sonner l'or enlevé aux Russes. »

(a) Cette expression de la Chronique est noble autant que vigoureuse. La victoire reste aux Barbares, parce que le sang des Russes avait coulé jusqu'à la dernière goutte pour la patrie. Les Français, dont l'histoire présente plus d'un exemple de ce généreux dévouement, s'écrieront ici: *Honneur au courage malheureux!*

Note des Traduct.

L'auteur conjure tous les princes de se coaliser pour tirer vengeance des Polovtsi : il dit à Vsevolod III : « Tu peux épuiser le Volga par le » mouvement des rames de tes nombreux vais- » seaux, et tarir les eaux du Don, en les puisant » dans les casques de tes guerriers. » A Rurik et à David : « Vos casques dorés sont depuis long- » temps teints de sang. Vos héros sont furieux » ainsi que des taureaux féroces, blessés par un » fer brûlant. » A Roman et à Mstislaf de Volhynie : « La Lithuanie, les Yatviagues et les » Polovtsi, jettent leurs lances à vos pieds, et » courbent leurs têtes devant vos pesans cime- » terres. » Aux fils d'Yaroslaf de Loretsk, à Ingvar et à Vsevolod : « O vous, oiseaux d'un » nid célèbre ! que vos traits acérés arrêtent la » course de l'ennemi ! » Il appelle Yaroslaf de Galitch *le sage*, en ajoutant : « Du haut de ton » trône d'or, tu soutiens les monts Krapacks par » tes légions de fer ; tu peux fermer les portes » du Danube, ouvrir le chemin de Kief, et lan- » cer tes flèches jusque dans les contrées les plus » éloignées. » L'auteur déplore en même temps la mort d'un prince de Polotsk, tué par les Lithuaniens. « O prince ! des oiseaux de proie ont » couvert ta garde de leurs ailes, et les bêtes » féroces ont léché le sang de tes guerriers. Toi-

» même, à travers ton collier d'or, tu as laissé » échapper ton âme *de perle* de ton corps vigou- » reux. » Dans la description des désastres de la guerre civile entre les princes russes, et dans celle du combat d'Yaroslaf Ier. avec le prince de Polotsk, il est dit: « Les rives du Niémen sont » couvertes de têtes aussi nombreuses que les » gerbes au temps de la moisson, et tels que de » lourds fléaux, les glaives séparent les âmes des » guerriers de leur enveloppe mortelle. O temps » de calamité! Pourquoi n'a-t-il pas été pos- » sible de fixer le grand Vladimir sur les mon- » tagnes de Kief (c'est-à-dire, de le rendre » immortel)? » Cependant l'épouse d'Igor dé- plore, daus Poutivle, le sort funeste de son époux; du haut des remparts elle jette les yeux sur la plaine, et s'écrie : « O vents cruels, pour- » quoi avoir prêté vos ailes légères aux flèches » lancées, par le khan, sur les guerriers de mon » ami? N'était-ce pas assez pour vous d'agiter les » flots de la mer azurée, et de balancer les vais- » seaux russes sur ses vagues agitées? O majes- » tueux Dniéper! tu as miné d'affreux rochers pour » te précipiter dans le pays des Polovtsi; tu as » porté sur tes flots les barques de Sviatoslaf » jusqu'au camp de Kobiak : ramène-moi aussi » le bien-aimé de mon cœur; et tous les matins

» je ne chargerai plus la mer de lui porter le
» tribut de mes pleurs.... Astre brillant du jour!
» tu répands sur tous les mortels ta douce chaleur et ton majestueux éclat; et pourtant tes
» rayons ardens ont consumé, dans un aride
» désert, les légions de mon bien-aimé!..... »
Mais déjà Igor est libre; il a trompé ses gardes, et, monté sur un coursier rapide, il s'élance vers les frontières de sa patrie; il tue des cygnes et des oies pour pourvoir à sa nourriture; son cheval est épuisé de fatigue; il s'embarque, et les eaux du Donetz le portent en Russie. L'auteur anime ce fleuve; il lui fait adresser au prince les paroles suivantes: « Grand Igor, quelle doit
» être la rage du khan Kontchak, et la joie de
» tes chers compatriotes! » Le prince répond:
» O Donetz! que tu dois être glorieux de porter
» Igor sur tes ondes, et de lui préparer un lit de
» gazon sur tes bords *argentés!* Tu m'enveloppes
» de tes douces vapeurs quand je me repose à
» l'ombre des arbres qui bordent tes rives; les
» canards qui nagent dans tes eaux, les mouettes
» qui effleurent la surface de tes flots, me servent
» de gardes. » Arrivé à Kief, Igor s'empresse d'aller rendre grâce au Tout-Puissant, dans le temple de Notre-Dame (26). L'auteur répète ici ces paroles de Boïan: *une tête va mal sans épaules;*

des épaules vont mal sans tête (*a*) ; puis il s'écrie : « Heureux pays ! peuple fortuné ! célébrez Igor » rendu à la liberté : honneur et gloire aux prin- » ces et à leurs guerriers ! » — Le lecteur remarquera, dans cette production antique, une certaine force d'expression, des beautés pittoresques, et les figures hardies qui caractérisent la poésie d'un peuple encore voisin de la nature.

Mœurs. Depuis le règne de saint Vladimir, les progrès du christianisme, de la civilisation et du commerce, durent opérer, en Russie, un changement dans les mœurs. La dévotion s'était propagée ; les princes, les seigneurs, les marchands, faisaient bâtir des églises, construire des monastères, où souvent ils se renfermaient eux-mêmes, loin des vanités du monde. De saints évêques, de respectables pasteurs des églises, enseignaient aux princes à rougir des atrocités inspirées par des passions féroces et effrénées ; ces pieux personnages étaient les avocats de l'humanité et les défenseurs des opprimés. Suivant leurs anciennes coutumes, les Russes étaient passionnés pour les plaisirs, les jeux, la musique et la danse ; ils

(*a*) Nous avons rapporté textuellement ce proverbe en raison de son originalité. Il signifie qu'un prince et son peuple ont réciproquement besoin l'un de l'autre.

Note des Traducteurs.

aimaient aussi le vin; mais ils regardaient la sobriété comme une vertu. Ils avaient publiquement des concubines, et cependant celui qui portait atteinte à l'honneur d'une femme n'était pas moins criminel, à leurs yeux, qu'un assassin.... Le commerce alimentait le luxe, le luxe exigeait des richesses, et le peuple se plaignait de la cupidité des princes ou de leurs juges. — Les annalistes du treizième siècle donnent les plus grands éloges à la modération de nos anciens princes russes. « Ils ont fui, disent-ils, ces temps fortu-
» nés, où nos princes, peu jaloux d'accumuler des
» richesses, ne tiraient l'épée que pour illustrer
» la patrie, ou pour subjuguer des pays étran-
» gers : loin d'accabler leurs peuples d'impôts,
» ils se contentaient de percevoir les justes rétri-
» butions, nécessaires pour solder leurs guerriers.
» Un boyard ne disait pas à son souverain : *J'ai
» trop peu de deux cents grivnas ;* sa solde suffi-
» sait à sa nourriture, et il disait à ses compa-
» gnons : *Versons notre sang pour le prince et
» pour la patrie !* Les femmes des boyards n'a-
» vaient pas comme aujourd'hui des anneaux
» d'or : elles n'en portaient que d'argent. Que les
» temps sont changés ! » — Cependant ni les maximes de paix du christianisme, ni le commerce, ni même le luxe, ne parvinrent à éteindre

l'humeur belliqueuse de nos ancêtres : les règlemens ecclésiastiques même servaient à l'entretenir. A la veille d'une expédition, l'excommunication qui pesait sur un guerrier, était levée de droit. Les fils des princes étaient élevés au milieu des camps et du bruit des armes. A peine adolescens ils montaient à cheval, et menaçaient l'ennemi de leurs glaives. Par malheur cet esprit guerrier n'était ni modifié, ni dirigé par la prudence et par l'humanité, pendant le cours de nos guerres civiles. Acharnés les uns contre les autres, ils ne rougissaient point de ravager la patrie, d'incendier des villages sans défense, et d'en charger de fers les habitans désarmés.

Nous pouvons dire enfin que si alors la Russie eût été un État monarchique (depuis le Dniester jusqu'à la Livonie, la mer Blanche, la Kama, le Don et la Soula), elle ne l'eût cédé en puissance à aucun de ceux de ce temps. Il n'est pas douteux qu'elle aurait pu se soustraire au joug des Tatars, et que, par ses liaisons intimes avec la Grèce, dont elle empruntait les arts et les lumières, elle aurait marché de pair avec toutes les contrées européennes, sous le rapport de la civilisation. Notre commerce extérieur, alors si actif et si étendu, les mariages contractés entre les descendans de Rurik et les familles des monarques chrétiens les

plus illustres, avec les empereurs, les rois, les princes de la Germanie, avaient fait connaître notre patrie dans les pays les plus éloignés de l'orient, du sud et de l'occident. Parmi les relations étrangères qui nous sont parvenues sur l'état de la Russie, à cette époque, nous ferons mention de la description faite par un juif espagnol, nommé Benjamin, de beaucoup de contrées qu'il avait parcourues en Asie et en Europe. Sorti, en 1173, de Sarragosse, il voyagea longtemps, et nous a laissé des renseignemens quelquefois assez précis. Mais, en parlant de la Russie, il se borne à dire que c'est un pays extrêmement vaste, couvert de bois et de montagnes; qu'en hiver les habitans ne sortent point de leurs maisons, à cause du froid excessif; il ajoute qu'ils s'occupent de la chasse des martres zibelines; et qu'ils font le trafic des hommes (27).

Ancien voyage en Russie.

Après avoir ainsi présenté au lecteur quelques détails et remarques propres à expliquer nos antiquités, nous allons décrire des événemens d'une haute importance.

CHAPITRE VIII.

Le grand prince Georges, Vsevolodovitch.

1224 — 1238.

Origine des Tatars. — Genghiskhan. — Ses conquêtes. — Les Polovtsi se réfugient en Russie. — Opinions sur les Tatars. — Conseil des princes. — Assassinat des ambassadeurs tatars. — Bataille de la Kalka. — Maxime des Tatars. — Les vainqueurs disparaissent. — Étonnement des Russes. — Phénomènes effrayans. — Nouvelles guerres civiles. — Incursions des Lithuaniens. — Expédition en Finlande. — Le christianisme en Carélie. — Les Novgorodiens brûlent des sorciers. — Haine contre Yaroslaf. — Relations avec le pape. — Désastres des Novgorodiens. — Événemens dans la Russie méridionale. — Lettres d'immunités du grand Yaroslaf. — Tremblement de terre. — Éclipse de soleil. — Révolte à Novgorod. — Famine et peste. — Services rendus par les Allemands. — Fourberie de Michel. — Sainte Euphrasie. — Guerres avec les Allemands et les Lithuaniens. — Malheurs de Smolensk. — Exploits de Daniel. — Guerre contre les Mordviens. — Paix avec les Bulgares. — Abraham martyr. — Mort de Genghiskhan. — Son testament. — Nouvelle invasion des Tatars ou Mogols. — Réponse des princes. — Prise de Rezan. — Courage d'Eu-

patins. — Combat de Kolomna. — Incendie de Moscou. — Prise de Vladimir. — Dévastation de plusieurs villes. — Bataille de la Sita. — Le héros Vassilko. — Novgorod sauvée. — Siége de Kozelsk. — Retraite de Bâti.

1237. Origine des Tatars.

Dans la Tatarie chinoise actuelle, au sud du gouvernement d'Yrkoutsk, au milieu de déserts inconnus aux Grecs et aux Romains, erraient les hordes des Mogols, de même origine que les Turcs d'orient (28). Ce peuple sauvage et vagabond, occupé de la chasse et de l'entretien des bestiaux, avide de pillage, dépendait des Tatars Niu-Tché, qui régnaient dans la partie septentrionale de la Chine; mais vers la moitié du douzième siècle, il devint puissant, et commença à s'illustrer par des victoires. Son khan, Ezoukaï-Bayadour, fit la conquête de plusieurs contrées voisines, et termina ses jours à la fleur de son âge. Temoutchin son fils, âgé de treize ans, se trouva héritier de quarante mille familles, sujettes à ses lois ou ses tributaires. Ce jeune adolescent, élevé par sa mère dans la simplicité de la vie pastorale, était réservé pour étonner l'univers par son héroïsme et son bonheur, pour subjuguer des millions d'hommes, et renverser des monarchies illustres par la force de leurs armes, par leurs progrès

dans les sciences et les arts, par la sagesse de leurs anciens législateurs.

A la mort de Bayadour, un grand nombre de ses tributaires osèrent s'affranchir du joug de son fils : Temoutchin rassemble une armée de trente mille hommes, défait les rebelles, et les principaux moteurs de la sédition trouvent la mort dans soixante-dix chaudières remplies d'eau bouillante. Cependant ce jeune khan reconnaissait encore l'autorité suprême du monarque tatar, auquel il rendit même de grands services dans ses expéditions militaires; mais bientôt enorgueilli de ses éclatans succès, fier du triomphe de ses armes, il voulut se rendre indépendant et devenir un puissant souverain. Effrayer ses ennemis par la vengeance, nourrir le zèle de ses amis par ses largesses, se montrer au peuple comme un être surnaturel, telles étaient les maximes que lui dictait son ambition. Poussés par la crainte, tous les princes particuliers des hordes mogoles ou tatares consentirent à se soumettre à lui. Il les rassembla sur le bord d'un fleuve rapide, des eaux duquel il remplit une coupe, qu'il but solennellement, et jura de partager avec eux le *doux* et l'*amer* qu'il rencontrerait dans le cours de sa vie. Le khan de Keraït, qui avait osé tirer l'épée contre

ce nouvel Attila, paya son audace de sa tête, et son crâne, garni d'argent, fut en Tatarie un monument *de la colère de Temoutchin* (29). Pendant que l'innombrable armée des Mogols, disposée en neuf camps près de la source du fleuve Amour, sous des tentes de différentes couleurs, contemplait avec admiration ce jeune monarque, et attendait ses nouveaux ordres, on vit paraître un saint hermite ou prétendu prophète : « Dieu, dit-il, donne toute la terre » à Temoutchin, et ce maître du monde doit » recevoir le nom de *Genghis-Khan*, » c'est-à-dire grand khan. Les guerriers, les chefs, tous lui témoignèrent, d'une voix unanime, leur envie de servir d'instrument à l'exécution des volontés célestes, et leur exemple fut bientôt suivi par des nations entières. Les Kirguis (30) de la Sibérie méridionale, les Ygoures, ou Ouïgores, célèbres par leur civilisation, et habitans des frontières de la petite Bukharie, prirent le nom de sujets de Gengiskhan. Ces Ygoures, encore idolâtres, toléraient chez eux les mahométans et les chrétiens nestoriens; ils aimaient les sciences, les arts, et firent pénétrer l'art d'écrire parmi tous les autres peuples tatars. Le monarque du Thibet lui-même reconnut Genghiskhan pour son souverain.

Genghis-khan.

Parvenu à un si haut degré de grandeur, le fier khan refusa formellement de payer tribut au monarque des Niu-Tché, maître des provinces septentrionales de la Chine; il lui fit dire par ironie : « Depuis long-temps les Chinois » appellent leurs souverains *fils du Ciel; toi,* » *tu n'es qu'un homme, qu'un mortel.* » La grande muraille de pierre, qui sert de frontières à la Chine, fut un obstacle insuffisant pour arrêter les intrépides Mogols : ils prirent quatre-vingt-dix villes, défirent complètement l'innombrable armée de leurs ennemis, et égorgèrent, comme êtres inutiles, une multitude de vieillards qu'ils avaient faits prisonniers. Le monarque vaincu désarma son cruel ennemi en lui donnant cinq cents jeunes gens, autant de belles filles, trois mille chevaux et une grande quantité de soie et d'or. Cependant Genghis-khan entra une seconde fois dans la Chine, et mit le siége devant la capitale de cet empire, aujourd'hui Pékin. Les habitans se défendirent en désespérés; mais leur valeur ne put sauver la ville; les Mogols s'en emparèrent en 1215, et livrèrent aux flammes le palais impérial, qui, au bout d'un mois, était à peine réduit en cendres. Ces cruels vainqueurs firent un énorme butin. Ils trouvèrent dans cette ville un

Conquête de Genghiskhan.

sage, nommé Ylitchoutsaï, parent des derniers empereurs de la Chine, et célèbre dans l'histoire comme bienfaiteur de l'humanité; car il sut gagner le cœur et la confiance de Genghiskhan, arracher à sa fureur des millions de victimes, modérer sa cruauté, et lui donner d'utiles conseils pour civiliser les féroces Mogols.

Cependant les Tatars Niu-Tché luttaient encore contre Genghiskhan. Celui-ci laisse dans la Chine de nombreuses troupes sous les ordres d'un chef valeureux, et lui-même il se précipite sur les contrées occidentales, pour le malheur de la Russie. Nous avons déjà parlé des Turcs d'Altaïs : pressés d'un côté par les Chinois, de l'autre par les Arabes qui s'étaient emparés de la Perse dans le douzième siècle, ils avaient perdu leur puissance et leur état indépendant; mais les Turcs-Seltchouks, leurs frères d'origine, après avoir long-temps servi les califes, secouèrent enfin le joug, et fondèrent plusieurs grands empires. A la fin du onzième siècle, Saladin, un de leurs monarques (31), régnait depuis la mer Caspienne et la petite Bukharie jusqu'au Gange, jusqu'à Jérusalem et Nicée; il dictait même des lois au calife de Bagdad, le pape des mahométans. Cet empire, affaibli par les querelles de ses princes, ainsi que par les conquêtes

des croisés en Asie, ne tarda pas à disparaître. A la fin du douzième siècle, on vit, sur les ruines de cette puissance, s'élever une nouvelle dynastie turque des monarques de Kharazm (32), qui s'emparèrent d'une grande partie de la Perse et de la Bukharie. Mahomet II, qui régnait alors, prenait le titre de second Alexandre-le-Grand. Genghiskhan l'estimait; il rechercha son amitié, et témoigna le désir de contracter une alliance qui eût tourné à leur commun avantage; mais le fier Mahomet ayant fait périr les ambassadeurs mogols, Genghiskhan recourut au tribunal de Dieu et de son épée. Pendant trois nuits il se tint en prières sur une montagne, et déclara solennellement que Dieu lui avait promis la victoire, en songe, par la bouche d'un évêque chrétien, qui vivait dans le pays des Ygoures. Ce fait, uniquement inventé pour enflammer le zèle de la superstition, fut très-favorable aux chrétiens; car, à dater de cette époque, ils jouirent de la bienveillance du khan des Mogols. Alors commença une guerre horrible par l'acharnement de deux peuples barbares, guerre dont les résultats furent très-funestes pour Mahomet, qui, désespérant de vaincre son valeureux ennemi, évita le sort des combats, et ne songea qu'à défendre

ses villes. Cette partie de la haute Asie, appelée Grande-Bukharie, et qui portait autrefois les noms de Sogdiane et de Bactriane, fut de tout temps renommée, non-seulement par ses plaines fertiles, par la richesse de ses mines, la beauté de ses forêts, et la limpidité de ses eaux (33), mais encore par la civilisation de ses habitans, par son commerce et la prodigieuse population de ses cités. Dans la capitale florissante de cet empire, connue aujourd'hui sous le nom de Bokhara, il y avait une célèbre école, où venait étudier la jeunesse mahométane. Bokhara fit une inutile défense. Les anciens de la ville vinrent en déposer les clefs aux pieds du vainqueur. Genghiskhan entra à cheval dans la principale mosquée; il y aperçut l'Alcoran, le prit et le jeta par terre avec dédain. La capitale fut réduite en cendres. Samarcande, fortifiée par l'art, contenait dans ses murs cent mille soldats et une grande quantité d'éléphans, principale force des anciennes armées asiatiques. Malgré de si puissans moyens de défense, les habitans recoururent à la générosité des Mogols, qui, peu contens d'avoir levé une contribution de deux cent mille pièces d'or (34), passèrent au fil de l'épée trente mille prisonniers : ils en condamnèrent un pareil nombre à un éternel esclavage.

Khiva, Termet, Bulch (où il se trouvait douze cents mosquées, et deux cents bains pour les étrangers), éprouvèrent le même sort, ainsi qu'un grand nombre d'autres villes. Pendant deux ou trois années, les féroces guerriers de Genghiskhan ravagèrent à un tel point tous les pays situés depuis la mer d'Aral jusqu'à l'Indus, que pendant le cours des six siècles suivans, ils ne purent retrouver l'état florissant dont ils avaient joui d'abord. Poursuivi, sans relâche, par son cruel et infatigable ennemi, Mahomet se retira dans une île de la mer Caspienne, où il termina ses jours, accablé de rage et de désespoir.

C'est à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 1223, que Genghiskhan, ambitieux d'étendre sa domination sur les côtes occidentales de la mer Caspienne, détacha de son armée, Soudaï Bayadour et Tchepnovian, deux de ses plus célèbres généraux, avec ordre de prendre Schamakha et Derbent. La première de ces villes s'étant rendue, les Mogols voulurent arriver par le chemin le plus court à Derbent, bâtie, ainsi que la muraille caspienne, dans le sixième siècle, par le fameux roi de Perse, Cosroës Ier. ou Nouchirvan, pour défendre son empire contre les invasions des Khozars (35). Mais trompés

par leurs guides, les Mogols entrèrent dans d'étroits défilés, où ils se virent entourés de tous côtés par les Alains, les Yasses, habitans du Daghestan, et par les Polovtsi, prêts à les combattre avec vigueur. Dans un si pressant danger, le général de Genghiskhan eut recours à la ruse; il envoya des présens aux Polovtsi; il leur fit dire qu'ils étaient de même race que les Mogols, et qu'en cette qualité, loin de combattre contre leurs frères, ils devaient abandonner les Alains, dont l'origine était tout-à-fait différente. Adoucis par des paroles si flatteuses, ou plutôt séduits par des présens, les Polovtsi renoncèrent à leurs alliés, et leur retraite fut le signal d'une victoire complète des Mogols sur les Alains. Bientôt le principal khan des Polovtsi, nommé Youry, fils de Kontchak, se repentit de son imprudence : il s'aperçut que ses prétendus frères n'avaient d'autre intention que de s'emparer de son pays, et voulut fuir dans les déserts; mais les Mogols le firent périr, ainsi qu'un autre petit prince, nommé Daniel, fils de Kobiak. Ensuite ils poursuivirent leurs troupes jusqu'à la mer d'Azof et jusqu'au *rempart des Polovtsi*, c'est-à-dire jusque sur nos frontières. Ils soumirent à leur joug les Yasses, les Abasiniens, les Kassogues ou Circassiens, et se virent les

vainqueurs et les maîtres de sept peuples aux environs de la mer d'Azof.

Les Polovtsi se réfugient en Russie.

Un grand nombre de Polovtsi se réfugièrent dans la principauté de Kief avec leurs femmes, leurs bestiaux et leurs richesses. Au nombre de ces fugitifs, se trouvait le célèbre Kotian, beau-père de Mstislaf de Galitch. Ce khan répandit en Russie la terrible nouvelle de l'invasion des Mogols; il fit présent à nos princes de chameaux, de chevaux, de buffles, de belles esclaves, en leur disant : « *Ils ont pris notre pays,* » *demain ils prendront le vôtre.* » Ces mots firent frémir les Russes. Dans leur étonnement ils se demandaient, les uns aux autres, quels étaient ces étrangers jusqu'alors inconnus? Les uns les appelaient Taurmains, d'autres les nommaient Petchénègues, et en général Tatars. Les superstitieux racontaient que 1200 ans avant J. C., ce peuple, vaincu par Gédéon, et confiné jadis dans les déserts du nord-est, devait, avant la fin du monde, paraître en Asie, en Europe, et conquérir toute la terre. Le valeureux prince de Galitch brûlait de se mesurer avec ces nouveaux ennemis, déjà si célèbres par leurs exploits : il rassemble les princes à Kief et leur expose de la manière la plus pressante, au nom de la prudence et de l'intérêt de l'État,

Opinion sur les Tatars.

Conseil des princes.

la nécessité de prendre les armes. Il leur dit que les Polovtsi, opprimés, abandonnés par eux, ne manqueraient pas de se réunir aux Tatars pour tomber sur la Russie, et qu'il valait bien mieux combattre au dehors un ennemi si dangereux, que de lui laisser franchir les frontières de la patrie. Mstislaf Romanovitch de Kief (appelé dans les annales le vieux et le bon), le prince de Tchernigof, Mstislaf de Galitch, présidaient à ce conseil, où se trouvaient aussi de jeunes héros, enflammés d'ardeur; Daniel, prince de Volhynie; Michel, fils de Vsevolod-le-Rouge, et Vsevolod Mstislavitch, qui avait été prince de Novgorod. Après de longues délibérations, il fut décidé unanimement qu'on marcherait à la rencontre des Tatars. Les Polovtsi, pénétrés de reconnaissance, s'abandonnèrent à des transports de joie, et c'est alors que Basti, leur khan, embrassa la religion chrétienne.

Déjà notre armée était à Zaroub, et à l'île de Varègues sur le Dniéper, lorsqu'on vit paraître dix ambassadeurs tatars : « Nous apprenons, » dirent-ils aux princes russes, que, séduits par » les discours des Polovtsi, vous marchez contre » nous : mais nous n'avons rien fait pour irriter » les Russes; nous n'avons pris ni vos villes, ni

» vos villages, et nous n'avons d'autre intention » que celle de punir les Polovtsi, nos esclaves et » nos *valets*. Nous savons que depuis long-temps » ils sont ennemis des Russes; devenez donc nos » amis, et profitez de l'occasion pour tirer une » vengeance éclatante de ces barbares; pour les » anéantir et vous emparer de leurs richesses. » Des propositions si modérées, si pacifiques, parurent à nos princes une preuve de timidité ou une ruse, et, contre le droit sacré des gens, ils firent inhumainement massacrer les ambassadeurs. Les Tatars en envoyèrent d'autres qui rencontrèrent l'armée russe à Oleschié, le dix-septième jour de sa marche sur le Dniéper. « C'est » donc ainsi, dirent-ils aux princes, que, » dociles aux instigations des Polovtsi, vous avez » fait périr nos députés? Eh bien! puisque vous » voulez la guerre, vous l'aurez. Nous ne vous » avons fait aucun mal. Dieu est le même pour » tous les peuples: c'est lui qui décidera notre » querelle. » — Les princes, étonnés de la grandeur d'âme des Tatars, renvoyèrent les ambassadeurs, et attendirent le reste de leurs troupes. Mstislaf Romanovitch, Vladimir, fils de Rurik, et les princes de Tchernigof, amenèrent sous leurs drapeaux les habitans de Kief, de Smolensk, de Poutivle, de Koursk et de Troubt-

Assassinat des ambassadeurs Tatars.

chevsk. Ils furent bientôt joints par les Volhyniens et les Galliciens, qui, montés sur mille barques, descendirent le Dniester jusqu'à la mer, et remontèrent ensuite le Dniéper jusqu'à la Khortitza. Des bandes de Polovtsi vinrent aussi se réunir à notre armée, qui dressa ses tentes sur la rive droite du Dniéper. A la nouvelle qu'un détachement tatar s'approchait pour observer les Russes, le jeune prince Daniel, qui était de l'autre côté du fleuve, monte à cheval, et suivi de quelques autres jeunes gens poussés par la curiosité, il court à la rencontre de l'ennemi. Après avoir examiné cette armée nouvelle pour eux, ils revinrent faire leur rapport au prince de Galitch; mais les relations ne s'accordaient pas. Selon quelques jeunes gens inconsidérés et présomptueux, les Tatars étaient de mauvais soldats; indignes de l'attention des Russes; mais Youry, voïévode, arrivé sur les barques de Galitch, soutenait que c'était des ennemis expérimentés, instruits dans l'art de la guerre, et meilleurs archers que les Polovtsi. Le jeune prince brûlait d'impatience d'entamer le combat. Mstislaf de Galitch tomba sur un détachement tatar, et le défit complétement. Nos archers développèrent, dans cette action, une grande habileté, et beaucoup d'intrépidité. Les annalistes

disent que pour sauver Gémiabet, leur chef, les Tatars le cachèrent dans un fossé, mais qu'ayant été découvert, les Polovtsi reçurent de Mstislaf la permission de tuer ce général mogol.

Fiers de ces premiers succès qui leur avaient procuré une grande quantité de bétail, tous les Russes passent le Dniéper, et au bout de neuf jours ils arrivent sur les bords de la Kalka (aujourd'hui Kalets), dans le gouvernement d'Ekaterinoslaf, près de Marioupole; là il y eut une légère escarmouche avec l'ennemi. Mstislaf de Galitch dispose son armée sur la rive gauche de la rivière, et ordonne ensuite à Yaroun, chef des Polovtsi, ainsi qu'à Daniel, de s'avancer avec la garde russe : lui-même il monte à cheval, et aperçoit bientôt les innombrables masses des Tatars. A l'instant le combat s'engage; le bouillant Daniel étonne les ennemis par son courage : avec Oleg de Koursk il enfonce leurs rangs épais, et, atteint d'un coup de pique dans la poitrine, son ardeur lui fait oublier sa blessure. Mstislaf-le-Muet, frère d'Ingvar de Loutsk, vole aussitôt à son secours, et déploie la plus brillante valeur. Mais les lâches Polovtsi ne purent soutenir le choc des Mogols : bientôt ils se troublent et tournent le dos à l'ennemi. Dans le délire de la frayeur ils se précipitent sur les Russes, confon-

Le 31 mai. Bataille de la Kalka.

dent leurs rangs, et portent le désordre le plus affreux dans le camp, où les princes de Kief et de Tchernigof n'avaient pas eu encore le temps de se préparer à une action; car, pour jouir seul de l'honneur de la victoire, Mstislaf ne leur avait donné aucune nouvelle du combat. Cette ambition démesurée d'un héros si célèbre, causa la perte de notre armée.

Les Russes, une fois enfoncés, se trouvèrent hors d'état de faire résistance. Le jeune Daniel, qui avait, comme les autres, cherché son salut dans la fuite, arrêta son cheval pour étancher sa soif dans la rivière, et ce ne fut qu'alors qu'il ressentit sa blessure. Les Tatars, en poursuivant les Russes vers le Dniéper, en tuèrent une quantité prodigieuse, entre autres, six princes un célèbre paladin, nommé Alexandre Popovitch, et soixante-dix des plus illustres chevaliers. La Russie, disent les annalistes, n'avait jamais encore éprouvé de désastre aussi affreux. Une armée superbe, nombreuse et pleine de valeur, s'était évanouie comme une ombre : à peine il s'en sauva la dixième partie; environ dix mille Kiéviens restèrent sur le champ de bataille. Les Polovtsi eux-mêmes, nos prétendus alliés, les lâches Polovtsi, cause de cette guerre et de cette funeste catastrophe, égorgeaient les Russes pour leur enlever

leurs chevaux, ou leurs habits. Dans la stupeur et le désespoir qui l'accablaient, Mstislaf de Galitch, qui, pour la première fois, éprouvait l'inconstance de la fortune, se jeta dans un bateau, traversa le Dniéper, et fit briser ensuite toutes les barques, afin d'ôter aux Tatars les moyens de le poursuivre. Il se retira à Galitch, et Vladimir, prince de Smolensk, partit pour Kief. Cependant Mstislaf Romanovitch de Kief était encore sur les rives de la Kalka, dans un camp fortifié, placé sur une montagne; il avait vu la fuite des Russes, mais il repoussa avec horreur l'idée d'abandonner son poste. Exemple mémorable de grandeur d'âme et d'héroïsme! Les Tatars s'approchent de cette espèce de forteresse, et pendant trois jours ils se battent avec les Russes; voyant à la fin l'inutilité de leurs efforts, ils proposent à Mstislaf de le laisser partir en liberté, à condition qu'il leur paiera une rançon, pour lui, et pour sa garde. Le prince y consentit, et Ploskinia, voïévode des *Brodniks*, alors au service des Mogols, jura, en leur nom, d'exécuter fidèlement les articles de la convention; mais il trompa les Russes; il fit garotter l'infortuné Mstislaf avec ses deux gendres, et les livra aux généraux de Genghiskhan. Irrités de la résistance opiniâtre du généreux Mstislaf, furieux encore au

souvenir du massacre de leurs ambassadeurs, les Mogols passent tous les Russes au fil de l'épée; ils étouffent les trois princes sous des planches, et célèbrent un festin sur leurs corps inanimés. Ainsi se termina cette première et sanglante lutte de nos ancêtres contre les Mogols, qui, d'après l'historien tatar, avaient à dessein attiré les Russes dans un désert dangereux, où ils furent obligés de se battre pendant sept jours consécutifs.

Les généraux de Genghiskhan poursuivirent jusqu'au Dniéper les débris de l'armée russe. Dans l'espoir de fléchir la férocité des Tatars par leur soumission, les habitans des villes et des villages allaient au-devant d'eux avec les croix; mais les cruels massacraient impitoyablement et les citoyens et les laboureurs; car ils avaient pour maxime que *jamais les vaincus ne peuvent être les amis des vainqueurs, et que la mort des uns est nécessaire à la sûreté des autres.* Tout le sud de la Russie était tremblant d'effroi, et le peuple, poussant des cris de douleur, de profonds gémissemens, se précipitait en foule dans les temples. Le ciel, pour cette fois, exauça ses vœux! Les Tatars, ne trouvant plus de résistance, se portèrent tout à coup vers l'orient, et se hâtèrent d'aller rejoindre Genghiskhan dans la grande Bukharie, où ce héros farouche, au milieu

Maxime des Tatars.

Les vainqueurs disparaissent.

d'un conseil composé de tous ses généraux et de ses princes, dictait des lois aux vastes contrées qu'il avait soumises à sa puissance. Il alla avec joie au-devant de son armée victorieuse qui revenait des rives du Dniéper. Il écouta avec intérêt le rapport de ses capitaines, et, après les avoir comblés d'éloges, il récompensa généreusement le courage dont ils venaient de lui donner des preuves si éclatantes. Irrité alors contre le puissant roi de Tangut, Genghiskhan partit aussitôt pour anéantir son empire.

Étonnement des Russes.

Enfin, il fut permis à la Russie de respirer: l'affreuse tempête s'était dissipée avec la même rapidité qu'elle était venue fondre sur nos provinces. « Quel est donc ce fléau que Dieu, dans » sa colère, a envoyé contre la Russie ? se demandait le peuple étonné. D'où sont accourus ces » terribles étrangers ? Où se sont-ils cachés? De » tels secrets ne sont connus que de Dieu, et des » gens habiles dans l'art de lire les livres. » Les campagnes des bords orientaux du Dniéper, ravagées par les Tatars, fumaient encore, et de leurs nombreuses ruines s'échappaient les derniers feux de l'incendie; les pères, les mères, les amis, déploraient le sort de ceux qui avaient succombé sous le fer de l'ennemi; cependant le peuple, imprévoyant, oublia bientôt ses désastres, persuadé

que les maux qui venaient de l'accabler ne se renouvelleraient jamais.

Les princes de la Russie méridionale, prêts à marcher contre les Mogols, avaient demandé du secours au grand prince Georges. Son neveu Vassilko avait reçu ordre de les aller rejoindre avec les troupes de Rostof, et déjà il s'était avancé jusqu'à Tchernigof; mais, à la nouvelle de leur désastre, il était retourné vers son oncle, remerciant la Providence de lui avoir conservé la vie et l'honneur. Les Vladimiriens, sans songer à l'avenir, se félicitaient de ce que le ciel avait éloigné d'eux les malheurs que venaient d'éprouver les autres Russes. Humilié jadis par Mstislaf de Galitch, Georges vit peut-être avec un secret plaisir l'infortune de ce prince, dont la gloire et les triomphes avaient excité sa jalousie. — Bientôt d'affreux présages vinrent réveiller les craintes des superstitieux, et répandre une terreur générale dans la Russie, ainsi que dans toute l'Europe. Une comète d'énorme dimension se montra huit jours entiers du côté de l'occident, répandant une lumière très-vive au milieu du crépuscule (36). La même année fut remarquable par une horrible sécheresse : les bois, les marais s'enflammaient; des nuages de fumée obscurcissaient l'éclat du soleil; l'air était chargé d'épais

Phénomènes effrayans.

brouillards, et l'on vit, avec un étonnement mêlé de frayeur, les oiseaux, sans vie, tomber sur la terre. On se souvint alors que sous le règne de Vsevolod Ier, l'été avait amené, en Russie, de semblables phénomènes, et qu'alors la patrie avait gémi sous le triple fléau d'une guerre étrangère, de la famine et de la peste.

La Providence, qui se préparait, en effet, à éprouver la Russie par tous les malheurs qui peuvent accabler un empire, les différa pour quelques années; mais les Russes semblaient profiter avec empressement de ce repos, pour faire saigner, par de nouvelles guerres civiles, les plaies non encore cicatrisées de la patrie. D'après les ordres secrets de son père, le fils de Georges sortit une seconde fois de Novgorod avec toute sa cour, et occupa Torjek, où arrivèrent bientôt après, Georges lui-même, son frère Yaroslaf, son neveu Vassilko et Michel de Tchernigof. Tous ces princes, à la tête de leurs armées, firent des menaces à Novgorod, dont plusieurs magistrats avaient irrité le grand prince par leur fierté. Deux ambassadeurs furent députés vers Georges, par les Novgorodiens, pour le sommer de sortir de Torjek, et de leur renvoyer son fils; mais, au lieu d'écouter ces propositions, le grand prince exigea d'eux qu'ils lui livrassent plusieurs citoyens des

Nouvelles guerres civiles.

plus distingués; il leur fit dire : « Mes chevaux » se sont abreuvés dans les eaux de la Tvertsa; » ils boiront également de celles du Volkhof. » Fiers de ce que André n'avait pu les subjuguer par la voie des armes, les Novgorodiens fortifièrent leurs murailles, occupèrent, avec leurs troupes, toutes les positions importantes sur le chemin de Torjek, et répondirent à Georges par de nouveaux ambassadeurs : « Prince, nous vous respectons, mais jamais nous ne vous livrerons » nos frères; si vous voulez combattre, vous » avez une épée, et nous du sang à verser; nous » mourrons pour sainte Sophie. » Ces paroles apaisèrent le grand prince; il entama des négociations, et Michel de Tchernigof, son beau-frère, fut désigné pour régner à Novgorod.

L'administration de ce prince fut tranquille et heureuse; *la république*, dit l'annaliste novgorodien, *bénit son sort et n'éprouva aucun malheur*. Georges, à son départ de Torjek, s'était emparé de la caisse publique des Novgorodiens, et du bien de beaucoup de particuliers. Michel, accompagné des magistrats les plus notables, se rendit à Vladimir, où il obtint de Georges qu'il restituerait ce butin illégitime. Le peuple chérissait Michel, mais ce prince se regardait comme étranger dans la 1225.

Russie septentrionale. Sorti de Tchernigof au moment où les Tatars s'étaient approchés du Dniéper, son cœur l'entraînait toujours vers sa patrie rendue au calme et à la tranquillité. En vain les fidèles Novgorodiens lui représentèrent qu'un prince aimé de son peuple ne saurait l'abandonner sans un remords de conscience. Michel leur fit ses adieux dans le palais d'Yaroslaf, leur disant que Tchernigof et Novgorod ne devaient faire qu'un même Etat; que les habitans de ces deux villes devaient se regarder comme des frères, comme des amis; que la liberté du commerce et les droits de l'hospitalité les uniraient toujours par les liens de leurs intérêts communs. Les Novgorodiens qui retenaient souvent par force, chez eux, des princes qu'ils détestaient, donnaient à ceux qu'ils aimaient le choix de demeurer parmi eux, ou, pour parler le langage du temps, *de faire leurs adieux à sainte Sophie*. Ils témoignèrent leur reconnaissance à Michel, et, après l'avoir reconduit avec de grands honneurs, ils envoyèrent prier Yaroslaf-Féodor de venir les gouverner.

Incursion des Lithuaniens.

Vers ce temps, les Lithuaniens, au nombre de sept mille, firent une irruption en Russie: ils ravagèrent les provinces de Toropetz, de Novgorod, de Smolensk et de Polotsk; ils massa-

crèrent les marchands et entraînèrent en esclavage les habitans des campagnes. Les annalistes disent que jamais encore ces brigands n'avaient fait autant de mal à l'empire russe. Yaroslaf, à la tête de sa garde, réuni à David de Toropetz, à Vladimir de Pskof, frère de ce dernier, atteignit l'ennemi près d'Ousviat; il fit mordre la poussière à deux mille Lithuaniens, s'empara de 1226.
leurs princes, et délivra tous nos captifs. Le prince David et l'écuyer favori d'Yaroslaf furent trouvés au nombre des morts, du côté des Russes. Les Novgorodiens, qui s'étaient avancés jusqu'à Roussa, se retirèrent et ne prirent aucune part à ce combat. Cependant Yaroslaf, à son retour, 1227. Expédition en Finlande.
écouta leur justification, et ne témoigna aucun mécontentement; l'année suivante, il marcha, avec son armée, dans la partie la plus septentrionale de la Finlande, où les Russes n'avaient pas encore pénétré. Il ne trouva ni or, ni argent dans cette misérable contrée; il enleva seulement aux Finlandais les biens les plus précieux, leur patrie et leur liberté. Les Novgorodiens firent tant de prisonniers, que, dans l'impuissance de les emmener tous, ils eurent la barbarie d'en égorger un grand nombre : les autres furent renvoyés chez eux. Cette même année Yaroslaf fit une chose bien plus utile pour l'humanité : il

envoya des prêtres en Carélie, et sans aucunes mesures de violence, il fit administrer le baptême à la plupart des habitans, soumis depuis longues années aux Novgorodiens, et disposés à embrasser le christianisme. Tout en offrant au lecteur les effets d'un prudent zèle pour la religion, nous ne pouvons lui cacher les funestes erreurs de la superstition; car, pendant que les docteurs de notre église prêchaient aux Caréliens le vrai Dieu, le Dieu de paix et de clémence, les Novgorodiens, aveuglés par le fanatisme, brûlèrent quatre sorciers dans la cour du palais d'Yaroslaf. Nous dirons pourtant, à l'honneur de notre clergé, à la gloire d'Antoine, alors archevêque de Novgorod, revenu en 1225 de Pérémysle en Gallicie, que le peuple seul fut auteur de cet acte de folie, commis sans aucune insinuation de la part des pasteurs de l'église.

Christianisme en Carélie.

Les Novgorodiens brûlent des sorciers.

Les Russes croyaient que les cruels ravages qu'ils avaient exercés dans la Finlande assureraient pour long-temps leur repos de ce côté; mais la soif de la vengeance donne des forces.
1228. Privés de leurs pères, de leurs frères, de leurs enfans, animés du juste désir d'user du droit de représailles, les Finlandais ravagent bientôt les campagnes aux environs d'Olonetz: au nombre d'environ deux mille, ils osent même se

mesurer avec le gouverneur de Ladoga, et commencer un combat que la nuit vint interrompre. Après d'inutiles propositions de paix, ils massacrent tous les prisonniers, abandonnent leurs barques et s'enfoncent dans l'épaisseur des forêts, où tous, jusqu'au dernier, furent tués par les Ingriens et les Caréliens. Cependant Yaroslaf, qui n'avait pas eu le temps de se réunir aux habitans de Ladoga, restait dans l'inaction sur la Néva; il fut témoin d'une révolte des soldats novgorodiens qui avaient juré la perte d'un boyard nommé Soudimir. Le prince parvint à peine à sauver cet infortuné en le cachant dans sa propre barque.

Haine contre Yaroslaf.

En général, Yaroslaf n'était pas aimé du peuple. Pour réussir à mettre Pskof dans sa dépendance, il s'y rendit accompagné de magistrats novgorodiens; mais les habitans refusèrent de le recevoir, persuadés que ce prince leur apportait des fers. De retour à Novgorod, Yaroslaf, irrité de ce refus, rassembla les habitans dans la cour de l'archevêché, et leur porta solennellement ses plaintes. « Le Ciel » m'est témoin, leur dit-il, que jamais mon » intention ne fut de causer le moindre mal » aux Pskoviens; que, bien loin de leur porter » des chaînes, je voulais leur offrir des pré-

» sens, des fruits et des étoffes. Mon honneur
» est offensé et demande vengeance. » Peu satisfait de la froideur des citoyens, le prince fit venir une armée de Péréiaslavle Zalessky, et les Novgorodiens virent avec étonnement les troupes campées autour du palais. Le quartier slavon fut également rempli de nombreuses bandes de ces soldats, armés de pied en cap, et faits pour épouvanter un peuple mutin. Yaroslaf annonçait que son intention était de marcher contre les chevaliers livoniens. Loin d'ajouter foi à ses paroles, les citoyens témoignèrent des craintes sur ses secrètes intentions, et les pauvres se plaignirent de la cherté des vivres; car l'arrivée subite d'une armée aussi considérable avait fait hausser le prix du pain et de la viande. La mesure de seigle coûtait plus de cinquante kopecs de notre monnaie d'argent actuelle (37). Yaroslaf ordonna aux Pskoviens de lui livrer ceux d'entre eux qui l'avaient calomnié, et de le suivre eux-mêmes dans son expédition contre Riga; mais ceux-ci avaient déjà contracté une étroite alliance avec l'ordre de Livonie; et certains du secours des chevaliers, ils envoyèrent à Novgorod un Grec chargé de faire au prince la réponse suivante : « Salut au prince Yaroslaf et à nos amis
» les Novgorodiens : nous vous déclarons que

» nous ne livrerons point nos frères, et que nous » ne saurions marcher contre les Allemands, » nos alliés. Vous avez assiégé Revel, Venden » et Odenpé, mais vous n'avez pris aucune de » ces villes, et vous vous êtes bornés à en exiger » des contributions. Après avoir irrité les enne- » mis, vous avez fait votre retraite, tandis que » c'est nous qui avons tout souffert pour vous. » Nos citoyens ont péri sur les bords du lac » Peipus; d'autres ont été emmenés en capti- » vité. Maintenant vous vous déclarez nos en- » nemis; nous sommes prêts à nous armer avec » le secours de la Sainte Vierge. Infâmes que » vous êtes! accourez vous désaltérer dans notre » sang, et traînez en esclavage nos femmes et » nos enfans. » Bien que ces reproches fussent adressés en général aux Novgorodiens, le peuple prit le parti des habitans de Pskof, et déclara positivement au prince qu'il ne voulait combattre, ni contre eux, ni sans leur secours, contre l'ordre Livonien; il exigea, en outre, que les troupes de Péréiaslavle se retirassent. Yaroslaf, contraint de céder, renvoya ses soldats; mais, enflammé de dépit, il sortit lui-même de Novgorod, où il laissa ses deux fils, Féodor et Alexandre, sous l'inspection de deux seigneurs. Les Pskoviens, triomphans, s'empressèrent de

congédier les Allemands, les Tchoudes, les Latiches, accourus à leur secours, et de chasser de leur ville les partisans d'Yaroslaf. Allez, leur » dirent-ils, allez rejoindre votre prince; nous » ne sommes point vos frères. » L'alliance que les Russes avaient alors contractée avec l'ordre Livonien, leurs relations amicales avec l'évêque de Modène, légat d'Honorius III à Riga, causèrent tant de satisfaction au pape, qu'en 1227 il écrivit à tous nos princes une lettre remplie d'expressions de bienveillance; il leur promettait paix et bénédiction dans le sein de l'Eglise latine, et témoignait le désir de voir leurs ambassadeurs à Rome. « Vos erreurs en fait de re-» ligion, leur disait-il, ont irrité le ciel, et sont » la cause de tous les malheurs de la Russie : » redoutez-en de plus terribles encore, si vous » ne vous convertissez pas à la vérité. Nous vous » exhortons et vous supplions de nous en té-» moigner officiellement le désir, par de fidèles » ambassadeurs; et, en attendant, de vivre en » paix avec les chrétiens de Livonie (38).

Relations avec le pape.

Malheurs des Novgorodiens.

Depuis ce temps Novgorod se vit pendant quelques années victime des fléaux de la nature et des malheurs civils. Du 15 d'août au mois de décembre, le ciel fut couvert d'épais brouillards; des torrens de pluie inondaient conti-

nuellement la terre; le foin pourissait dans les prairies, et le blé dans les campagnes; les granges étaient vides. Le peuple, qui voulait accuser quelqu'un de ces désastres, se révolta contre Arsène, nouvel archevêque de Novgorod; car Antoine, ayant perdu l'usage de la langue, s'était renfermé dans le monastère de Khoutinsky. « Dieu nous punit de l'astuce d'Arsène, disaient » ces insensés. C'est lui qui a relegué Antoine » dans le couvent de Khoutinsky, et qui, par » l'argent qu'il a donné au prince, s'est assis » injustement sur le trône archiépiscopal. » Ce bon, ce respectable pasteur priait jour et nuit pour le soulagement de ses concitoyens. Mais comme les pluies continuaient toujours, le peuple, après un conseil tumultueux, arracha l'archevêque de son palais, le chassa, le maltraita, et fut sur le point de le tuer comme un vil criminel. Arsène se réfugia d'abord dans le temple de Sainte-Sophie, ensuite dans le monastère de Khoutinsky; et le muet Antoine fut obligé de retourner dans le palais des archevêques. Les Novgorodiens lui donnèrent pour coadjuteurs, deux magistrats séculiers. Peu contens de ces violences, les Novgorodiens prennent les armes; ils pillent les maisons du commandant militaire, celles des intendans, de l'archevêque

et du temple de Sainte-Sophie; ils veulent même pendre un de leurs anciens, en criant que c'était ces gens-là qui induisaient le prince à faire le mal. Après avoir élu un nouveau commandant, le conseil national fit sommer Yaroslaf de se rendre sur-le-champ à Novgorod, et à prélever la dîme, sous la promesse de défendre aux magistrats des princes d'exercer la justice dans les campagnes; en un mot, d'observer scrupuleusement les lettres d'immunités du grand Yaroslaf, et d'agir en tout selon les principes de la liberté novgorodienne. « Accédez à ces conditions, lui dirent les députés du conseil, ou » bien nos relations avec vous sont rompues à » jamais. » Le prince n'avait pas encore donné sa réponse, lorsqu'il vit venir ses fils, Alexandre et Féodor, qui, effrayés de l'insurrection des Novgorodiens, venaient se réfugier auprès de lui avec tous leurs seigneurs. « Des coupables » seuls sont capables de fuir aussi lâchement, » dirent les Novgorodiens; leur sort ne nous » intéresse plus. En punissant nos criminels con» citoyens, nous n'avons fait de mal ni à notre » prince, ni à ses enfans; le ciel tirera ven» geance de leur perfidie. Au reste, nous saurons » bien trouver un autre prince. Dieu est pour » nous, et personne ne parviendra à nous ef-

Lettres d'immunités du grand Yaroslaf.

1229.

» frayer. » Ils se firent tous des sermens réciproques de ne pas se désunir, et appelèrent auprès d'eux Michel de Tchernigof; mais leurs ambassadeurs furent arrêtés en chemin par le prince de Smolensk, ami d'Yaroslaf.

Événemens dans la Russie méridionale.

Depuis que nous avons décrit la funeste bataille de la Kalka, nous n'avons parlé que des événemens passés au nord de la Russie : jetons maintenant un coup d'œil sur ses provinces méridionales. A son retour de Novgorod à Tchernigof, en 1225, Michel avait trouvé un dangereux ennemi dans Oleg de Koursk, et avait demandé du secours à Georges, son beau-frère, qui lui amena lui-même une armée. Heureusement Cyrille, métropolitain de Kief, grec d'origine, envoyé de Nicée par le patriarche de Constantinople, se trouvait alors à Tchernigof. Cet homme savant et bien intentionné réussit à détourner la guerre civile, et à réconcilier les ennemis. Michel régna ensuite paisiblement : sa fille épousa Vassilko, neveu de Georges, qui donna Péréiaslavle, comme apanage de la grande principauté de Souzdal, à son autre neveu Vsevolod, et un an après, à son frère Sviatoslaf. L'ancienne inimitié des descendans d'Oleg et de Monomaque parut alors éteinte. Les uns et les autres estimaient également Mstislaf de Galitch, leur chef et leur ar-

bitre. Ce héros, long-temps surnommé *l'heureux*, passa le reste de sa vie dans le trouble et le repentir. Trompé par les odieuses calomnies d'Alexandre de Belz, il fut sur le point de se déclarer l'ennemi de son gendre, le brave Daniel, qu'il voulut priver de son apanage : il reconnut enfin l'horrible perfidie d'Alexandre, et se hâta de faire la paix avec Daniel; mais le calomniateur resta impuni. La fuite inopinée de tous les boyards les plus distingués de Galitch, et un différent avec le roi de Hongrie, furent aussi de très-grands sujets d'affliction pour lui. Jiroslaf, un des seigneurs de sa cour, persuada à ces boyards que le prince avait l'intention de les livrer, comme ennemis, pour être massacrés par Kotian, khan des Polovtsi. Trompés par ces infâmes insinuations, les boyards se retirèrent dans les monts Krapacks, avec tous leurs gens, et le confesseur du prince, envoyé pour leur démontrer la fausseté des accusations de Jiroslaf, eut beaucoup de peine à les engager à revenir. Mstislaf ordonna au vil calomniateur, dont les complots étaient dévoilés, de s'éloigner sur-le-champ; mais il borna là sa vengeance. Le prince de Galitch n'était pas moins innocent de la rupture avec les Hongrois. Le jeune fils du roi André, destiné à devenir son gendre, cédant

aux conseils artificieux de ses favoris, sortit de Pérémysle, et alla se plaindre à son père d'une injure prétendue qu'il disait avoir reçue de son futur beau-père. André prit les armes; il s'empara de Pérémysle, de Zvénigorod, de Térébovle, de Tikhomle, et envoya son armée mettre le siége devant Galitch, où il n'osait aller lui-même, car des sorciers hongrois, dit un annaliste, lui avaient prédit qu'il mourrait s'il voyait cette ville. Le voïévode de Sandomir se trouvait avec le roi; le duc Leckho lui-même voulait se joindre à eux; mais Daniel, fidèle à son beau-père, parvint, par ses exhortations et son adresse, à éloigner les Polonais. Les Hongrois furent battus par Mstislaf, qui aurait pu perdre entièrement André, si Soudislaf, seigneur gallicien, n'eût, contre l'opinion de Daniel, persuadé au vainqueur de faire la paix, et de s'en tenir à l'exécution du traité primitivement conclu avec le roi; de telle sorte que non-seulement Mstislaf fit cesser les hostilités et donna sa fille au fils du roi, mais encore qu'il fit asseoir son gendre sur le trône de Galitch, ne se réservant que la Podolie, c'est-à-dire, les provinces sud-est de cette principauté. Exemple unique dans nos annales! Un prince russe, qui avait des fils et des héritiers dans sa

propre famille, cède volontairement sa couronne à un étranger, d'après le désir de quelques boyards, mais contre le vœu du peuple, qui détestait les Hongrois. L'imprudent Mstislaf ne tarda pas à se repentir de sa conduite, et le trouble intérieur qui l'agitait avança le terme de ses jours. Il se trouvait d'autant plus coupable envers Daniel, que ce jeune prince lui avait montré plus de respect, et qu'il possédait d'ailleurs toutes les qualités qui sont le partage des grandes âmes. « Mes flatteurs m'ont » abusé, disait-il aux boyards de Daniel, mais » s'il plaît au ciel, je réparerai ma faute. Je » rassemblerai des Polovtsi, et mon fils, votre » prince, viendra me joindre avec sa garde. » Je chasserai les Hongrois, je lui rendrai Ga- » litch, et je resterai moi-même dans la Po- » dolie. » Il n'eut pas le temps d'exécuter ce dessein. Atteint d'une maladie grave, il témoigna le plus vif désir de voir Daniel, pour lui recommander sa famille; mais, privé même de cette consolation par d'artificieux boyards, il mourut à Tortchesk, revêtu de l'habit monastique. Comme son père, il mérita le titre *de brave* (39), et même celui de grand; mais du reste, d'un caractère faible, imprudent en beaucoup de circonstances, il fut le jouet de ses

rusés courtisans, et surtout l'auteur des premiers désastres que les Russes essuyèrent de la part des Mogols. André, fils du roi de Hongrie, profita de la mort de Mstislaf pour s'emparer de la Podolie, comme d'un apanage de la principauté de Galitch, et les princes du sud-ouest de la Russie, privés d'un médiateur qu'ils respectaient tous, recommencèrent la guerre civile. Mstislaf-le-Muet avait, en mourant, désigné Daniel pour héritier des villes de Peresopnitsa, de Tchertorijsk et de Loutsk; mais Yaroslaf, fils d'Ingvar, s'empara, à force ouverte, de cette dernière ville, et le prince de Pinsk prit Tchertorijsk. Ces événemens s'étaient passés du vivant de Mstislaf-le-Brave, et Daniel qui, du consentement de son beau-père, s'était fait justice avec son épée, avait eu occasion de montrer toute sa grandeur d'âme. Il avait rencontré Yaroslaf de Lousk qui allait en pèlerinage, presque seul et désarmé; il lui était facile alors de se saisir de sa personne, mais il le laissa passer librement, et dit à sa garde : « Ce n'est » pas ici, c'est dans sa capitale qu'il faut le faire » prisonnier. » Assiégé dans Loutsk, Yaroslaf s'en rapporta à la générosité de Daniel, et reçut en apanage Pérémysle et Mejibogié. Bientôt le prince de Kief, Vladimir fils de Rurik, voulut

venger sur le fils l'injure faite à son père, car on se rappelle qu'autrefois Roman, prince de Galitch, avait forcé Rurik à prendre la tonsure monacale.—Le métropolitain fit de vains efforts pour arrêter cette guerre. « De semblables inju- » res ne s'oublient jamais, » dit Vladimir, en donnant des ordres pour rassembler une armée. Kotian, khan des Polovtsi, Michel de Tchernigof, les princes de Seversky, de Pinsk, de Tourof firent un traité d'alliance avec le fils du roi de Hongrie, et vinrent mettre le siége devant Kamenetz, ville du domaine de Daniel; mais cette entreprise ne servit qu'à les couvrir de honte; ils furent forcés de demander la paix: car Daniel avait mis Kotian dans ses intérêts, appelé les Polonais à son secours, et aidé de Pakoslas, voïévode de Sandomir, il se préparait lui-même à attaquer Kief.

1229 Ce fut après la conclusion de cette paix, que Michel apprit l'arrestation des députés novgorodiens, par le prince de Smolensk. Assuré de la tranquillité de Tchernigof, il se rendit aussitôt à Novgorod, où le peuple le reçut avec les plus vives acclamations de joie. Pour gagner davantage encore le cœur de ces républicains, il jura de respecter, en tout, les droits de leur liberté et les statuts du grand Yaroslaf. Il ac-

corda des immunités pour cinq ans aux pauvres villageois, obligés de fuir dans des domaines étrangers, et n'exigea des autres, que la légère contribution que percevaient nos anciens princes. Le peuple se piqua de générosité, et ne troubla point le repos des amis d'Yaroslaf, c'est-à-dire qu'il ne pilla pas leurs maisons : il demanda seulement qu'ils fissent construire à leurs frais le pont du Volkhof, renversé dans l'automne précédent par une inondation. Cette amende fut particulièrement imposée sur les habitans de Gorodichtché, où se trouvait le palais du prince, et où Yaroslaf avait encore de nombreux partisans.

Le calme ainsi rétabli, Michel proposa aux Novgorodiens d'élire un nouvel archevêque à la place d'Antoine, hors d'état, par sa maladie, de régir son église. Les uns proposaient Josaphat, évêque de Volhynie; d'autres demandaient le moine et diacre Spiridon, célèbre par sa piété; plusieurs enfin désignaient un Grec. Le sort décida du choix. On plaça trois billets sur l'autel de Sainte-Sophie. Le jeune fils de Michel en tira deux; le troisième resta à Spiridon. De telle sorte qu'un simple diacre devint le chef du clergé de Novgorod, et le protecteur de la république; car nous avons déjà

remarqué que les archevêques avaient une grande influence dans les affaires de l'État. Michel laissa à Novgorod son jeune fils Rostislaf, et partit pour Tchernigof, emmenant avec lui quelques personnes de distinction, sous le prétexte de s'aider de leurs lumières, mais plutôt comme garantie de la fidélité du peuple. « Veuille le » ciel, fit-il dire aux citoyens, que vous me » rameniez mon fils avec honneur, et que je » puisse être pour vous l'arbitre de la justice » et de la vérité. » Cependant Yaroslaf s'était emparé de Volok-Lamsky, et avait retenu les ambassadeurs de Michel, qui se plaignaient de cet acte de violence. Yaroslaf rejeta toutes leurs propositions d'accommodement; il épiait une occasion plus favorable encore pour opprimer les Novgorodiens. Dans le même temps, ce prince eut une dispute avec son frère Georges; il éloigna secrètement de lui le fils de Constantin, et entreprit de rallumer les brandons de la guerre civile : de son côté, Georges employa tous les moyens possibles pour le désarmer. Enfin les oncles et les neveux se rendirent à Souzdal, où le grand prince prononça un discours si sage et si touchant, que Yaroslaf consentit à la paix : il embrassa son frère et le reconnut pour son souverain.

Les Novgorodiens, occupés à repousser les Lithuaniens qui avaient fait une incursion dans les environs du lac Séliger, ne purent tirer vengeance d'Yaroslaf; ils défirent l'ennemi; mais bientôt des maux bien plus terribles vinrent fondre sur eux au sein même de leurs murailles. 1230.

Un tremblement de terre en fut l'avant-coureur; il se fit ressentir par toute la Russie, principalement au midi, où il fut si violent qu'il causa un affaissement sensible dans les églises de pierres. Il arriva pendant la messe, au moment même où Vladimir de Kief, les boyards et le métropolitain célébraient, dans le monastère, la mémoire de S. Théodose : le réfectoire où l'on avait déjà apporté les mets destinés aux moines et autres assistans, s'ébranla, et des briques tombèrent de la voûte sur la table. Dix jours après, on vit une éclipse extraordinaire de soleil, et des nuages de différentes couleurs chassés par un vent impétueux. Ces tristes présages portaient l'effroi dans l'esprit du peuple, surtout à Kief, où les superstitieux, qui s'attendaient à périr, se faisaient mutuellement leurs adieux dans les rues, au milieu des gémissemens et des cris les plus lamentables (40).

Le 3 mai. Tremblement de terre.

Le 14 mai. Eclipse de soleil.

Afin de rendre le courage aux Novgorodiens,

stupéfaits, comme les autres, de semblables phénomènes, Michel vint les visiter pour quelques jours; il célébra solennellement la cérémonie *de la coupe de cheveux* sur le jeune Rostislaf, et retourna à Tchernigôf. Vodovik, homme d'un caractère féroce, vindicatif et méchant, était alors possâdnik de Novgorod. Sa haine contre le fils du fameux Tverdislaf, magistrat orgueilleux, d'abord le coryphée des séditieux, puis paisible moine du couvent de Saint-Arcade, donna naissance à la révolte qui, à cette époque, eut lieu dans la ville. Le peuple se souleva; les conseils publics retentissaient de ses vociférations; c'était tantôt le possadnik, tantôt ses adversaires qui avaient le dessus; cependant on se battait, on incendiait, on pillait les maisons. Enfin le féroce Vodovik tua, de sa propre main, un de ses principaux ennemis, et le jeta dans le Volkhof. Les autres se cachèrent ou se réfugièrent auprès d'Yaroslaf. « Le ciel, dit » l'annaliste, irrité de tous ces forfaits, à la » vue desquels les anges cachaient tristement » leurs visages avec leurs ailes; le ciel voulut » punir ma patrie. » Le 14 septembre, un froid rigoureux fit périr tous les grains d'automne, et le prix du blé devint exorbitant. Une mesure de seigle se vendait à Novgorod cinq griv-

Révolte à Novgorod.

Famine et peste.

nas, c'est-à-dire environ sept roubles d'argent de notre monnaie actuelle; celui du froment et d'orge le double, et celui d'avoine cinq roubles. Malgré les richesses qui faisaient l'orgueil des habitans, une si grande cherté épuisa bientôt tous les moyens de subsistance dans la ville, et la famine, les maladies et la peste vinrent fondre à la fois sur cette malheureuse cité. Le bon archevêque, sincère ami de l'humanité, mais réduit à former des vœux impuissans pour faire cesser le mal, tâcha du moins de le diminuer. Les rues étaient jonchées de cadavres, et leur corruption répandait dans l'air des miasmes pestilentiels, qui précipitaient au tombeau des milliers d'habitans. Il fit bâtir un cimetière, et choisit un homme charitable, nommé Stanil, qu'il chargea d'enterrer les morts. Du matin au soir, Stanil n'était occupé qu'à déblayer les rues et à enlever les cadavres, dont, en très-peu de temps, trois mille trois cents furent inhumés par ses soins. On attendait, avec impatience, le prince qui avait donné parole de revenir pour le mois de septembre, et de marcher au secours des provinces de Novgorod; mais Michel changea de système, et ne songea plus qu'à faire la paix avec Yaroslaf, qui se préparait à lui déclarer la guerre au sujet de Novgorod. Cyrille, métropolitain de

Kief, Porphyre, évêque de Tchernigof, et un ambassadeur de Vladimir de Kief vinrent trouver le grand prince, pour le supplier, au nom du bonheur de la Russie, de devenir conciliateur dans cette affaire. Yaroslaf accusait le prince de Tchernigof de perfidie. « Ce sont, dit-il, » ses artificieux conseils qui ont irrité les Nov- » gorodiens contre moi. » Cependant le métropolitain et Georges eurent le bonheur de réussir; les ambassadeurs retournèrent avec un traité de paix.

A cette nouvelle, les Novgorodiens firent dire au jeune fils de Michel, qui était allé à Torjek avec Vodovik, que le fils d'un prince qui les avait trahis, n'était plus digne de les commander; qu'en conséquence Rostislaf eût à se retirer, et qu'ils se choisiraient un autre prince. Le peuple nomma un nouveau possadnik, un nouveau chef de troupes; il pilla les maisons et les villages de ceux qui, d'abord, avaient exercé ces charges, fit périr un citoyen cité pour sa cupidité, et s'appropria les richesses de ceux qu'il accusait de trahison. Vodovik s'enfuit avec ses amis auprès de Michel, à Tchernigof, où il mourut dans la pauvreté. Alors les Novgorodiens rappelèrent Yaroslaf, qui, en plein conseil, leur jura solennellement d'agir en tout con-

formément aux anciens statuts de leur république; mais quinze jours après il partit pour Péréiaslavle-Zalessky, laissant une seconde fois à Novgorod ses fils Alexandre et Féodor.

Cependant la famine et la peste étendaient dans la ville leurs affreux ravages. La mesure de seigle coûtait déjà une grivna d'argent, ou sept grivnas en kounes. Les pauvres n'avaient, pour nourriture, que de la mousse, des glands, des pommes de pin, des feuilles de saule, l'écorce des tilleuls, des chiens, des chats; et l'on vit des malheureux, poussés par le plus impérieux des besoins, déchirer des cadavres humains, et se repaître de leurs lambeaux ensanglantés : quelques uns même (ô souvenir d'horreur!) tuaient leurs compatriotes pour dévorer leurs membres palpitans; mais le glaive de la justice vengeait l'humanité, et tranchait les jours de ces scélérats. Dans leur fureur, d'autres livraient aux flammes et au pillage les maisons des riches qui avaient des granges. Le désordre et les séditions ne faisaient qu'ajouter encore à la misère publique. On construisit bientôt deux nouveaux cimetières, dans lesquels quarante-deux mille cadavres se trouvèrent entassés en peu de temps. Dans les rues, dans les places publiques, des chiens affamés dévoraient les corps laissés sans

sépulture, et mettaient en pièces des enfans abandonnés, qui appelaient à grands cris leurs parens. Afin de ne pas entendre les gémissemens de ces victimes infortunées, les Novgorodiens suppliaient les étrangers de les prendre comme esclaves. « Le sentiment de la pitié était éteint » dans le cœur des hommes, dit un annaliste; » il semblait qu'oubliant les plus doux liens, » le père n'aimât plus son fils; que la mère eût » cessé de chérir sa fille. Le voisin refusait un » morceau de pain à son voisin! » Ceux qui en avaient les moyens, fuyaient dans les autres Etats; mais, excepté Kief, toute la Russie était la proie du même fléau. A Smolensk, dont la population était alors considérable, il mourut plus de trente mille hommes.

1231. Au printemps, les Novgorodiens éprouvèrent un nouveau fléau : tout le riche quartier slavon fut réduit en cendres. Beaucoup d'habitans, cherchant à se soustraire aux flammes, se noyèrent dans le Volkhof: le fleuve fut une inutile ressource pour arrêter le progrès du feu : *c'en était fait de Novgorod!* d'après les expressions de la chronique ..... mais l'amitié généreuse des marchands étrangers détourna sa ruine totale. A la nouvelle des désastres qui affligeaient cette ville, les Allemands se hâtèrent d'y amener du blé, et

Service rendu par les allemands.

guidés par l'amour de l'humanité plus que par l'intérêt personnel, ils firent cesser la famine. Bientôt on vit disparaître les traces de ce terrible fléau. Le peuple témoigna la plus vive reconnaissance pour un bienfait aussi éminent.

Fourberie de Michel.

Au mépris du traité conclu à Vladimir, Michel de Tchernigof reçut amicalement les réfugiés novgorodiens, ennemis d'Yaroslaf, et leur promit sa protection. Le grand prince, offensé d'une semblable perfidie, s'avança lui-même, avec son armée, vers les frontières septentrionales de la province de Tchernigof: cependant il retourna bientôt sur ses pas; mais Yaroslaf, à la tête des Novgorodiens, accompagné des fils de Constantin, brûla Serensk (dans le gouvernement actuel de Kalouga), assiégea Massalsk, et causa beaucoup de mal aux habitans des villages environnans. C'est ainsi que se renouvela la haine invétérée des deux maisons d'Oleg et de Monomaque: Les réfugiés de Novgorod avaient répandu le bruit que Yaroslaf était détesté d'une grande partie de leurs concitoyens, prêts à embrasser la cause des Olgovitchs; aussitôt Sviatoslaf, parent de Michel, et prince de Troubtchefsk, comptant sur ces bonnes dispositions, se rendit à Novgorod avec des propositions de paix; mais il revint bientôt, certain qu'on l'avait trompé.

Le dernier espoir des exilés novgorodiens était Pskof, où ils furent effectivement reçus avec de grand honneurs. Ils y chargèrent de chaînes un des officiers d'Yaroslaf, et s'arrogèrent le pouvoir suprême ; la soif de la vengeance leur faisait
1232. désirer la guerre. D'abord les citoyens prirent chaudement leur parti ; cependant leur zèle se refroidit bientôt, car ils éprouvèrent un manque total des objets de commerce qu'ils recevaient par Novgorod, au point que la mesure de sel coûtait dix de nos roubles d'argent actuels. Yaroslaf, arrivé lui-même à Novgorod, défendit aux marchands de rien importer dans la cité rebelle ; alors les Pskoviens se virent réduits à le supplier enfin de leur donner son fils Féodor pour les gouverner. Au lieu de son fils, Yaroslaf leur envoya Georges, son beau-frère, qu'ils reçurent avec joie, et dont l'arrivée fut le signal de l'expulsion des réfugiés novgorodiens.

1233. Ces séditieux se retirèrent à Odenpé, chez Yaroslaf, fils de feu Vladimir, jadis prince de Pskof; ils persuadèrent aux chevaliers Livoniens d'épouser leur querelle, et tout à coup ils s'emparèrent d'Isbork; mais les Pskoviens les firent tous prisonniers, et les livrèrent au prince de Novgorod. Au nombre des captifs se trouvait aussi Yaroslaf Vladimirovitch : à l'exemple de son

père, tantôt ennemi, tantôt allié des Allemands, il regardait Pskof comme son patrimoine, et lui qui avait voulu conquérir cette ville avec le secours des exilés novgorodiens, fut relégué avec eux à Péréiaslavle de Souzdal. Quelques années après, son épouse, qui demeurait à Odenpé, reçut la couronne du martyre des mains d'un cruel beau-fils. Elle fut enterrée dans le monastère de Saint-Jean à Pskof, et elle est célèbre en Russie par ses vertus, ainsi que par le souvenir des miracles opérés sur son tombeau. Ste. Euphrasie.

La présence d'Yaroslaf était nécessaire aux Novgorodiens; mais atterré par la mort subite de son fils aîné, il se retira à Péréiaslavle. Féodor, jeune prince d'une beauté rare, se préparait aux fêtes de l'hyménée : déjà la future épouse était arrivée; déjà les princes et leurs boyards étaient rassemblés pour la célébration des noces, lorsque, au lieu des festins et des réjouissances qui allaient avoir lieu, on plaça le jeune fiancé dans un cercueil. La douleur de son tendre père inspira au peuple le plus vif intérêt; aussi à peine avait-il séché ses pleurs, que le prince tira l'épée pour défendre les Novgorodiens, et leur amena de nombreuses troupes.

Les chevaliers de Livonie, qui s'étaient déclarés pour les Novgorodiens, et qui, près d'Oden- 1234. Guerre avec les Al-

lemands et les Lithuaniens.

pé, avaient arrêté un magistrat de Novgorod, fournirent à Yaroslaf l'occasion de ravager les environs de cette ville et ceux de Dorpat. Les Allemands ayant demandé la paix, elle fut conclue à des conditions avantageuses pour les Russes. Cette expédition était à peine terminée, que Yaroslaf s'empressa d'atteindre les Lithuaniens, qui, après avoir dévasté les églises et les monastères de Roussa, avaient été sur le point de prendre cette ville. Il les défit dans la principauté de Toropetz, les poussa dans de sombres forêts, et leur prit trois cents chevaux, ainsi qu'une grande quantité d'armes et de boucliers. Les incursions continuelles de ce peuple portaient de plus en plus la terreur parmi les nations voisines. Uniquement adonné à l'agriculture et à la guerre, il méprisait la paisible industrie des sociétés policées; cependant il allait en dérober les fruits dans les pays civilisés, aimant mieux les acquérir au prix de son sang, que par des échanges ou par le commerce. L'intérêt général de l'Etat imposait à nos princes l'obligation d'anéantir le repaire de ces brigands, et de subjuguer leur pays; mais au lieu de déployer dans cette expédition toute la vigueur qu'elle exigeait, ils se bornèrent à donner la chasse aux Lithuaniens, qui remportèrent quelque temps après une victoire com-

plète sur les nombreuses troupes des chevaliers livoniens ; le grand-maître lui-même, le vieux Volquin, perdit la vie dans le combat, avec beaucoup de paladins allemands et pskoviens, qui se trouvaient dans leur armée.

A la suite du tableau des désastres de Novgorod, il nous reste à décrire les malheurs et les révolutions qui eurent lieu dans les autres principautés russes. Smolensk, ravagée par la peste, après la mort de Mstislaf Davidovitch, en 1230, refusa de reconnaître Sviatoslaf Mtislavitch, cousin de ce prince, et petit-fils de Roman. En 1232, Sviatoslaf, à la tête des troupes de Polotsk, s'empara de Smolensk, et répandit, sans pitié, le sang des citoyens de cette ville.

Malheurs de Smolensk.

Les germes de guerre et de discorde n'étaient pas éteints au sud-ouest de la Russie. Le principal acteur, dans ces événemens, était le valeureux Daniel. Privé de son allié, Lechko-le-Blanc assassiné par des traîtres, il offrit ses services à Conrad, frère de ce duc, et tous deux allèrent mettre le siége devant Kalisch, où dominait Vladislaf, fils d'Othon (41), l'un des principaux meurtriers de Lechko. Cette ville, bâtie au milieu des forêts et des marécages, aurait pu opposer une longue résistance, malgré les assauts rigoureux dans lesquels les Russes dé-

Exploits de Daniel.

ployèrent bien plus de valeur que les Polonais de Conrad. Mais les habitans voulaient la paix. Un annaliste rapporte, à cette occasion, un trait assez curieux, en ce qu'il nous fait connaître le caractère de Daniel. Conrad, persuadé de la sincère amitié de ce prince, témoigna le désir qu'il fût lui-même témoin des négociations. Pakoslas, voïévode de Sandomir, s'approcha des murs de la forteresse, et Daniel, simplement vêtu, le visage caché sous sa visière, se tenait derrière lui. Les magistrats de la ville, dans l'espoir de fléchir l'envoyé, par des paroles flatteuses, lui dirent : « C'est le même sang qui » coule dans nos veines : aujourd'hui nous sui- » vons le frère de Conrad ; demain nous sui- » vrons Conrad lui-même. Pourrait-il se venger » de nous, comme si nous étions des traîtres » ou bien ses ennemis; pourrait-il voir de sang- » froid les Russes emmener les Polonais en es- » clavage ? Quelle gloire lui reviendrait-il de » s'emparer de cette ville ? Daniel, ce cruel » étranger, la gardera pour lui seul. » — « Mon » souverain et le vôtre, répondit Pakoslas, est » disposé à la clémence, mais le prince russe » ne veut entendre à aucun accommodement. » Vous n'avez qu'à lui en parler à lui-même ; » le voici. » Daniel leva sa visière, et ne put

s'empêcher de rire de bon cœur en voyant la surprise des magistrats qui avaient parlé de lui avec si peu de ménagement. Cependant il les tranquillisa, leur accorda des conditions avantageuses, et jura que les Russes qui prendraient parti dans les guerres civiles des Polonais, n'inquiéteraient plus à l'avenir les paisibles habitans des campagnes; les Polonais s'engagèrent à tenir la même conduite pendant leur séjour en Russie. Une chronique observe, à cette occasion, qu'à l'exception de S. Vladimir, aucun de nos anciens princes ne pénétra aussi loin que Daniel dans la Pologne.

De retour dans sa patrie, ce prince se signala par des exploits d'une bien plus haute importance. Il conquit la principauté de Galitch, fit prisonnier André, fils du roi de Hongrie; mais, au souvenir de l'ancienne amitié de son père, il lui permit de se retirer en Hongrie, accompagné du *boyard Soudislas, gouverneur de la Podolie*, qui avait dans Galitch une maison magnifique, avec un arsenal. Le peuple fit pleuvoir une grêle de pierres sur ce séditieux, en criant : *monstre! éloigne-toi pour toujours.* Soudislas, peu sensible à la générosité de Daniel, ne songea qu'aux moyens de se venger; et le roi, vaincu par ses instances, envoya Bela,

son fils aîné, pour tenter de nouveau la conquête de Galitch. Cette expédition eut les suites les plus funestes pour les Hongrois. *Les cataractes du ciel*, dit un annaliste, *se précipitèrent sur eux*, dans les monts Krapacks; des torrens de pluie inondèrent les défilés des montagnes, de manière que les bagages et la cavalerie périrent dans les eaux. Un tel revers ne diminua point le courage de l'orgueilleux Bela; il marcha sur Galitch, dans l'espoir que de simples menaces suffiraient pour s'en emparer; mais à la vue de la contenance intrépide du commandant, à la nouvelle que les Polonais et les Polovtsi s'avançaient avec Daniel pour défendre la ville, il tenta plusieurs assauts inutiles. Craignant enfin de devenir victime de son acharnement, il se hâta de s'éloigner, poursuivi par le destin et par l'armée de Daniel. Une foule de Hongrois périrent dans le Dniester, que les pluies avaient fait déborder alors, ce qui donna lieu au proverbe suivant dans la principauté de Galitch : *le Dniester a joué un vilain tour aux Hongrois*. Ce qui échappa au fer des Russes fut obligé de se rendre prisonnier. Un grand nombre de Hongrois moururent de faim ou de maladies.

Cependant Daniel était bien éloigné encore d'être paisible possesseur de la principauté de Ga-

litch. Les boyards ourdirent de secrètes conspirations, dont le chef était Alexandre, prince de Belz. Il ne s'agissait de rien moins que de brûler Daniel et Vassilko tout vifs dans leur palais, ou de les assassiner au milieu d'un repas. Ce perfide complot fut déjoué d'une manière singulière. Un jour que le jeune Vassilko jouait avec ses courtisans, il tira son épée par plaisanterie. Les conjurés, saisis de frayeur, et persuadés qu'ils étaient découverts, abandonnèrent aussitôt le palais et la ville. Alexandre lui-même, sans avoir eu le temps de prendre la caisse, sortit de Belz, et se retira en Hongrie auprès de ses partisans, qui réussirent de nouveau à armer André contre Daniel. Les Hongrois furent plus heureux cette fois. La ville d'Yaroslavle se rendit à eux par la perfidie de son voïévode. Ils marchèrent ensuite sur Vladimir, où commandait un boyard, connu jusqu'alors par son courage, et chef d'une forte garnison. A l'aspect des tours fortifiées, et des murailles couvertes de guerriers aux armes étincelantes, le roi, dit la chronique, s'écria que, même en Allemagne, il y avait peu de villes aussi belles. Les Hongrois ne se seraient jamais emparés de Vladimir, si le boyard de Daniel, contre toutes les lois de l'honneur, égaré par la

crainte, et sans l'aveu de son prince, n'eût conclu la paix avec le roi, et cédé Belz ainsi que Tcherven à Alexandre, allié de ce monarque. D'un autre côté les seigneurs de Galitch, malgré la clémence inouie de Daniel, qui, deux fois, leur avait pardonné leurs affreux complots, s'enfuirent de son camp et passèrent à l'ennemi. Ces transfuges complétèrent le triomphe des Hongrois qui prirent Galitch, où le fils d'André, avec le secours de son père, régna jusqu'à sa mort, malgré toutes les tentatives de Daniel et de Vassilko pour l'en chasser. Deux sanglantes batailles, restées indécises, ne servirent qu'à dévoiler, par la suite, l'infamie de deux princes russes. Ysiaslaf Vladimirovitch, petit-fils d'Igor de Seversky, autrefois l'ami de Daniel, devint tout à coup son ennemi; ensuite Alexandre de Belz, allié d'André, abandonna les Hongrois, et prit le parti de ses frères, afin de les trahir de nouveau. Enfin, la mort subite du fils du roi, en 1234, et le vœu général du peuple rappelèrent Daniel sur le trône de Galitch. Les boyards n'osèrent pas s'opposer à ce choix : le principal d'entre eux, le séditieux Soudislas, se hâta de fuir au-delà des monts Krapacks, tandis que le prince de Belz, le perfide Alexandre, se retirait dans la principauté de Kief. Il lui fut impossible

cependant d'échapper au juste châtiment qu'il avait mérité; il tomba entre les mains des émissaires de Daniel, et termina ses jours dans la captivité.

Daniel, qui pouvait redouter encore les entreprises des Hongrois, se vit tout à coup exposé à un désastre auquel il était loin de s'attendre. Aussitôt qu'avec l'aide de son frère Vassilko, il eut soumis les avides Yatviagues et les Lithuaniens qui inquiétaient alors la principauté de Pinsk, cet infatigable prince intervint dans une querelle survenue entre son gendre Michel de Tchernigof et Vladimir de Kief. Ce dernier, afin deg agner son amitié, lui abandonna Tortchesk; mais Daniel en fit généreusement la cession aux fils de Mstislaf-le-Brave, en leur disant : *Je vous la donne pour m'acquitter des bienfaits dont m'a comblé votre père.* Ses efforts pour réconcilier les deux ennemis ayant été inutiles, il s'empara de quelques villes dans la principauté de Tchernigof, et ces succès facilitèrent la conclusion de la paix avec Mstislaf Glebovitch, cousin de Michel. Déjà il se disposait à retourner dans sa principauté, lorsqu'il apprend que les Polovtsi, conduits par Ysiaslaf, petit-fils d'Igor de Seversky, s'avançaient sur Kief. Vladimir supplia alors Daniel de marcher

à leur rencontre ; mais à peine avaient-ils joint l'ennemi près de Tortchesk, que Vladimir, effrayé de la multitude des barbares, voulut éviter le combat : « Impossible ! s'écrie Daniel, c'est » toi qui m'as forcé de marcher à l'ennemi avec » une armée épuisée de fatigue ; maintenant » qu'il est devant moi, il ne me reste plus qu'à » vaincre ou à mourir. » Daniel se battit longtemps avec un courage héroïque : cependant il fut obligé de chercher son salut dans la fuite ; et les Polovtsi, renforcés par les Tchernigoviens, s'emparèrent de Kief. Le prince de Vladimir lui-même et son épouse furent faits prisonniers. Les malheureux habitans n'échappèrent qu'à force d'or à la férocité des barbares. Les princes Ysiaslaf et Michel levèrent un tribut sur tous les étrangers qui demeuraient dans la ville. Le premier garda Kief ; le second se hâta d'entrer dans la principauté de Galitch. Il en prit la capitale, d'où le malheureux Daniel fut obligé de sortir encore, instruit des nouvelles trames des boyards de cette ville.

André, roi de Hongrie, n'était plus, et le trône était occupé alors par Bela IV. Daniel confia le gouvernement de Vladimir à son frère Vassilko, et résolut d'aller implorer lui-même le secours d'un prince qui, d'abord, avait été

son ennemi, dans l'espoir que le successeur d'André lui fournirait des secours pour s'emparer de Galitch; il s'engagea sans doute à se reconnaître son tributaire; car, lors des cérémonies qui eurent lieu à l'occasion du couronnement de Bela, il conduisait son cheval par la bride, ce qui, à cette époque, était un signe d'hommage de vassalité : inutile humiliation! Daniel revint vers son frère avec de vaines promesses, et ce changement de souverain n'en apporta aucun dans la politique des Hongrois. Bela voulait que la partie sud-ouest de la Russie appartînt à différens petits princes sans autorité; il accorda une protection manifeste à Michel ainsi qu'à l'ingrat Conrad, duc de Pologne, qui avait oublié les services des fils de Roman. Toujours stimulé par l'ambition de ressaisir Galitch, Daniel était à cheval, hiver et été. Quelquefois sa valeur triomphait des ennemis : il fit prisonniers les princes de Bolokhof, tributaires de celui de Galitch, et dont l'apanage était sur le Boug, non loin de Brest; mais il ne put réussir à chasser Michel, et fut obligé de conclure avec lui une paix qui lui assura la possession de la principauté de Pérémysle. Malgré cette guerre civile, malgré de continuels combats contre les Yatviagues, le valeureux Daniel luttait encore

contre l'ordre Teuthonique qui s'était emparé de quelques unes de nos anciennes possessions; il les reprit, et se saisit de la personne d'un magistrat allemand, nommé Bruno : il voulait même conduire son armée en Allemagne, afin de défendre le duc d'Autriche, son allié, pressé par l'empereur Frédéric; mais il retourna en Gallicie, docile aux conseils du roi Bela, qui l'engagea à ne pas se mêler des affaires de l'Empire.

C'est ainsi que, malgré ses fréquens revers, Daniel éclipsait tous les autres princes russes contemporains par les excellentes qualités de son cœur, par les exploits de son infatigable courage. Yaroslaf de Novgorod était le seul digne de rivaliser avec lui sous le rapport des facultés de l'esprit, et de cette fermeté d'âme qu'il aura lieu de déployer bientôt dans les malheurs qui vont affliger notre patrie. Ces deux princes, unis par les doubles liens de l'amitié et du sang, se trouvèrent rapprochés alors par la situation de leurs domaines. Ysiaslaf, allié et parent de Michel, ne garda pas long-temps la couronne de Kief; il fut chassé de cette ville par Vladimir, qui avait payé sa rançon aux Polovtsi : cependant, par suite de conventions faites entre Daniel et le grand prince Georges, Vladimir fut obligé de
1236. céder Kief à Yaroslaf, qui, ayant laissé son fils

Alexandre à Novgorod, alla régner dans l'ancienne capitale de Russie. Vladimir termina ses jours à Smolensk.

La grande principauté de Souzdal et de Vladimir jouissait de la tranquillité intérieure. De temps en temps Georges envoyait ses troupes, quelquefois il marchait lui-même contre les Mordviens; il emmenait les habitans en captivité, incendiait les villages et les moissons, et retournait suivi d'une grande quantité de bestiaux. Les malheureux se réfugiaient d'habitude dans l'épaisseur des forêts, où rarement ils échappaient aux Russes. Par représailles, si par fois les nôtres tombaient dans leurs piéges, ils n'avaient aucun pardon à espérer. Les jeunes gens qui composaient la garde de Rostof et de Péréiaslavle furent un jour victimes de leur propre imprudence et de la vengeance des Mordviens. Pourgas, prince de ce pays, à la tête d'une armée mal organisée, osa assiéger Nijny-Novgorod : les autres princes mordviens étaient tributaires de Georges, et beaucoup de Russes s'étaient fixés dans leur pays, bien qu'il fût exposé aux incursions des Bulgares et des Polovtsi. Après six ans de mésintelligence, les Bulgares regagnèrent l'amitié de Georges; on fit un échange de prisonniers; on se donna des otages de part

Guerre avec les Mordviens.

et d'autre, et un annaliste rapporte que les seigneurs mordviens, ainsi que le peuple, firent tous le serment d'observer, avec fidélité, les conditions de la paix. Au reste, cette paix n'empêcha point ces zélés mahométans de signaler leur haine envers notre religion : ils égorgèrent, sans pitié, un riche marchand chrétien arrivé dans leur *Grande-Ville*, pour faire le commerce, et qui avait refusé d'adorer Mahomet. Les marchands russes, témoins du meurtre, prirent le corps de ce martyr, et le transportèrent, avec tous les honneurs funèbres, à Vladimir, où il fut enterré dans le couvent de Notre-Dame. Le grand prince, son épouse, ses enfans, l'évêque, le clergé, le peuple allèrent à sa rencontre avec des flambeaux.

Paix avec les Bulgares.

Le martyr Abraham.

Après la funeste bataille de la Kalka, les Russes furent six ans sans entendre parler des Tatars : ils crurent que, comme les Obres, ce peuple terrible avait disparu pour toujours. Genghiskhan, qui avait conquis Tangut, revint dans sa patrie, où il termina, en 1227, sa vie célèbre dans l'histoire du monde, mais odieuse, mais terrible pour l'humanité. Il nomma pour lui succéder Oktaï ou Ougadaï, son fils aîné, lui prescrivant de n'accorder la paix qu'aux peuples vaincus : principe important, qui servit de

Mort de Genghiskhan.

Son testament.

règle aux Romains, ambitieux de commander à l'univers entier! Conquérant des provinces septentrionales de la Chine, ayant détruit l'empire des Niu-Tché, Oktaï demeurait au sein de la Tatarie, et avait fixé son séjour dans un palais magnifique, embelli par les artistes chinois. Mais dévoré d'ambition, animé surtout du désir d'exécuter la volonté de son père, dont la cendre reposait près de là, à l'ombre d'un arbre élevé, le nouveau khan confia trois cent mille soldats à son neveu Bâti, et lui ordonna de soumettre les bords septentrionaux de la mer Caspienne, avec les pays adjacens. Cette entreprise décida du sort de notre patrie.

Nouvelle invasion des Tatars.

Dès l'année 1229, les *Saxins*, de même origine que les Kirguis, les Polovtsi et une partie des Bulgares, chassés par les Tatars ou Mogols des bords du Jaïk, s'étaient retirés en Bulgarie avec la nouvelle de l'irruption de ces terribles conquérans. Bâti fut quelque temps sans paraître: enfin, trois ans après, il vint hiverner dans les environs du Volga, non loin de *la Grande-Ville*, et, pendant l'automne de l'an 1237, il livra aux flammes cette capitale des Bulgares, dont les habitans furent tous passés au fil de l'épée. A peine les Russes étaient instruits de ces funestes détails, que les Mogols se font jour à

travers d'épaisses forêts, pénètrent dans la partie méridionale de la principauté de Rezan, et dépêchent à nos princes *une sorcière*, avec deux de leurs officiers (42). Youry, frère d'Ingvar, Oleg et Roman, les princes de Prousk et de Mourom, souverains de Rezan, marchent au-devant d'eux sur les bords du Voronège, dans l'intention de connaître les projets de Bàti. Ce n'était plus, comme la première fois, des amis que les Tatars recherchaient dans les Russes: c'étaient des tributaires et des esclaves.

Réponse des princes.

« Si vous voulez la paix, dirent les ambassa-» deurs, consentez à nous donner la dixième » partie de tout votre bien. » — « Quand » nous aurons tous mordu la poussière, répon-» dirent les princes avec fierté, vous pourrez » le prendre tout entier. » En même temps ils renvoyèrent les députés de Bàti, qui allèrent à Vladimir, faire la même demande à Georges. Les princes de Rezan lui firent entendre que le temps était venu de combattre vigoureusement pour la patrie et la religion, et lui demandèrent de prompts secours. Mais le grand prince, fier de sa puissance, voulut seul écraser les Tatars. Il rejeta avec noblesse leurs insolentes propositions et leur abandonna Rezan. C'est ainsi que la Providence aveugle les hommes, lorsqu'elle se prépare à les punir.

Quelques annalistes modernes racontent à ce sujet les détails suivans : « Youry, prince de Rezan, ainsi délaissé par le grand prince, envoya son fils Féodor offrir des présens à Bâti. Celui-ci, qui avait entendu louer la beauté d'Euphrasie, épouse du prince de Rezan, exprima le désir de la voir ; mais le jeune prince lui répondit que les chrétiens n'avaient point l'habitude de montrer leurs femmes à d'infidèles idolâtres, et le cruel Tatar lui fit sur-le-champ trancher la tête. L'infortunée Euphrasie, instruite du sort cruel de son époux, se précipita par la fenêtre avec son fils, et mourut sur le coup. Pour consacrer la mémoire de ce dévouement conjugal, le lieu de cette terrible scène a conservé le nom de *ouboï*, c'est-à-dire chute. Youry, père de Féodor, entra en campagne à la tête d'une armée peu nombreuse, et, malgré tout le courage qu'ils déployèrent dans un combat sanglant, les Russes furent obligés d'abandonner la victoire à l'ennemi, dont les forces étaient bien supérieures. Les princes de Moscou, de Pronsk et de Kalomna restèrent au champ d'honneur, ainsi que beaucoup d'autres de nos héros. Oleg-le-Rouge fut le seul qui ne périt point dans le carnage : on l'amena, couvert de blessures, devant Bâti, qui, étonné de sa beauté, lui proposa son

amitié et sa religion. Oleg, que ni les menaçes, ni l'aspect de la mort ne pouvaient intimider, rejeta avec mépris les offres du Tatar (43). Les annales contemporaines ne font aucune mention de ce fait, et nous allons les suivre dans leur récit.

Bâti s'avance à la tête de sa terrible armée vers la capitale, où Youry s'était renfermé. Sur leur chemin, les Tatars ruinent de fond en comble Pronsk, Bielgorod, Igeslavetz, dont ils massacrent sans miséricorde tous les habitans. Ils assiégent Rezan et l'entourent d'une palissade, afin de rendre la fuite impossible aux assiégés. Pendant cinq jours, il coula des ruisseaux de sang. Les guerriers de Bâti se renouvelaient sans cesse, tandis que les citoyens, obligés d'être continuellement sous les armes, accablés de fatigues, avaient à peine la force de se tenir sur les remparts. Le sixième jour, c'est-à-dire le 21 décembre, au lever de l'aurore, les Tatars préparent les échelles pour donner l'assaut et commencent à faire jouer les béliers; ils mettent le feu à la forteresse, et à travers des torrens de flamme et de fumée, ils se précipitent dans les rues, où ils passent tout au fil de l'épée; le prince, son épouse, sa mère, les boyards, le peuple, tout devint victime de leur férocité.

Prise de Rezan.

Avides du plaisir affreux de torturer les hommes, les barbares soldats de Bâti crucifiaient leurs prisonniers, ou bien, après leur avoir lié les mains, ils s'amusaient à les percer de leurs flèches. Ils profanaient la sainteté des temples en y violant les jeunes religieuses, les femmes et les filles de distinction, en présence de leurs époux, de leurs mères; ils brûlaient les serviteurs de J.-C., ou ils arrosaient les autels de leur sang. Bientôt toute la ville et les monastères des environs n'offrirent plus à l'œil épouvanté que des monceaux de cendres. Le carnage dura quelques jours, et le silence des tombeaux vint succéder aux gémissemens du désespoir, car la faux du trépas avait tout immolé !... (44) C'est sur ce théâtre de mort et de désolation que les vainqueurs célébraient leur triomphe, et qu'ils étalaient leur immense butin.

Courage d'Eupathius.

D'après une chronique, Ingor, l'un des princes de Rezan, se trouvait alors à Tchernigof avec un seigneur nommé Eupathius Kolovrat; à la nouvelle de l'invasion des étrangers, ce boyard vola au secours de son pays; mais Bâti en avait déjà quitté les frontières. Brûlant du désir de se venger de ses ennemis, Eupathius marcha à leur poursuite avec mille sept cents braves; il les atteint, fond sur eux, et, par le choc le plus im-

pétueux, il renverse leur arrière-garde. Frappés d'étonnement, les Tatars crurent que les morts de Rezan étaient ressuscités, et Bàti demanda à cinq soldats faits prisonniers par son armée, qui ils étaient. « Nous sommes, répondirent-ils, sujets du prince de Rezan et soldats » de la troupe d'Eupathius; nous avons reçu » l'ordre de t'accompagner comme un prince » illustre, et de la manière dont les Russes accompagnent ordinairement les étrangers, avec » des flèches et des lances. » Cette poignée de héros ne put résister à un ennemi trop supérieur. Eupathius et sa valeureuse garde eurent l'honneur de mourir pour la patrie. Il y eut fort peu de prisonniers, et Bàti même, qui sut honorer un aussi rare courage, leur fit rendre la liberté. Cependant Iugor était revenu dans la province de Rezan, qui n'offrait plus à ses yeux qu'un affreux désert ou un cimetière immense. Dans ces lieux où naguère s'élevaient des villes florissantes, on n'apercevait plus que des monceaux de cendres et des cadavres rongés par les bêtes féroces ou les oiseaux de proie. Les corps des princes, des voïévodes, des nombreux guerriers, étaient couchés par rangs sur l'herbe gelée, et couverts de neige. De temps en temps seulement on apercevait des hommes

qui s'étaient enfoncés dans l'épaisseur des forêts, en sortir pour déplorer la ruine de leur patrie. Ingor rassembla les prêtres échappés à la mort; on inhuma les cadavres, en faisant retentir les airs du chant lugubre des funérailles. On eut beaucoup de peine à découvrir le corps de Youry, qui fut amené à Rezan, et le prince fit placer des croix de pierre sur les tombes de Féodor Youriévitch, de sa tendre épouse et de son fils, enterrés sur le bord de l'Osseter, où l'on voit encore de nos jours la fameuse église de St.-Nicolas (45) Zarasky.

Bataille de Kalomna.

Bâti rencontra près de Kalomna, Vsevolod, fils de Georges. Ce jeune prince, réuni à Roman Ingorevitch, neveu de Youry de Rezan, engagea un combat trop inégal. Jérémie, le plus illustre de ses voïévodes, le prince Roman, ainsi qu'une grande partie de leurs troupes, périrent sous le fer des Tatars, et Vsevolod se retira à Vladimir, auprès de son père. En même temps Bâti alla brûler Moscou, où Vladimir, second fils de Georges, fut fait prisonnier. Philippe Hainka, voïévode de cette ville, et tous les habitans, depuis les vieillards jusqu'aux enfans, furent égorgés sans pitié. Le grand prince frémit; il reconnut, mais trop tard, combien étaient dangereux et terribles les ennemis auxquels il avait à faire.

Incendie de Moscou.

Il sortit de sa capitale, dont il laissa la défense à ses deux fils Vsevolod et Mstislaf. Georges se retira dans la province d'Yaroslaf, avec ses trois neveux, enfans de Constantin, pour aller camper, avec sa petite armée, sur les bords de la Site, qui se jette dans la Mologa. Il ordonna sur-le-champ des levées de troupes, attendant avec impatience l'arrivée de ses frères, et surtout celle du brave et prudent Yaroslaf.

1238. Prise de Vladimir. Le 2 février, les Tatars parurent sous les murs de Vladimir. Le peuple vit avec effroi leur multitude innombrable et la rapidité de leurs mouvemens. Vsevolod, Mstislaf, et le voïévode Pierre, firent tous leurs efforts pour encourager les citoyens. Quelques chefs des Mogols arrivèrent avec un détachement de cavalerie jusqu'à la porte d'or, et demandèrent si le grand prince était dans sa capitale, ou s'il était absent; pour toute réponse, les Vladimiriens lancèrent quelques flèches; de leur côté les ennemis en envoyèrent quelques autres, en criant cependant: *Suspendez le combat!* En même temps, les Russes eurent la douleur de voir sous leurs murailles le jeune Vladimir, fait prisonnier à Moscou par Bâti: *Reconnaissez-vous votre prince?* dirent les Tatars. Rien n'était en effet plus difficile, tant son malheur, et plus encore celui de la Russie, avait

changé ses traits. Ses frères et les citoyens ne purent retenir leurs larmes; toutefois ils ne voulurent point montrer de faiblesse et écouter les propositions de leurs fiers ennemis. Les Tatars s'éloignèrent, firent le tour de la ville, après quoi ils disposèrent leur camp vis-à-vis la porte d'or, aux yeux de tous les habitans. Les valeureux princes Vsevolod et Mstislaf brûlaient du désir de livrer bataille : *Nous mourrons*, disaient-ils, *mais nous tomberons couverts de gloire, hors de cette enceinte*. Le voïévode Pierre opposait son expérience à cette impétuosité, car il espérait que Georges, avec l'armée qu'il rassemblait, aurait le temps de sauver la patrie et la capitale.

Bâti envoya aussitôt une partie de ses troupes vers Souzdal, qui ne fit aucune résistance : dès qu'ils l'eurent prise, les Tatars, selon leur coutume, en exterminèrent toute la population, à l'exception des jeunes moines, des religieuses et des serviteurs de l'Eglise qu'ils avaient faits prisonniers (46). Le 6 février, les Vladimiriens aperçurent les ennemis préparer les balistes et les échelles, et, pendant la nuit, entourer la ville d'une palissade. Les princes et les boyards sentirent que leur perte était inévitable. Il était temps encore de demander la paix; mais trop persuadés que Bâti ne voulait que des esclaves et des tri-

butaires, mettant plus de prix à l'honneur qu'à la vie, ils résolurent de mourir de la mort des héros. On vit alors le spectacle le plus attendrissant. Vsevolod, son épouse, les seigneurs, et un grand nombre d'illustres citoyens se rassemblèrent dans l'église de Notre-Dame ; ils supplièrent l'évêque Métrophane de leur donner la tonsure monacale. Cette solennité se passa dans le plus profond silence. Les Russes prirent congé du monde et de la vie ; mais sur le point de la quitter, ils prièrent encore le ciel de conserver l'existence, la gloire et le nom chéri de la Russie. Le 7 février, dimanche du carnaval, après les matines, l'assaut commence ; les Tatars se précipitent dans la ville neuve par la porte d'or, par celles d'airain et de Sainte-Irène, du côté de la Libède, enfin, par la porte du Volga du côté de la Kliazma. Vsevolod et Mstislaf se retirent avec leurs gardes dans la vieille ville, appelée Petcherni, tandis qu'Agathe, épouse de Georges, sa fille, ses frères, ses brues, sa petite-fille, une foule de boyards et de citoyens se renferment dans la cathédrale : les Mogols y ayant mis le feu, l'évêque s'écrie à haute voix : *Seigneur, étendez votre bras invisible, et recevez en paix vos serviteurs!* puis il donne sa bénédiction à tous les assistans, en les dévouant à la mort. Les uns sont étouffés par

les torrens de fumée, d'autres sont dévorés par les flammes ou tombent sous le fer des ennemis. Car les Tatars parviennent à enfoncer les portes du temple, où ils se précipitent, attirés par l'appât des riches trésors qu'ils savaient y être cachés. L'argent, l'or, les pierres précieuses, tous les ornemens des images et des livres, devinrent leur proie, ainsi que les habillemens de nos anciens princes, conservés dans cette église. Les cruels guerriers de Bâti, altérés de carnage, ne firent que très-peu de prisonniers, et ce petit nombre même, traîné nu dans le camp ennemi, y périssait de froid. Les princes Vsevolod et Rostislaf n'ayant plus aucun espoir de repousser les ennemis, voulurent se faire jour à travers leurs nombreux bataillons; ils périrent tous deux.

Dévastation de plusieurs villes.

Après la conquête de Vladimir, les Tatars se partagèrent : les uns allèrent à Gorodetz sur le Volga, à Galitch de Kostroma; d'autres marchèrent sur Rostof et Yaroslavle, où ils ne rencontrèrent plus aucune résistance. Pendant le mois de février, sans compter les villages et les bourgs, ils prirent quatorze villes de la grande principauté, telles que Péréiaslavle, Yourief, Dmitrof, etc., qu'ils ravagèrent entièrement, et dont la population fut égorgée ou traînée en esclavage. Cependant Georges était

encore sur la Site ; à la nouvelle des malheurs de son peuple et de sa famille, du sort cruel de son épouse et de ses enfans, ses yeux se remplirent de douloureuses larmes ; mais en chrétien zélé, il pria Dieu de lui accorder la patience de Job. L'excès de l'infortune élève les âmes véritablement nobles : aussi Georges montra la plus généreuse fermeté dans cette circonstance, oubliant sa douleur au moment décisif. Il confia le commandement de sa garde à son boyard Yaroslaf, et se prépara au combat. Son avant-garde, forte de trois mille hommes, sous les ordres de Doroje, revint avec la nouvelle que déjà ils étaient tournés par les troupes de Bâti. Georges, Sviatoslaf son frère, et ses neveux s'élancent aussitôt sur leurs chevaux, et volent à la rencontre de l'ennemi. Les Russes se battent long-temps en désespérés, mais enfin ils succombent ! Georges est tué sur les bords de la Site, et le prince Vasilko reste prisonnier entre les mains du vainqueur.

Le 4 mars. Bataille de la Site.

Ce généreux fils de Constantin ne put supporter la honte de se voir traîné en esclavage. Épuisé par les héroïques efforts qu'il avait faits pendant la bataille, affaibli par la douleur, par la faim, il refusait la nourriture que lui offraient ses ennemis : *Sois notre ami*, lui dirent les Tatars, *et viens*

combattre sous les drapeaux du grand Bâti.
« Tigres, altérés de sang, ennemis du Christ et » de ma patrie, répondit Vassilko, vous ne serez » jamais mes amis. O peuple, voué aux ténèbres, » il existe un Dieu, et tu seras anéanti lorsque » la mesure de tes crimes sera comblée. » A ce discours, les barbares tirent leurs épées; agités de fureur, ils grincent les dents. Le magnanime prince lève les yeux au ciel et prie le Tout-Puissant de sauver la Russie, l'Église orthodoxe, ainsi que Boris et Gleb ses deux jeunes fils, et reçoit le coup mortel. Les Tatars jetèrent son corps dans la forêt de Scherensk. Cependant Cyrille, évêque de Rostok, qui revenait de Bielo-Ozéro, voulut voir le champ de bataille si funeste aux Russes. Là, parmi les monceaux de cadavres dont la plaine était jonchée, il tâcha de découvrir celui de Georges. Il le reconnut à ses habits de prince; mais sa tête avait été séparée de son corps. Cyrille recueillit avec respect ces tristes restes d'un prince illustre, et les déposa dans l'église de Notre-Dame à Rostof. On y apporta également le corps de Vassilko, que le fils d'un prêtre avait trouvé dans la forêt. La princesse sa veuve, fille de Michel de Tchernigof, l'évêque et le peuple allèrent à la rencontre du convoi de ce prince, dont la bonté lui avait gagné tous les

Le héros Vassilko.

cœurs. Les annalistes font l'éloge de sa beauté, de son regard serein et majestueux; ils louent son audace à la chasse, sa bienfaisance, son esprit, l'étendue de ses connaissances, sa bonté et son affabilité envers les boyards. « Celui, disent-ils, » qui l'avait servi, qui avait mangé de son pain et » bu dans sa coupe, ne pouvait plus se décider à » servir un autre prince. » Le corps de Vassilko fut enfermé avec celui de Georges, dans un même cercueil, où l'on plaça aussi la tête du grand prince, lorsqu'elle eut été retrouvée.

Les nombreuses bandes tatares se portèrent précipitamment sur Novgorod; après avoir pris Volok-Lamsky, Tver, elles mirent le siége devant Torjek. Les habitans se défendirent pendant quinze jours avec le plus grand courage, dans l'espérance que les Novgorodiens leur prêteraient secours. Mais dans ces temps malheureux, chacun pensait à soi; l'effroi, la stupeur régnaient en Russie; le peuple et les boyards disaient que c'en était fait de la patrie; et cependant ils ne prenaient aucunes mesures générales pour la sauver. Torjek tomba enfin au pouvoir des Tatars, Le 5 mars. qui ne firent de quartier à personne, car les habitans avaient osé leur résister. L'armée de Bâti continua sa marche sur le Seliger (a); les vil-

(a) Lac où le Volga prend sa source.

lages disparaissaient, et *les têtes russes*, disent les annalistes, *tombaient sous le fer des Tatars, comme l'herbe des champs sous la faux tranchante*. Bâti ne se trouvait plus qu'à cent verstes de Novgorod, où les fruits d'un commerce longtemps florissant pouvaient lui promettre un riche butin; mais tout à coup, effrayé sans doute des forêts et des marécages, dont ces contrées sont couvertes, il se porta sur Kozelsk, dans le gouvernement de Kalouga. Cette ville, très-peu considérable, avait alors un prince particulier, encore enfant. C'était Vassili, de la famille des princes de Tchernigof. Sa garde et son peuple délibérèrent ensemble sur le parti qu'exigeaient les circonstances. « Notre prince est encore trop » jeune, dirent-ils, mais en fidèles Russes, nous » devons mourir pour lui, afin de laisser après » nous un nom glorieux, et de trouver au-» delà du tombeau la couronne de l'immorta-» lité. » Un si noble projet reçut son exécution. Pendant plus d'un mois, les Tatars assiégèrent la forteresse, sans pouvoir ébranler, par aucunes menaces, la fermeté des assiégés. Enfin, les murailles s'écroulent sous leurs coups, ils escaladent les remparts : là, ils sont arrêtés par les habitans désespérés, qui se battent armés de couteaux; dans l'élan héroïque qui les animait, ils

Novgorod délivré.

Siège de Kozelsk.

se précipitent sur l'armée de Bàti, brisent un grand nombre de machines de siége des Tatars, et après avoir tué quatre mille ennemis, ils tombent eux-mêmes sur ceux qu'ils venaient d'immoler. Le khan fit passer au fil de l'épée tous les hommes désarmés, les femmes, les enfans, et donna à Koselsk le nom de *méchante ville*, nom sublime dans ce sens! Le jeune Vassili périt dans la mêlée, et l'on dit *qu'il s'était noyé dans le sang*.

Départ de Bàti.

Rassasié de carnage, Bàti se retira pour quelque temps sur le Don, dans le pays des Polovtsi; Yaroslaf, frère de Georges, dans l'espérance que l'orage était passé, se hâta de quitter Kief (47), et de se rendre à Vladimir, pour prendre le titre de grand prince.

NOTES
DU TROISIÈME VOLUME.

(1) Dans la Chronique de Kief : « Cette même année » (celle de la mort de Gleb, c'est-à-dire 1170 ou 1171), » la princesse d'Yaroslavle s'enfuit de Galitch, en Pologne, avec son fils Vladimir, suivie de beaucoup » de boyards. Elle y demeura huit mois, pendant lesquels » le boyard Sviatopolk et plusieurs autres du même parti » entrèrent en correspondance avec elle, l'assurant qu'ils » parviendraient à reprendre le gouvernement. Vladimir » envoya vers Sviatoslaf Mstislavitch, pour lui demander » Tcherven, afin de pouvoir établir des communications » plus faciles avec les nobles galliciens, lui donnant l'assurance qu'il lui rendrait Boujsk avec trois autres villes, » aussitôt qu'il serait redevenu maître de Galitch. Sviatopolk acquiesça à sa demande, et prit, en baisant la » croix, l'engagement de lui porter secours. Vladimir, » accompagné de sa mère, se rendit à Tcherven, où il reçut cette dépêche de Sviatopolk : *Hâtez-vous d'arriver ;* » *nous avons arrêté votre père. Ses favoris ont été mis à* » *mort. Quant à Anastasie, votre ennemie, les Galliciens* » *l'ont brûlée vive ; ils ont exilé son fils, et exigé du* » *prince qu'il reprît la princesse, sa légitime épouse.....* »

(2) *Voyez* Chroniq. de Kief : « Dès sa jeunesse Mstislaf » était habitué à ne redouter qui que ce fût au monde,

» et à ne respecter que Dieu seul : il ordonna, qu'en sa » présence on rasât sur-le-champ la barbe et les cheveux » à l'envoyé d'André. »

Le mot Podroutchnik, dans l'ancien langage russe, signifiait la même chose qu'en latin *vassus*, *vassalus*, et en polonais *holdownik*. Ce mot n'a été inséré, je crois, dans le dictionnaire de l'Académie Russe, que par condescendance pour M. Bottin, qui pensait que nous ne possédions pas dans notre langue d'expression pour rendre cette idée. Dans le traité d'Oleg avec les Grecs, il est fait mention de princes qui sont *sous la main* du grand prince, c'est-à-dire de grands vassaux.

Plus loin, dans la même Chronique de Kief : « Aux » discours de Michna, André changea de figure, tant il » était ému; et sa colère ne fit que l'exciter encore à la » guerre. Il rassembla aussitôt les troupes de Rostof, de » Souzdal, de Vladimir, de Péréiaslavle, de Biélosersk, » de Mourom, de Novgorod et de Rezan, au nombre » de cinquante mille hommes; ensuite il ordonna à son » fils de se rendre près de Sviatoslaf... En passant vis-à- » vis Smolensk, il contraignit Roman à faire marcher son » fils avec les troupes de cette principauté : il ordonna » également aux princes de Polotsk, de Tourof, de Pinsk, » de Gorodetz de se mettre en campagne. Il rejoignit près » de Kief les Olgovitchs, auxquels se réunirent encore » Michalko et Vsevolod, les Rostislavitchs et tous ceux » de Péréiaslavle. Ils partirent de Kief à la Nativité de » Notre-Dame; et Sviatoslaf de Tchernigof, à la tête de » beaucoup d'autres troupes, dirigea Vsavolod et Igor de » Seversky, avec les plus jeunes princes, sur Vouychégorod..... Mstislaf se porta à leur rencontre dans un » pays couvert de bois....; et lorsque les armées s'aper-

» çurent, les archers commencèrent l'action. Aussitôt » Mstislaf se précipita sur l'ennemi, en criant à ses soldats : *Mes frères, mettons notre confiance dans la miséricorde divine ; espérons le secours des saints martyrs* » *Boris et Gleb*..... Les troupes étaient partagées en trois » corps. Celles de Novgorod, de Rostof et Vsevolod au » centre, avec celui sous ses ordres. Bientôt Mstislaf, » engagé avec ses régimens, écrase ce corps ; mais d'autres » troupes s'avancèrent pour l'entourer. Comme il s'était » avancé avec peu de monde, il y eut du trouble et du » désordre des deux côtés... On entendait de grands cris, » des gémissemens et des voix étranges : le bruit des armes, celui des lances qui se brisaient dans leur choc, » ajoutaient à l'horreur du spectacle. A travers l'énorme » poussière qui s'élevait au milieu des combattans, on ne » pouvait distinguer ni fantassin, ni cavalier. Enfin les » armées se séparèrent ; il y eut peu d'hommes tués, mais » beaucoup de blessés. »

(3) C'est ainsi que le rapportent les chroniques de Rostof, de Kief et autres ; mais dans celles sur parchemin, il n'est pas dit un mot de cet horrible attentat. Dans la nouvelle chronique *sur l'origine de Moscou* (nº. 92, Biblioth. du synode), il est dit que l'épouse d'André, sœur des Koutchkovitchs, fut auteur de l'assassinat : *car, par incontinence, elle résolut, avec d'autres, d'attenter à la vie de son époux et maître, et au bout de quelque temps, elle les introduisit dans la chambre du prince, et le livra ainsi à ses ennemis*. Ce qui ne s'accorde point avec les anciennes chroniques.

La petite ville de Bogolubof est actuellement un village paroisse sur les bords de la Kliasma. Là se trouve un monastère avec une église et des cellules très-anciennes.

On lit dans la chronique de Kief : *les assassins d'André s'avançant vers sa chambre à coucher, furent saisis de frayeur et de tremblement : ils s'enfuirent du vestibule., descendirent dans la cave où ils s'enivrèrent ; après quoi ils remontèrent au vestibule*. Dans celle de *Voskresensky*, t. II, p. 92, et dans beaucoup d'autres : « il n'y avait près » de lui (d'André) qu'un jeune page. »

Plus loin : *l'un d'eux, se tenant à la porte, appela : seigneur, seigneur, grand prince ! Le prince demanda : qui es-tu ? et il répondit, je suis Procope. Mais le prince dit à son page : ce n'est point Procope.*

(4) On conserve dans l'arsenal de Moscou, un ancien cimeterre, de travail grec, avec l'inscription gravée en langue grecque : *Très-Sainte Mère de Dieu, assiste ton esclave..... ; l'an du Christ.....* Ne serait-ce pas le glaive qui a appartenu à S. Boris, et ensuite à André ? On le conservait comme une chose antique et sacrée, avec le bonnet de Monomaque.

André dit aux scélérats qui l'assassinaient : *Pourquoi imitez-vous Goriasser* (meurtrier de S. Gleb) *? Dieu me vengera pour les bienfaits que vous avez reçus de moi.*

Le nom de *Dvorianes*, nobles, est employé pour la première fois ici dans le sens de gens de cour, courtisans.

Et les ouvriers qui étaient venus travailler, pillèrent aussi ; c'est-à-dire les constructeurs ou artistes qu'André avait fait venir.

Dans la chronique de Kief : « Il fut tué la nuit du samedi au dimanche de la semaine où l'on célèbre la mémoire des douze apôtres. Les misérables tuèrent aussi Procope, son favori ; et étant allés dans l'antichambre, ils s'emparèrent de l'or, des pierres précieuses, des

» perles et de tous les bijoux, en un mot de tout ce qu'il » leur plut de prendre. Ils en chargèrent les chevaux du » favori, et les firent partir avant le jour. Pour eux, ils » se parèrent, se couvrirent des armes de gratification » (celles qui se distribnaient aux personnes en favenr), et » ils commencèrent à rassembler ceux de leur parti, en » disant : attendons-nous que les troupes vladimirieunes » seront contre nous.....; et ils envoyèrent dirent aux » Vladimiriens : Dans quelles dispositions êtes-vous à » notre égard? car nous voulons terminer ces choses » avec vous. L'action n'a pas été imaginée par nous seuls, » et nous avons parmi vous des gens dévoués à la même » cause. Mais les Vladimiriens répondirent : *Que celui* » *qui pense comme vous, soit avec vous; pour nous il ne* » *nous convient pas*... Il était affreux de voir les désordres » et les pillages qui suivirent la mort d'André. Le kiévien » Côme se rendit sur les lieux, et ne trouvant point le » prince à l'endroit où il avait été tué, il demanda où » il était. On lui répondit qu'on l'avait traîné dans le » verger; mais il ne ponvait l'enlever de là, car ces gens » lui disaient tous : *Celui qui y touchera, nous le tuerons.* » Et Côme pleurait sur le corps d'André, en disant : O » mon maître! pourquoi n'as-tu pas pressenti que ces per- » fides venaient contre toi? ou comment n'as-tu pas pu » trouver le moyen de les vaincre, toi qui plus d'une » fois as triomphé de ces païens de Bulgares?

» Tandis que Côme se lamentait ainsi, survint le som- » melier Anbal, qui avait l'intendance et le gouverne- » ment de toute cette maison du prince; et Côme, ayant » jeté les yeux sur lui, lui dit : *Misérable Anbal! donne-* » *moi un tapis ou quelque autre chose pour envelopper et* » *pour couvrir notre souverain*. Anbal répondit : *Va-t-en;*

» *nous le gardons pour être mangé par les chiens*. Et Côme » reprit : *O monstre ! te souvient-il des haillons qui te cou- » vraient, lorsque tu es arrivé ici ? A présent tu es re- » vêtu d'habits magnifiques, et le prince gît tout nu sur » la terre : mais, je t'en prie, jette-moi seulement ce qu'il » te plaira*. Anbal lui jeta un tapis et un manteau ; » Côme en enveloppa le corps d'André, et l'ayant porté » à l'église, il demanda qu'on lui ouvrît la porte » pour l'y faire entrer ; mais on lui répondit : *Mets-le » par terre sous le portail*. Ils étaient déjà ivres. Côme, » dans son chagrin, s'écria : *Jusqu'à tes serviteurs, les » clercs de l'église, qui ne te connaissent plus, ô mon » maître ! Quand il arrivait quelques étrangers de Cons- » tantinople ou d'autres contrées, soit de Russie* (a), » *soit du pays des Latins et de toutes les parties de la » chrétienté, et même de tous les pays des païens, tu » disais : conduisez-les à l'église et dans le palais, afin » qu'ils voient les chrétiens, qu'ils connaissent le véritable » christianisme, et se fassent baptiser. Ce qui a eu lieu ef- » fectivement : car, tu as baptisé les Juifs, les Bulgares » et toute espèce de païens, et ce sont ceux-là même qui » te pleurent le plus, tandis que ces gens-ci ne veulent » seulement pas te laisser entrer dans l'église*. Le corps, » déposé sous le portail de l'église et couvert du man- » teau, y resta deux jours et une nuit. Le troisième jour » Arsène, abbé de Saint-Côme, vint et dit : En atten- » dant les anciens abbés, laisserons-nous encore long- » temps le corps du prince étendu sur la terre ? Ouvrez » l'église, afin que nous disions les prières des morts pour » le défunt ; nous le mettrons en bière et le placerons

(a) C'est ainsi qu'ils appelaient la partie méridionale de l'Empire actuel de toutes les Russies.

» dans un tombeau jusqu'à ce que ce temps d'acharnement passé, on puisse le transporter à Vladimir. Et » les clercs de Bogolubof le prirent, l'entrèrent dans » l'église, où ils le mirent dans une tombe de pierre, » en chantant l'office des morts avec Arsène.....

» Les pillards, venus des villages, exercèrent leurs brigandages dans la ville de Bogolubof, et même jusque » dans Vladimir. Ces horribles désordres ne cessèrent » qu'après l'arrivée de Mikoulitsa, prêtre, qui vint de » Vouychégorod avec l'image de Notre-Dame de Vladimir, qu'il porta en procession, par les rues de Vladimir. Le sixième jour, qui était un vendredi, les » Vladimiriens dirent à l'abbé Théodule, et à Luc, sacristain de Notre-Dame : *Louez des porteurs, afin que* » *nous allions chercher le corps du prince;* et à Mikoulitsa : *Rassemblez tous les prêtres, revêtez-vous des* » *habits sacerdotaux, sortez devant la porte d'argent* » *avec la Sainte-Vierge, et là vous attendrez le prince.* » Théodule, abbé de Notre-Dame de Vladimir, partit » donc avec le clergé et les Vladimiriens; ils prirent à » Bogolubof le corps du prince, qu'ils amenèrent en » grande cérémonie et avec beaucoup de larmes, et ils » ne furent pas long-temps en marche. Depuis Bogolubof » ils avaient la bannière (car alors il était d'usage d'en » porter une sur le corps des princes à leurs funérailles)... »

(5) Ami des fables, l'annaliste de la chronique de Nicon, raconte qu'en l'année 1160, André, ayant convoqué l'assemblée des princes et des boyards, leur avait dit : « Cette ville a été fondée par le saint et bienheureux » grand prince, qui a versé, sur toute la Russie, la lumière du saint baptême. Actuellement, moi, pécheur, » je l'ai, par la grâce de la Mère de Dieu, agrandie et

» rendue florissante : je veux donc la renouveler par l'éta-
» blissement d'une église métropolitaine; je veux qu'elle
» soit le siége de la grande principauté, et la capitale de
» toutes les autres villes. » Les princes, les boyards approuvèrent ce dessein, et un de ces derniers partit en ambassade pour Constantinople. Mais le patriarche Luc n'y donna pas son consentemeut : son bref, diffus et obscur, adressé au grand prince, et rapporté par cet annaliste, paraît être une invention assez maladroite du moine russe. Luc, en justifiant Nestor, évêque de Rostof déposé, supplie André de lui rendre le siége épiscopal.

(6) La chronique de Nicon raconte que ce moine ou caloyer du grand couvent de Kief, fit, en grande pompe, en 1170, le voyage de Constantinople, et que là il fut nommé, par le patriarche, à l'évêché de Rostof. Dans d'autres chroniques il est dit qu'André envoya Théodore à Kief pour y recevoir l'investiture de son évêché (*V.* la chroniq. de Voskressenski, t. II, page 81) : conséquemment il n'était point encore sacré évêque, mais seulement choisi par le prince ou par le peuple. C'est ainsi qu'Yaroslaf-le-grand avait nommé Jidiata évêque (*V.* dans *Nestor* imprimé, page 105), et que le peuple avait élu Arcade à Novgorod (*V.* l'annaliste de Novgorod, p. 31), et d'autres. Nous concluons des paroles d'un ancien annaliste, qu'André avait reconnu Théodore digne du rang épiscopal : « Le prince, qui avait bonne opinion de » lui, et lui voulait du bien. » Dans le *Prologue* (1er. août), Nestor, évêque de Rostof, est appelé fondateur de la fête annuelle, en mémoire de la victoire remportée sur les Bulgares en 1164. Mais, dans les anciennes chroniques, on ne trouve pas que Nestor, qui avait été privé de son évêché, dans l'année 1156, soit

retourné depuis à son siége épiscopal. Les auteurs des *Catalogues* me semblent aussi dans l'erreur, quand ils parlent d'un *second* Nestor, qui aurait été nommé évêque à Constantinople, en 1164.

Il est dit plus loin, dans la chronique : « Beaucoup de » personnes des villages qui dépendaient de l'évêque » Théodore, eurent à souffrir de ses vexations; il les pri- » vait de leurs armes et de leurs chevaux : d'autres fu- » rent réduites en esclavage, ou exilées et dépouillées » de leurs biens, non-seulement des laïcs, mais même » des moines, des abbés, des prêtres, etc. » Dans la chronique de Nicon, il est écrit que Théodore (ou, comme on l'appelait en signe de mépris, *Théodoret*) persécutait les *princes*, les *boyards* et les *ouvriers* d'André; qu'il fit cuire des femmes dans des chaudières, coupa les nez et les oreilles; qu'il faisait trembler tout le monde, car il « rugissait comme un lion, était haut comme un chêne, » avait le langage pur et éloquent, le raisonnement subtil » et artificieux, etc. » Cet étrange scélérat fut arrêté le 8 mai 1169. La chronique de Nicon lui attache au col, par grâce, une meule de moulin, et le noie dans la mer (quoique la mer soit loin de Kief); mais Tatichtchef l'envoie en exil dans l'île de Psi.

(7) Dans les chroniques de parchemin, on emploie en cet endroit le nombre duel grammatical, c'est-à-dire qu'il est parlé en même temps d'Yaropolk et de Mstislaf; qu'*ils* ont pris les clefs, et se sont emparés du trésor de l'église, etc. Dans d'autres copies, Yaropolk est nommé seul.

Plus loin on trouve : « Les habitans de Vladimir en- » voyèrent vers ceux de Rostof et de Souzdal, en leur » exposant leurs griefs; mais ces derniers étaient de

» bouche pour eux, et non de fait; et les boliars étaient » étroitement liés au parti du prince. » — Plus bas, on lit : « Les boliards ne recherchaient que leur avantage » personnel et leurs priviléges, sans la moindre justice. » Nous faisons comme il nous plaît, disaient-ils : Vla- » dimir est une ville de notre dépendance. » Ici on fait déjà usage du mot de *boliar* au lieu de l'ancien nom de *boïar* (ou boyard).

(8) Dans la chronique de Novgorod : « Mstislaf eut les » yeux crevés avec son frère, par ordre de son oncle » Vsevolod. » Tatichtchef dit que Vsevolod ordonna seulement de leur percer les paupières, ou la peau au-dessus des yeux; que Gleb refusa la ville qui lui était proposée par Vsevolod, et qu'il mourut en prison *au bout de deux ans;* que les Polovtsi attaquèrent la province de Rezan; que Roman Glebovitch les défit sur la Vorona, etc.

Mstislaf, surnommé l'Aveugle (*Voyez* la chronique de Novgorod, dans le supplément de l'*Ancienne Bibliothèque*, p. 314), mourut le 20 d'avril de l'année 1178, et fut inhumé dans le parvis de l'église de Sainte-Sophie. Tatichtchef suppose, par erreur, que ce prince fit une campagne en Livonie : ce fut un autre Mstislaf qui fit la guerre avec les Tchoudes, et Tatichtchef les a confondus.

(9) Kadlubek, p. 814 : *Quia non possumus ferre iram terræ, principium seditiones, invidiam.* Il dit plus loin, pag. 815, au sujet de la tyrannie de Roman : *Quosdam vivos terræ infodit, quosdam membratim discerpit, alios excoriat, multos quasi signum ad sagittam figit, nonnullos prius exenterat, quam interimit, etc.*

(10) Voyez au sujet de Matthieu, évêque de Cracovie, Dlougoch (Hist. Polit., t. I, pag. 461, 509). La lettre commence ainsi : *Matthaei Cracoviensis episcopi epistola*

ad Abbatem Clarevallensem de suscipiendâ Ruthenorum conversione. En voici une citation : *Gens illa ruthenica multitudine innumerabili ceu sideribus adæquata... Christum solo quidem nomine confitetur, factis autem penitus abnegat... Ruthenia, quæ quasi est alter orbis, etc... Si enim gloria celeberrima et Thraceus Orpheus et Thebanus Amphion cœlo inseruntur et astris, et post mortem carmine vivunt, quod sylvestres et lapideos homines lyræ cantibus delinivit, quanto magis nos speramus, quod gentes exteras et immanes sacer Abbas Christo conciliet, etc.*

Cette lettre de l'évêque Matthieu se trouve dans les Mémoires, extraits en 1790, par l'abbé Albertrandi, de la bibliothèque du Vatican, pour l'historien Narouchévitch, par ordre du roi Stanislas. Cet extrait m'a été communiqué par M. Boulgakof, qui l'avait reçu d'Albertrandi lui-même.

(11) « Après avoir rassemblé les citoyens de Novgorod, » de Pskof, de Ladoga, il partit en toute hâte; et arrivé » sur la Moskva, il y attendit son père. » L'annaliste de Novgorod fait rapporter cet événement à l'année 1209, et celui de Souzdal à l'année 1207 : le premier s'est trompé. Le grand prince se mit en campagne le *dimanche* 19 du mois d'août, et il fit prisonnier les princes de Rezan le samedi 22 septembre : ce fut donc l'an 1207. Ensuite il est fait mention, dans les chroniques, de l'éclipse de lune du 3 février : elle arriva en 1208 (*Voyez* les tables astronomiques de l'*Art de vérifier les dates*).

(12) Voici les expressions de Martin Gallus : *Parato de more convivio et abundanter omnibus apparatis, hospites illi puerum totonderunt, eique Semovith vocabulum ex presagio futurorum indiderunt.* Kadlubek dit, en décrivant cette cérémonie, que ces coupes de cheveux établissaient

une alliance spirituelle, et que la mère de celui à qui on les coupait était regardée ensuite comme la sœur de celui qui avait fait l'opération : *Qui tondetur, incipit esse tondentis nepos, per semplicem adoptionem, mater vero ejus fit soror adoptiva per arrogationem.* Kadlubek, hist. Pol. p. 639.

(13) Les lettres d'Innocent III ont été publiées en deux tomes, par Baluze, en 1680 ; il en est encore resté beaucoup de manuscrites dans la bibliothèque du Vatican. Son épître au clergé russe se trouve dans les extraits d'Albertrandi ; en voici le commencement : « *Archiepiscopis, episcopis, etc. per Rutheniam constitutis.* Licet » hactenus elongati fueritis ab uberibus matris vestræ, » tanquam filii alieni, nos tamen qui sumus in officio » pastorali, à Deo licet immeriti constituti ad dandam » scientiam plebi suo, non possumus affectus paternos » exuere, quin vos sanis exhortationibus et doctrinis studeamus, tanquam membra vestro capiti conformare, ut » Ephraim convertatur ad Judæam, et ad Ierosolymam Samariâ revertatur. » Plus loin : « Ut autem ad præsens » de reliquis taceamus, cum Græcorum imperium et » Ecclesiæ pene tota ad devotionem apostolicæ sedes redierit, et ejus humiliter mandata suscipiat et obediat » jussioni, nonne absonum esse videtur, ut pars toti suo » non congruat et singularitas à suo discrepet universo ? » Le pape nomme son envoyé en Russie : « filium nostrum » G. tituli S. Vitalis Presbyterum cardinalem, virum » genere nobile, litterarum scientiâ præditum, etc. — A la fin : « Datum Viterbii. nonis octobris (7 octobre), » anno X. » (C'est-à-dire, la deuxième année du pontificat d'Innocent.)

(14) *Voyez* Gruber Liefland. chronik. t. 1. p. 14, 31

45, 47, 51, 62, 63; Kelch. Liefl. *Historiæ*, p. 25-30, et Balthasar Russov. Liefl. *Chronica*, p. 1-3.

(15) *Voyez* Rainald. Annal. eccl. t. XIII, p. 236. *Noverit igitur sanctitas vestra*, écrit le roi, *quod Galicienses principes et populus, nostræ ditioni subjecti humiliter à nobis postularunt, ut filium nostrum Colomanum ipsis in regem præficeremus in unitate et obedientiâ sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ perseveraturis in posterum, salvo tamen eo, quod fas illis sit, a ritu proprio non decedere. Verùm ne tam expediens nobis et vobis illorum propositum ex dilatione sustineat impedimentum, quod quidem multis ex causis accidere posse constat, si legatum ad hoc exequendum à latere vestro destinatum præstolamur, à sanctitate vestrâ postulamus, quatenus venerabili in Christo patri notro Strigoniensi archiepiscopo detis in mandatis, ut apostolica fretus autoritate dictum filium nostrum eis in regem inungat, et sacramentum super obedientia sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ exhibenda ab eodem recipiat.* — Le roi craignait que les bonnes dispositions des Galliciens ne vinssent à éprouver quelque altération.

(16) Dans la chronique de Volhynie, on lit : « Daniel » épousa une fille de Mstislaf, nommée Anne...... Daniel » alla vers Mstislaf, à Galitch, se plaignant de Lechko (le » duc de Lechko) qui lui retenait son patrimoine. Son » beau-père lui répondit : Mon fils, à cause de la pre- » mière amitié que j'ai eue pour lui, je ne puis m'élever » contre lui; cherche d'autres auxiliaires que moi...... » Daniel donc, étant entré en campagne avec son frère, » s'empara de Brest, d'Ougrof, de Verechtchin, de » Stolpié, de Komof et de toute l'Ukraine. » (Tous ces lieux se trouvent au-delà du Boug, en Gallicie, près d'Ourzoulin, de Zabin, etc.) « Lechko en fut extrêmement

» courroucé contre Daniel. Aussi lorsqu'on fut au printemps, les Polonais firent la guerre sur le Boug. Daniel ayant envoyé ses généraux, ils se battirent jusqu'à Soukhoé Dorogvé, firent des prisonniers et s'en revinrent avec honneur. Alors fut tué Klin, l'un des plus braves de son armée, et l'on voit sa croix jusqu'à présent à Soukhoé Dorogvé. Ils tuèrent beaucoup de Polonais et les poursuivirent jusqu'à la rivière du Sanglier..... Lechko dépêcha vers le roi, qui lui envoya beaucoup de troupes, et Lechko marcha sur Pérémysle. Aaron qui était alors dans Pérémysle avec mille hommes sous ses ordres, s'enfuit à leur approche. Mstislaf, qui était avec tous les princes russes et tchernigoviens, envoya Dmitri, Miroslaf et Mikhalko. Glebovitch vers Gorodok. Gorodok quitta le parti : c'étaient des Sondislaviens qui tenaient cette ville; et les Hongrois et les Polonais tombèrent sur Dmitri, qui combattait auprès, et Dmitri fut vaincu. Alors Basile, diacre, appelé Molza, qui se trouvait aussi sous la ville, fut tué d'un coup de flèche. Mikhalko fut tué par Skoulou qui lui coupa la tête, en détacha trois chaînes d'or et la porta ensuite à Coloman. Mstislaf se tenait sur la Zoubré. (La rivière Zbroutch.) Dmitri accourut auprès de lui. Mais Mstislaf, qui ne pouvait tenir contre les Hongrois, pria son gendre Daniel et Alexandre de s'enfermer dans Galitch... Daniel s'y enferma, mais Alexandre n'osa pas... Les troupes de Coloman arrivèrent ensuite... On combattit beaucoup au gué de Krovak; mais elles ne purent demeurer long-temps dans cet endroit, à cause des neiges qui tombèrent, et elles se dirigèrent contre Mstislaf, qu'elles forcèrent à se retirer du pays. Alors celui-ci manda à Daniel d'abandonner la ville : Daniel en sortit

« donc. » Ce vaillant jeune homme, avec d'autres braves du même parti, déploya son courage dans une grande bataille, et dans plusieurs combats qui s'en suivirent.

Quand la paix fut conclue avec les princes lithuaniens et lorsque le pays jouissait du repos et de la sécurité de ce côté-là, de l'autre les Polonais continuaient leurs ravages. Les troupes lithuaniennes, envoyées contre eux, en tuèrent un grand nombre. « Ce fut dans le même » temps que le superbe Filni » (Dlougoch le nomme Attilia Filnia) « entra en campagne, espérant faire la » conquête de cette contrée avec ses troupes hongroises » fort nombreuses, à qui il disait : Une seule pierre brise » beaucoup de pots de terre. » Cet orgueilleux baron avait encore pour phrase favorite, qu'*avec un sabre tranchant et un bon cheval, il soumettrait la Russie*. Cependant, à la fin d'un grand combat, où les Polonais et leurs alliés avaient eu tout l'avantage, Mstislaf avec les Polovtsi qu'il avait amenés, tomba sur eux par derrière, et malgré la défense longue et opiniâtre des Hongrois et des Polonais, il les tailla en pièces et remporta une victoire complète sur l'armée coalisée. Dans cette sanglante bataille, l'orgueilleux Filni fut fait prisonnier.....

Mstislaf vainqueur marcha sur Galitch, qui ne se rendit qu'après une vigoureuse défense. Presque tous les Hongrois et les Polonais qui s'y trouvaient, furent massacrés; quelques uns furent pris, d'autres noyés, etc.

« Sondislaf fut ensuite amené à Mstislaf, qui oubliant » tous les sujets de haine qu'il avait contre lui, le reçut » avec une grande bonté ; et lorsque Sondislaf se jeta à ses » pieds et promit de lui être toujours soumis, il agréa ses » protestations, lui fit rendre des honneurs et lui fit présent de la ville de Zvénigorod. »

On trouve, dans la chronique de Novgorod, que « le » prince Mstislaf vint (en 1219) avec Vladimir (Rurikovitch) de Kief à Galitch, contra le prince royal; alors » les Galicians marchèrent contre eux avec les Polonais, » les Hongrois, les Bohémiens et les Moraves...... Et » Dieu porta secours à Mstislaf, qui entra dans la ville, » prit de sa main le prince royal avec sa femme, accepta » la paix du roi, lui rendit son fils, et s'assit lui-même » sur le trône de Gallicie; Vladimir Rurikovitch gouverna » Kief. »

Dans les chroniques de Pouchkin et de Troïtski: « En » l'année 6729 (1221), Mstislaf combattit contre les Hongrois et les vainquit... et il fit prisonnier le fils du Roi. »

Dans la chronique de Voskressenski où ces deux choses se trouvent répétées, on ajoute: « Pendant ce même hi» ver (de l'année 1219), les Hongrois chassèrent Mstislaf, » de Galitch, où ils placèrent le prince royal... Durant » le même hiver (de l'année 1220), Mstislaf Romano» vitch de Kief, Mstislaf Mstislavitch de Tortchesck, » accompagnés d'autres princes et avec des Polovtsi, » marchèrent contre Galitch; le prince s'enferma dans la » ville. Ils y combattirent jusqu'à la moitié du jour, et » se séparèrent pour guerroyer par la contrée..... Ils brû» lèrent les villes et les villages, et après avoir fait beau» coup de prisonniers, ils s'en retournèrent. »

Après avoir comparé ces renseignemens avec ceux que donne la chronique de Volhynie, nous en concluons que Mstislaf occupa la ville de Galitch, pour la première fois, en l'année 1219; qu'il en fut expulsé, par les Hongrois, dès l'année suivante; qu'ensuite il les vainquit et fit Coloman prisonnier, en l'année 1220 ou 1221.

Suivant la chronologie erronée de la copie d'Ipatievski,

le roi de Hongrie enleva Lioubatchef aux Polonais, et Mstislaf s'empara de Galitch en l'an 1212, d'où les Hongrois le chassèrent en 1213; les Lithuaniens auraient conclu la paix avec Daniel, en 1215; Filia ou Filni serait arrivé en 1217, et Mstislaf aurait remporté la victoire sur lui, en 1219.

Dlougoch écrit que Mstislaf, après s'être rendu maître de Galitch, alla se divertir à Kief avec ses frères : peut-être avait-il alors placé Vladimir sur le trône de Kief; seulement ce n'a pas été pour long-temps; puisqu'en 1223, Mstislaf Romanovitch y régnait de nouveau.

(17) Ces conditions de paix nous sont connues, par la lettre adressée, en 1222, par Honorius III, à André, roi de Hongrie. (*Voyez* Rainald. Annal. Eccl. XIII. 324-325.) Dans sa réponse au roi, voici ce que dit le pape : *Casu sinistro accidit, regem ipsum* (*Coloman*) *cum sponsâ suâ et pluribus aliis viris nobilibus à tuis hostibus capturari, et tandiu extra regnum ipsum mancipatos custodiæ detineri, donec necessitate compulsus, cùm ipsos aliter liberare non posses, juramento præstito promisisti quod filio tuo, tertio genito, concesseris ipsi regnum* (la Gallicie) *præfatum.... Filiam nobilis viri Mizoslai* (Mstislaf) *matrimonialiter copulares, super quo utique apostolicæ provisionis suffragium postulasti.*

(18) *Voyez* plus haut, lettre d'Honorius : *Regi, nato suo secundo genito* (à Coloman) *ad regnum Gallitiæ sibi datum per venerabilem fratrem nostrum, Strigoniensem archi-episcopum auctoritate sedis apostolicæ coronato in regem.* Le pape dit plus loin : *Cum enim, sicut accepimus, præfatus filius tuus et filia supra dicti Mizoslai in minori existant constituti ætate, antequam ad nubiles annos perveniant, tibi cautius et consultius provideri poterit in hoc casu, etc.*

A l'égard de la première fiancée d'André, princesse d'Arménie, *voyez* Pray, Annal. Reg. Hung. III, 216.

(19) *Voyez* Foliet, Hist. Genuensis, pag. 297.

(20) Les Vénitiens connurent les Russes par Constantinople, du temps des croisades.

Dlougoch, Hist. Pol. liv. VI, pag. 649, écrit que Martin fut chassé de Sandomir : *Wladimirus Kioviensis dux veritus ritum suum græcum per fratres prædicatores, videlicet Martinum de Sandomiriâ; priorem Kioviensem, et alios fratres ejus, ut pote viros religiosos et exemplares, pesundari et confundi præfatos fratres de Ecclesiâ sanctæ Mariæ in Kiow, ordini præfato consignata, et circa quam habebant suum conventum, expellit, redeundi facultatem eis interminans.*

Engel, dans son Histoire de Gallicie (Gechichte von Galitsch), page 556, d'après Oskold, auteur de l'ouvrage intitulé : *Russia florida*, raconte que Vladimir chassa alors Hyacinthe, moine de l'ordre de S. Dominique; que ce moine, après avoir auparavant guéri sa fille et lui avoir rendu la vue, avait profité de la bienveillance particulière de ce prince, et qu'avec son autorisation, il avait prêché la religion romaine à Tchernigof, à Smolensk, à Moscou, etc. C'est un conte. Vladimir ne pouvait donner la permission à Hyacinthe de prêcher dans Tchernigof et dans Moscou; car ces villes ne dépendaient pas de son gouvernement. En outre, Hyacinthe se trouvait à Kief après l'année 1240.

(21) *Voyez* le *Voyage de Pallas*, t. I, p. 192. — Les Mémoires de Lepekhin, t. I, p. 272. — Muller, Sammel. Rus. Gesch., t. V, p. 214 et 428. Ces incriptions ont été traduites pour l'empereur Pierre Ier, en l'année 1722, par Ivan Vassiliof, arménien de Kazan. L'une d'elles est de l'an 557; mais il est bon de savoir que l'ère arménienne com-

mence à notre année 552, le 9 juillet. (*Voyez* l'Art de vérifier les dates.)

Le village actuel de Bolgary (qui n'est pas éloigné de Tetiouch) est bâti sur les ruines mêmes de l'antique ville des Bulgares. On voit encore, en cet endroit, le fossé, le rempart, et même des édifices en pierre qui ne sont pas entièrement détruits par le temps : sept palais, quatre tours, deux colonnes. La mosquée tatare qui s'y est trouvé conservée, a été transformée en une église sous l'invocation de saint Nicolas. Les habitans donnent aux restes d'un autre bâtiment le nom de palais grec et de maison de justice. L'arabe Ebn-Hankal, en parlant de cette ville et d'une autre du voisinage, dit qu'elles contenaient environ dix mille habitans. (*Voyez* la Géographie d'Ebn-Hankal, par Silvestre de Sacy.)

(22) *Voyez* Saxon le Grammairien (page 271, et Sartor. Geschichte des hanseat. Bund., t. I, p. 191), où l'on cite le passage suivant de la lettre écrite en 1187, par l'empereur Frédéric : *Ruteni, Gothi, Normanni et cæteræ gentes orientales ad civitatem sæpius dictam* (Lubeck), *veniant et recedant.* La même chose se trouve dans le traité du prince de Smolensk avec les Allemands. (*Voyez* plus bas, note 24.) Adam de Brême (dans Lindenbr., page 58) écrit environ l'an 1070, que de son temps, les Danois naviguaient quelquefois jusqu'à Novgorod en quatre semaines. — Pour l'Église russe en Gothlandie, *voyez* Nov. act. Societ. Ups. t. II, pag. 101, et plus bas ici.

Les magistrats, envoyés dans le XVIIe. siècle par le roi de Suède en Gothlandie, en rapportèrent les détails suivans : *Ex Indiâ, Persiâ, Arabiâ, Græciâ devehebantur merces Derbendam, Caspii portum maris, hinc per mare istud et Wolgæ fluvium ad urbem Moscuæ, tum*

porro terrestri primum itinere non longo, et aquis dein variorum fluminum mariumque Wisbyam usque, utpote in centro sitam Balthici oceani, et in quâ, sicut gentes aliæ, ita Russi quoque templum habuere publicum domumque convehandis ac permutandis mercibus propriam. (*Voyez* Sartor., Geschichte des hanseatischen Bundes, tom. I, pag. 381).

(23) Il se trouvait, dans les archives de la ville de Lubeck, une copie latine du traité des Hollandais et des Allemands avec Novgorod, qui a été imprimée par Dreyer, dans son livre : *Specimen juris publici Lubecensis*, p. 177, avec des omissions et même des fautes grossières : ce que prouve une copie nouvelle et fidèle de cet acta qui a été envoyé il y a peu de temps de Lubeck, à S. Exc. le chancelier de l'Empire comte de Romanzoff. Par exemple, Dreyer a omis des paroles importantes à la fin de ce traité: *Via à curia Gothensium transcuriam regis usque ad forum libera erit et edificiis inoccupata libertate, quam rex edidit Constantinus*; et au commencement, à la place de *Rex Borchravius, dux et Nogardienses discretiores*, il a mis : *Rex Borchramus*. N'ayant point encore vu cette nouvelle copie (qui sera bientôt publiée), Lehrberg a deviné la vérité (*Voyez* ses *Untersuchungen*, pag. 239—272). Nous allons donner la teneur de ces conventions.

« Au nom du Dieu tout-puissant.... *Amen*, etc. Que » les marchands allemands et hollandais fassent le commerce librement dans les provinces de Novgorod, ainsi » qu'il a été par le passé; qu'ils puissent, en entrant dans » la Néva, y couper du bois pour leur besoin, et, en cas » de naufrage, les habitans doivent non les piller, mais » leur porter secours: en foi de quoi le prince et les boyards » de Novgorod baisent la sainte croix. » (Il y a dans l'ori-

ginal : *Cum mercatores Theutonici vel Gothenses veniunt in Berko, in regno regis Nogardiensium*, etc.) Ce Berko est Biorko, au sud-ouest de Wybourg. Si cette île dépendait alors du gouvernement de Novgorod, le traité dont il est ici question fut écrit nécessairement avant l'année 1293, où les Suédois s'emparèrent de cette partie de la Carélie. (*Voyez* Lehrberg *Untersuchungen*, pag. 258.)

« Le gouvernement répondra pour quelque insulte que » ce soit, qui pourrait être faite aux marchands étrangers. » Si, dans la route, l'Allemand est volé d'une chose dont » la valeur soit au-dessous d'une demi-grivna en martre, » le voleur pourra se racheter de la punition en payant » deux grivnas-martres; si cette chose vaut davantage, mais » moins qu'une demi-grivna d'argent, le coupable devra » être battu de verges et marqué sur la joue, ou payer dix » grivnas d'argent. Pour un vol plus important, on le » punira de mort. Le crime commis dans la province d'Ingrie, y sera jugé par l'aldermann (a); et si celui-ci, » après deux jours expirés, ne paraissait point, les syndics » ou anciens des négocians étrangers pourront eux-mêmes » punir le voleur, suivant les règles susmentionnées.

» Lorsque les *hôtes (négocians) d'hiver*, ou ceux qui » désireront hiverner à Novgorod, se trouveront sur la rivière Ijéra, l'aldermann enverra des bateliers, qui, sans » retard, partiront avec les marchands, de chacun desquels » ils recevront huit martres ou têtes de martre, et deux » serviettes ou trois têtes de martre en place de serviettes; » mais des *hôtes (ou marchands) d'été*, ils recevront en » outre les pains et un vase de beurre, ou deux martres » pour les pains, et trois têtes de martre pour le beurre. » (Dans l'original, les bateliers sont nommés *vectores* et

(a) L'intendant ou juge provincial.

ductores Vorschkerle; la rivière Ijéra, *Vorsch*; l'intendant, *oldermannus*. L'inspecteur d'Ijéra était tenu d'avertir l'intendant de l'arrivée des marchands. Il n'était permis aux bateliers, rassemblés pour conduire les barques, de se faire la cuisine qu'une seule fois (*decoquetur eis unum caldarium, et non plus*), afin de ne pas retenir les marchands. Par *têtes de martres*, capita martatornm (en russe *kouni mordki*), on entendait généralement la même chose que par *martres*; mais il y avait plusieurs sortes de *martres*. Dans les conventions du prince Michel de Tver avec la ville de Novgorod, il est fait mention de *martres longues*. Ce qu'on nommait proprement en russe *kounia mordka*, *tête de martre*, avait, il semble, une valeur supérieure à la *kouna* (martre) ordinaire; car il est dit, dans le présent traité, que les étrangers payaient pour un pain deux kounes, et pour un vase de beurre trois mordki-kouni, le même prix que pour une paire de serviettes. Les bateliers recevaient ce salaire en arrivant avec les marchands aux cabanes des pêcheurs.) « Les droits de douane à Novgorod » (ils se payaient dans un certain endroit nommé *gestevelt*) « sont établis sur le même taux pour les négocians d'hiver et d'été : une grivna de martre par chaque bateau de marchandises; une demi-grivna par bateau chargé de viande (salée), de farine et de blé; mais pour les bateaux chargés de toute autre denrée, aucun droit n'est prélevé. Les commerçans qui ont pris une barque dès la Néva, donnent au maître, quand ils sont arrivés à Novgorod, le prix établi et un jambon, ou cinq grivnas-martres. S'ils ont rencontré la barque sur la rivière Volkhof, ou sur le lac Ladoga (Aldagen), ils ne paient que la moitié du prix. Lorsqu'en chemin une barque reste en arrière ou se brise, quoique le batelier

» ne puisse répondre de ce malheur, il ne doit cependant » pas exiger de paiement; mais il paie au négociant, pour » la marchandise qui a été gâtée par sa négligence. Si les » étrangers et les bateliers, ayant eu querelle en route, » se sont raccommodés, il n'en doit plus être question, » quand ils sont arrivés à Novgorod.

» Les marchands étrangers peuvent, suivant l'antique » usage, étant entrés dans la Néva, faire le commerce » avec les Caréliens et les Ingriens.

» A Novgorod, pour le transport des marchandises » jusqu'à la halle, les Allemands paient, par barque, » quinze martres, et les Hollandais dix. Au marché, les » Novgorodiens ne peuvent prescrire aucunes conditions » pour la vente et l'achat des marchandises. Ces halles, » pour les étrangers, jouissent d'une liberté illimitée. » S'il s'y réfugie un malfaiteur, les étrangers ne sont » point obligés à le livrer; mais il est jugé uniquement » par le tribunal de ce lieu. Les hérauts, et tous ceux qui » font des proclamations, ne vont point dans le quartier » des Allemands, ni dans celui des Hollandais : le seul » ambassadeur du prince en a le droit. L'étranger, of- » fensé par un Russe, se plaint au prince et au magis- » trat de Novgorod ; le Russe, offensé par un étranger, » expose ses griefs à l'aldermann des étrangers, qui, seul, » a le droit de faire arrêter le coupable. Les querelles » entre les Russes et les étrangers sont jugées à la cour » Saint-Jean, par le prince, l'aldermann (des étrangers) » et les Novgorodiens. Le divertissement barbare où l'on » se bat à coups de bâton, ne doit pas être permis dans » la rue, entre les habitations allemandes, de peur qu'il » ne soit une occasion de querelle des Russes avec les » étrangers. Celui qui entre par force dans la halle, et

» fait insulte aux Allemands, s'expose à ce qu'ils s'en » vengent à leur volonté, et le gouvernement ne prend » point sa défense; s'il s'échappe, et qu'il soit convaincu » par sept témoins, il doit payer double amende, ou vingt » grivnas d'argent, outre le tort particulier causé par » cette violence. Quand le coupable est pauvre, les Nov- » gorodiens paient pour lui. Si l'auteur d'un délit se » trouve arrêté dans le quartier allemand, alors il doit » être puni en plein public. Celui qui enfonce une porte, » brise une palissade ou barrière de ce quartier, qui y » lance une flèche, ou y jette une pierre, doit payer dix » grivnas d'argent.

» Tous ceux qui viennent aux halles, y commercent » librement; il n'y a point de différence entre les Russes » et les Allemands (modica vel nulla est differentia). Les » étrangers jouissent de la même liberté hors de ces » halles.

» Les Allemands peuvent, sans aucun empêchement, » apprendre la langue russe à leurs enfans. — Depuis » l'église Saint-Nicolas jusqu'aux halles, et même jusqu'à » la rue, on ne doit bâtir en aucun endroit. — Le cime- » tière Saint-Pierre, les quartiers allemands et hollan- » dais peuvent être entourés d'un enclos de bois comme » auparavant. — Les églises (allemandes) Saint-Pierre » et Saint-Nicolas, à Ladoga, jouissent, comme ancien- » nement, des prairies qui leur ont été assignées.

» S'il s'élève une querelle entre les commerçans d'hiver » et les Russes, les commerçans d'été ne doivent s'en » mêler en aucune manière; et généralement chaque » marchand étranger, malgré cette discussion, a sa sortie » libre de Novgorod. Dans le cas où ce procès ne serait » pas terminé la première année, ni la seconde, ni la

» troisième, les Russes pourront traiter les étrangers » comme des ennemis; confisquer leurs biens, les exi- » ler, etc. » (fiet *pandatio* admittetur). Le verbe *pandare* signifiait apposer ban sur quelque chose. *Voyez* Ducang. Glossar. (C'est ainsi que les Russes en agirent avec les Allemands, en l'année 1188). « Un Russe n'a pas non plus » le droit de retenir un étranger dans sa maison ; mais » il doit faire la déclaration de l'offense qu'il a reçue, à » l'aldermann, qui avertit son compatriote.

» S'il y a guerre entre Novgorod et les contrées voi- » sines, le marchand étranger, allemand ou hollandais, » ne prenant aucune part aux opérations militaires, » est libre de voyager où bon lui semble. De même, on » ne peut le forcer à s'armer et à se mettre en campagne » avec les Novgorodiens. — Le marchand allemand, qui » veut se rendre de Novgorod en Gothlandie, donne une » grivna d'argent à l'église de Saint-Vendredi (*Sancti* » *Vridach*, c'est-à-dire *freytag*, vendredi).

» Dans tout procès d'un étranger avec un Russe, il » doit y avoir, pour témoins, deux étrangers et deux » Russes. Si le Russe et l'étranger rendent un témoi- » gnage différent, le sort décidera de quel côté est la » vérité. Le Novgorodien, qui est débiteur d'un étran- » ger et d'un autre Novgorodien, est obligé de payer » l'étranger le premier; s'il ne le peut pas, il perdra » sa liberté, ainsi que sa femme et ses domestiques. Le » créancier le conduira au marché, et il lui sera loisible » de l'emmener de Novgorod, si personne ne rachète ce » débiteur.

» Si (que Dieu nous en préserve!) quelqu'un tue un » prêtre, un aldermann et un ambassadeur, le meurtrier » paie une double amende, ou vingt grivnas d'argent;

» dans les autres cas, dix grivnas; pour le meurtre d'un » esclave, deux grivnas en argent; la même amende pour » une blessure faite à une personne libre, et pour une » blessure faite à un esclave, une demi-grivna; autant » pour un soufflet.

» Les balances et les poids du marché peuvent être » vérifiés deux fois par an : on y doit peser toutes les » marchandises allemandes et russes. L'étranger paiera, » au maître des poids, neuf écureuils par cape, ou douze » pouds (*a*). » (*Voyez* plus bas ce qui est dit de la cape. L'écureuil (*vekcha* en russe) est appelé ici *schin*. Suivant le traité de Smolensk, que nous donnerons ci-après, il fallait payer, au préposé pour les poids, une martre pour deux capes : d'où l'on peut conclure que la martre de Smolensk était d'une valeur égale à dix-huit écureuils de Novgorod; mais comme la grivna d'argent valait, en l'année 1228, quatre grivnas en martres de Smolensk, et en l'année 1230, sept grivnas en martres novgorodiennes, il est probable, qu'en général, la martre valait dix écureuils.) « Le maître peseur, choisi par les Novgorodiens, baise la croix, la prenant à témoin qu'il » ne trompera personne; et pour le pesage des métaux » précieux, il ne reçoit point de salaire. L'essayeur » commissionné, après avoir reçu des étrangers l'argent pour la fonte, doit, en le leur rendant, en distraire l'alliage. L'étranger peut exiger qu'il soit fait » une seconde vérification du poids de son métal. Les » Novgorodiens répondent pour l'essayeur, s'il ne rendait pas au marchand étranger l'argent que celui-ci lui a donné pour le peser. Le poids, appelé cape,

(*a*) C'est-à-dire, quatre cent quatre-vingts livres, le poud étant un poids de quarante livres.

» contient huit talens de Livonie (le talent était de
» soixante livres). La mesure légale, pour les ventes et
» les achats, est celle qui est conservée dans l'église
» (allemande) de Saint-Pierre.

» Les marchands d'hiver et d'été, en partant de Nov-
» gorod, peuvent prendre un conducteur à Ijéra ; on lui
» donne huit têtes de martres et un pain. Ils sont libres
» de faire la route, en transportant leurs marchandises
» sur leurs propres chevaux.

» Le quartier des Goths, avec l'église et le cimetière
» de Saint-Olave, et avec les prairies environnantes,
» doivent être francs et exempts de tout, comme ils
» l'ont été suivant l'ancien réglement. Un espace de huit
» pas de large, autour de ce quartier, appartient aux
» Gothlandais : on n'y peut élever aucun bâtiment, ni
» y déposer du bois. Les Gothlandais ne sont plus obligés
» de paver, non plus que de nétoyer le pavé du quar-
» tier qui leur appartenait précédemment, et qu'ils ont
» vendu.

» Les Novgorodiens doivent jouir, en Gothlandie,
» des mêmes droits et priviléges dont les commer-
» çans étrangers jouissent dans l'État de Novgorod. —
» *Amen.* »

Il y a une grande probabilité qu'on a rédigé ce traité curieux peu après le temps de Constantin, ou environ en l'année 1230 ; mais fut-il réellement accepté et ratifié par les Novgorodiens ? Nous ne le pensons pas : car nous n'y apercevons ni la date de l'année, ni les noms du prince, du possadnik, qu'il est ordinaire de trouver sur les lettres et actes de la ville de Novgorod. Peut-on supposer aussi que Novgorod ait donné aux étrangers le droit de juger les criminels russes, dans le cas où le ma-

gistrat ne se trouverait pas dans le délai fixé; que pour un faible vol (d'un à cinq ou six roubles d'à présent), on ait marqué; et pour les vols au-dessus, on ait puni de mort les voleurs, dans un pays où le meurtrier même pouvait se racheter avec de l'argent? Les marchands étrangers, craignant plus les vols fréquens que les meurtres, qui sont rares, ont pu proposer cette loi; mais le gouvernement de Novgorod a-t-il pu consentir à l'accepter? Alexandre Nevski fit punir de mort ceux qui avaient corrompu son fils, et le peuple précipita les séditieux de dessus le pont; mais c'étaient là des crimes d'État; et, pour les délits particuliers ou qui n'étaient point contre le gouvernement, on punissait ordinairement chez nous, par des amendes en argent, depuis le temps d'Yaroslaf jusqu'au quatorzième siècle. — Quoi qu'il en soit, un monument de nos rapports commerciaux avec la Germanie, marqué du sceau de l'antiquité, mérite, dans tous les cas, quelque attention, puisqu'il présente la marche et les moyens suivis par le commerce allemand dans les provinces nord-ouest de la Russie. Nous n'avons pas balancé d'insérer certaines particularités de ce traité dans notre histoire.

(24) Une ancienne copie, en parchemin, de cet important traité, se trouve dans la bibliothèque du comte Moussin-Pouchkin. Nous nous croyons obligés, pour satisfaire la curiosité des lecteurs, de le donner ici tout entier.

« Le prince Mstislaf Davidovitch a envoyé ses gens, » Jérémie, prêtre, et Panteley, centenier, de Smolensk » à Riga, et de Riga en Gothlandie, pour confirmer » la paix et écarter les dissensions pareilles à celle qui » avait existé entre les Allemands et les habitans de

» Smolensk. Pour parvenir à laquelle paix, Roulf de » Kachel (Cassel?) et Toumach, fils de Michel, ont fait » leurs efforts et donné leurs soins, afin que la bonne in- » telligence subsistât entre les deux pays; qu'il fût aussi » agréable aux marchands russes à Riga et en Gothlan- » die, qu'aux marchands allemands dans l'État de Smo- » lensk; que la paix ratifiée et la bonne amitié durassent » toujours; et il a plu au prince, à tous les citoyens » de Smolensk, ainsi qu'à tous les habitans de Riga et » à tous les Allemands qui naviguent sur la mer orien- » tale (la mer Baltique), que ce traité fût écrit, qu'il » servît de loi et fût gardé éternellement.

» Que Dieu ne permette pas qu'il se fasse de brigan- » dages entre les Allemands et les Russes, et que la paix » soit détruite!

» 1. Lorsqu'on aura tué une personne libre, on paiera » dix grivnas d'argent, valant chacune quatre grivnas » de martre; pour un esclave, une grivna en argent; » et pour avoir frappé un esclave, une grivna de martre. » Que cette loi soit également exécutée à Smolensk, » à Riga et en Gothlandie.

» 2. Si l'on crève un œil, si l'on coupe un bras ou une » main, une jambe ou un pied, ou qu'on estropie de » toute autre manière, on paie cinq grivnas d'argent; » pour une dent, trois. Cette loi sera exécutée à Smolensk » et en Gothlandie.

» 3. Celui qui frappera quelqu'un jusqu'au sang avec » un morceau de bois, paiera une grivna et demie en » argent; qui frappera au visage, prendra aux cheveux, » ou lancera un bâton contre quelqu'un, paiera trois » quarts de grivna en argent; si ces offenses sont faites » à un ambassadeur ou à un prêtre, l'amende, pour cha- » cune, sera double.

» 4. Celui qui fera une blessure, sans pourtant estropier, paiera une grivna et demie en argent.

» 5. Si un marchand russe a commis quelque délit à Riga ou en Gothlandie, on ne peut le mettre aux fers s'il a une caution qui réponde pour lui : s'il n'a pas de caution, on le peut. Un marchand allemand ne peut pas non plus être mis en prison s'il a une caution ; mais il peut être mis aux fers dans le cas contraire.

» 6. Lorsqu'un marchand allemand a vendu sa marchandise, à crédit, à Smolensk, et que le Russe qui l'a achetée, doit encore à un autre Russe, l'Allemand doit être payé le premier. Il en sera de même pour les Russes à Riga en Gothlandie.

» 7. Lorsque les biens d'un Russe sont confisqués, et qu'il doit à un Allemand, le prince ne peut s'emparer de ces biens avant que la dette ne soit acquittée. La loi sera égale pour le Russe à Riga et en Gothlandie.

» 8. Quand un marchand allemand a prêté à un esclave du prince ou de boyard, et que cet esclave vient à mourir, l'héritier de l'esclave doit satisfaire le marchand.

» 9. Pour les Russes et pour les Allemands, le témoignage d'une, ou même de deux personnes, est insuffisant dans les procès.

» 10. Un Russe ne peut exiger l'épreuve par le fer rouge à l'égard d'un Allemand, et réciproquement un Allemand à l'égard d'un Russe, à moins que les deux parties ne soient d'accord pour cela.

» 11. Le Russe ne doit point appeler l'Allemand en duel à Smolensk, ni l'Allemand se battre en duel avec un Russe, à Riga et en Gothlandie ; non plus que les

» marchands allemands ne doivent pas se battre entre » eux, en Russie, avec des sabres ou des piques : cela » ne convient ni au prince, ni à aucun Russe; mais ils » doivent être jugés par le tribunal du lieu où le différend » s'est élevé.

» 12. Si un Russe surprend un Allemand avec sa » femme, ce dernier, pour le scandale, paiera dix griv- » nas d'argent : ce qui est réciproque, ponr le Russe, » à Riga et en Gothlandie.

» 13. Si quelque Allemand, à Smolensk, fait violence » à une femme libre, dont la conduite a été régulière » jusque-là, il paiera dix grivnas d'argent pour cette » infamie; de même le Russe, à Riga et en Gothlandie.

» 14. Aussitôt que l'officier de la frontière est informé » de l'arrivée des marchands allemands an Volok, il doit » envoyer, en hâte, son courrier, pour prévenir les ha- » bitans du pays, afin qu'ils transportent les marchands » allemands avec leurs marchandises; et personne ne » doit leur faire d'avanie, puisqu'il en résulterait un » grand tort pour Smolensk. Les Allemands doivent » tirer au sort à qui partira le premier; et si quelque » Russe fait route avec eux, il doit rester en arrière.

» 15. Le marchand allemand, à son entrée dans la » ville, fait présent à la princesse, d'une pièce de toile, » et à l'officier du Volok, de gants à l'allemande.

» 16. Ce qui se gâte ou se perd des marchandises allè- » mandes ou de Smolensk, que les conducteurs ont » chargées sur lenrs voitures et transports, à travers le » Volok, est payé par eux. Les Russes jouissent du même » avantage en Gothlandie.

» 17. De la même manière que les négocians alle- » mands pourront vendre leurs marchandises, quand

» ils seront dans la ville de Smolensk, librement et sans
» le moindre empêchement, les Russes pourront le faire
» à Riga et en Gothlandie.

» 18. Lorsqu'un Allemand veut aller, avec sa mar-
» chandise, dans une autre ville, le prince n'y mettra
» point d'obstacle, non plus que les habitans de Smo-
» lensk; et pareillement le Russe qui voudra aller de
» Gothlandie en pays allemand, à Lubeck, n'éprouvera
» point de difficultés, dans son voyage, de la part des
» Allemands.

» 19. Quand un Russe aura fait un marché avec un
» Allemand, et aura emporté la marchandise, cette
» marchandise ne sera plus reprise par le vendeur; de
» même, la marchandise achetée à un Russe, et sortie de
» chez lui, ne lui rentrera point.

» 20. Le Russe ne peut appeler l'Allemand au tribunal
» ordinaire, mais seulement par-devant le prince de Smo-
» lensk : cependant, si l'Allemand le désire, il peut être
» jugé par le tribunal ordinaire. Réciproquement, l'Al-
» lemand ne peut faire comparaître, à Riga et en Go-
» thlandie, devant le tribunal ordinaire, un Russe, à
» moins qu'il n'y consente.

» 21. Un Russe, à Smolensk, ne pourra faire garder
» à vue un Allemand, avant d'avoir employé l'inter-
» vention du juge naturel de ce dernier, et lorsque cette
» intervention est sans succès. L'Allemand devra en agir
» de même à Riga et en Gothlandie.

» 22. Lorsqu'un Russe aura de la marchandise à ré-
» clamer des Allemands, soit en Gothlandie, soit à Ri-
» ga, ou dans quelque autre ville allemande, il ira les
» trouver, et remplira les formalités usitées, sans exercer
» aucune violence; et l'Allemand en agira de même en
» Russie.

» 23. L'Allemand paiera au maître peseur par deux » capes (vingt-quatre pouds), une martre de Smolensk.

» 24. Quand un Allemand achetera une grivna d'or, il » paiera au maître peseur une nogate (a); mais si l'Al- » lemand vend de l'or, au lieu d'en acheter, il ne lui » donnera pas même un écureuil.

» 25. L'Allemand, qui achetera un vase d'argent, » paiera au maître peseur, par grivna, une martre; » mais s'il vend au lieu d'acheter, il ne donnera pas » même un écureuil.

» 26. Lorsque l'Allemand achetera une grivna d'ar- » gent, il donnera au maître peseur deux écureuils : s'il » achète, il ne les donnera pas.

» 27. Lorsque l'Allemand paie en argent, il doit lui » être remis une martre de Smolensk par grivna.

» 28 Si l'étalon de douze pouds s'altère, on devra le » vérifier avec les capes, dont l'une est conservée dans » l'église de Notre-Dame, sur la montagne, et l'autre » dans l'église allemande de Notre-Dame, et lui rendre » la justesse qu'il a perdue. Cette règle doit être suivie » pour les Russes, à Riga et en Gothlandie.

» 29. L'Allemand, à Smolensk, peut acheter, libre- » ment et sans obstacles, toute espèce de marchandises : » le Russe a la même faculté, à Riga et en Gothlandie.

» 30. L'Allemand ne doit point payer de droits de » douane, depuis Smolensk jusqu'à Riga, et depuis Riga » jusqu'à Smolensk; il n'en doit pas non plus être exigé » du Russe, de Gothlandie à Riga, et de Riga à Smolensk.

» 31. Si le prince de Smolensk va à la guerre, l'alle- » mand n'est point obligé de marcher; mais, s'il veut » accompagner le prince, il le peut. Il en doit être de

(a) Quatre nogates valaient une martre.

» même par rapport au Russe, à Riga et en Gothlandie.

» 32. Si le Russe ou l'Allemand prend un voleur de sa » marchandise, le voleur est à la discrétion de celui qui » l'a saisi en flagrant délit.

» 33. Le Russe ne paiera point de droits de justice, » ni à Riga, ni en Gothlandie, non plus que l'Allemand » dans Smolensk, au prince ou au magistrat, à moins » que des gens respectables ne leur conseillent de donner » quelque chose au juge : mais on ne doit pas prendre » autre chose d'eux.

» 34. Les Allemands ont remis aux habitans du Volok » le poud (le poids) d'après lequel ils transportent les » marchandises de chaque marchand étranger ; et dans » le cas où ce poids se trouve détérioré, on en forge un » autre qui est vérifié sur l'étalon gardé dans l'église » allemande.

» 35. L'évêque de Riga, Volquin, grand-maître de » l'ordre des chevaliers du Christ, et tous les princes de » l'État de Riga, reconnaissent la Dvina libre depuis son » embouchure jusqu'à sa source, ainsi que ses rives, pour » tous les marchands russes et allemands qui montent et » descendent la rivière. Que Dieu préserve de malheur » les bâtimens russes ou allemands ; mais, en cas d'acci- » dent, que les marchands puissent aborder partout et » décharger leurs marchandises librement et sans nul » obstacle. Qu'ils puissent louer les gens dont ils auront » besoin pour les aider, sans que ces derniers aient à pré- » tendre au-delà du prix convenu. Que le Russe jouisse » de la même prérogative, à Riga et en Gothlandie, et » l'Allemand, dans l'Etat de Smolensk, dans ceux de » Polotsk et de Vitebsk. Ces traités ont été écrits en pré- » sence de Jean, prêtre, de maître Volquin, des gens

» de Riga et d'un grand nombre de marchands du *royaume* » de Riga, desquels le sceau y est apposé. A quoi ont » été témoins Regembod, Tétart, etc., suivent les noms. » Que quiconque, Russe ou Allemand, voudra s'opposer » à ce traité, soit ennemi de Dieu et de ce traité! »

Ici on nomme *Volok*, l'espace entre la Dvina et le Dniéper, à travers lequel il fallait transporter par terre les marchandises.

Ce traité renferme le renseignement le plus ancien sur les duels judiciaires en Russie, dont il est tant parlé dans les lois du tsar Jean Vassiliévitch.

Dans tous nos anciens livres d'arithmétique, voici ce qu'il est dit des poids.

Le berkovets pèse dix pouds.

La quarte pour la cire, la *cape* dont parle ce traité est de douze pouds.

L'ansyr ancien pesait deux grivnas et demi et huit zolotniks (ou cent vingt-huit zolotniks).

L'ansyr actuel est égal à la livre (fount) ou à quatre-vingt seize zolotniks.

Le litre pèse un grivna et demie, ou soixante-douze zolotniks, etc.

Notre ancien poids, appelé cape, contenait huit talens de Livonie, ainsi qu'il est dit dans le traité conclu entre les Allemands et les Novgorodiens. (Voyez plus haut, note 23). *Statera, quæ dicitur cap, debet in gravitate continere octava livonica talenta.*

On désigne nommément ici les martres de Smolensk : conséquemment entre ces martres, celles de Novgorod et d'autres, il y avait de la différence.

Si, sous Yaroslaf, la grivna d'argent n'en contenait, par exemple, pas plus de deux en martres, est-il pro-

bable que le prince de Smolensk ait diminué de moitié l'amende pour le meurtre, payée en argent, en décrétant d'exiger du meurtrier les mêmes quarante grivnas de martres ? Du onzième au treizième siècle, la quantité des métaux précieux s'est sans doute augmentée en Russie. (Voyez au sujet de la grivna novgorodienne de l'année 1230, le tome I de notre histoire.

Dans Liefland. Chron. II, pag. 23, il est dit que ce traité a été conclu en l'an 1228, qu'il a été écrit en langue latine et en langue russe, et que le prince de Smolensk, Mstislaf, le signa pour les princes de Polotsk et pour les Russes de Vitebsk. L'original russe de ce traité est demeuré intact dans les archives de Riga.

(25) Voyez tome II, page 6 de notre histoire.

(26) Cette église fut bâtie pas Mstislaf-le-Grand.

Dans le même livre qui renferme le discours sur les exploits d'Igor, (dans la bibliothèque du comte Moussin-Pouchkin) se trouvent deux contes qui n'y ont aucun rapport. Synagripe, roi des Adors, et les actions des braves des anciens temps. Ils ne sont assurément pas de travail russe, mais ils sont dignes d'être remarqués pour l'antiquité du style. Le premier a été traduit de l'arabe en français et imprimé à la suite des Mille et une Nuits. Comment se fait-il que ce conte ait été connu dans l'ancienne Russie ?

Le même livre contient encore un récit sur l'Inde la riche, ou la lettre apocryphe du prêtre Jean à l'empereur grec Manuel. Pour ce roi-prêtre, voyez plus loin, la note 29. Jean raconte à Manuel que soixante-douze rois lui obéissent dans l'Inde ; qu'il naît, dans ses États, des potames (animaux moitié homme et moitié chien), des ourches ou des ours, des phénix, des poissons dont

le sang est de l'or fluide, des bêtes à cinq jambes et des satyres; que les gens n'y mentent point; car, à chaque mensonge, ils deviennent pâles comme la mort; que les rues sont pavées de pierres précieuses, etc.

(27) Voyez Bergeron, tome I, voyage de Benjamin, page 65. Benjamin y nomme la ville de Pin ou Fin. Plusieurs savans prétendent qu'il faut lire Chivé, c'est-à-dire Kief. Voyez Sprengel. (Gesch. der Entdeck. 278.)

Il est digne de remarque que Nizami, poëte persan du douzième siècle, dans son poëme d'Alexandre-le-Grand, fait mention des Russes, comme d'un peuple allié de ce héros. Irrité de ce qu'ils avaient ravagé la capitale de la reine d'Arménie, Alexandre fit prisonnier un prince de Russie nommé Kaïtal (*Voyez* Hammer, dissertations sur les œuvres du Nizami, page 119). Ce poëme prouve, au moins, qu'au douzième siècle, les Russes étaient déjà connus par leur puissance.

(28) *Voyez* de Guignes, Hist. génér. des Huns, t. 3, liv. XV, pag. 2 et suivantes. *Voyez* aussi Abul-Hasi-Bayadour khan, Histoire généalogique des Tatars; Gobil, Histoire des Mongous; Petis de La Croix, Histoire du grand Genghis-Khan; Herbelot, Bibliothèque Orient. article Genghis-Khan, Mohammed. C'est dans ces sources que j'ai puisé tout ce que je dis ici des Tatars.

(29) De Guignes écrit (Histoire des Huns, livre XV, page 20) que ce khan tatar, converti à la religion chrétienne par des missionnaires Nestoriens, est le prêtre et roi Jean qui correspondait avec les papes et les souverains de l'Europe. Son nom était célèbre dans l'occident, lors des voyages de Carpin et de Rubruquis. (*Voyez* Bergeron, voyage, etc. tom. I.) Fischer a cru que le prêtre Jean était le nom du patriarche des Nestoriens (*Voyez*

Histoire de Sibérie, pag. 43 et suivantes). D'autres ont cherché ce roi-prêtre dans l'Abyssinie. Au nombre des papiers que j'ai reçus des archives de Kœnigsberg, il y a deux lettres adressées, le 20 janvier 1407, par Conrad de Jungingen, grand-maître de l'ordre teutonique, aux rois d'Arménie et d'Abassie ou au *prêtre-Jean* (Regi Abassiæ sive presbytero Johanni). Abassie ne signifie pas ici Abyssinie, mais l'Abasa ou l'Aukhasie du Caucase. Voilà encore une nouvelle découverte pour expliquer l'histoire fabuleuse du prêtre Jean.

(30) Ils envoyèrent en présent à Genghis-Khan un gerfaut, nommé, en turc, *Choungar*. (*Voyez* Abul-Hasi, histoire des Tatars, pag. 205). Les Mogols Sibériens, ou les Maungols, racontent que Genghis-Khan avait sa principale habitation sur les rivières Onon et Kourulum, dont la première tombe dans la Silka, et la seconde dans le lac Dalaï (*Voyez* Müller, histoire de Sibérie, pag. 3); que les grands, après avoir choisi pour khan ce prince royal, consultèrent entre eux pour le nouveau nom à lui donner; que dans le même moment certain oiseau cria : *Tchinghis!* et que les grands lui donnèrent ce nom.

(31) Voyez de Guignes, histoire des Huns, tom. I, pag. 241, et tom. III, pag. 174 — 251. Les Seltchouks détruisirent l'empire des Turcs-Gaznévides, dont le souverain, qui régnait dans le onzième siècle, prit le premier le titre de sultan. Les rois mahométans s'appelaient primitivement Maleks (De Guignes, tom. III, pag. 162).

(32) Sur les cartes, ce pays se nomme Kharazm. Il s'appelle aussi Khovarezm et Chiva.

(33) *Voyez* Abul-Hasi, histoire des Tatars, pag. 257, dans la note.

(34) De Guignes, histoire des Huns, liv. XV, pag. 51.

(35) *Voyez* Baier. *Opuscula de muro Caucasio*, p. 122 et suivantes. Lorsque Pierre-le-Grand s'empara de Derbent, le commandant de cette ville lui remit un ouvrage très-intéressant sur les antiquités du Daghestan. Parmi les papiers de Müller, j'ai également trouvé un manuscrit intitulé : *Détails sur la ville de Derbent, traduits de l'Arabe à Kizliar, en 1758, par les soins du général-major de Frauendorf, commandant en chef de Kizliar.* Les deux manuscrits s'accordent parfaitement dans les principales choses : voici l'extrait de celui de Müller.

» Koubat schah régnait en Perse vers le temps de Mahomet, c'est-à-dire dans le sixième siècle, et était continuellement en guerre avec le roi des Turcs ou kagan des Khozars. Le kagan dominait sur les rives montagneuses du Volga, où il avait une riche capitale près de la mer Caspienne et une armée d'environ quatre cent mille guerriers. Enfin ces deux souverains firent la paix. Le kagan donna sa fille en mariage à Nouschirvan (Chosroës I) fils de Koubat, et permit au schah de Perse de construire, sur la frontière, une muraille de pierre, afin que leurs sujets pussent vivre à l'abri de toute inquiétude. Le schah restaura l'ancienne muraille caspienne d'Alexandre-le-Grand, y pratiqua beaucoup de portes de fer, et la fortifia au point que cent hommes pouvaient la défendre contre cent mille soldats (*Voyez* Baier, *Opuscula*, pag. 123). Du vivant de son père Nouschirvan fonda la ville de Derbent et beaucoup d'autres. Il continua la muraille, depuis cette première ville jusqu'à Agrakhan, séjour du roi Izfendiar, tributaire des kagans. Ce prince habitait dans un palais de marbre rempli de métaux précieux.

» Les Arabes, maîtres de la Perse, furent vainqueurs

dn kagan. Leur chef (Mahomet lui-même, d'après l'auteur) conseilla aux Perses de fortifier encore davantage Derbent, qui était la clef de leur empire. Quelque temps après, cette ville secona le joug des Perses, pour passer sous la domination du kagan. Sons le calife Vélide on Valid, qui régna depuis 705 jusqu'à 714, elle fut prise et rasée par les Arabes, qui, effrayés des incursions des peuples habitans des bords de la mer Caspienne, la rebâtirent une seconde fois. Abou-Abent-Djéra, visir persan, s'empara de tout le Daghestan; il fortifia Derbent et y construisit sept mosquées et sept portes de fer. Le successeur de ce visir affranchit les citoyens de Derbent de tout tribut, et ordonna que les infidèles qui y viendraient, attirés par les avantages de leur commerce, habiteraient un caravan-sérail particulier, et que les ambassadeurs étrangers ne pourraient entrer dans la forteresse que les yeux bandés. Le visir Mervan imposa de nouveau un tribut sur les habitans de Derbent et sur ceux de toutes les places environnantes. Les Koumiks lui donnaient cinquante ouvriers, cinquante femmes et vingt-mille poignées de fromeut. — Les habitans de Koubitch, cinquante onvriers, ceux de Chaidan ciuq cents, et vingt mille poignées de froment. Le bled ainsi amené dans Derbent, de tous les pays voisins, était déposé dans une grande halle en pierre. Cette ville était fort illustre dans les contrées les plus lointaines; mais un scélérat, nommé Djioul, ami secret du kagan, s'empara de Derbent, dont il opprima la population qu'il réduisit à la mendicité; les habitans de cette cité infortunée cherchèrent un asyle à Berba et à Schamaka. Le célèbre calife Aroun-Al-Raschid, contemporain de Charlemagne, visita lui-même Derbent et tâcha de lui rendre son ancienne splendeur.

Enfin les peuples voisins cessèrent de payer tribut à Derbent, qui tomba totalement. Les habitans, pressés par la pauvreté, cessèrent dès lors de s'occuper de l'art militaire, et allèrent exercer le commerce dans les régions étrangères.

Nous observerons que Mos. Choren. (*Voyez* sa Géographie, pag. 356) fait mention de la muraille de Derbent (Murus Darbandius).

(36) Cette comète fut vue dans d'autres contrées de l'Europe. (*V.* Cométographie, t. I, p. 400.)

(37) « Un pain coûtait deux martres (kouni); la cade » (trois quartes) de seigle se payait trois grivnas; celle » de froment cinq et celle de millet sept. Cette cherté » dura pendant trois ans.

Plus loin : « Les habitans de la ville de Pleskof ou » Pskof... accceptèrent la paix avec le gouvernement de » Riga, sans y comprendre Novgorod, et ils dirent : » Nous ne voulons prendre aucune part dans vos relations » avec les Novgorodiens ; mais s'ils viennent contre nous, » vous nous porterez secours. Ceux de Riga y consenti- » rent, et ils prirent quarante Pleskoviens en otages........ » Le prince (Yaroslaf) envoya Micha dans Pleskof, dire : » marchez avec moi. » L'annaliste de la chronique de Nicon ajoute ici que les Pskoviens répondirent à Yaroslaf : « Considère que nous sommes tous enfans d'Adam ; les » infidèles comme ceux de la vraie religion ; qu'il n'est » ni facile ni raisonnable de faire la guerre aux infi- » dèles ; mais que, sans participer à leurs crimes, il » est bien préférable d'être en paix avec tous, afin qu'en » ayant connaissance de la soumission et de l'humilité » chrétienne, dont nous faisons profession, ils fassent » de sages réflexions et demandent le baptême. »

(38) *V.* Rainald. Annal. Eccl. t. XIII, p. 371. Voici comme la lettre commence : « *Universis regibus Russiæ.* » Gaudemus in Domino, quod sicut audivimus nuntii » vestri ad venerabilem fratrem nostrum Mutinensem » episcopum A. S. L. à latere nostro transmissi, eum » humiliter rogaverunt, ut partes vestras personaliter » visitaret, quia cupientes sana doctrina salubriter ins- » trui, parati estis omnes errores penitus abnegare. » Il se peut que les magistrats Pskoviens aient effectivement témoigné le désir de voir la réunion des Églises grecque et latine, afin que le légat du pape et les chevaliers livoniens prissent leur défense avec plus d'ardeur. Il est dit dans une chronique livonienne, t. I, p. 205, que les ambassadeurs novgorodiens et autres vinrent, en 1224, trouver l'évêque de Modène à Riga, mais que leur but était de le prier de vouloir bien, au nom du pape, confirmer la paix qu'ils avaient conclue avec l'Ordre. — Après de très-grandes menaces, dans le cas où nos princes n'adopteraient pas la foi latine, Honorius continue : « Per vos itaque certificari volentes, an velitis » habere ab Ecclesià rom. legatum, ut ejus salutaribus » monitis informati, catholicæ fidei amplectamini veri- » tatem, universitatem vestram rogamus, monemus et » hortamur attentè, quatenus super hoc voluntatem » vestram nobis per literas et fideles nuntios intimetis. » Interim autem pacem cum christianis de Livonià et » Esthonià firmam habentes, etc. Dat. later. XVI Kal. » febr. pont. nostri anno XI. »

(39) Dlougoch. Hist. Polon. t. IV, p. 604 : « Mscilaus, » ob præstantiam *Chrobri* appellatus. » Dans la Chronique de Volhynie : « Alexandre ayant toujours la même » inimitié contre ses frères, les Romanovitchs.... con-

» traignit Mstislaf à entrer en campagne (en 1225).
» Mstislaf arriva avec ses troupes sur la Lyssa Gora
» (la Montagne pelée).... Alexandre ne cessait de ca-
» lomnier Daniel, disant qu'il en voulait à la vie de
» Mstislaf. » Mais celui-ci ayant reconnu la fausseté de ces discours, reçut Daniel avec la plus grande distinction; il lui fit de grands présens, notamment de son cheval favori, et lui donna sa fille Anne en mariage.

(40) « Pendant le même hiver, les Lithuaniens firent
» une invasion et s'emparèrent de Lubné, Moref et Se-
» regher: mais les Novgorodiens les chassèrent, les bat-
» tirent et leur enlevèrent des prisonniers, dans le mois
» de janvier. »

Dans la Chronique de Pouchkin: « Le vendredi 3 mai,
» au moment de l'office où on lisait le saint évangile dans
» l'église cathédrale de Vladimir, la terre trembla, ainsi
» que l'église et le réfectoire, et les images des saints
» remuèrent aux murailles........ Ce tremblement de
» terre se fit ressentir dans d'autres villes, surtout à Kief,
» où l'église de Notre-Dame du couvent de Petchersky
» fut très-endommagée. Dans la ville russe de Péréiaslavle,
» l'église en pierre de Saint-Michel se fendit en deux
» par la force de l'ébranlement; le plancher et le toit
» de trois chambres s'écroulèrent, et les images saintes
» remuèrent aussi..... Cela arriva le même jour, à la
» même heure, dans le temps de l'office...: c'est ainsi
» que l'ont rapporté les témoins oculaires... Le vendredi
» suivant, 10 du même mois de mai, le soleil se leva deux
» fois, au dire de quelques-uns, et la première fois sous
» une forme triangulaire. Le 14 du même mois, le mardi,
» au temps du marché, le soleil commença à périr ou
» disparaître à la vue de tout le monde, et il n'en de-

» meura pas davantage que la grandeur d'un croissant de » lune de trois jours. Plusieurs s'imaginèrent que c'était » la lune qui reprenait son cours par le ciel; car on était » alors dans le temps où la lune ne paraissait pas. D'autres » pensèrent que le soleil marchait à reculons, à cause » des nuages petits et fréquens qui, du septentrion au » midi, arrivaient rapidement sur le soleil. On observa, le » même jour et à la même heure, pareil phénomène à Kief; » mais bien plus effrayant : aux yeux de tous les specta- » teurs, le soleil se changea en croissant; des colonnes » pourpres, vertes, bleues parurent des deux côtés; il » descendit aussi, comme un grand nuage, du ciel sur le » ruisseau du Lybed; tous craignaient pour leur vie, » et croyant leur fin arrivée, ils s'embrassaient les uns » les autres, se faisaient réciproquement leurs adieux, » en pleurant amèrement; ils adressèrent leurs sanglots à » Dieu, qui, dans sa miséricorde, fit passer sans accident » cet épouvantable météore par-dessus toute la ville; il » alla tomber dans le Dnieper, où il disparut. Ainsi l'ont » dit les témoins oculaires. » L'éclipse de soleil du 14 mai est marquée dans les Tables astronomiques.

(41) Dans la Chronique de Volhynie (suivant la copie d'Ipatievski, en 1229, et suivant Dlougoch, en 1227), « Lestko (Lechko) fut tué dans la foule par Sviatopolk et » Vladislaf, d'après le conseil des boyards... Daniel et » Vassilko vinrent au secours de Conrad contre Vladimir- » le-Vieux; ils laissèrent, à Brest, Vladimir de Pinsk, avec » les Ougroviens et ceux de Brest, pour défendre le pays » contre les Yatviagues. » Dans le même temps, Vladimir repoussa les Lithuaniens qui s'étaient approchés de Brest.

« Conrad et Daniel qui l'avaient joint, marchèrent

» sur Galitch. Cette ville, défendne par l'art et par la » nature, ne tarda pas long-temps à se rendre. Pendant » l'attaque, il fut lancé uue si grande quantité de pierres » de dessus les murailles, que l'endroit par où se donnait » l'assaut, fut comblé et mis à sec. Les assiégés deman- » dèrent bientôt que Conrad leur envoyât Pakoslaf pour » parlementer.

» Lorsque Vladimir fut dans Kief, il envoya son fils » Rostislaf à Galitch. Michel et Ysiaslaf ne cessaient point » de lui vouloir du mal . . . Vladimir envoya dire: *Aide-* » *moi, mon frère*. Et Daniel arriva. Michel ne pouvant » le souffrir, sortit de Kief. Daniel et Vladimir mar- » chèrent donc sur Tchernigof, et Mstislaf Glebovitch » vint se réunir à eux. Étant partis de là, ils prirent le » plat-pays et plusieurs villes sur la Desna, notamment » Khorober, Sosnitsa et Snovesk; ils revinrent ensuite » attaquer de nouveau Tchernigof, et firent la paix avec » Mstislaf et les Tchernigoviens. C'était une chose admira- » ble à voir, au siége de Tchernigof, quand les machines » de guerre y étaient placées : l'une d'elles lançait, à la » distance d'une portée et demie de flèche, des pierres » que quatre hommes pouvaient à peine soulever... Daniel » et ses troupes étaient extrêmement fatigués : ils avaient » fait la guerre depuis la fête des Rois jusqu'à l'Ascen- » sion. . . . Vladimir demanda d'être aidé dans la cam- » pagne qu'il entreprenait contre les Polovtsi . . . . où » Daniel poursuivit ceux-ci jusqu'à ce que son cheval-bai » fut tué sous lui.

» A la sortie du printemps, ils marchèrent contre les » Yatviagues, et ils vinrent jusqu'à Berezié, et comme » les rivières étaient débordées, ils ne purent aller plus » loin.

« » Daniel dit : Il ne convient point que les chevaliers du » Temple occupent notre pays. Ils se mirent en campagne » avec de grandes forces contre eux, et ils prirent leur ville » (laquelle?) au mois de mars ; ils firent prisonniers leur chef » Bruno avec les siens, et s'en retournèrent à Vladimir.
» Cette même année, Daniel marcha sur Galitch contre » Michel. Michel et ses partisans lui ayant demandé la » paix, lui donnèrent la ville de Pérémysle. »

(42) Dans la Chronique de Novgorod, pag. 127 : « Vinrent les Tatars en multitude innombrable comme les » sauterelles. — Ils s'arrêtèrent près d'Onouzla (dans » d'autres, c'est Onouza), et ils la prirent ; ayant établi » leur camp, ils envoyèrent leurs ambassadeurs, une » femme magicienne et deux hommes avec elle, vers les » princes de Rezan, leur demandant la dîme sur toutes » choses. Mais, les princes de Rezan, Georges, frère » d'Invagor, Oleg et Roman, ainsi que les princes de » Mourom et de Pronsk, ne les laissant point entrer » dans la ville, sortirent à leur rencontre, etc. »

Tatichtchef prête des discours de son imagination aux ambassadeurs des Tatars, aux princes Oleg, Igor, etc.

Dans d'autres chroniques modernes (*Voyez* celle de de Kostroma, t. I, p. 93), se trouvent dénommés ici, David Ingorévitch de Mourom ; Gleb Ingorévitch de Kolomna, Vsevolod de Pronsk ; mais David (Yourievitch, et non pas Ingorévitch) de Kolomna était mort dès l'année 1228, ainsi qu'il est marqué dans la Chronique de Pouchkin ; son héritier fut le fils d'Youry (Georges). Le prince Vsevolod Glebovitch de Pronsk était mort aussi long-temps avant l'irruption des Tatars. Dans les livres de généalogie, il est écrit, également par erreur, que son fils, *Kir* Michel régna sous Bâti, à Pronsk : ce Michel fut tué dès l'année 1218.

(43) *Voyez* Chronique de Kostroma, t. I, p. 93 et suivantes. Nous en extrairons quelques passages. « Bâti » ayant accepté les présens (de Théodore), et promet- » tant artificieusement de ne point s'emparer de la pro- » vince, demanda aux princes de Rezan de lui en- » voyer leurs filles et leurs sœurs. Un des grands de Re- » zan, par esprit d'envie, raconta à Bâti que le prince » Théodore avait chez lui une princesse du sang impé- » rial, etc. » Et plus loin : « Quelques jours après le » meurtre de Théodore, la princesse Euphrasie, son » épouse, se trouvait dans la chambre la plus haute du » palais ; là, tenant dans ses bras son fils chéri Jean Féo- » dorovitch Postnik, elle se figurait que son mari, tendre » et bien-aimé, allait le revoir bientôt avec joie ; mais, à » l'instant même, elle apprit de quelle manière, par amour » pour elle et à cause de sa beauté, Bâti l'avait fait assas- » siner. Elle répandit un torrent de larmes, et, saisie » d'un violent désespoir, elle se précipita de cette chambre » haute. » — Dans d'autres manuscrits : « Étant montée » au haut de l'église Saint-Nicolas, avec son fils, elle se » précipita sur la terre, et mourut sur-le-champ....... C'est » par cette raison (pag. 105) que saint Nicolas thauma- » turge a été nommé Barazski (c'est-à-dire, de la *Tuerie*), » parce que Euphrasie s'était tuée elle-même avec son » fils. »

Dans la relation de la bataille (dont il est fait aussi mention dans la Chronique de Nicon), on raconte « qu'un seul » guerrier de Rezan se battit contre cent Tatars... que » les voiévodes des villes, avec les vaillans soldats de cette » capitale, moururent tous ensemble.... on n'en prit qu'un » seul vivant, le prince Oleg-le-Beau, épuisé par les » blessures qu'il avait reçues. Bâti remarquant sa belle

» apparence, voulait le faire guérir et le tourner à sa » croyance; mais le prince Oleg l'appela impie, et Bâti, » entrant en fureur, ordonna aussitôt qu'on le mît en » pièces. » En cet endroit le prince Youri est compté aussi au nombre de ceux qui furent tués; mais les autres annalistes disent qu'il périt dans la ville de Rezan. Oleg Ingorévitch, après avoir été long-temps prisonnier, mourut en l'année 1258. Les chroniques contemporaines sont celles de Novgorod, de Volhynie, de Souzdal ou de Pouchkin.

(44) Dans la Chronique de Kostroma : « *Et personne ne » soupirait ni ne pleurait ;.... mais tous ensemble étaient » étendus morts.* » L'annaliste de la Chronique de Nicon ajoute ce qui suit sur la cruauté des Tatars: « Ils ouvraient » la poitrine et arrachaient le cœur de leurs prisonniers : » ils les dépouillaient de leur peau, ou leur enfonçaient » sous les ongles des aiguilles et des éclats de bois, etc. »

(45) Dans la Chronique de Kostroma, 101-103 : « Ingor » (fils d'Ingvar) alla vers la ville de Pronsk, où il rassem» bla les membres partagés de son frère Oleg, les apporta » à Rezan et les mit avec le prince Georges, dans le » même cercueil. » Cela n'est pas exact : ce récit, en général, paraît fondé uniquement sur la tradition : quoiqu'il ne soit pas authentique, il est cependant digne d'être remarqué. J'ai dans les mains l'original de la Chronique de Kostroma : il a été écrit dans le dix-septième siècle (à l'exception des additions nouvelles), et il appartient au comte A. J. Moussin-Pouchkin.

A Saraisk, près de l'église cathédrale de Saint-Nicolas, bâtie en l'an 1681, du temps du tsar Théodore Alexiévitch, il y a une autre église de Saint-Jean-Baptiste, qui en dépend, et a, dit-on, été fondée sur les tombeaux du

prince Théodore, de la princesse Euphrasie et de leur fils Jean. Dans cette basilique, est placé le tableau de St. Nicolas Thaumaturge, garni en or et argent, sous le règne de Vassili Joannovitch Chonïski, en 1608, et qui y a été apporté de l'ancienne ville de Cherson. Dans cette Chronique de Kostroma (I, 77), on trouve les détails suivans : « En l'année 1224, St. Nicolas apparut en songe à Eustache, prêtre de Cherson, et lui dit : Prends mon image miraculeuse, ta femme Théodosie et ton fils Eustache, et vas au pays de Rezan. Le prêtre ne savait où était cette contrée. St. Nicolas lui apparut une seconde fois, le poussa par le côté, et lui ordonna de marcher vers l'orient (c'est sans doute au nord qu'on a voulu dire). Eustache retarda encore, en punition de quoi il devint aveugle ; mais il recouvra la vue aussitôt qu'il se fut décidé à exécuter la volonté du bienheureux. St. Nicolas ne voulut point qu'il allât par le pays des Polovtsi ; mais il lui commanda de se mettre dans une barque à l'embouchure du Dniéper, de naviguer jusqu'à la mer des Varègues, dans le pays allemand, ou Riga, et de là de faire la route par terre jusqu'à Novgorod et Rezan. Eustache fit ce qui lui était commandé. Sa femme voulut rester à Novgorod, et fut, pour cela, sur le point de mourir d'une cruelle maladie. Instruit en songe de la marche de l'image, le prince Théodore de Rezan sortit à sa rencontre, et il aperçut avec admiration sa lumière éclatante. Le père Théodore (Georges ou Youri) ayant pris avec lui l'évêque de Rezan, arriva pour saluer la sainte image, pour laquelle ils posèrent les fondemens d'une nouvelle église. St. Nicolas, alors, annonça d'une manière miraculeuse à Théodore la glorieuse fin qui lui était promise, etc.

Nous ferons aussi mention d'un autre objet remarqua-

ble du pays de Rezan. Il y a, à trente-six verstes de la ville actuelle de ce nom, un ancien couvent appelé le monastère de Saint-Jean-l'Évangéliste. On y conservait un certain cachet en or de Bâti, que l'archevêque Misaël, environ en l'année 1653, déposa dans l'église métropolitaine, dans la crainte que les brigands mordviens ne s'emparassent de cet objet précieux, qui, au bout de quelques années, servit à la dorure d'un bassin pour l'eau bénite et d'autres ornemens de l'église. On raconte que le tableau de St. Jean l'Évangéliste de cette église a été peint par un Russe, instruit dans la peintnre par l'apôtre lui-même, et qu'il a été envoyé de Jérusalem ou de Constantinople, par le patriarche, en présent au prince de Rezan.

(46) Dans la Chronique de Pouchkin : « Les Tatars établirent leur camp devant les portes d'or (de Vladimir). » Tatitchchef ajoute qu'ils tuèrent Vladimir : c'est ce que dit aussi le livre des Degrès (Stépennaia Kniga); mais les chroniques ne disent rien de cette circonstance. L'annaliste de la Chronique de Nicon prétend que le général (voïévode) Pierre regardait les Mogols comme les instrumens de la vengeance céleste : ce n'est point le général, mais ce sont les princes qui firent cette réflexion (suivant la Chronique de Troïtski et celle de Pouchkin) : « C'est » Dieu qui les a envoyés contre nous, etc. »

« Les Tatars prirent Souzdal, pillèrent entièrement » Notre-Dame, incendièrent le palais du prince et » le monastère de St.-Dmitri, et pillèrent les autres » couvens; ils tuèrent les moines, les religieuses et les » prêtres âgés, les aveugles, les boiteux, les sourds, les » infirmes, et massacrèrent tout le peuple; mais les » moines, les religieuses, les prêtres et diacres qui étaient

» jeunes et en santé, ainsi que les femmes, les filles et les » fils des prêtres et des diacres, furent emmenés, par les » Tatars, dans leurs camps. » La Chronique de Kostroma, après avoir dit que les Tatars incendièrent les églises et les couvens, à l'exception d'un couvent de femmes, ajoute que Théodulie, fille du grand prince Michel de Tchernigof, et femme de Vassilko de Rostof, y était déjà, et qu'elle y portait le nom d'Euphrosine, qu'elle avait pris en entrant en religion. Mais cette princesse, qui mourut religieuse, ne prit le voile qu'après la mort de son mari.

Plus loin, dans la Chronique de Novgorod : « Tous les » grands (de la ville de Vladimir) se firent couper les » cheveux, et reçurent l'habit monastique des mains de » l'archevêque Métrophane, ainsi que le prince (Vsevolod), » les princesses, leurs filles et les personnes respectables. » C'est par erreur que l'*Histoire Ecclésiastique de Russie* prétend que les seuls évêques de Novgorod portaient le titre d'archevêques.

Dans la Chronique de Volhynie : « Le prince Vsevolod, » ayant remarqué que le combat devenait plus terrible, » eut peur (car il était jeune), et il sortit de la ville » avec une faible suite, portant beaucoup de présens, » dans l'espoir qu'il (Bâti) lui laisserait la vie. Mais, » comme une bête féroce, il ordonna d'égorger le prince » devant lui. » En cet endroit, il est écrit que le prince Georges fut tué avant la prise de la capitale des Vladimiriens, ayant été subitement entouré par les troupes de Bourounda1. Le récit de l'annaliste de Souzdal est plus sûr.

Dans la Chronique de Pouchkin : « Ils furent brûlés » sans miséricorde..... Les Tatars ouvrirent, par force » les portes de l'église. » Dans la Chronique de Novgorod : « Ils s'enfuirent dans l'église de Notre-Dame, et s'y

» enfermèrent; mais les païens, en ayant enfoncé les » portes, et y ayant entassé du bois, brûlèrent l'église. »

La femme de Georges, nommée Agathe, fut inhumée dans l'église cathédrale de l'Assomption à Vladimir. Dans les anciennes Vies des Saints, manuscrites, ses belles-filles sont nommées Marie et Christine (*Voyez* le Chapitre sur les saints de la ville de Vladimir).

Plus loin : « Ils déchirèrent ou hachèrent les images; » d'autres les prirent, ainsi que les croix et les vases » d'église, et ils mirent en pièces les livres et les vêtemens des princes, suspendus, en mémoire d'eux, dans » les églises..... Alors fut tué Pacôme, archimandrite » du monastère de la Nativité de Notre-Dame; Da- » niel, abbé de l'Assomption; Théodose, abbé de Saint- » Sauveur, et d'autres...... Ils égorgèrent Vsevolod » et son frère, hors de la ville. » Mais l'annaliste de la Chronique de Nicon écrit qu'ils furent tués lorsqu'ils étaient encore dans la ville neuve. Plus loin : « Les » Tatars prirent Vladimir et marchèrent contre le grand » prince Georges; les uns allèrent vers Rostof, d'autres, » vers Yaroslavle; d'autres encore, à Gorodetz, sur le » Volga; et ceux-ci firent la conquête de tout le pays, le » long du Volga, jusques à Galitch Merski (du nom des » Mériens, peuple finois)..... Ils marchèrent sur Péréias- » lavle Zalesski, dont ils s'emparèrent; de là, ils sou- » mirent toute la contrée jusqu'à Torgek; et il n'y a pas » de villes, de bourgs, ni de villages, qu'ils n'aient con- » quis dans l'État de Souzdal; et ils prirent quatorze » villes, non compris les villages et les bourgs, dans le » seul mois de février, qui a terminé l'année 45 (c'est- » à-dire 6745).

(47). *Voyez* la Chronique de Voskressenski : « Yaroslaf,

» étant arrivé de Kief (et non pas de Novgorod) s'assit » sur le trône, à Vladimir. »

Dans les *livres chronologiques*, on lit que Michel de Tchernigof eut, pour fils, Mstislaf de Karatchef; que Mstislaf eut Tite; que Tite eut Jean, et que Jean eut Bazile, tué par Bâti, dans Kozelzk; mais se peut-il que Michel ait vu, dès ce temps-là, sa postérité jusqu'à la quatrième génération, tandis que son fils aîné, Rostislaf n'était encore qu'enfant ou adolescent, en 1229 et 1230? De pareils contes ne sont pas rares dans nos livres de chronologie. — Tatichtchef raconte que le prince Bazile était surnommé Kozlia. Suivant la Chronique de Voskressenski, t. II, p. 201, les habitans disent : « Donnons notre vie pour lui : ayant acquis ici la gloire de ce » monde, nous recevrons de Dieu les couronnes célestes. » Plus loin on trouve : « Et ils tuèrent aux Tatars trois » fils de *temniks*; et les Tatars les ayant cherchés, » ne les trouvèrent point dans la multitude des corps » morts. Bâti, après avoir pris Kozelzk, alla dans le » pays des Poloviens (et non à Rezan, ainsi qu'il est dit » dans la Chronique de Nicon). » On appelait *temniks* les chefs de dix mille hommes de l'armée tatare.

Dans la Chronique de Novgorod, à l'endroit où l'on raconte que les Tatars retournèrent sur leurs pas, lorsqu'ils marchaient contre cette république, il est dit : » Ils poursuivirent leur chemin depuis Torgek jusques à » la croix d'Ignace, à cent verstes de Novgorod. » — Il faut se rappeler que les verstes de ce temps-là étaient le double de celles d'à présent.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 83, ligne 13, *loin de remplir*, etc., lisez : *au lieu de.*
99, 4, *Pelchora*, lisez : *Petchora.*
274, 1re. et partout, *Gengis-Khan*, lisez : *Genghiskhan.*
Galicie et *Galiciens*, lisez : *Gallicie* et *Galliciens.*



